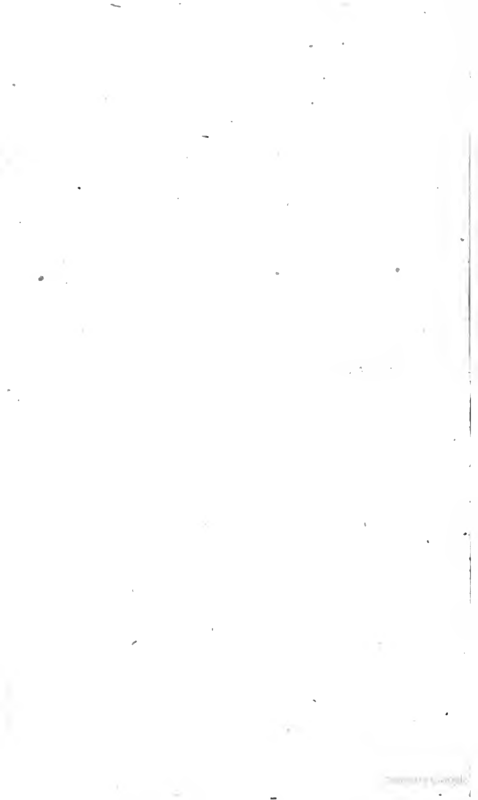
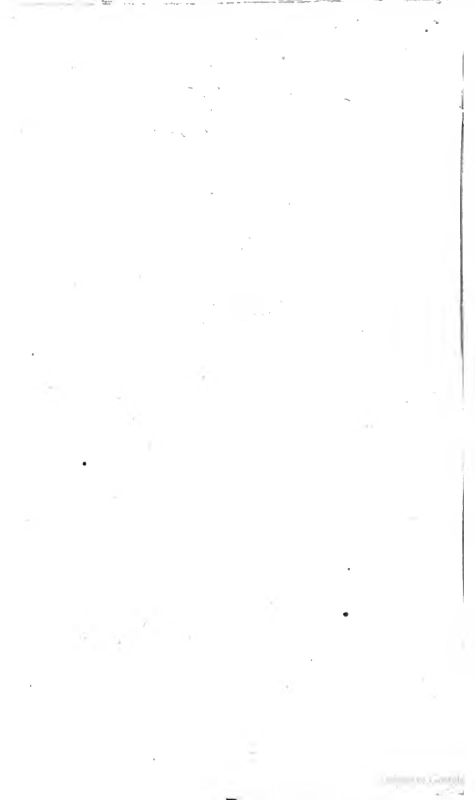












L.F.D.B. inv. P. Tage sculp.

Le GENIE de l'Abbé de St Real, Soutenu par l'INTELLIGENCE, contribue aux progrès des BELLES-LETTRES, après avoir terrassé la PARESSE & l'IGNORANCE

OEUVRES
DE
Mr. L'ABBÉ
DE
SAINT-RÉAL.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée, & augmentée d'un Volume.

Enrichie de Figures en Taille-douce, & de Vignettes.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORE' & FILS.
M. DCCXL.



TABLE DES LETTRES DE CICERON A ATTICUS,

Contenues dans ce Tome V.

LIVRE

TABLE DES LETTRES.

LIVRE SECOND.

LETTRES
DE
CICERON
A ATTICUS,
AVEC DES
REMARQUES.
TRADUITES EN FRANÇOIS
Par Mr. L'ABBÉ DE
SAINT-RÉAL.

Tantum se quisque profecisse sciat, quantum ipsi Cicero placuerit. Quintil.

PRÆ



PREFACE.

Depuis que j'ai été capable d'entendre le Livre dont je donne la Traduction au public, je me suis toujours étonné, que personne ne l'eût encore donnée. Comme je croyois en connoître la difficulté, & qu'elle ne me paroissoit pas insurmontable, je ne savois pourquoi on ne s'étoit jamais mis en devoir de la vaincre. Il me sembloit qu'on avoit traduit des Ouvrages aussi difficiles, & qui n'étoient pas plus curieux. L'inclination particulière, que notre Nation a témoignée dans ce siècle pour ce genre d'écrire, augmentoit mon étonnement: je ne pouvois comprendre, qu'on laissât les plus belles Lettres du monde presque inconnues, pendant qu'on couroit après tant de médiocres, pour ne pas dire de mauvaises.

Mais ma surprise a bien diminué, quand j'ai voulu faire ce que personne n'avoit fait. Les difficultés qui m'avoient paru surmontables, en lisant ce Livre seulement pour l'entendre, m'ont paru autant de monstres quand j'ai essaié de le traduire. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût si loin de l'une de ces choses à l'autre. J'avoue même que j'ai passé plus avant. En me remettant tout ce que j'ai lu sur ces Lettres dans les Livres de notre Langue qui en parlent, j'ai cru m'apercevoir, qu'elles n'étoient pas si connues qu'on pense, & que la plûpart de

ceux qui les vantent, ne les connoiſſent guères que de réputation; du moins n'ai-je encore vu perſonne, qui m'ait dit les avoir aſſez étudiées pour les entendre, & qui en parlât avec autant de connoiſſance, que j'ai ouï parler plusieurs fois de celles du même Auteur qu'on appelle Familiéres, & de celles de Sénèque, & du jeune Pline.

Quand je dis que celles-ci n'ont jamais été traduites, j'entends en notre Langue; car il y en a une Traduction paſſable en Italien, dédiée à un Archevêque de Genes par un Matthieu Senarega, & imprimée par Manuce en 1555. *Mais toute paſſable qu'elle eſt, ſi je m'étois contenté de la ſuivre, la mienne ne ſeroit guères plus intelligible que le Latin. Outre que cet Auteur-là n'avoit pu voir que des Editions fort imparfaites en comparaiſon de celles que nous avons maintenant, il ne paroît pas avoir fait le moindre effort pour expliquer les endroits obſcurs en les traduiſant; il ſe contente de les rendre à la lettre, & il ſe ſauve ainſi à la faveur de la conformité de ſa Langue avec la Latine. Auſſi puis-je dire qu'il m'a été de ſi peu de ſecours, qu'après les ſept ou huit premiéres Lettres où je me ſuis obſtiné à le conſulter, dans la prévention où j'étois qu'il devoit m'être utile, j'en ai été ſi rebuté, que je l'ai laiſſé là.*

I. La premiére difficulté de cette Traduction conſiſte dans le choix qu'il faut faire entre les différentes leçons. Elles ſont en ſi grand nombre, qu'excepté Petrone, je ne croi pas qu'il y ait d'Auteur où il y en ait tant. Le pis eſt, que ces différences ſont tout-à-fait eſſentielles, de ſorte qu'elles forment ſouvent des

ſens

ſens entiérement contraires. On croiroit naturellement, que les Commentateurs ſont d'un grand ſecours pour ce choix: mais la vérité eſt, qu'ils ne ſont bons qu'à rapporter ces différentes leçons, & qu'à en expliquer le ſens: car pour choiſir celle qui eſt à préférer, ils le font d'ordinaire par des principes ſi peu naturels, que qui ſe régleroit par eux, feroit une Traduction inſupportable. J'ennuyerois beaucoup, ſi je voulois prouver exactement ce que j'avance ici; je ne prétends pas même le faire dans les Remarques, qu'on m'a obligé de joindre à la Traduction. Ceux qui connoiſſent les Commentaires ſavent, qu'il me faudroit pour cela entrer dans un détail de Critique à épouvanter les plus déterminés Lecteurs, & que la plûpart de ces différentes leçons ne méritent pas ſeulement d'être rapportées, bien loin de les examiner. Cela paroit ſuffiſamment par le peu d'endroits de cette nature, que j'ai touchés dans les Remarques; il y en a aſſez pour faire voir que je n'ai pas formé mon Texte par caprice.

Ce n'eſt pas que je veuille dire par là, que je puſſe toujours rendre raiſon du choix que j'ai fait entre ces différentes leçons. Il y a bien des occaſions où je me ſuis déterminé par une eſpèce d'inſtinct, ſur la connoiſſance qu'une longue & curieuſe étude m'a donnée du ſiècle de ces Lettres, des Mœurs, du Gouvernement, de la Religion, du caractère des gens & de la nature des affaires dont il y eſt parlé. Ceux qui n'ont pas fait cette étude, ou qui ne demeureront pas perſuadés par la lecture de ma Traduction que j'ai pris le bon parti, n'entreroient pas dans les raiſons

que j'en pourrois donner, & les autres trouveront bien ces raisons d'eux-mêmes.

Ce que je dis du mauvais choix que font les Commentateurs entre les différentes interprétations n'est pas pour insinuer qu'ils m'ont été inutiles. Il y auroit autant de mauvaise foi que de vanité à le laisser croire. Ils m'ont été de si grand secours dans tout le reste, que je n'aurois jamais entrepris cette Traduction sans eux. Non que je n'eusse pu avec le tems faire peut-être le même travail, que quelques-uns d'eux ont fait sur ces Lettres: mais ce travail, qui devoit nécessairement précéder une Traduction, m'auroit occupé un tems si considérable; que s'ils ne me l'avoient pas épargné, comme ils ont fait, je n'aurois assûrément fait ni l'un, ni l'autre. J'avoue donc que ces Commentateurs m'ont été extrêmement utiles. Je leur ai obligation d'une bonne partie de l'intelligence de mon Texte. Mais la difficulté de l'entendre, qui paroît si grande à ceux à qui il est étranger, n'est, je le répète, qu'un jeu en comparaison de celle de le traduire.

II. Si je n'avois voulu que rendre fidélement en François le sens du Latin de Cicéron, ce seroit toujours une grande affaire, à cause de la délicatesse de ce sens. Pour exprimer des faits Historiques, des raisonnemens de Physique, & des préceptes de Morale, il y a des termes dans toutes les Langues, & celles qui n'en ont pas en empruntent hardiment des autres. Toutes ces matiéres sont depuis long-tems, comme naturalisées Françoises par plusieurs Ouvrages des Anciens qui en traitent, & qui sont traduits heureusement. Mais y en a-t-il qui traitent,

tent, comme celui-ci, de ce qui s'est passé de plus profond, de plus ambigu, de plus confus, & de plus secret dans le cœur, & dans l'esprit d'un homme de la plus grande pénétration qui fût jamais, & d'une sensibilité égale à sa pénétration? & non seulement dans son cœur & dans son esprit, mais aussi dans celui de plusieurs autres hommes, peu s'en faut de même prix, & de même élevation que lui; tout cela, dans le siècle le plus éclairé, le plus fertile en grands personnages, & dans la plus importante, & la plus délicate conjoncture dont il y ait mémoire? Y a-t-il d'autre Ecrivain qui ne parle souvent qu'à demi mot, comme Cicéron fait dans ces Lettres? qui soit rempli de pensées si fines, & où il y a si peu de prise, qu'on auroit encore peine à les bien entendre, quand elles seroient expliquées fort au long, & dont la grace se perdroit également à les expliquer de cette sorte dans une Traduction, & à les traduire à la lettre? Quel tempérament trouver entre ces deux extrémités? Quel détour prendre sans s'égarer? Comment transporter dans une autre Langue une manière si enveloppée & si suspendue, si mince & si déliée de désigner les choses? Faire penser à des Lecteurs ce qu'il ne leur faut pas dire; & cela dans celle de toutes les Langues dont les expressions portent le moins au delà de ce qu'elles disent, & qui par la même raison qu'elle a la suprême netteté en partage, tient pour mal dit, ou pour dit imparfaitement, tout ce qui peut ne s'entendre pas, ou qui étant dit autrement, pourroit s'entendre mieux.

Qu'il me soit permis d'exagérer un peu ce

qui m'a fait tant de peine, jusqu'à me mettre plusieurs fois sur le point d'abandonner mon entreprise. Cependant ce n'est pas encore tout. Car quand même on attraperoit en chaque endroit particulier cette manière si vive, & si succinte de s'exprimer, il resteroit encore à lier ces endroits, pour en faire un corps, à donner à cet amas d'expressions si difficiles à trouver, l'enchaînement nécessaire pour faire qu'elles paroissent suivre les unes des autres : enfin à répandre dans tout cet assemblage, cet air simple, original, & aisé jusqu'à la négligence, qui doit régner dans des Lettres familiéres, qui règne dans l'Original de celles-ci, qui en est la beauté la plus admirable, & la moins possible à conserver.

III. Car je ne crois pas, comme la plûpart de ceux qui les estiment, que leur partie la plus estimable soit les faits curieux & importans qu'elles contiennent, & qui appartiennent à l'Histoire du tems. Elles ne sont au plus par cet endroit que de fidèles Mémoires, & cette gloire est bien petite pour elles en comparaison de celle qu'elles méritent d'ailleurs. Je croirois mon tems bien mal employé à les traduire, si elles ne servoient qu'à contenter la vaine curiosité du commun du monde, pour les particularités de la vie des hommes extraordinaires, si ces particularités n'avoient rien d'utile, & si leurs motifs & leurs sentimens n'y étoient pas rapportés avec leurs actions, d'une manière aussi instructive qu'agréable. C'est leurs sentimens sur-tout, que j'ai pris le plus à tâche d'expliquer dans mes Remarques. Que si je n'ai pas toujours poussé cette

cette explication aussi loin qu'elle pouvoit aller, les raisons en sont si faciles à deviner, qu'on ne sauroit manquer de me rendre justice : on suppléera facilement à ce que je ne dis pas. Il y a une commodité admirable à traiter de certaines matiéres; plus elles sont impertantes & salutaires, moins il est nécessaire de les approfondir: il suffit de mettre l'esprit sur les voies; il ne manque point à suivre de lui-même jusqu'au bout, quoi qu'on ne le mene qu'à moitié chemin; & la Nature acheve infailliblement ce que la Prudence empêche l'Ecrivain d'achever.

Je dis donc que ce n'est pas ce que j'estime le plus dans ces Lettres, que le rapport qu'elles ont aux affaires de la République. C'est la noble & égale confiance qui y paroît d'un bout à l'autre pour un même homme, & les différentes réserves pour divers autres: c'est le détail de la vie domestique de l'Auteur, & sa conduite dans sa famille, dont je suis charmé: c'est la peinture naïve qu'il y fait des différentes situations de son esprit, suivant la différence des conjonctures; sa sincérité scrupuleuse à rapporter les faits où il a le plus d'intérêt, sans se flater, ni flater les autres; sans se rabaisser lui-même par une fausse modestie au préjudice de la vérité connue; mais aussi sans rabaisser les autres par jalousie, ou par prévention: c'est sa fidélité aux plus petits devoirs comme aux plus grands, aux plus obscurs comme aux plus éclatans: son mépris pour la superstition, & son horreur pour la tyrannie : enfin tout ce qui regarde Cicéron comme Particulier, plutôt que ce qui le regarde comme Sénateur. Cependant je doute que ce soit ce

qu'on a le plus goûté jusqu'à présent dans ces Lettres. Gagner une breche, *dit l'Oracle de Gascogne divinement à son ordinaire*, conduire une Ambassade; regir un Peuple; ce sont actions éclatantes : tancer, rire, vendre, payer, aimer, haïr, & converser avec les siens & avec soi-mesme, doucement & justement, ne se relascher point, ne se desmentir point; c'est chose plus rare, plus difficile, & moins remarquable.

Voilà ce qui m'a attiré principalement à ce travail, & en quoi ces Lettres m'ont toujours paru d'une beauté singulière, pour ne pas dire inestimable. On dira peut-être, que ce qu'elles ont d'utile est bien compensé d'ailleurs par les mauvais exemples qu'elles rapportent, & la corruption du siècle qu'elles représentent. J'avoue que cette considération m'a arrêté quelque tems: car il est vrai qu'on y voit l'audace autorisée, & le crime heureux, la Justice vendue à beaux deniers comptant: la probité moquée, l'esprit de cabale régnant également parmi les bons, & parmi les méchans: la fidélité conjugale violée ouvertement sans peine & sans honte, des débauches encore plus horribles tournées en plaisanterie; le salut du Peuple sacrifié à l'ambition des Grands: le bien & la sûreté des Particuliers servir de jouet au caprice des Puissances: des gens sans naissance, sans capacité, & sans vertu, occuper les plus hautes Places: enfin & pour comble d'horreur, la Religion non seulement méprisée, mais employée aux usages les plus impies. Telles sont, je l'avoue, les Mœurs que cet Ouvrage représente. Ce ne seroit pas assez pour le justifier, de dire qu'elles y sont incessamment détestées,

si

si elles apprenoient au monde quelque chose de nouveau, & si on les publioit dans un Siècle moins corrompu. Mais est-ce au nôtre à se scandaliser de quelque chose, & y a-t-il en tout cela de quoi nous surprendre? En voilà assez & peut-être trop sur la matière de cet Ouvrage: parlons de la manière dont je l'ai traduit.

IV. Je serois bien empêché à rendre raison pourquoi j'ai tourné, comme j'ai fait, un nombre infini d'endroits; pourquoi j'ai rendu, par exemple, sed *par* au contraire, & ipse *par* comme de vous-même. *Cependant quelque étrange que cela paroisse d'abord, je doute qu'il y ait personne d'assez déraisonnable pour le trouver mauvais, quand on y regardera de près.* Nolo medius fidius, *dit Cicéron dans la Lettre à son Frere, que j'ai jointe à ce Recueil, & que je ne choisis pour la citer, que parce qu'étant la dernière que j'ai traduite, j'en ai l'idée plus fraîche que des autres: car toutes ces autres ne sont pas moins pleines d'exemples semblables,* ex tua injuria in illum sibi liberalem me videri; sed & te oro ut tu ipse auctoritatem & monumentum aliquod relinquas, &c. *Voici comment j'ai rendu cela:* Je serois au desespoir que vous crussiez, que ce que j'en fais soit pour me faire honneur de réparer l'outrage qu'il a reçu de vous; au contraire, je vous conjure de laisser comme de vous-même quelque témoignage, &c.

J'ai lu quelque part, que chaque Auteur de Langue morte auroit presque besoin pour être bien entendu qu'on fît un Dictionaire exprès pour lui seul: mais je n'avois jamais si bien

compris cette vérité, qu'en faisant cette Traduction. J'ai trouvé en mon chemin vingt mots, employés très-certainement dans un sens différent de celui, où non seulement Sénèque & Pline, mais où César & Tite-Live les emploient toujours. Comment donc, me dira-t-on, en pouvez-vous connoître la propriété, si les autres bons Auteurs contemporains de la même Langue ne vous aident pas à la discerner? A cela je ne puis répondre autre chose, sinon que je la connois par la suite du discours. On ne sauroit mieux juger dans quel sens un Auteur s'est servi d'un mot, qu'en considérant à quoi il l'applique. C'est ce qu'on peut voir clairement dans l'exemple que je viens de rapporter, & dans ceux que je rapporterai encore.

Non seulement Cicéron emploie les mots à des usages qui lui sont particuliers: mais ce qui est bien plus embarrassant, il se sert souvent d'un même mot pour signifier des choses fort différentes. Qui croiroit, par exemple encore, que quid? *avec un point interrogant après, se dût traduire une fois par* &, *& une autre fois par* depuis quand, *& une autre fois par* que direz-vous, *dans la même période? On en va juger. C'est un peu après le milieu de la même Lettre, que j'ai déja citée, & quelques lignes plus haut que le passage précédent.* Ne deminuat hæres? quid si inficiatur? si omninò non debetur? quid? Prætor solet judicare deberi? Quid? ego Fundanio non cupio? Qu'un héritier ne puisse pas disposer de ce qui lui est laissé? & s'il nie de rien devoir? Si en effet il ne doit rien? Depuis quand un Préteur comme

comme vous êtes, prononce-t-il sur la validité des dettes? Que direz-vous? Que je ne me. soucie guères de Fundanius? &c. *C'est le nom de celui contre qui Cicéron écrivoit à son frere.*

Après les excellentes Traductions qui ont paru dans ce Siècle, & que je m'abstiens de nommer pour épargner les autres, il n'est plus nécessaire d'avertir, que la bonne manière de traduire n'est pas de traduire au pied de la lettre. Quand cela feroit un effet desagréable, il faut, à quelque prix que ce soit, trouver des équivalens qui portent si précisément dans l'esprit le même sens que le Texte Latin, qu'on puisse croire raisonnablement, que si l'Auteur avoit écrit en François, il se seroit servi de ces mêmes équivalens. Cette licence fait toujours un bon effet: mais elle est d'une nécessité absolue dans les endroits comme le dernier que je viens de citer. Comment rendre autrement que par des équivalens, comme j'ai fait, un même mot qui avoit trois significations si différentes? Notre Langue n'a guères de termes qui veuillent dire tant de choses; &, quand elle en auroit beaucoup, elle craint si fort l'équivoque, que ce seroient toujours ceux dont elle se serviroit le moins. Cet endroit si extraordinaire suffit donc pour donner l'idée de ma manière de traduire, & de la difficulté d'y réussir, puis qu'il n'est pas naturel de présumer, qu'on puisse diversifier de tant de façons en François une même expression Latine, sans qu'il ait coûté beaucoup à les trouver, & à les choisir.

Il y a plusieurs autres endroits qui ne paroîtront pas moins étranges à ceux qui ne savent

vent pas parfaitement le Latin. Un ſeul mot de cette Langue a quelquefois beſoin de deux François pour être rendu fidélement, faute d'un ſeul qui y réponde. Il arrive beaucoup plus ſouvent au contraire (car c'eſt le defaut le plus ordinaire du ſtile de Cicéron, s'il eſt permis de lui en trouver) que deux mots Latins dont il ſe ſert tout de ſuite ſont ſi fort ſynonymes, qu'un ſeul François ſuffit pour en exprimer le ſens dans toute leur étendue. C'eſt de quoi j'avertis ici pour toujours, n'étant pas d'avis d'en rendre raiſon à chaque ligne: car mon Livre n'eſt pas fait pour enſeigner le Latin à ceux qui ne le ſavent pas; mais ſeulement pour leur faire entendre les Lettres de Cicéron, auſſi-bien, ſi je puis, que s'ils le ſavoient parfaitement.

Voilà ce que j'avois à dire ſur ma manière de traduire, & que j'ai cru qui tiendroit lieu d'un grand nombre de Remarques, que je n'ai pas faites. Je ſuis même ſi perſuadé, que ces ſortes de Remarques ne plaiſent guères, que j'ai fait imprimer la plûpart de celles de cette nature que j'ai faites, en caractère différent des autres, que je me flatte que tout le monde ſera bien aiſe de lire.

V. Pour ce qui eſt de celles qui ſont purement Hiſtoriques, je ſerois bien fâché qu'on y trouvât quelque choſe à redire, excepté dans quelques-unes où je déclare, que je n'ai pu rien trouver de plus que ce que j'y rapporte: car je n'ai garde d'être fâché, qu'on ſouhaite dans ces endroits-là ce que je ſouhaittois moi-même de ſavoir, & que je ne ſai pas. C'eſt une carrière que j'ouvre fort librement aux Savans, & ils ne ſauroient me faire plus de plaiſir,

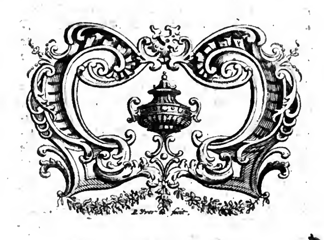
que

que de suppléer à mon ignorance. Mais pour les autres endroits, où je ne fais pas cette déclaration, ce n'est pas toujours une conséquence, que j'ignore bien des choses qu'ils auroient dites s'ils avoient été en ma place, parce que je ne les dis pas. Peut-être sai-je comme eux ce qui se peut dire de plus sur ces matiéres: mais outre que je n'ai pas cru devoir dire tout, je me suis déterminé au choix de ce que j'en ai dit, par des motifs si différens de celui qui les détermine d'ordinaire, qu'il seroit difficile que nous nous rencontrassions dans ce choix. Leur principal but dans les Commentaires est moins de tirer de peine les Ignorans, que de s'en faire admirer, en rapportant les choses les plus ignorées, qui ne sont pas toujours les plus nécessaires à savoir, & qu'on honore mal à propos du nom de curieuses. Mais pour moi, qui crois qu'il seroit à souhaiter, qu'on ignorât beaucoup de choses qu'on sait, bien loin de croire que tout ce qu'on ne sait pas mérite d'être su, je me suis retranché dans toutes les matiéres que j'ai eu à traiter, à n'en rien dire qui ne fût nécessaire pour entendre mon Texte, ou manifestement utile à savoir, ou si agréable, qu'il pût passer pour utile.

Ce n'étoit pas d'abord mon dessein de donner si peu de chose à la fois de cette Traduction: mais ayant trouvé, contre mon attente, à la fin de ces deux premiers Livres, qu'ils faisoient un volume raisonnable à cause du grand nombre de Remarques que j'ai été obligé d'y joindre, j'ai cru, qu'on ne seroit pas fâché de voir ces Livres, en attendant les autres. Cette quantité excessive de Remarques vient de ce

que

que le premier eſt le plus difficile de tous, & auſſi de ce qu'il m'a fallu expliquer des choſes dans tous les deux qui ſerviront pour les ſuivans. Et, à dire le vrai, quand on entreprend un Ouvrage d'auſſi longue haleine, & d'auſſi grand travail que celui-ci, il eſt bien naturel d'avoir impatience d'en montrer quelque choſe au Public, pour ſavoir ſi on aura le bonheur de lui plaire.



LES



LES LETTRES DE M. T. CICERON, FILS DE MARCUS, ET PETIT-FILS DE MARCUS, A TITUS POMPONIUS ATTICUS.

REMARQUES SUR LE TITRE.

Es Romains avoient ordinairement trois noms: le premier étoit le nom propre qui répondoit en quelque sorte à notre nom de Baptême. Il n'y avoit en toute la Langue Latine, que dix-huit de ces noms propres qui fussent bien en usage. Comme ils devoient être fort connus à cause du petit nombre, on ne les marquoit

quoit presque jamais, en les écrivant, que par leurs premiéres Lettres, *P.* pour *Publius*, *Cn.* pour *Cneius*, *S.* pour *Servius*, & ainsi des autres. Le fils ainé portoit toujours le même nom que le pere, ce qui cause souvent de la confusion dans l'Histoire des Familles, & l'on donnoit d'autres noms aux Cadets pour les distinguer. Ainsi, Cicéron qui étoit aîné s'appelloit *Marcus*, comme son pere, & son ayeul; & son Cadet se nommoit *Quintus*.

Le second nom, que les Romains portoient, étoit leur nom de Maison, comme parmi nous: lequel par conséquent étoit commun, non seulement à toute une Famille, mais encore à toutes les Familles, ou branches d'une même Maison. Ainsi, *Tullius* étoit le nom de Maison du même Cicéron. Il y avoit bien quelques autres Familles à Rome de même nom, mais on ne croit pas qu'elles vinssent de la même tige que la sienne.

C'étoit de ce second nom, ou nom de Maison, qu'on appelloit les Filles, & elles n'en avoient point d'autre. Ainsi, celles des Scipions s'appelloient toutes *Cornelie*, parce que leur nom de Maison étoit *Cornelius*, comme celle de Cicéron s'appella *Tullie*, parce que son nom de Maison étoit *Tullius*.

Outre ces deux noms, la plûpart des gens de condition en avoient encore un troisième (1), pour distinguer les diverses branches d'une même Maison, comme on se sert parmi nous au même usage des noms de Terres. Ce troisième nom étoit une espèce de sobriquet, comme *César*, *Scipion*, & *Cicéron*. On sait l'origine de la plûpart de ces sobriquets (2); mais non pas de tous. Il y a apparence que le premier des Ancêtres de Cicéron, qu'on surnomma de cette sorte, étoit marqué quelque part d'un pois chiche, comme Plutarque le dit (3); car *cicer* en Latin signifie cette espèce de légume. Mais quelle qu'en ait été

(1) *Tanquam habeas tria nomina.* Juvenal. Satyr. *Tria nomina nobiliorum.* Auson. in Ternario.

(2) Plin. l. 18. C. 3. Alex. Neap. l. 1. c. 9.

(3) In Cicer. c. 1.

été l'occasion, du moins est-il certain que ce surnom étoit ancien dans sa Famille, puis que son grand-pere le portoit déja.

Je ne saurois m'empêcher de raporter à ce propos une chose admirable, à mon gré, quoi que commune, puis qu'elle est dans sa Vie. C'est que quelques-uns de ses Amis, voulant lui persuader, quand il entra dans le monde, & qu'il commença à prétendre aux Honneurs, de quitter ce surnom, qui leur paroissoit avoir quelque chose de bas, il leur répondit: Que, bien loin de le quitter, il vouloit le rendre aussi illustre qu'aucun qui fût dans la République. Tant il est vrai, que les grands Caractéres sentent leur force, & pressentent leur destinée.

L'usage ordinaire étoit, à ce qu'il paroit par les Monumens, d'ajoûter, comme ici, après ces trois noms, *fils d'un tel*, *petit-fils d'un tel*, pour marquer que celui dont il y étoit parlé n'étoit pas de naissance obscure, puis qu'il se renommoit de son pere & de son grand-pere. Car on supposoit qu'il n'auroit pas osé s'en renommer, s'ils n'avoient pas été connus, & s'ils n'avoient pas fait quelque figure dans le monde; ce qui revient à l'ancienne & commune Maxime de France, *patre & avo Consulibus*. Que si on ne remontoit pas plus haut que le grand-pere, c'est qu'on voulut apparemment limiter à un certain point l'ambition de citer ses Ayeuls; au hazard d'égaler, en quelque sorte par cet usage, ceux qui n'auroient pu citer au delà de leur grand-pere, avec les descendans des plus anciennes Maisons. Il a toujours été du bon Gouvernement de distinguer le moins qu'il se peut ces anciennes Maisons, des autres. Ce n'est pas seulement dans les Republiques qu'on a cette précaution; les Princes qui entendent leur intérêt, ne l'ont guère moins, & tout le monde sait que Henri IV. avoit coutume de dire sur ce sujet: *Nous sommes tous Gentilshommes;* comme s'il eût voulu par-là confondre les Princes même avec la Noblesse.

Il faloit être pour le moins de race de Chevalier, pour se qualifier de la maniére que je viens d'examiner; mais, comme ce terme a un sens beaucoup différent en notre Langue, de celui qu'il

a en

a en Latin, je ne saurois le faire entendre, comme il est nécessaire pour expliquer la naissance de Cicéron, sans reprendre les choses de plus haut. C'est ce qui a le plus trompé les Ecrivains ignorans, qui ont traité cette matiére sans connoitre assez l'Antiquité.

TOUS les Habitans de Rome ne furent partagés tant qu'il y eut des Rois, qu'en deux Classes, les Grands, & le Peuple (4). Outre la Vertu, les Richesses, & la Noblesse du Sang, Romulus, qui avoit une Ville à peupler, considéra encore une autre qualité en ceux de ses compagnons qu'il éleva au dessus des autres, pour mettre quelque ordre dans sa Monarchie naissante, & pour composer le Sénat qui lui aideroit à la gouverner. C'étoit, qu'ils eussent des enfans; & c'est pourquoi il les appella *Patriciens*, comme qui diroit, *qui sont Peres*. Le quatrième de ses Successeurs nommé Tarquin l'Ancien, & le premier Consul Brutus, augmentérent beaucoup le nombre des Sénateurs; & ce sont les descendans de ces gens-là, qu'on entendoit à Rome par les Maisons Patriciennes, dont les plus récentes devoient, à ce compte-là, avoir du tems de Cicéron plus de quatre cens ans d'ancienneté.

Mais aux premiéres années de la République, après qu'on eut chassé les Rois, comme il se trouvoit parmi le Peuple un grand nombre de gens considérables par leurs Biens, on jugea à propos de les distinguer, en faisant une Classe moyenne de Citoiens entre le Peuple, & le Sénat; composée de tous ceux qui avoient une certaine quantité de bien sans être de Maison Patricienne; & l'on appella cette moyenne Classe, l'*Ordre des Chevaliers*, ou le second Ordre, comme on appella le Sénat, le premier.

Cette qualité de Chevalier étant donc attachée au Bien, s'il venoit à diminuer de quelque maniére que ce fût, ce qui se reconnoissoit par l'examen qui s'en faisoit réguliérement tous les cinq ans, elle se perdoit comme on l'avoit aquise,

(4) Dionys. Hal. l. 2.

ſe, & ceux à qui on l'ôtoit redeſcendoient dans la claſſe du Peuple (5).

Au contraire, comme le Peuple diſpoſoit ſouverainement des Magiſtratures, ſans ſe régler par la naiſſance, quand il lui plaiſoit de nommer un Chevalier à quelque Charge, ce Chevalier devenoit dès-là du Corps du Senat, ſans devenir pour cela Patricien; & dès-lors il rendoit ſa Famille noble, quoi qu'à la rigueur, lui-même ne le fût pas, mais ſeulement *nouveau Noble*; c'eſt comme je traduis *novus homo*; car la Nobleſſe venoit des Charges. C'eſt pourquoi il y avoit tant de Maiſons très-nobles ſans être Patriciennes, parce qu'il y avoit eu beaucoup de Charges & des plus grandes dans ces Maiſons. On les appelloit ſeulement *Plébéiennes*, en memoire de leur origine (6).

Comme la République avoit de grandes & continuelles guerres ſur les bras, dans le tems que ce ſecond Ordre des Chevaliers fut établi, & que leur principale marque étoit un cheval appartenant à l'Etat, que le Magiſtrat leur donnoit à entretenir ſoigneuſement (7), il y a apparence qu'ils furent d'abord inſtitués pour ſervir à cheval à la guerre, quoi que cela ne ſe trouve pas bien formellement dans les Auteurs. Mais dans la ſuite du tems, cette qualité étant devenue un titre de dignité & non pas de profeſſion, cet Ordre vint inſenſiblement à n'avoir rien de commun avec les Cavaliers ordinaires qui ſervoient dans les Armées; & la qualité de Chevalier Romain lui fut particuliérement réſervée, privativement à ces Cavaliers

(5) *Si quadringentis ſex ſeptem millia deſunt Plebs eris.* Hor. lib. 1. ep. 1.

(6) *Nobiliſſimo; non quia gente Patritia natus, verum quod ejus Majores honoribus præſtitiſſent; neque Lentuli ideò nobiles quia Patritii, ſed quia claris Majoribus orti; eademque de cauſa, quamquam Plebeii generis, nobiles Antonii, Metelli, Marcelli. Itaque nobiliſſimum adoleſcentem vocat Cicero M. Antonium, L. Marcium Philippum ſumma nobilitate hominem, quos plebeiis gentibus natos eſſe nemo ignorat.* Manut. in ep. 7. l. 1. ad Famil.

(7) Varr. l. 7. de LL.

liers ordinaires, qui n'auroient osé la prendre, quelque Romains & Cavaliers qu'ils fussent. Car, bien loin que ces Chevaliers Romains fussent plus attachés à la guerre que les autres Citoiens, il paroit que dans le siècle de Cicéron, les plus considérables tenoient les Fermes de la République, ce qui les faisoit appeller *Publicains*, & les rendoit aussi importans que nécessaires; ou bien, ils vivoient de leurs rentes, comme les bons Bourgeois de notre tems, sans rien faire.

TELS furent le Pere & l'Ayeul de Cicéron. Ils demeuroient ordinairement dans une petite Ville du Païs montueux des Volsques, nommée *Arpinum*, environ à vingt lieues de Rome, un peu au delà du fleuve *Liris*, nommé à présent *Garigliano*, du côté de la *Campanie*, qu'on appelle aujourd'hui *Terre de Labour*. Mais quoi que ce fût le lieu de leur naissance & de leur origine, aussi-bien que de leur demeure ordinaire, ils n'en étoient pas pour cela moins Citoiens Romains; parce qu'on avoit depuis long-tems incorporé peu à peu la plûpart des Peuples d'Italie dans celui de Rome, en sorte qu'ils jouïssoient des mêmes Droits que les Romains naturels; & c'est pourquoi chacun de ces Peuples étoit aggrégé à quelqu'une des trente-cinq Tribus qui composoient le Peuple Romain. Celle où les Habitans d'Arpinum étoient censés, s'appelloit la *Cornelienne*. On verra ailleurs la raison du nom de ces Tribus.

Le Pere de Cicéron passa la plûpart de sa vie à la campagne occupé à l'étude, ou à ses affaires domestiques, parce qu'il avoit peu de santé (8), mais son grand-Pere s'étoit signalé dans Arpinum à résister au Frere de sa Femme, qui y vouloit abolir toutes les dettes pour se rendre agréable au Peuple (9). Le bruit en étant allé jusqu'à

(8) *Cum esset infirma valetudine, in Arpinati villa ætatem fere egit in litteris.* De Legib. l. 2.

(9) *Avus noster singulari virtute in hoc municipio, quoad vixit, restitit M. Graditio, cujus in matrimonio sororem aviam nostram habebat, ferenti legem tabel-*

jusqu'à Rome, Marcus Scaurus, Consul de cette année-là, & le plus grand personnage de la République, dit hautement; *Qu'il auroit été à souhaiter qu'un homme de ce courage, & de cette probité, eût fait éclater ces qualités dans la Capitale de l'Empire.* Il paroit encore par un bon mot, que son petit-fils en rapporte, mais qui me détourneroit trop pour le rapporter ici, qu'il avoit autant d'esprit que de vertu (10).

Outre le Pere de Cicéron, cet excellent homme eut un autre fils nommé Lucius (11), grand Ami de l'Orateur Marc-Antoine, Ayeul du Triumvir de même nom. Voilà quelle étoit au vrai l'origine, & la famille de Cicéron, également éloignée des excès opposés de ceux qui ont voulu la rabaisser de son tems, ou la relever dans les tems suivans. Un Tribun emporté lui reproche dans Dion (12), que son Pere étoit Foulon, & qu'il avoit cultivé toute sa vie des vignes, & des oliviers; mais outre que cet Historien est manifestement suspect sur Cicéron, du consentement de tous les Critiques, & que Saluste, qui ne paroit pas avoir rien oublié, dans la déclamation sanglante qui nous reste, de tout ce qui se pouvoit dire contre lui, ne dit rien de semblable, cela ne s'accorde pas avec ce que j'ai rapporté de son grand-Pére, de quoi on ne peut raisonnablement douter. Il étoit facile à un Orateur ennemi, comme le Tribun dont parle Dion, vingt-cinq ans après la mort d'un Campagnard peu connu à Rome, tel qu'étoit le Pere de Cicéron, de représenter ses occupations œconomiques, & rustiques, comme s'il en eût fait métier pendant sa vie.

Il est vrai, que tout ce que j'ai rapporté à l'avantage de cette Famille, est tiré des propres Ouvra-

tabellariam; quæ cum res ad se esset delata, Scaurus Consul; Utinam, inquit, M. Cicero, isto animo, atque virtute in summa Rep. nobiscum versari, quam in municipali maluisses. De legib. l. 3.

(10) *Nostros homines similes esse Syrorum venalium dicebat, ut quisque Græce optime sciret, ita esse nequissimum.* 2. De Orator.

(11) Ibid. Proœm. (12) L. 46.

Ouvrages de mon Auteur; mais, outre qu'ils furent publiés de son vivant, dans un tems où il auroit été facilement convaincu de mensonge, pour peu qu'il eût déguisé la vérité, ayant autant d'ennemis qu'il en avoit; les autres choses qu'il en dit, sont si éloignées de toute mauvaise gloire, qu'on ne peut douter de sa sincérité sur cette matiére. Quelques demi-Savans veulent faire croire (13), qu'il se prétendoit de Maison Roiale, fondé sur ce qu'il dit quelque part en plaisantant, que le Philosophe Phérécydès vivoit du tems d'un Romain de ses parens. C'est Servius Tullius dont il entend parler, faisant allusion au nom de *Tullius* qui lui étoit commun avec ce Prince. Mais, bien loin d'avoir eu cette pensée, il dit positivement ailleurs, à propos des faussetés qu'on avançoit dans les Eloges funèbres, pour faire descendre des Familles de Noblesse nouvelles de Maisons fort anciennes de même nom (14), *C'est comme si je voulois me faire descendre de Marcus Tullius Patricien, qui fut Consul dix ans après qu'on eut chassé les Rois.* Cela est bien éloigné de la prétention qu'on lui attribue.

Il est étonnant, qu'après une déclaration si formelle, & mille autres passages, où il se reconnoit nouveau Noble, *novus homo*, & où il fait, avec raison, gloire de l'être, il se soit trouvé des Ecrivains assez étourdis, tels qu'Eusèbe (15), Silius Italicus (16), & ceux que Plutarque même rapporte qui le disoient déja de son tems, pour vouloir faire croire, que ce nouveau Noble descendoit d'un Roi des Volsques. Comme s'il ne pouvoit y avoir de mérite extraordinaire sans noblesse de sang; erreur encore plus pernicieuse que ridicule.

Voilà ce que j'ai cru devoir dire par forme de Préliminaire sur l'Auteur de ces Lettres. Je n'ignore pas, qu'il y a non seulement des exceptions

(13) *Meo regnante Gentili.* Tuscul. Quæst. l. 1.

(14) *Ut si ego me à M. Tullio esse dicerem, qui Patritius cum Ser. Sulpitio Cos. anno decimo post Reges exactos fuit.* in Bruto.

(15) In Chronic. (16) L. 12.

tions à plusieurs choses dont j'y parle comme générales, mais aussi beaucoup d'opinions sur cette matiere, de même que sur beaucoup d'autres que je traiterai dans les Remarques, qui sont contraires à celles que j'ai embrassées. Mais je suis bien aise d'avertir dès ici pour toujours, que ne traitant pas ces matiéres expressément, mais seulement autant qu'elles sont nécessaires pour l'intelligence de ma Traduction, je n'ai pas cru devoir les expliquer dans la derniére exactitude, parce que cela m'auroit engagé à dire plusieurs choses nullement utiles, & encore moins agréables. J'ai jugé, que trois ou quatre exceptions que je supprime, & qui n'ont aucun rapport à mon sujet, ne meritoient pas que j'en embarrassasse la mémoire de mes Lecteurs, & que je les privasse de la commodité des règles, que je propose comme générales. Pour ce qui est des opinions differentes, j'ai cru aussi qu'il m'étoit libre dans le doute, & quand les Auteurs sont partagés, de choisir la plus plausible, & la mieux liée; mais sur tout la plus utile, & entre plusieurs également utiles, celle qui a le plus d'agrément.

QUANT à celui à qui ces Lettres sont adressées, il étoit aussi Chevalier Romain (17), & de très-ancienne Maison. *Titus* étoit son nom propre, *Pomponius* son nom de Maison, & on le surnommoit *Atticus*, parce qu'il étoit fort savant en Grec, & qu'il demeuroit la plûpart du tems à Athènes. Outre l'amitié étroite qui l'unissoit à Cicéron, depuis le tems de leurs premiéres études qu'ils avoient faites ensemble, ils étoient alliés, parce que Quintus frere de Cicéron avoit épousé la sœur d'Atticus, appellée par conséquent *Pomponia*, suivant ce que j'ai remarqué de la maniére de nommer les Filles.

Il est étrange, qu'il ne se trouve pas une seule Lettre de lui dans tout ce Recueil, au lieu qu'il s'y en trouve plusieurs, d'autres gens que de Cicéron. Il n'est pas naturel, que ceux qui y ont in-

(17) Cornel. Nep. in Vita.

inféré ces autres Lettres en le publiant, n'y euſſent pas joint celles d'Atticus, qui étoient ſi néceſſaires, s'il ne l'avoit pas empêché; car il eſt preſque certain (18) que ce Recueil fut publié de ſon vivant. Chacun jugera ſur l'idée qu'on y prendra de lui, par quel motif il l'empêcha. Quand on lui en attribueroit quelque mauvais, le préjudice qu'il nous a porté par ſa réſerve mériteroit bien cette punition.

(18) *Sexdecim volumina epiſtolarum ad Atticum miſſarum quæ qui legat*, &c.



L I.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIERE.

C'eſt la cinquième dans toutes les autres Editions. Elle fut écrite de Rome en Grèce, où Atticus étoit allé depuis quelque tems.

PErſonne ne peut juger mieux que vous, qui me connoiſſez parfaitement, à quel point j'ai été touché de la mort de notre couſin Lucius Cicéron (*I*), & de quelle utilité il m'étoit, autant pour mes fonctions publiques (*II*), que dans mes affaires domeſtiques. Je trouvois avec lui toute la douceur qu'on peut goûter dans la ſocieté d'un honnête & agréable homme. C'eſt pourquoi, je ne doute pas que vous n'en ſoyiez affligé comme moi, puiſque vous prenez part à tous mes chagrins; d'autant plus, que vous y perdez auſſi un Allié (*III*) & un Ami, qui vous aimoit autant par inclination, que par l'eſtime que je lui avois inſpirée pour vous.

Pour ce que vous m'écrivez touchant votre ſœur, elle-même peut vous rendre témoignage des ſoins extrêmes que j'ai pris, pour mettre à ſon égard l'eſprit de mon frere dans la diſpoſition où il doit être. Comme je ne trouvois pas qu'il eût ſujet d'être ſi piqué, je lui ai écrit là-deſſus, véritablement avec la douceur d'un frere, mais pourtant avec l'autorité d'un aîné, & avec toute la force néceſſaire pour lui faire comprendre qu'il a tort. Auſſi de la maniére qu'il m'a écrit pluſieurs

fois depuis, je me flate qu'ils vivent ensemble comme ils doivent, & comme nous le souhaitons.

Vous n'avez pas raison de vous plaindre de ce que je ne vous écris pas; car votre sœur ne m'a point encore fait savoir qu'elle eût de commodité pour le faire, je n'ai pu trouver personne qui allât en Epire, & nous ne savions pas même encore que vous fussiez à Athènes.

Je travaillai aussi-tôt que je fus revenu à Rome au différend que vous avez avec Acutilius, ainsi que vous m'en aviez chargé en nous séparant (*IV*); mais je trouvai que ce n'étoit pas une affaire: & comme je ne croi pas que vous ayiez besoin de conseil, j'ai mieux aimé laisser à Peducæus (*V*) le soin de vous mander le parti que vous devez prendre, que de vous l'écrire moi-même. Puis que j'ai donné pendant plusieurs jours Audience à Acutilius, lui de qui le jargon vous est connu, il n'est pas vraisemblable que je me sois dispensé par négligence de vous écrire ses plaintes, après les avoir écoutées tant qu'il a voulu, quoi que ce ne soit pas une occupation bien agréable.

Mais vous même, qui vous plaignez si fort qu'on ne vous écrit pas; savez-vous bien, que je n'ai reçu qu'une seule Lettre de vous depuis votre départ, quoi que vous soyiez de plus grand loisir que moi, & que vous ayiez beaucoup plus de commodités pour m'écrire?

Quant à ce que vous me marquez, que s'il y a quelqu'un qui soit fâché contre vous, c'est à moi à le ramener, il n'étoit pas nécessaire que vous m'en avertissiez, car j'y travaillois déja de moi-même (*VI*). On est piqué d'une

d'une étrange ſorte; je n'ai rien oublié de tout ce qu'il y a à dire pour vous ſur le ſujet; mais je n'ai pas cru devoir preſſer davantage, avant de ſavoir vos intentions là deſſus. Quand vous m'aurez écrit juſqu'où vous voulez que je m'avance, vous verrez, que je ne ferai, ni plus empreſſé à vous raccommoder que vous le feriez vous-même; ni plus retenu que vous ne voulez que je le ſois.

Tadius m'a entretenu de ſon affaire. Il dit, que vous lui écrivez qu'il ne s'en mette point en peine; parce, dites-vous, qu'il y a preſcription: mais nous ſommes ſurpris que vous ne ſachiez pas qu'on ne preſcrit point contre un Mineur, dont les Tuteurs, tels qu'on dit être ceux de cette Pupille, ont été donnés ſuivant la diſpoſition de la Loi (*VII*).

Je me réjouïs de ce que vous êtes content de l'acquiſition que vous avez faite en Epire (*VIII*). Je vous prie de continuer, ſi cela ne vous embarraſſe point trop, à faire la commiſſion dont je vous ai chargé, & à aſſembler tout ce que vous croirez propre pour ma maiſon de Tuſculum (*IX*): c'eſt le ſeul lieu qui me délaſſe de tous mes chagrins, & de tous mes travaux. J'y attens mon frere, de jour à autre; ma femme eſt fort tourmentée de la goute; on ne peut aimer davantage qu'elle fait, vous, votre mere, & votre ſœur; elle vous ſalue mille fois, comme fait auſſi ma chère petite Tullie. Prenez ſoin de votre ſanté; aimez-moi toujours, & ſoyez perſuadé que je vous aime comme un frere.

REMARQUES.

I. NOtre *cousin Lucius Cicéron.*] Il y a dans le Latin *notre frere, fratris nostri:* mais tout le monde fait que l'on appelloit freres dans cette Langue, les enfans des freres, comme les freres memes. (1) Or celui-ci etoit Fils de Lucius Cicéron dont j'ai parlé, oncle paternel de l'Auteur. Il étoit homme de Lettres, & fort attaché à son cousin: car il l'accompagna en Sicile pour y chercher des Memoires contre Verrès. (2) Il fut logé comme lui à Syracuse aux dépens du Public, & on leur donna même une Attestation la plus authentique qu'il se pouvoit, puis qu'elle etoit gravée sur l'airain, les Syracusains ayant cru leur devoir faire cet honneur

Au reste, il ne faut pas s'imaginer, que le terme de nôtre *dont Cicéron se sert ici en disant* notre cousin, *au lieu de* mon cousin, *soit une maniére de se désigner lui seul, comme il l'est en plusieurs endroits de ces Lettres, où je le traduis par* mon, *& non pas par* nôtre *comme ici: Car il est constant, que c'étoit en ce tems-là un usage presque aussi ordinaire, de se servir du pluriel* nous *en parlant de soi, au lieu du singulier* je, *qu'il est ordinaire aujourd'hui de se servir du pluriel* vous *au lieu du singulier* toi *en parlant à un autre. C'est de quoi je suis bien aise d'avertir, de peur qu'on ne s'y méprenne. Mais il y a autre chose ici, de même qu'en quelques autres endroits, où je conserverai le pluriel en traduisant, comme je le conserve ici; & c'est, que Cicéron y entend effectivement deux personnes ensemble, savoir son véritable frere germain Quintus & lui. On verra qu'il se sert toujours de ce même pluriel en écrivant à Atticus, quand il parle de choses qui lui sont communes avec ce frere, comme la mort dont il parle ici; & cela par une maniére d'honnêteté pour Atticus, à cause que ce même frere avoit, comme je l'ai déja dit, épousé la sœur d'Atticus.*

(1) Frater noster cognatione patruelis, amore germanus. De finibus. l. 5.

(2) Decernunt ut L. fratri hospitium publice fieret, quod is eamdem voluntatem erga Syracusanos suscepisset quam ego semper habuissem. Id non modo tum scripserunt, verum etiam in ære incisum nobis tradiderunt. Verrina 7.

II.

II. *Pour mes fonctions publiques.*] Pour rendre raison de ce que j'ai traduit de la sorte *forensi*, il est nécessaire d'avertir, que le mot *forum*, l'un des plus fréquens qui se trouvent dans ces Lettres, se prend presque en autant de sens differens, que le lieu qu'il désigne servoit à des usages divers. Ce lieu, qu'on appelloit par excellence *la Place de Rome*, *Forum Romanum*, pour le distinguer des autres Places de la même Ville, n'étoit autre chose que la Vallée qui séparoit les Monts Capitolin, & Palatin, qui furent les deux seuls, que Romulus renferma d'abord dans son enceinte. Cette Place étoit environnée de boutiques de toute sorte d'Ouvriers, & de plusieurs Temples. L'un des côtés nommé *Comitium*, parce qu'il étoit particuliérement destiné à assembler le Peuple, étoit couvert, & il y avoit une maniére d'Echafaut, ou de Théatre élevé & spacieux, qu'on appelloit *les pointes des proues*, *rostra* (*), parce qu'il étoit orné de celles des Vaisseaux qui avoient été pris sur les Antiates, dans la premiére Bataille Navale de conséquence que les Romains avoient gagnée. C'étoit de cet endroit qu'on rendoit la Justice, qu'on proposoit les Loix au Peuple, qu'on le haranguoit, & qu'on traitoit généralement avec lui de toutes choses. Puis que l'usage général des Traducteurs est de l'appeller *la Tribune aux Harangues*, je l'appellerai de même à leur exemple, sans examiner s'il est bien ou mal nommé; bien fâché qu'il n'y ait pas en notre Langue des termes aussi autorisés que celui-là, pour nommer plusieurs choses semblables, dont j'ai à parler, & que j'aurai bien de la peine à rendre en François. C'étoit aussi dans cette Place que le Peuple élisoit la plûpart des Magistrats; & comme toutes ces raisons la rendoient fort fréquentée, c'étoit encore où les Prétendans aux Charges étoient fort assidus pour les briguer. Là, ils familiarisoient indifféremment avec tout le monde, caressoient & prioient les uns, promettoient aux autres, & n'oublioient rien de tout ce qui pouvoit leur attirer les suffrages. Or comme un seul homme ne pouvoit pas suffire pour agir auprès de tant de gens, la coûtume étoit de se faire assister dans ces occa-

ſions par ſes amis, & par ſes parens ; & c'étoit entr'autres choſes pour cet uſage, que Cicéron regrettoit la Mort dont il parle ici. (*) *Tit. Liv. l.* 8.

III. *Vous y perdez un allié.*] Un couſin germain de Quintus Cicéron mari de Pomponia, ſœur d'Atticus.

IV. Auſſi-tôt que je fus revenu à Rome, ainſi que vous m'en aviez chargé en nous ſéparant.] *Ces paroles ne laiſſent pas lieu de douter que cette Lettre ne ſoit la premiére que Cicéron écrivit à Atticus depuis ſon départ, quoi qu'elle ne ſoit que la cinquiéme dans toutes les Editions. Comme tous les Commentateurs conviennent que les onze premiéres ſont très-mal rangées, j'ai cru devoir les remettre dans leur ordre naturel en les traduiſant. On verra ſur la ſuivante les raiſons de cet ordre.*

V. *Peducæus*] Fameux Epicurien nommé Sextus, dont le pére étoit Préteur en Sicile ſept ans auparavant, & Cicéron avoit été Queſteur ſous lui à Lilybée. C'en étoit aſſez pour fonder la liaiſon qu'il y avoit entre ſon fils & Cicéron : car ceux qui exerçoient les Magiſtratures inférieures, comme la Queſture, qui étoit la moindre de toutes, avoient une révérence preſque filiale pour les Magiſtrats ſupérieurs (2), ſous leſquels ils les avoient exercées. Ce Peducæus étoit ſi intime d'Atticus, que celui-ci fut depuis un des trois amis, par qui Péducæus voulut être (3) aſſiſté à la mort.

(1) *Verrin.* 5. (2) *à majoribus noſtris accepimus Prætorem Quæſtori ſuo parentis loco eſſe oportere. Verrin.* 1. (3) *Nepos in Vit.*

VI. *S'il y a quelqu'un qui ſoit fâché contre vous, &c.*] Je ne ſai ce qui eſt le plus à remarquer dans cet article ; ou ce qu'Atticus avoit écrit à Cicéron, qu'il devoit le raccommoder avec ceux qui lui vouloient mal, ſans attendre d'en être prié ; ou la diſcrétion de Cicéron, d'attendre encore après cela un nouvel ordre d'Atticus pour s'y employer plus fortement, ayant reconnu par une premiére tentative, la difficulté d'y réuſſir. Bien d'autres que Cicéron ſe ſeroient crus ſuffiſamment autoriſés par la Lettre d'Atticus pour agir près de leur ami commun, & peut-être même plus fortement qu'At-

qu'Atticus ne souhaitoit. Mais Cicéron étoit trop régulier en amitié, pour tomber dans cette faute. Il considéra qu'Atticus pouvoit bien vouloir se raccommoder à un certain prix, sans vouloir pour cela en faire toutes les avances. Il n'avoit pas la vanité, si ordinaire parmi nous, de prétendre régler ses amis sur ce qu'ils doivent vouloir, ou ne vouloir pas, au lieu de les conseiller; car la plûpart des amis s'érigent aujourd'hui en Pédagogues, & affectent une supériorité d'intelligence & de sagesse, qui est la peste la plus mortelle de l'amitié. Ceci est pris d'un petit Livre intitulé *Cesarion*, que je citerois peut-être avec éloge, si je ne connoissois pas l'Auteur.

VII. *On ne prescrit point, &c.*] Les Commentateurs se tourmentent beaucoup pour deviner l'espèce de cette affaire; mais apres avoir bien examiné tout ce qu'ils en disent, rien ne me paroît moins nécessaire, puis qu'il suffit pour l'intelligence de cette Lettre de savoir ce que tout le monde sait, que la prescription ne court pas contre des Mineurs comme contre des Majeurs. Tout ce qu'ils pouvoient remarquer de plus à cette occasion, & qu'ils ne remarquent pas, est, qu'au lieu que dans la jurisprudence de ce tems-là on faisoit pour les prescriptions différence entre les Mineurs, selon l'espèce de tutelle sous laquelle ils étoient, on n'en fait aucune dans ce qui nous reste du Droit Romain, la prescription n'aiant nul lieu contre toute sorte de Mineurs, sous quelque sorte de tutelle qu'ils puissent être.

VIII. *Epire.*] Tout le monde sait, que c'est le Païs où les deux Pyrrhus ont regné, situé entre la Macédoine, la Thessalie, & la Mer Ionienne, vis à vis l'Isle de Corcyre. Il s'appelle aujourd'hui l'Albanie.

IX. *Tusculum.*] C'étoit une petite Ville du Latium à douze lieues de Rome, bâtie au haut d'une Colline fort élevée, par un fils d'Ulysse & de Circé (*), & auprès de laquelle Cicéron avoit sa principale Maison de campagne. C'est aujourd'hui Frescati dans la Campagne de Rome. (*) *Silius l.* 7. *&c.*

LETTRE SECONDE.

An de Rome DC. LXXXV. C'eſt la ſixième dans l'ordre ordinaire; écrite auſſi de Rome en Grèce.

JE ne vous donnerai plus ſujet de me reprocher que je ſuis négligent à vous écrire: Songez ſeulement à ne l'être pas plus que moi, vous qui avez tant de tems de reſte. Marcus Fonteïus a acheté à Naples, douze mille deux cens livres (*I*), la maiſon de Rabirius (*II*), que vous aviez déja toute toiſée, & rebâtie dans votre eſprit: je vous en donne avis en cas que vous y penſiez encore.

Il me ſemble que mon frere Quintus eſt diſpoſé préſentement envers votre ſœur de la maniére que nous le ſouhaitons; ils ſont enſemble dans leur Métairie d'Arpinum, & il a avec lui un homme dont les études n'ont rien que d'utile; c'eſt Décimus Turranius (*III*).

Notre pere eſt mort (*IV*) le 23. Novembre (*V*). Voilà preſque tout ce que j'avois à vous écrire. Si vous pouvez découvrir quelques raretés propres à orner un lieu d'étude comme celui que vous ſavez, je vous prie qu'elles ne vous échappent pas. Je me plais ſi fort en ma maiſon de Tuſculum, que preſque tout autre endroit me déplaît. Rendez-moi compte au plutôt de vos occupations préſentes, & de vos deſſeins à l'avenir.

REMAR-

REMARQUES.

I. DOuze mille deux cens livres.] *Le chiffre qu'il y a dans le Texte veut dire* cent trente mille sesterces; *tout le monde en convient, mais il n'est pas facile de savoir ce que cela valoit de notre monnoye. Comme aucun Traducteur n'a, que je sache, expliqué cette matiére avec la netteté nécessaire pour ceux qui n'en ont aucune teinture, ils ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici, que la maniére la plus ordinaire de compter parmi les Romains, étoit par* sestertius, *& par* sestertium; *Deux mots dont la différence ne se peut conserver en les traduisant en François, puis qu'on ne les peut traduire tous deux que par celui de* Sesterce. *Pour en éviter l'équivoque, je me servirai de ceux même de* Sestertius, *& de* Sestertium.

Leur principale différence est que le Sestertius *étoit une monnoye en espèce, & le* Sestertium *une somme, valant mille pièces de cette monnoye, & non pas une espèce, comme le* Sestertius. *J'ai appris d'un excellent homme de mon voisinage, qu'à estimer les* Sestertius *par leur poids (car il est venu jusqu'à nous des pièces de cette monnoye) qu'à l'estimer donc par son poids, ce qui est sans doute la maniére la plus sure de l'évaluer, elle valoit un sol dix deniers & demi de celle de France. Sur ce pied-là le* Sestertium *valoit quatre-vingt-treize livres quinze sols. Cette évaluation me paroît si bien fondée par plusieurs raisons, ennuieuses à raporter, que je n'hésite pas à la suivre contre l'opinion commune, qui ne met les* Sestertius *qu'à un sol, ou tout au plus à un sol & demi. Cela est facile; voici où est l'embarras.*

C'est qu'au lieu que les Romains écrivoient toujours tout du long les Sestertium, *& ne se servoient jamais de la marque HS. que pour marquer des* Sestertius, *selon l'opinion du même Savant, que j'embrasse aussi sans hésiter, par plusieurs raisons; & qu'ainsi il ne pouvoit jamais y avoir d'équivoque; les Copistes au contraire, & les Imprimeurs ensuite, en ont causé un nombre infini en marquant le* Sestertium *avec cette même marque HS. du* Sestertius, *afin d'abréger; au lieu de mettre* Sestertium *tout du long*

comme ils le trouvoient dans les Originaux. La ressemblance de ces deux mots Sestertius, *&* Sestertium, *est aparemment ce qui a donné occasion aux Copistes de les confondre de cette sorte; si bien qu'on ne sait quelquefois lequel des deux il faut entendre par cette marque HS. dont ils les marquent tous deux indifféremment, à cause de la différence énorme de leur valeur, puisque l'un vaut mille fois l'autre; d'où il arrive souvent, que ni l'un, ni l'autre, ne semblent convenir aux choses dont les Auteurs parlent.*

C'est, par exemple, *ce qui m'a empêché d'exprimer dans l'Avertissement, combien il faloit avoir de Bien pour être Chevalier Romain; car si on entend que les quatre cens mille Sesterces qui devoient faire le capital d'un Chevalier Romain étoient des* Sestertium, *c'étoit trente-sept millions & demi, ce qui est ridicule; & si on entend au contraire que ce fussent des* Sestertius, *ce n'étoit que trente-sept mille cinq cens livres, ce qui auroit été bien peu pour la richesse du tems, comme savent tous ceux qui sont instruits de la chose. Le même savant homme, de qui j'ai parlé, écrit qu'on pourroit entendre cette somme, du revenu des Chevaliers Romains, & non pas de leur capital; mais je ne sai si cette opinion, qui pourtant est beaucoup plus vraisemblable, a quelque fondement dans les Auteurs.*

Il y a aussi beaucoup plus de probabilité dans la somme dont il s'agit ici, en l'évaluant par les Sestertius, *que par les* Sestertium; *mais il ne laisse pas d'être encore un peu étrange, qu'une maison qui devoit être distinguée, & dans une Ville comme Naples, ne coûtât en ce tems-là que douze mille deux cens livres. Sur le pied de l'évaluation que j'admets, les cent trente mille* Sesterces *du Texte Latin valoient douze mille cent quatre-vint-sept livres dix sols; mais j'ai cru qu'il étoit plus naturel de marquer un nombre rond comme douze mille livres, en parlant du prix d'une maison, puis qu'aussi-bien on ne sauroit s'assurer d'avoir rencontré tout-a-fait précisément la juste évaluation de cette somme.*

On demandera, peut-être, pourquoi on ne comptoit pas plutôt par Sestertium *que par* Sestertius, *puisqu'il étoit bien plus naturel & plus commode de dire cent trente* Sestertium, *que de dire cent trente mille* Sestertius; *car c'est comme si nous disions deux cens qua-*

quarante mille sols, au lieu de douze mille francs. Mais il ne faut pas raisonner sur les usages, & nous devons nous défier de la prévention où nous sommes en faveur des nôtres, quelque ridicules que les autres nous paroissent, tant que les autres n'offensent, ni les bonnes mœurs, ni le sens commun. Cela me fait souvenir d'un Courier Italien, qui crut il y a dix ou douze ans sa fortune faite en Portugal, sur ce que la Reine commanda qu'on lui donnât cent mille reys pour sa peine: & ce n'étoit qu'environ cinq cens francs.

Il me reste à rendre raison pourquoi je mets la valeur des sommes dont je parle dans ces Lettres, en espèces modernes, comme les livres, au lieu de traduire à la lettre par les Sesterces, sauf à expliquer ce que c'est dans les Remarques, puis qu'il faut aussi-bien que je l'y explique. Ma seule raison est que j'ai cru, qu'on auroit plus de plaisir de savoir dès la première lecture la somme dont il s'agit, aussi-bien que les jours des mois selon notre usage, au lieu des Ides & des Calendes. C'est aux Lecteurs à juger si j'ai bien cru. A ces deux occasions près, j'ai évité comme un écueil plusieurs termes nouveaux, dont d'excellens Traducteurs n'ont point fait scrupule de se servir, & qui m'auroient épargné bien de la peine. J'ai cru conserver par-là à ma Traduction quelqu'air d'Original que les leurs n'ont pas; mais peut-être me suis-je trompé.

II. *Rabirius.*] Il y a apparence que c'est le même Chevalier Romain Caïus Rabirius, que Cicéron défendit l'année de son Consulat d'une accusation de crime capital. Ce qui le fait croire est que ceux de la Campanie, aujourd'hui *Terre de Labour*, dont Naples étoit dès-lors la ville principale, déposérent en faveur de ce Rabirius, parce qu'il étoit leur Concitoien. *Pro C. Rabirio perduellionis reo.*

III. *Turranius.*] Je ne sai s'il est nécessaire d'avertir, que quand je ne dis rien sur les personnes nommées dans ces Lettres, c'est que je n'en ai pu rien trouver, ou que j'en ai déjà parlé; on n'a qu'à recourir à la Table pour savoir où. C'est dommage qu'on ne trouve rien sur cet homme-là. On pourroit faire des éloges plus pompeux d'un Savant, que celui que Cicéron en fait; mais on

n'en sauroit faire de plus grand que de dire, que ses études n'avoient rien que d'utile; car quoi de plus rare, & de plus difficile, que des études purgées de toute inutilité?

IV. *Notre pere est mort.*] Cette maniére simple & indifférente d'écrire la mort de son pere, sans se servir d'aucun terme qui marque de la douleur, soit feinte, soit véritable, n'est pas de nos mœurs. Mais comme cette mort n'eut apparemment rien de plus remarquable que la vie qu'elle termina, qui fut, comme on a vu, obscure & fort commune, & que ce pere devoit être déja âgé, puis que Cicéron avoit alors trente-neuf ans, il semble qu'il regarda cet accident, comme une chose naturelle, & de nulle conséquence, dont il auroit été déraisonnable de se plaindre, & qu'il crut qu'il y auroit plus de foiblesse que de bien-séance, à témoigner l'affliction qu'il en pouvoit avoir.

V. Le vingt-troisième Novembre.] *On ne sauroit assurer, si la Lettre précédente est de la même année que celle-ci, quoi qu'il y ait grande apparence; & c'est pourquoi je n'ai pas osé en marquer le tems: mais il est facile de marquer l'année, & de montrer la suite des autres, à commencer par celle-ci. Voici comment. Cicéron y prie Atticus, le 23. Novembre, de lui chercher des ornemens à acheter pour sa maison de Tusculum. Il le presse par la suivante de les lui envoier, puis qu'ils sont achetés, & lui promet en même tems d'en faire payer le prix en Février. Il dit dans celle d'après, qu'il a eu soin du payement qu'il avoit promis, & qu'il doute si Atticus pourra lui envoyer par le Navire de Lentulus ce qu'il attend. Il n'en doute plus par celle qui suit, qui est la cinquième, & dit que Lentulus promet ses Vaisseaux pour ce transport, & il presse Atticus par la sixième d'embarquer ce qu'il lui veut envoyer, le plûtôt qu'il pourra. Cette sixième étant donc indubitablement de l'an de Rome 686. comme on le fera voir là, il s'ensuit que les précédentes jusqu'à celle-ci sont des premiers mois de cette même année, puis qu'elles paroissent écrites si peu de tems avant cette sixième, & que celle-ci ne peut être par conséquent que de la fin de Novembre 685. pour le plûtôt, puis qu'il y écrit la mort de son pere, arrivée le 23. du même mois.*

LET-

LETTRE TROISIEME.

Le dernier mois de la même année que la Lettre précédente DC. LXXXV. ou le premier mois de l'année suivante DC. LXXXVI encore de Rome en Grèce. C'est la 7. dans l'ordre ordinaire.

TOUT va bien chez votre mere ; j'en prens soin. Je me suis obligé à payer treize cens douze livres dix sols le treizième Février prochain à Lucius Cincius. Je vous conjure de faire en sorte que je reçoive au plutôt tout ce que vous dites avoir acheté & destiné pour moi, & de songer, ainsi que vous me l'avez promis, comment vous pourrez composer ma Bibliothèque. Je fonde uniquement sur les soins obligeans que vous en prendrez, l'espérance de tout le plaisir que j'aurai quelque jour, si je renonce jamais aux affaires.

REMARQUES.

CEtte Lettre n'est distinguée de la précédente dans aucune Edition que dans la derniere ; il faut que ce soit sa brièveté, qui ait donné occasion aux Copistes de la joindre : car elle en est séparée dans quelques-uns des meilleurs Manuscrits. On ne peut douter que ce ne soit avec raison, puis que Cicéron y dit positivement, qu'Atticus a trouvé ce qu'il le prioit dans la précédente de chercher, & qu'il en marque le prix. Le mot constitui *dont il se sert en parlant de cette somme, & qui est un terme de Droit, a donné beaucoup d'exercice aux Commentateurs, pour expliquer quelle sorte de stipulation il signifie : mais il suffit, pour entendre cet endroit, de savoir, que c'étoit*

c'étoit une assurance que Ciceron avoit donnée de payer dans le tems qu'il dit, en quelque forme qu'elle fût conçue. Lucius Cincius étoit l'homme d'affaires d'Atticus.

LETTRE QUATRIEME.

L'an de Rome DC. LXXXVI. vers la fin de Février pour le plutôt, & toujours de Rome en Grèce. Elle suit la précédente dans l'ordre ordinaire comme ici.

TOUT va chez vous comme nous le souhaitons. Votre mere & votre sœur nous font très-chères à mon frere & à moi. J'ai parlé à Acutilius. Il nie que son Agent lui ait rien écrit, & il est surpris que cet homme ait fait difficulté de vous donner une assurance suffisante qu'on ne vous demandera plus rien de cette somme, quand vous l'aurez payée. Il m'a paru que Tadius est non seulement content, mais même ravi que vous ayiez terminé son affaire, comme vous dites l'avoir fait. L'Ami que vous savez, homme de bien, s'il en fut jamais, & qui m'aime extrêmement, est en vérité fort en colère contre vous. Quand je saurai à quel point vous vous en souciez, je saurai aussi à quel point je dois me mettre en peine de l'appaiser.

J'ai fait remettre à Lucius Cincius (*I*) suivant votre ordre, les treize cens douze livres dix sols pour les Statues de Mégare (*II*). Les Mercures de marbre Pentélicien (*III*) que vous me faites espérer, me font déja beaucoup de plaisir par avance avec leurs têtes

têtes d'airain (*IV*). C'est pourquoi, vous m'obligerez de m'en envoyer le plus, & le plutôt que vous pourrez, aussi bien que les autres Statues, & tout ce que vous jugerez propre au lieu que vous savez que je veux orner, selon mon inclination & selon votre goût en matiére de propreté, & de politesse; ayez soin principalement de ce qui vous paroîtra convenable au portique (*V*) & au lieu d'étude que vous connoissez. J'ai conçu une passion si excessive pour tous ces ornemens, qu'il faut m'aimer autant que vous m'aimez pour m'aider à la satisfaire, & que je ne sai si le reste du monde me la doit pardonner. Si le Vaisseau de Lentulus (*VI*) nous manque, vous m'envoirez le tout comme vous jugerez à propos. Ma petite Tullie qui fait toutes mes délices, presse fort pour le présent que vous lui avez promis, & elle s'en prend à moi, parce que je lui en ai répondu : mais j'aime mieux nier le fait, que de payer pour vous.

REMARQUES.

I. LES treize cens douze livres dix sols.] *Ce sont les mêmes vingt mille quatre cens sesterces de la Lettre précédente; quoi que chiffrés différemment dans le Texte Latin, qui devoient être payés le treizième Février.*

II. *Mégare*] Ville de l'Achaïe au fond du Golphe Saronique sur le chemin de l'Isthme à Athènes, célèbre par la naissance d'Euclide, & qui du tems de sa splendeur avoit été particuliérement curieuse d'élever des Statues aux Vainqueurs des Jeux de la Grèce. *Pausanias in Atticis.*

III. *Marbre Pentelicien.*] Il y a apparence qu'on appelloit ainsi ce marbre, parce qu'il se tiroit d'une montagne de l'Attique de même nom. *Pausanias in Atticis & Suidas.*

IV.

IV. *Les Mercures de marbre avec leurs têtes d'airain.*] C'étoit un usage assez ordinaire dans l'Antiquité de faire les têtes des Statues, de matière differente du reste du corps, afin que ces têtes se pussent ôter pour en mettre d'autres sur le même corps selon les differens besoins; ce qui étoit plûtôt fait, que de refaire la Statue entiére. *Sueton. in Calig. c. 22.*

V. Portique.] *Il y a* Xisti *dans le Latin, ce qui peut signifier également deux sortes de lieux différens, quoi qu'au même usage, qui étoit de se promener & de faire des exercices. Les uns étoient couverts pour l'hiver & pour les mauvais tems: ils s'appelloient* Xistus; *& les autres, qui s'appelloient* Xistum, *étoient découverts pour les belles saisons & pour le beau tems. Mais comme ce cas dont Cicéron se sert ici, est commun à ces deux noms, on ne sauroit bien assurer duquel des deux il y est parlé. Il y a pourtant apparence par les choses que Cicéron demande pour l'orner, qu'il étoit couvert, & c'est pourquoi, je l'ai appellé un* Portique. Vitruve l. 5. c. 11.

VI. *Lentulus.*] C'est le surnom d'une branche célèbre de l'illustre & ancienne Maison Patricienne des Cornéliens; mais il est aussi inutile qu'impossible de deviner de quel Particulier de cette Famille il est parlé ici.

LETTRE CINQUIEME.

Même année DC. LXXXVI. & toujours de Rome en Grèce. C'est la 9. dans les derniéres Editions.

JE ne reçois pas de vos nouvelles aussi souvent que je devrois, car il vous est beaucoup plus facile (*I*) de trouver des gens qui viennent à Rome, qu'à moi d'en trouver qui aillent à Athénes; outre que je ne suis pas si assuré que vous soyiez à Athénes, que vous l'êtes que je suis à Rome. Vous n'aurez donc

donc que très-peu de chose de moi, parce que ne sachant pas certainement où vous êtes, je ne veux pas exposer ce que je vous écris familiérement, à tomber en des mains étrangéres. J'attends avec impatience les Statues de Mégare, & les Mercures dont vous m'avez écrit. N'hésitez point à m'envoyer tout ce que vous trouverez de semblable, & que vous jugerez propre à mon Académie (*II*): n'épargnez pas ma bourse. Cet embellissement est à présent ma passion favorite. Je suis curieux sur tout de ce qui convient à un lieu d'étude. Lentulus promet ses Vaisseaux (*III*). Je vous prie de vous appliquer à tout cela avec grand soin. Chilius vous demande les Cérémonies des Eumolpides (*IV*), & je vous les demande aussi à sa priére.

REMARQUES.

I. *IL vous est beaucoup plus facile de trouver des gens qui viennent à Rome, qu'à moi d'en trouver qui aillent à Athènes.*] Je ne saurois m'empêcher de m'étonner en cet endroit, qu'il n'y eût encore point de Voie publique & réglée au tems de ces Lettres, pour écrire dans les Païs éloignés, sous un aussi grand Empire que celui de Rome: car il est moralement impossible, qu'il n'arrivât pas des choses dans les Provinces dont il importoit au Gouvernement d'être averti à point nommé. Cela est d'autant plus étrange, que les Postes mêmes étoient inventées il y avoit plus de quatre cens ans par Cyrus, (1) à ne changer de chevaux qu'une fois le jour; & qu'un Gracchus avoit fait une diligence extraordinaire en relais (2) dès le tems de l'Expédition des Scipions en Asie. (1) *Cyropæd. l. 8. c. 4.* (2) *Gracchum per dispositos equos prope incredibili celeritate, &c. T. Liv. l. 37.*

II. *Mon Académie.*] Il y a apparence que Cicéron entend seulement par là un endroit de sa maison

maison de campagne de Tusculum, qu'il avoit nommé de cette sorte, à l'imitation de la fameuse Ecole de même nom, où Platon enseignoit autrefois à Athènes. Car je ne croi pas qu'au tems de cette Lettre, il eût deja l'autre maison de campagne qu'il appella depuis de ce même nom, située au bord de la mer, sur le chemin qui va du Lac d'Averne à Pouzzol, & qui fut fameuse par ses portiques, & par ses forêts. C'est dans cette derniére qu'on trouva peu de tems après sa mort une fontaine chaude, dont l'eau étoit admirable pour le vûe; sur quoi un Bel-Esprit de ses Affranchis dit dans une Epigramme, qu'il étoit bien juste, que ce lieu-là produisît de quoi conserver les yeux, après avoir tant produit de quoi les user, à lire les beaux Ouvrages que son Maitre y avoit composés.

Ut quoniam totum legitur sine fine per orbem.
Sint plures oculis quæ medeantur aquæ.
Plin. l. 31. c. 2. hist.

III. *Lentulus promet ses Vaisseaux.*] En 535. un Tribun du Peuple, nommé Quintus Claudius, avoit fait défendre par une Loi à tout Sénateur, ou pere de Sénateur, d'avoir des Vaisseaux de charge de plus de trois cens tonneaux. Il prétendoit, que les Vaisseaux de cette grandeur suffisoient pour voiturer leurs denrées, & ils n'en pouvoient entretenir de plus grands, que pour faire quelque commerce, ce qui passoit pour messéant. (1) A plus forte raison n'étoit-il pas permis réguliérement d'avoir plusieurs Navires, comme Lentulus en avoit. Mais Cicéron reconnoit ailleurs, (2) que les Loix de l'antiquité & de la sévérité de celle-là, ne s'observoient plus guère. (1) *Id satis habitum ad fructus in agris vectandos; quæstus enim omnis Patribus indecorus est visus. Tit. Liv. l. 21.* (2) *Antiquæ sunt ista Leges & mortuæ quæ vetant; fait ista Resp. quondam, fuit ista severitas. Verrin. 7.*

IV. *Eumolpides.*] On appelloit ainsi les Prêtres de la Déesse Cérès à Eleusine, Ville de l'Attique, du nom d'un Eumolpe, de qui ils descendoient. Cet Eumolpe, petit-neveu d'un Roi de Thrace, fut

fut établi Pontife des Mystères de cette Déesse (1) par Erechthée Roi d'Athènes, de laquelle Eleusine dépendoit. Eumolpe devint si puissant par ce Sacerdoce, qu'il fit la guerre au Prince même qui le lui avoit donné. Tous deux y furent tués, & leurs enfans firent la paix aux conditions, que le Pontificat demeureroit à perpétuité aux Descendans d'Eumolpe, & la Roiaute à ceux d'Erechthée. (*) Comme cette dévotion étoit réputée si sainte, qu'on l'appelloit par excellence *les Mystères*, les particularités en étoient tenues si secrettes, par la même raison, qu'à peine en est-il venu quelque chose jusqu'à nous. Ce Chilius dont il est parlé ici, qui étoit un Poëte, ami de Cicéron & d'Atticus, en étant curieux comme bien d'autres gens, ne pouvoit pas mieux s'adresser qu'à un homme de la capacité & du crédit d'Atticus à Athènes, pour en apprendre le plus qu'il s'en pouvoit savoir.

(*) *Hesychius. Pausanias in Atticis. Clemens Alexand. Stromat. l. 1. &c.*

LETTRE SIXIEME.

Même année DC. LXXXVI. de Tusculum à Athènes. C'est la dixième dans les dernières Editions.

COMME j'étois à Tusculum (voilà pour répondre à la vôtre, *Comme j'étois au Céramique* (*I*);) comme j'étois donc à Tusculum, un jeune esclave m'a apporté de la part de votre sœur une de vos Lettres, & m'a dit, qu'elle dépêcheroit ce même jour après midi celui qui devoit vous aller trouver. Par cette occasion-là, je puis vous répondre, mais fort peu de chose; car je n'ai pas de tems. Et premiérement, je vous promets d'ap-

d'appaiser notre Ami, & peut-être même de vous le regagner tout-à-fait. J'y travaillois déjà de mon mouvement ; mais à présent, qu'il me semble voir dans votre Lettre, que vous le souhaitez avec ardeur, je m'y appliquerai avec bien plus de soin, & je le presserai tout autrement. Vous ne devez pas douter, qu'il ne soit outré contre vous au dernier point : mais comme je ne vois pas que le sujet le mérite, je me fais fort de le mettre à la raison, & de l'amener où je voudrai.

Je vous prie d'embarquer nos Statues, & les Mercures Hercules (*II*), à la première occasion favorable, comme vous me le promettez, & tout ce que vous pourrez trouver de convenable au lieu que vous savez, surtout, à une Place d'Exercice, & à une Bibliothéque. L'endroit même m'en fait souvenir ; car c'est de là que je vous écris. Je vous demande encore des figures moulées, que je puisse enchasser au lambris de mon vestibule, & deux couvercles de puits, en bosse. Gardez-vous bien de promettre vos Livres à qui que ce soit, quelque prix qu'on vous en offre ; car je réserve pour cela toutes mes petites épargnes. Ce sera la consolation de ma vieillesse.

Je m'assûre que mon frere en use comme j'ai toujours souhaité & tâché qu'il fît. Cela paroît à plusieurs marques, & la grossesse de votre sœur n'est pas la moindre.

Pour ce qui est de ma prétention à la Préture (*III*), il me souvient fort bien de vous avoir dispensé de vous trouver ici pour l'Assemblée des Elections, & je ne me lasse point de le dire à nos Amis communs, qui comptoient sur votre présence pour cette affaire.

Non-

Non-seulement je ne vous manderai pas, mais je vous défendrai de venir, parce que je comprends qu'il vous importe beaucoup plus de faire à présent ce que vous faites-là où vous êtes, qu'il ne m'importe que vous soyiez ici. C'est pourquoi, je vous prie d'être aussi en repos là-dessus, que si vous étiez en Grèce pour mon service. Vous ne laisserez pas de me trouver, & d'entendre dire que je vous ai autant d'obligation, non-seulement, que si vous m'aviez assisté à briguer la Charge que je poursuis; mais même que si je l'avois obtenue par votre seul moyen. Tulliette ne s'attaque plus à votre caution (*IV*), pour être payée de ce que vous lui devez, mais à vous-même.

Remarques.

I. C*Eramique.*] C'est le nom du Fauxbourg d'Athènes, d'où Atticus avoit datté sa Lettre, fameux par les tombeaux & par les Statues des illustres Citoiens tués à la guerre, du tems de la splendeur de cette République. Il faudroit en être aussi passionné que Cicéron & Atticus l'étoient, pour sentir la grace de ce commencement de Lettre; où Cicéron, comme s'il eût eté envieux de cette datte magnifique dont Atticus s'étoit servi, fait semblant de s'en vouloir moquer, en dattant dans les mêmes termes de sa maison de campagne, ne se défiant pas, qu'elle seroit un jour aussi illustre que le Céramique l'étoit alors.

II. *Mercures Hercules.*] On représentoit souvent Mercure a Athènes, par une figure quarrée de pierre toute simple, sur laquelle on mettoit la tête de tel autre Dieu qu'on vouloit. L'origine de cet usage étoit, que dans les premiers tems, les Statues de Mercure avoient cela de particulier, qu'on les plaçoit toujours sur des bases quarrées, pour signifier la solidité des ouvrages des

des Arts, sur-tout de l'Eloquence, dont il est l'Inventeur. Il arriva de-là dans la suite, que ces bases quarées passerent pour sa representation, sans même qu'il y eût aucune Statue dessus, parce qu'elles lui étoient particulieres. On vint depuis à mettre dessus, celles des autres Dieux, qu'on vouloit aussi honorer, auxquels de cette sorte, il servoit de soutien; pour signifier, qu'ils n'étoient considerables que par lui, c'est à dire, que par le soin qu'il avoit de porter leur parole, & d'exécuter leurs ordres: ce qui étoit son principal emploi. Cela paroitra un peu tiré par les cheveux; mais on sait bien que la Religion Païenne n'étoit pas de la jurisdiction du Sens commun. On appelloit cet assemblage, du nom de cette autre Divinité, joint à celui de Mercure. Il faut donc, que les Figures dont il est parlé ici, fussent des Hercules placés sur des Mercures de cette sorte. Fulvius Ursinus dit, qu'il y en avoit encore une de marbre à Rome de son tems. Comme Hercule n'étoit pas moins le Dieu de l'Eloquence (*) que Mercure, il etoit naturel qu'un lieu destiné à l'étude leur fût plus particuliérement consacré qu'à d'autres Divinités. *Manut. in epist.* 4. (*) *Lucian. Hercul. Gall.*

III. *Ma prétention à la Préture.*] C'est ici la premiére datte certaine qui se trouve dans ces Lettres, ainsi que j'ai promis d'en avertir dans les Remarques sur la seconde Lettre; car l'année que Cicéron fut Préteur est marquée bien distinctement dans son Histoire. J'ai deja dit quand il avoit été Questeur. Il avoit éte Edile six ans après en 684. Ainsi il ne pouvoit être Préteur, à cause de l'intervalle de tems nécessaire entre ces Charges, que l'annee après celle de cette Lettre, c'est à dire en 687. Car il falloit deux ans de tems entre l'Edilité & la Préture, de même qu'entre la Préture & le Consulat. Or il paroit par mille endroits de ses Ouvrages, qu'il obtint toutes ces Dignités, aussi-tôt qu'il eut l'âge régle pour les obtenir.

IV. Tulliette, &c.] *Pour tenir la parole que j'ai donnée dans la Préface, de rendre quelquefois raison des Leçons que je présere à d'autres, & sans que cela tire à conséquence pour tous les autres endroits semblables,*

blables, je remarque que les Commentateurs sont fort partagés sur celui-ci. Plusieurs prétendent qu'il faut lire sponsorem appellat, *& non pas* sponsorem non appellat, *comme j'ai lû, selon quelques Editions. J'ennuyerois extrêmement, si je rapportois tout ce qu'ils disent de chaque côté pour leur opinion, car ils ne disent rien de décisif: & ceux même qui sont de la mienne, ne touchent pas un mot de la raison qui m'a déterminé, quoi qu'il fût difficile d'en trouver une plus naturelle. On en va juger.*

Il s'agit, comme on voit, de savoir si Cicéron veut dire en cet endroit, que sa Fille ne s'attaque plus à la caution d'Atticus qui est Cicéron, mais directement à Atticus même; ou bien, si elle continue toujours de s'attaquer à la caution. Pour en juger, il n'y a qu'à rapporter cette conclusion de la quatrième Lettre. J'aime mieux nier le fait, que de payer pour vous: mihi autem abjurare certius est quàm dependere. *Il est visible, que Cicéron prétend dans cette badinerie, se décharger de ce cautionnement en se parjurant. Il est donc plus naturel qu'il dise dans les Lettres suivantes, que sa Fille ne s'attaque plus à lui, puis qu'elle n'a plus droit de le faire depuis son parjure, que non pas qu'elle s'y attaque encore comme devant. Voilà de quelle maniere je me détermine dans les difficultés de cette nature.*

LETTRE SEPTIEME.

Même année DC. LXXXVI. & toujours de Rome en Grèce. C'est l'onzième dans la dernière Edition.

J'Y travaillois déja de mon mouvement; mais depuis les deux Lettres pressantes que vous m'en avez écrites, jointes aux exhortations continuelles que Salustius (*I*) me fait, de m'employer de toute ma force à rétablir l'ancienne amitié entre Lucceïus (*II*)

& vous, je m'y suis tout autrement apliqué. Cependant après y avoir fait tous mes efforts, bien loin de vous remettre dans son esprit comme vous y étiez, je n'ai pas seulement pu tirer de lui la cause de son changement. Car quoi qu'il dise de votre arbitrage, & des autres choses dont je connoissois déja avant votre départ qu'il étoit offensé, il y a quelqu'autre grief qui lui tient plus au cœur, & que, ni vos Lettres, ni mon entremise ne sauroient si bien effacer, que vous ferez vous-même lors que vous serez ici; je ne dis pas en lui parlant, mais même en vous présentant seulement devant lui. Cela s'entend, si vous jugez qu'il en vaille la peine, comme vous le jugerez, si vous me croyez, & si vous ne voulez pas démentir votre honnêteté ordinaire. Et ne vous étonnez pas que je n'ose plus vous promettre rien de lui, après vous avoir dit dans ma précédente, que je m'en faisois fort. Vous ne sauriez croire combien il me paroît moins traitable qu'auparavant, & plus obstiné dans sa colère. Mais ou vous accommoderez tout cela quand vous serez ici; ou il s'en trouvera mal, de quel côté que soit le tort.

Quant à ce que vous m'écrivez, que vous me croyez déja Préteur; vous saurez qu'aujourd'hui à Rome les Prétendans aux Magistratures sont les plus versés dans toute sorte d'obliquités, & qu'on ne sait encore quand se tiendra l'Assemblée, où j'espére être élû. Mais Philadelphe vous en dira les particularités. Je vous prie de m'envoyer au plutôt ce que vous avez amassé pour mon Académie (*III*); vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai, non-seulement à être dans ce lieu-là,

mais

mais même à y penser. Gardez-vous bien de vous défaire de vos Livres en nulle maniére. Conservez-les moi, comme vous me le promettez; les Livres sont ma plus grande passion; je ne puis plus souffrir autre chose. Il n'est pas croyable, combien vous trouverez les affaires empirées depuis le peu de tems que vous êtes absent.

REMARQUES.

I. SAlustius.] *Quoi que j'aye déclaré sur la II. Lettre au sujet d'un* Turranius, *de qui il y est parlé, que je ne dirois rien du tout dans les Remarques, des gens de qui je ne pourrois rien trouver, je ne laisse pas d'avertir pour cette fois seulement, que ce* Salustius *est de ce nombre, de peur qu'on ne croie, que c'étoit le fameux Historien de ce nom.*

II. *Lucceius.*] Voici enfin le nom de l'Ami avec qui Atticus étoit brouillé. Il s'appelloit Lucius, & étoit d'aussi bonne Maison que de rare mérite. Il semble étrange, qu'il ne voulût pas dire son plus grand sujet de plainte. Cependant, cela pouvoit bien n'être pas si déraisonnable qu'il paroît; Car les plus grands & les plus sensibles griefs sont souvent ceux qui se disent le moins, parce qu'ils sont clairs, constans, & sans excuse. Or à quoi bon découvrir un mal sans remède? Outre cela, c'est qu'il se trouve aussi quelquefois, qu'on ne sauroit les dire, sans publier, ou réveiller des choses, qu'on a intérêt de cacher, ou d'assoupir.

Mais la fin de cet Article est encore plus étrange. *Il s'en trouvera mal,* dit Cicéron, *qui qui ait le tort de vous ou de lui.* C'est que la réputation de la probité & de la sagesse d'Atticus étoit si bien établie, & elle avoit gagné un tel ascendant sur les Esprits, qu'il n'y avoit personne dans Rome, à qui on eût donné raison contre lui, quand même il auroit eu tort. Il étoit lié d'amitié avec tout ce qu'il y avoit de plus illustre, & sur-tout Ami commun des Grands, les plus opposés entr'eux. Il cultivoit toutes ses amitiés par un u-

ſage admirable de ſes grands biens, qui le faiſoit paroitre également déſintéreſſé & officieux; enfin, s'il n'étoit pas véritablement le plus honnête homme du monde, c'étoit le plus habile, puis qu'il avoit trouvé le ſecret de paſſer pour l'honnêteté même.

Lucceïus, au contraire, avec *une éloquence*, (*) *un ſavoir*, *&* *une vertu extraordinaire*, étoit un homme fort particulier, & s'accommodoit de peu de gens, *vir paucorum hominum* On peut voir un ample Commentaire ſur cette affaire, au troiſième Entretien du petit Livre que j'ai déja cité, intitulé *Ceſarion.*

(*) *Sanctiſſimi hominis*, *atque integerrimi*, *illa humanitate*, *illis ſtudiis*, *artibus*, *doctrina.* *Pro Cœlio. ad Famil. l. 5.*

III. *Préteur.*] Il y en avoit dix, qui changeoient réglément tous les ans, de même que les autres Magiſtrats ordinaires. Le premier jugeoit entre les Citoyens, & le ſecond, entre les Etrangers; l'un & l'autre pour les Affaires particulières ſeulement. Les huit autres jugeoient de tous les crimes qui intéreſſoient directement l'Etat; comme celui de Lèze-Majeſté, les concuſſions, le péculat, les meurtres, & autres voies de fait, les brigues, les fauſſetés, & autres crimes ſemblables. Il faloit avoir quarante ans pour être Préteur.

LETTRE HUITIEME.

Même année DC. LXXXVI. & toujours de Rome en Grèce. C'eſt la troiſième dans la dernière Edition.

VOUS ſaurez, que votre Ayeule eſt morte de chagrin de votre abſence, & auſſi de peur que les femmes du Latium (*I*) ne manquaſſent cette année à leur devoir, & n'amenaſſent pas les victimes ordinaires, pour ſacrifier au Mont d'Albe. Je ne doute pas, que Lu-

Lucius Saufeïus (*II*) ne vous envoye une belle consolation sur ce sujet. On vous attend ici pour le mois de Janvier. Est-ce un bruit sans fondement, ou si vous l'avez écrit à quelqu'un? car vous ne m'en avez rien mandé. Les Statues que vous m'avez achetées sont débarquées (*III*) à Gaiette (*IV*). Je ne les ai pas encore vues; car il ne m'a pas été libre de sortir de Rome depuis. J'ai envoyé payer la voiture; vous êtes un brave homme de les avoir eues si promtement, & à si bon marché.

Quant à ce que vous m'avez écrit plusieurs fois d'apaiser notre Ami, j'y ai fait de tout mon mieux: mais il est étrangement aigri. Quoi que je croye, que vous en savez le sujet, je vous en aprendrai pourtant davantage à votre retour. Je n'ai pas même pu le fléchir pour Salustius, quoi que présent. Je vous dis cela, parce qu'il m'accusoit de négligence pour vous là-dessus; mais il a éprouvé pour lui-même à quel point Lucceïus est inexorable, & il a vû aussi si je me suis épargné pour vous. J'ai promis ma Tulliette en mariage à Caïus Pison (*V*) Fils de Lucius, surnommé *Frugi*.

REMARQUES.

I. L*atium.*] C'etoit cette partie d'Italie qui s'étend le long de la mer Tyrrhène, entre l'Etrurie, & la Campanie, & dans laquelle Rome étoit comprise. Cicéron entend parler ici d'une Fête qu'on nommoit *les Feries Latines.* Elle duroit quatre jours, (1) & n'avoit aucun tems déterminé dans l'année; les Consuls étoient seulement obligés de la célébrer avant que d'aller à la guerre, quand ils y devoient aller; & l'on remarquoit, que ceux qui y manquoient n'étoient

pas heureux (2) dans leurs entreprises. Elle avoit été instituée (3) par Tarquin le Superbe, après qu'il eut vaincu les Toscans, pour entretenir l'Alliance qu'il avoit établie entr'eux & les Latins. On convenoit d'un tems auquel on se rendoit de toutes parts au Mont d'Albe, qui étoit situé au milieu de tous ces Peuples. Là, chacun apportoit ce qu'il devoit offrir pour sa part; les uns du lait, les autres du fromage, les autres des agneaux; de quoi on faisoit festin tous ensemble en signe d'union. Il y avoit aussi une grande Foire: mais le plus essentiel étoit un Sacrifice, qu'on faisoit à Jupiter surnommé *Latialis* pour ce sujet, d'un taureau, des entrailles duquel chacun emportoit chez soi une pièce, si petite fut-elle. Quoi que cette solemnité fût commune à quarante-sept Peuples, les Romains en avoient seuls l'intendance. Que si quelqu'un manquoit à apporter quelque offrande, ou à emporter quelque morceau de la victime, ou à quelqu'autre circonstance, c'étoit à recommencer, (4) & ce manquement étoit réputé à grand malheur. Or comme les femmes ont toujours été plus dévotes que les hommes, & les vieilles plus que les jeunes, celle dont il s'agit dans cette Lettre, qui étoit grand-mere d'un homme de quarante ans, pouvoit bien être des plus zélées; & il faut que sa mort arrivât près du tems, auquel cette Fête étoit indiquée. La plaisanterie que Cicéron fait sur cette mort est encore moins dans nos mœurs, que la maniére dont il écrivoit celle de son pere; mais il parloit à un Epicurien. Au reste, je ne pense pas que personne s'avise ici de faire la même question que Casaubon, si c'étoit la grand-mere paternelle, ou maternelle, d'Atticus; particularité peu curieuse à savoir touchant un homme de la Famille duquel on ne sait chose du monde avant lui.

(1) *Dion. Halicarn. l.* 6. (2) *Dio Cassius l.* 46. & *Tit. Liv. l.* 21. & 22. (3) *Dionys. Halic. l.* 4. (4) *Tit. Liv. l.* 37. 41. &c.

II. *Saufeïus.*] C'étoit un Chevalier Romain, Epicurien de profession comme Atticus, (*) & son intime Ami. Or cette Secte ne mettant pas la mort au rang des maux, ceux qui en étoient

n'a-

n'avoient que faire de consolation pour un accident de cette nature, & ils étoient peu propres à consoler les autres. C'est le fondement de la plaisanrerie de Cicéron en cet endroit. (*) *Nepos Vit. Att.*

III. Les Statues sont débarquées.] *Voilà qui marque le rang de cette Lettre, puis que Cicéron pressoit par la précédente qu'on les lui envoyât. Les Commentateurs ont eu raison de la séparer de la seconde, avec laquelle elle a été confondue long-tems; mais je ne sai pourquoi ils ne lui ont pas assigné en même tems son véritable lieu, comme ils ont fait aux dix autres premiéres de ce Livre. Il étoit d'autant plus étrange qu'on la joignît à cette seconde, qui sera l'onzième de ce Recueil, que Cicéron parle dans cette même Lettre du retour d'Atticus, en Janvier, comme d'une chose résolue, & dans celle-ci, comme d'un bruit incertain.*

III. *Gaïette*] Ville maritime très-célèbre en ce tems-là à 85. milles de Rome; ainsi nommée, selon Virgile, de la nourrice d'Enée, qui mourut en cet endroit.

V. *Pison.*] C'étoit un homme de Maison Plebeïenne fort illustre, nommée *Calpurnia*, Sabine d'origine, & si ancienne, qu'elle se prétendoit descendue d'un (1) Fils du Roi Numa. On avoit surnommé l'un de ses Ancêtres *Frugi*, qui veut dire *Sage*, ou *Temperant*, pour avoir, étant Tribun du Peuple en 604. fait (2) faire la premiére Loi contre les concussions des Magistrats en faveur des Provinciaux, & des Alliés.

(1) *Plutar. in Numa c.* 18. (2) *Verrin.* 1. *Off.* 2. *in Brut.*

LETTRE NEUVIEME.

An de Rome DC. LXXXVII. encore de Rome en Grèce. C'est la quatrième dans les dernières Editions.

VOus nous donnez souvent des espérances de vous revoir. Il y a fort peu que

vous nous remîtes au mois de Juillet, dans le tems que nous attendions tous les jours votre arrivée, & je suis présentement d'avis que vous ne veniez que pour ce tems-là, si votre commodité le permet. Vous arriverez juste pour servir mon frere dans sa demande de l'Edilité (*I*), nous nous en reverrons avec plus de plaisir après une si longue séparation, & vous terminerez l'affaire d'Acutilius. C'est ce que Péducæus me charge de vous écrire; car nous croyons qu'il vous importe de la finir. Vous pouvez toûjours compter pour cela sur mes soins, comme par le passé.

J'ai jugé ici Caïus Macer (*II*) avec un singulier & incroyable aplaudissement du Peuple: & quoi que je n'aye fait en le condamnant, que ce à quoi j'étois obligé en justice, cela n'a pas laissé de me faire beaucoup plus d'honneur, que tout le crédit de sa caballe ne m'auroit servi si je l'eusse absous.

Ce que vous me mandez du Mercure-Minerve (*III*) me fait grand plaisir. Ce sera un ornement uniquement propre à mon Académie, puis que les Mercures sont la marque ordinaire de tous les lieux d'exercice, & que Minerve convient particuliérement à celuici, qui est destiné à l'étude. C'est pourquoi je vous prie de penser, suivant votre parole, à toutes les autres choses que vous jugerez propres à le parer. Je n'ai point encore vu les Statues que vous m'avez envoyées il y a déja quelque tems (*IV*); elles sont à Formies (*V*), & je ne fais que me préparer à y aller. Je les ferai toutes aporter à Tusculum (*VI*). Pour ma maison de Gaïette, je songerai à l'orner aussi quand j'aurai de l'argent de reste. Gardez bien vos Livres, & ne des-

espé-

eſpérez pas que je les puiſſe acheter quelque jour. Si cela arrive jamais, je m'eſtimerai plus riche que Craſſus (*VII*), & je regarderai avec mépris tous les Palais & toutes les Terres du Monde.

REMARQUES.

I. E*Dilité.*] Il y avoit de deux ſortes d'Ediles qu'on changeoit tous les ans, comme je l'ai dit des Préteurs; des Ediles Curules, & des Ediles du Peuple, deux de chaque ſorte. Il faloit avoir trente-ſept ans pour l'être. Ceux du Peuple n'étoient que pour ſervir à ce qu'il plaiſoit aux Tribuns de leur commettre. Mais les Ediles Curules étoient chargés (1) du ſoin des Temples, des Théatres, des Jeux publics, des Places publiques, des Tribunaux de Juſtice, & des Murailles de la Ville. Auſſi étoit-ce une des grandes Magiſtratures, qu'on appelloit *Curules*, parce qu'il n'y avoit que ceux qui les exerçoient, qui euſſent des chaires de ce nom-là. Ces chaires étoient d'yvoire (2) à jambes recourbées, & d'une hauteur extraordinaire (3), car on y montoit par pluſieurs marches (4), c'étoit proprement une eſpèce de Trône (5). Ces grands Magiſtrats avoient droit de s'en ſervir, non-ſeulement dans leur maiſon, mais auſſi par-tout où il leur plaiſoit de ſe faire porter dedans, ou de les faire porter après eux. Témoin ce Caïus Flavius, qui de ſimple Greffier, ou Notaire, devint Edile Curule malgré la Nobleſſe, tout Fils d'Affranchi qu'il étoit. Des jeunes gens de qualité (6), qui ſe trouvérent chez un de ſes Collègues malade qu'il alloit voir, s'étant donnés le mot pour ne ſe point lever quand il entra, par mépris pour ſa naiſſance, il envoya querir ſa chaire Curule pour s'aſſeoir & les faire ſouvenir par-là du reſpect qui lui étoit dû.

(1) *Verrin.* 7. (2) *Horat. l.* 1. *epiſt.* 6. (3) *Plutar. in Mario.* (4) Hæc altas eboris decoravit honore Curules. *Silius l.* 8. & *Lucan. l.* 5. (5) *Caſſiod. Epiſt. l.* 5. (6) *Gloſſæ Priſcæ* ἀγκυλόπους θρόνος βασιλικός: (7) *Tit. Liv. l.* 9.

II. *Macer.*] C'étoit un Patricien de l'illuftre Maifon des Liciniens, qui avoit été Préteur, & qui étoit accufé de concuffion devant Cicéron qui l'étoit cette année. Ce Macer fe tenoit fi affuré d'être abfous par la faveur de Craffus furnommé le Riche, de même Maifon que lui, & l'un des plus puiffans Perfonnages de Rome, qu'au lieu d'affifter à fon jugement jufqu'au bout, comme c'étoit la coutume, il s'en alla chez lui dès que les Juges furent affemblés. Il quitta auffitôt la robe fale de Suppliant, qu'on portoit quand on étoit accufé de quelque crime, fe fit rafer, & en prit une blanche, qui étoit l'habillement ordinaire des gens de qualité, afin de fe trouver plûtôt prêt à paroître en public dans l'équipage d'un homme abfous, & à en recevoir les complimens. Mais comme il fortoit de chez lui dans cette confiance, il rencontra Craffus à fa porte, qui lui venoit apprendre, qu'il avoit été condamné à la peine ordinaire, qui étoit l'amende, & l'exil. Il rentra chez lui, & mourut fur le champ, foit de douleur de s'être trompé fi honteufement, ou qu'il s'étranglât lui-même, comme Valère Maxime le raconte. *L. 9. c. 12. Plut. in Cicer. Cic. in Brut.*

III. *Mercure-Minerve.*] On juge bien que c'étoient des Figures du même deffein que les Mercures-Hercules que j'ai expliqués fur la cinquième Lettre.

IV. Je n'ai point encore vû les Statues que vous m'avez envoyées il y a déja quelque tems.] *Ces derniers mots fe raportent fi naturellement à ce qu'il a dit dans la précédente, que les Statues étoient débarquées à Gaïette, mais qu'il n'avoit encore pu les aller voir, qu'il eft prefque inutile de le remarquer, pour rendre raifon du rang que je donne à cette Lettre. Il faut que depuis la derniére, ces Statues euffent été tranfportées de Gaïette à Formies, puis qu'il ajoûte, qu'elles y étoient quand il écrivoit celle-ci.*

V. *Formies.*] Ville maritime de la Campanie près de Gaïette, & fur la même côte. Cicéron avoit une maifon de campagne auprès de chacune de ces deux Villes. Formies étoit célèbre pour fes bons vins.

VI. Je les ferai porter à Tufculum.] *Voici la preuve*

preuve de ce que j'ai avancé plus haut, qu'il faut entendre l'Académie dont Cicéron parle, de quelqu'endroit de sa maison de campagne de Tusculum, & non pas de celle qu'il apella depuis de ce même nom d'Académie, & qui étoit près de la Mer. Il faut bien que l'Académie qu'il vouloit orner de ses Statues fût à Tusculum, puis qu'il les y faisoit porter.

VII. *Crassus.*] C'est l'homme d'importance de qui j'ai parlé sur Macer son parent. Il s'appelloit *Marcus;* Sa Vie est dans Plutarque.

LETTRE DIXIEME.

An de Rome DC. LXXXVIII. encore de Rome en Grèce au mois de Juin pour le plus tard. C'est la premiére dans les autres Editions.

VOICI, autant que j'en puis juger, en quel état est ma prétention (*I*) au Consulat, je ne doute pas que vous n'en soyiez en peine. De tous mes Compétiteurs, il n'y a encore que Publius Galba (*II*) qui se déclare. On le refuse ouvertement & sans détour, ainsi qu'il se pratiquoit anciennement. Tout le monde croit que son trop grand empressement à briguer, tournera à mon avantage; car la plûpart des gens allèguent pour raison de ce qu'ils le refusent, qu'ils ne peuvent pas me refuser: ainsi j'espere que le bruit même qui s'est répandu là-dessus, que tout ce monde-là m'est favorable, ne me sera pas inutile. Pour moi, j'ai résolu de commencer ma brigue, dans le tems que le garçon (*III*) qui vous porte cette Lettre doit partir, à ce que Cincius m'assure; c'est-à-dire, le dix-septième Juillet, à l'occasion de l'élection des Tribuns

(*IV*) dans le Champ de Mars (*V*). Outre Galba, je ne suis encore certain d'aucun Compétiteur, que d'Antoine (*VI*), & de Cornificius (*VII*). Je ne doute pas que ce dernier ne vous faſſe rire, ou peut-être gémir; mais vous vous emporterez ſans doute d'indignation (*VIII*), quand vous aprendrez qu'on parle auſſi de Ceſonius. Je ne croi pas qu'Aquilius (*IX*) y ſonge; il s'eſt déclaré du contraire à cauſe de ſes infirmités, & de ſes grandes occupations; comme étant le plus employé, & le plus autoriſé Juriſconſulte de Rome. Pour Catilina (*X*), s'il eſt abſous malgré l'évidence de ſes concuſſions, il eſt ſûr que je l'aurai pour Concurrent. Je ne penſe pas que vous attendiez que je vous parle d'Aufidius, ni de Palicanus (*XI*).

Quant à ceux qui demandent à préſent pour l'année prochaine, Céſar (*XII*) paroît ſûr d'être élû; l'autre place eſt diſputée par Thermus, & Sillanus (*XIII*); mais tous deux me paroiſſent ſi dépourvûs d'amis & de réputation, que le joüeur de dez Curius (*XIV*) pourroit l'emporter ſur eux. Il eſt vrai, qu'il n'y a que moi à qui cela ſemble de la ſorte. Il eſt à ſouhaiter pour moi, qu'on faſſe Thermus avec Céſar; car de tous les Prétendans à l'année prochaine, il n'en eſt point qui me fît tant de peine que celui-là, s'il étoit refuſé, & qu'il fût renvoyé à la ſuivante, qui eſt celle où je prétends, à cauſe de la commiſſion qu'il a du grand Chemin de Flaminius (*XV*), qu'il n'aura pas peine à avoir achevé en ce temslà; & c'eſt pourquoi je le donnerois volontiers pour Collègue à Céſar. Voilà ce que je penſe, mais avec peu de certitude encore touchant mes Compétiteurs. Vous pouvez

comp-

compter, que je n'oublierai rien de tout ce qu'un Prétendant doit faire pour réussir, & même je pourrois bien, sous quelque vain prétexte de Députation (*XVI*), aller faire un tour vers Pison (*XVII*) depuis Septembre jusqu'en Janvier, quand il n'y (*XVIII*) aura plus guère d'affaires au Barreau; pour ménager les suffrages de la Gaule (*XIX*) de deçà le Pô, qui paroissent de grande importance. Quand j'aurai pénétré l'intention de nos Grands, je vous en ferai part. A cela près, j'espére réussir facilement, si je n'ai pas d'autres Concurrens que ceux qui sont à présent à Rome. C'est à vous à prendre soin de me gagner tous ceux qui sont avec notre ami Pompée (*XX*), puis que vous êtes bien plus près d'eux que moi. Assurez-le bien, que je ne me tiendrai point offensé, qu'il ne se trouve pas ici pour l'Assemblée où je prétends être élû. Voilà pour cet article.

Mais voici une autre chose où j'ai besoin de votre indulgence. Publius Varius, qui doit de grandes sommes à votre oncle Cecilius, a vendu tous ses biens, dans la forme la plus irrévocable, à son frere Caninius Satrius, pour frustrer ses Créanciers. Votre oncle a attaqué Caninius en Justice, prétendant avec raison, que cette vente est frauduleuse; & les autres Créanciers de Varius se sont joints à lui, comme Lucullus (*XXI*), Publius Scipion (*XXII*), & Lucius Pontius, qui devoit être le Syndic, si l'on eût fait vendre les biens par Décret; mais il n'est plus question de Syndic, puis que l'affaire a changé de face par cette vente frauduleuse. Votre oncle m'a prié de le servir contre Satrius, qui est chez moi tous les jours, qui après Lucius

Domitius (*XXIII*), à qui il eſt particuliérement attaché, eſt plus à moi qu'à perſonne, & qui nous a été de grande utilité à mon frere & à moi dans toutes nos brigues. Véritablement, je me ſuis trouvé embarraſſé, tant pour cette liaiſon que j'ai avec Satrius même, que pour ſa relation avec Domitius, ſur qui je fonde ma principale eſpérance dans ma pourſuite du Conſulat. J'ai repréſenté tout cela à votre oncle, & je lui ai témoigné en même tems, que je n'héſiterois pas à le ſervir, s'il étoit ſeul dans cette affaire; mais puis que c'eſt auſſi celle de tous les autres Créanciers, parmi leſquels il y en a d'une ſi grande conſidération, qu'il n'eſt pas à craindre qu'ils manquent de gens pour ſoûtenir le droit qu'ils ont commun avec lui, quand même il n'auroit perſonne qui agît pour lui en particulier, qu'il étoit juſte qu'il eût égard à mes engagemens, & à la conjoncture où je me trouve. Il m'a paru recevoir mon excuſe autrement que je n'aurois voulu, & qu'il ne ſe pratique entre honnêtes gens; & depuis il a ceſſé tout-à-fait de me voir comme il faiſoit familiérement depuis quelque tems. Voilà ce que je vous prie de me pardonner. Vous jugez bien, que je ne pouvois pas honnêtement m'employer contre un Ami, dans une affaire où il s'agit de ſa réputation, & dans une des plus fâcheuſes rencontres de ſa vie, après en avoir été ſervi en toute occaſion, avec une affection, & une régularité extraordinaire. Si vous ne voulez pas croire que j'aye agi par un motif ſi honnête; croyez ſi vous voulez, que c'eſt par ambition toute pure; mais quand cela feroit, je prétends que vous ne devez pas moins me pardonner, puis qu'il

ne

ne s'agit pas pour moi d'une bagatelle (*XXIV*). Vous voyez dans quelle carriére je suis, & le besoin que j'ai de gagner tout le monde, bien loin d'aliéner ceux qui me sont aquis. J'espére, que vous aprouverez ma conduite; du moins je le souhaite très-fort. Je suis charmé de votre Mercure-Minerve, & il est si-bien placé, qu'il semble que tout le lieu où je l'ai mis soit fait pour lui. Je suis tout à vous.

Remarques.

I. Ma prétention au Consulat.] *Quoi que Cicéron se serve en cet endroit du terme de* demande, petitionis, *il est pourtant certain qu'il ne demandoit pas encore proprement le Consulat cette année, & c'est pourquoi j'ai traduit* prétention, *& non pas* demande. *On ne le demandoit proprement & en forme, que l'année qui précédoit immédiatement celle de l'élection; mais on le briguoit une année avant qu'on le demandât. C'est ce qu'ils apelloient* prensare, *comme il paroît par cette même Lettre, où il est dit plus bas, au sujet d'un Compétiteur de Cicéron,* ejus præpropera prensatio, son trop d'empressement à briguer. *Or si son Compétiteur ne faisoit encore cette année que briguer, il est bien clair que Cicéron ne faisoit que briguer aussi, & c'est de quoi il rend compte à Atticus.*

Cette même considération prouve en quelle année cette Lettre a été écrite; car puis qu'il est certain par tous les Historiens, que Cicéron fut Consul en 690. l'année de sa Préture, qui est celle de la Lettre précédente, devoit être 687. parce qu'il faloit deux années entre la Préture & le Consulat; & je viens de montrer que c'étoit la premiére de ces deux années que l'on le briguoit, comme Cicéron le brigue dans cette Lettre, & par conséquent l'année immédiatement après celle de la Préture; c'étoit donc pour Cicéron en 688.

II. *Galba.*] C'étoit un Patricien de l'illustre Maison des *Sulpitiens*, petit-fils du fameux Orateur

teur du même nom. Il avoit été Tribun militaire contre Mithridate,& aux Guerres Civiles sous Sylla; puis Questeur en 673. Edile Curule en 677. & l'un des Juges de Verrès en 683.

III. Le garçon qui vous porte cette Lettre.] *Comme le mot de* garçon *se dit assez souvent parmi le Peuple pour signifier un jeune valet qui ne porte pas les couleurs, j'ai cru que je pouvois m'en servir quelquefois, pour expliquer celui de* puer, *& éviter la circonlocution de* jeune esclave, *qui ne rend pas le sens de ce mot Latin assez simplement & naivement à mon gré; car* esclave *seul ne diroit pas assez puis que la jeunesse étoit essentielle à ces sortes de Messagers, pour meilleure diligence.*

IV. *Tribuns.*] C'étoient des Magistrats créés du Corps du Peuple par le Peuple même, pour le défendre de tout ce que le Sénat pouvoit entreprendre contre sa Liberté, & sa Souveraineté; ensorte que toute autre Puissance étoit subordonnée à celle-la; & il lui étoit permis de s'opposer à tout. Ils étoient dix, & changeoient tous les ans, comme les autres Magistrats ordinaires.

V. *Champ de Mars.*] C'étoit une Place de grandeur extraordinaire, située hors de l'enceinte de Rome entre la *Porte Flumentane*, apellée presentement *Porta del Popolo*, & le Tibre, dont le voisinage avoit fait nommer ainsi cette Porte. Cette Place avoit été donnée au Peuple par le Testament d'une Courtisanne, selon quelques Auteurs (1), ou d'une Vestale, selon d'autres, & consacrée au Dieu Mars (2) dès les premiers Rois. Cela n'empêcha pas le dernier de se l'approprier, & cette usurpation fut une des causes de sa ruine. Elle fut ornée dans la suite (3) des Statues des grands hommes qui avoient bien servi l'Etat, & de tous les ornemens que les Triomphateurs avoient coutume de mettre au Capitole, lors qu'il n'y en put plus tenir. On y élisoit les Consuls & les Censeurs, aussi-bien que les Tribuns; on y assembloit la Milice de la Ville; on y levoit des Soldats; on y brûloit les morts de conséquence; on y exerçoit la jeunesse aux courses de chariots, à l'arc, à la fronde, à sauter, à voltiger sur le cheval de bois, à en dresser

dresser de véritables, & généralement à toutes sortes de jeux, & de combats.

(1) *Aulus Gell. l. 6. c. 7. Macrob. l. 1. Saturn. c. 10.* (2) *Dionys. Halicarn. l. 4. & 5.* (3) *Strab. l. 5. Plin. l. 36. c. 10. Bartol. Marlianus Topograph. Urbis Romæ l. 6. c. 12. Rosinus l. 6. c. 11. Pomponius Lætus, &c.*

VI. *Antoine.*] Il s'apelloit *Caïus*, & étoit d'une ancienne Famille Plébéïenne très-noble qui se prétendoit descendue d'un Anthon (1) Fils d'Hercule; mais elle étoit devenue beaucoup plus illustre par son pere, le fameux Marc-Antoine l'Orateur (2), qui avoit été Consul & Censeur, & elle le devint encore davantage depuis, par le Triumvir de même nom, fils du frere aîné de celui-ci. Il avoit été mis en Justice (3) onze ans auparavant, & condamné pour avoir pillé la Grèce en la gouvernant en qualité de Questeur. Quoi qu'il se fût tiré d'affaire en quelque sorte, en apellant de ce jugement aux Tribuns du Peuple, comme cela étoit permis en certains cas, les Censeurs l'avoient chassé du Sénat six ans après, autant pour cette tache, que parce qu'il devoit plus qu'il n'avoit. Cependant, ayant été rétabli depuis, il n'avoit pas laissé d'être fait Préteur avec Cicéron, & étoit par conséquent en passe de demander le Consulat en même tems que lui.

(1) *Plutar. in Anton.* (2) *Cic. de Orat & in Brut.* (3) *Ascon. in Orat. in toga candida, & Q. Cic. de Petit. Consul.*

VII. Cornificius.] *De l'indignité dont Ciceron représente cet homme, il n'est ni étrange qu'on n'en sache pas autre chose, ni naturel que ce soit le Sénateur du même nom, de qui il sera parlé dans la 13. Lettre. On n'en sait pas davantage de* Thermus *&* d'Aufidius. *Il paroît seulement qu'ils n'avoient rien de commun avec les gens connus de ce tems-là, qui portoient les mêmes noms qu'eux. Il n'y a non plus guère d'apparence que* Cesonius *soit le Sénateur du même nom, qui avoit été Edile avec Ciceron.*

VIII. Vous vous emporterez d'indignation.] *Il y a dans le Latin* ut frontem ferias; vous fraperez votre front, *ce qui étoit parmi les Romains, comme parmi les Grecs, un geste de douleur & d'indignation, aussi-bien que de fraper sur sa cuisse. Homére*

mére (1) & Aristophane (2) en font foi pour les Grecs; & Cicéron approuve (3) ce geste dans un Orateur véhément. Mais puis que Quintilien (4) n'a pas laissé pour cela de trouver, qu'il sentoit un peu trop le Comédien, j'ai cru que je pouvois bien le supprimer, en exprimant sa signification comme j'ai fait.

(1) Iliad. 22. (2) in Plut. (3) in Brut. (4) l. 11. c. 3.

IX. *Aquilius.*] Son nom étoit *Caïus*, son surnom *Gallus*, & sa Maison fort illustre, & des plus anciennes. Cette déclaration qu'il avoit faite de ne pas prétendre au Consulat, étoit nécessaire pour son honneur, dès qu'effectivement il avoit renoncé à briguer & à demander cette Dignité; car c'étoit une espèce d'ignominie de n'y prétendre pas, quand on étoit comme lui d'âge & de qualité à l'obtenir; à moins que d'avoir d'aussi bonnes raisons que lui de n'y point penser. Il avoit été Préteur avec Cicéron (*), & il s'étoit signalé auparavant dans sa Questure par une formalité qu'il inventa contre les fraudes, laquelle étoit de si grande utilité, que Cicéron l'appelle ailleurs *le remède à toutes les friponneries, everriculum omnium malitiarum.* Pro Cecinna. (*) l. 3. Offic. & de Nat. Deor.

X. *Catilina.*] Il s'apelloit *Lucius*, & étoit d'une Maison Patricienne (1) si noble, qu'elle passoit pour venir de *Sergeste*, l'un des compagnons d'Enée, parce qu'elle s'apelloit (2) *Sergia.* Son Bisayeul, qui fut Préteur, perdit la main droite à sa seconde Campagne, reçut vingt-trois blessures aux deux suivantes, fit encore la Guerre long-tems avec une main postiche de fer, dont il se servoit comme d'une main véritable, fut pris deux fois par Annibal, & se sauva deux fois; fit lever le Siège de Crémone, défendit Plaisance, & fit tant d'autres choses extraordinaires, qu'il est étonnant qu'il n'en soit parlé que par occasion dans Pline (3), & dans Solin (4). Le fils de ce vaillant homme, étant Questeur en 605. consacra sa mémoire (5) par une Médaille qu'il fit frapper, où son pere étoit représenté à cheval, tenant de son unique main gauche son épée, avec la tête d'un Barbare suspendue par les cheveux. Le Compétiteur de Cicéron,

céron, dont il s'agit ici, petit-fils de ce Questeur, avoit aussi été Questeur deux ans avant Cicéron, puis Lieutenant dans je ne sai quelle Guerre où il se signala beaucoup, puis Préteur d'Afrique (7), la même année 687, que Cicéron le fut à Rome, ensuite accusé au retour de ce Gouvernement pour y avoir mal versé: (8) & c'est l'accusation dont il est parlé dans cette Lettre. Il n'est pas nécessaire de dire que c'est le même Catilina, qui conjura deux ans après contre la République.

(1) *Ascon. in Orat. pro Cornelio. Salust. Conj.* (2) *Æneid.* 5. (3) *l.* 7. *c.* 28. (4) *c.* 6. (5) *Pighius.* (6) *Salust. Hist. l.* 1. (7) *Cic. pro Cælio. Dio l.* 36. (8) *pro Sylla, in Pisonem, Q. F. de Petit. Consul.*

XI. *Palicanus.*] C'étoit un Picentin (1) d'obscure naissance, qui par les mauvaises voies de plaire au Peuple, soutenues de quelque éloquence, (2) étoit parvenu au Tribunat. (3) Il s'y etoit rendu si agréable, que ses Successeurs avoient déja entrepris deux ans avant celui-ci de le faire Consul. Dans cette vue, ils demandérent devant tout le Peuple, à un Pison qui étoit Consul cette année-là (4), s'il ne proclameroit pas Palicanus pour la suivante, en cas que les suffrages lui fussent favorables. Pison répondit d'abord, qu'il ne croyoit pas la République assez malheureuse, pour être exposée à cette indignité: Mais les Tribuns ayant insisté sur ce qu'il feroit, le cas arrivant, il répondit résolument qu'il n'en feroit rien.

(1) *Humili loco, loquax magis quam facundus.* Quintil. l. 4. c. 2. (2) *Aptior auribus imperitorum.* in Brut. (3) Ascon. in Verrin. (4) Val. Max. l. 3. c. 8.

XII. *César.*] Il s'apelloit *Lucius*, & il étoit de la même Maison Patritienne des Juliens que le grand César, si ancienne, qu'elle se prétendoit déscendue de Venus (1), par Julus Fils d'Enée. Du moins étoit-il bien certain, qu'elle avoit été transplantée d'Albe, à Rome (2), sous les Rois. La branche de celui-ci étoit beaucoup plus illustre par les Charges, que celle du grand César, & ils étoient au quatrième degré.

(1) *Festus & Joannes Glandorpius in Onomastico Romano.* (2) *Dionys. Halicarn. l.* 3.

XIII.

XIII. *Sillanus.*] Il s'apelloit *Decimus*, & il étoit de l'illustre Maison Patritienne des Manliens, passée par adoption dans une Plébéïenne non moins illustre, qui étoit celle des Juniens. Il étoit second Mari de Servilie, la bonne amie du grand César, & Sœur utérine de Caton, laquelle avoit eu Brutus, du premier lit.

XIV. *Curius*] C'étoit un homme d'assez bonne naissance, qui avoit été Questeur (1), mais si diffamé pour ses mœurs, que les Censeurs l'avoient chassé du Sénat.

(1) *Ascon. in Orat. in tog. cand. & Sallust. in Catil.*

XV. *Grand chemin de Flaminius*] Il étoit ainsi apellé, pour avoir été fait par le Consul, de ce nom, qu'Annibal vainquit à Trasimène. Il conduisoit depuis la même Porte Flumentane, dont j'ai déja parlé, voisine du Champ de Mars, jusqu'à Rimini sur la Mer Adriatique. Comme ces sortes de réparations plaisoient beaucoup au Peuple, Cicéron craignoit que ce Thermus n'obtînt facilement le Consulat en reconnoissance de celle-ci, s'il pouvoit l'avoir achevée quand il le demanderoit.

XVI. *Sous quelque vain prétexte de Députation.*] Quand des Sénateurs avoient quelque voyage à faire un peu loin de Rome, pour leurs affaires particuliéres, l'usage étoit, qu'ils se faisoient donner par le Sénat, un faux titre de Députés, afin de les autoriser davantage dans les Provinces où ils alloient, à engager les Magistrats qui gouvernoient ces Provinces à rendre à ces prétendus Députés tous les honneurs possibles; enfin, pour les y faire paroître avec la même dignité, que s'ils y étoient effectivement envoyés par la République. Ils apelloient cela *Legatio libera*, comme qui diroit, *Ambassade volontaire*; & cette feinte étoit fondée, sur ce qu'il ne leur étoit pas permis réguliérement de s'absenter de Rome, sans ordre, au delà d'un certain tems fort court. Cicéron voulut abolir cet abus dans son Consulat, mais un Tribun du Peuple s'y opposa. *De Legib. l.* 3.

XVII. *Pison.*] C'est celui de qui j'ai parlé au sujet de Palicanus. Il s'apelloit *Caïus*, & étoit de la même Maison *Calpurnia*, mais d'une autre Branche

Branche que le Gendre de Cicéron, de qui j'ai parlé aussi (*). Il avoit été Consul deux ans devant, en vertu de quoi il étoit allé gouverner ensuite la Gaule Narbonnoise. Car c'étoit la coûtume, que ceux qui sortoient de cette Charge, alloient, s'ils vouloient, gouverner quelque Province des plus importantes, pour autant de tems qu'il plaisoit au Sénat. On leur réservoit d'ordinaire celles où il y avoit de la guerre, afin de leur donner occasion de mériter le Triomphe. On apelloit ces Provinces *Consulaires* par cette raison-là, pour les distinguer des autres de moindre conséquence, que les Préteurs alloient aussi gouverner en sortant de charge. (*) *Lettre VIII. Rem. derniére.*

XVIII. *Quand il n'y aura plus guère d'affaires au Barreau.*] C'est qu'on cessoit de rendre la Justice avant la mi-Août, & les vacations duroient presque sans interruption le reste de l'année.

XIX. *Les suffrages de la Gaule de deçà le Pô.*] C'est ce que j'ai dit ailleurs, que la plûpart des Peuples d'Italie étoient Citoyens Romains, & en cette qualité avoient la même voix à l'élection des Magistrats, que les habitans de Rome même.

XX. *Pompée.*] Son nom propre étoit *Cneus*, & le surnom de son pere *Strabon*; mais il ne paroit pas que le Fils l'ait jamais porté, parce qu'il reçut de son Armée en Afrique (1) celui de *Grand*, dès l'âge de vingt-cinq ans. Leur Maison étoit Plébeïenne, & leur noblesse si peu ancienne (2), qu'on ne voit pas qu'il y eût jamais eu de Charge avant l'an 612. On reprocha même à celui qui fut Consul cette année-là, qu'il etoit Fils d'un (3) Joueur de Flute. Il alla ensuite commander en Espagne, & faisant la guerre aux Numantins, il consentit à un Traité ignominieux pour se sauver, & sauver son Armée. Mais comme il avoit de l'éloquence (4), cela n'empêcha pas le Peuple de le faire encore Censeur depuis.

Le Grand Pompée, de qui il s'agit ici, étoit d'une autre Branche que celui-là, & de noblesse encore plus nouvelle, puis qu'on ne savoit rien de sa Famille avant son pere & son oncle. Cet oncle qui étoit l'aîné, & qui s'appelloit *Sextus* se rendit fameux par les Sciences (5), & s'adonna

na tout entier à la Jurisprudence, à la Géométrie, & à la Philosophie Stoïque. Son Cadet qui fut surnommé Strabon, comme je l'ai dit, ce qui veut dire *bigle*, apparemment parce qu'il l'etoit, se signala dans les Guerres Civiles entre Marius & Sylla, mais il s'y ménagea tellement (6), qu'on ne sut jamais bien de laquelle des deux factions il étoit en effet, quoi qu'il fût Préteur & Consul en ce tems-là, & qu'il fit d'assez grandes choses en plusieurs Expéditions qu'il conduisit, & dont il triompha. Aussi, quand il fut tué d'un coup de foudre au milieu de son Camp (7), les deux Partis furent également aises d'en être défaits. Il avoit épousé la sœur ou la nièce du fameux Poëte Satyrique Lucilius (8) qui étoit de race de Sénateur. Ils n'eurent pour tous enfans, que le Grand Pompée. Celui-ci faisoit la guerre à Mithridate au tems de cette Lettre, & il avoit près de lui beaucoup de gens considérables, qui étoient tous dévoués à Atticus, & qui ne laissoient pas, pour être absens, de pouvoir servir & desservir à Rome les Prétendans aux Magistratures.

(1) *Plut. in Pomp. Plin. l. 1. c. 27.* (2) *Patercul. l. 2. c. 21.* (3) *Plutar. Apophthegm. Scipion. Æmilii.* (4) Q. Pompeius, non contemptus orator, qui summos honores sine ulla commendatione Majorum est adeptus. *in Brut.* (5) *de Orat. l. 3. in Brut. Philipp. 12.* (6) Se dubium mediumque partibus præstitit, *Patercul. l. 2. c. 21.* Cn. Pompeii fraude qui utramque partem fovendo. *Tite Liv. l. 79.* (7) Dum utramque partem fovet utrisque invisus fulmine ictus interiit. (8) *Patercul. l. 2. c. 29.*

XXI. *Lucullus.*] C'est l'un des deux freres, ou cousins germains de ce nom de la Branche Plebéïenne de la même ancienne & illustre Maison des Liciniens, dont j'ai parlé au sujet de Macer. Leur pere commun, s'ils étoient freres, comme il y a plus d'apparence, avoit été condamné pour des concussions (1), & leur mere, Fille de Metellus Numidicus, le plus grand Personnage de Rome en son tems, n'avoit pas eu bon bruit; mais cela ne les empêcha pas d'être Consuls l'un après l'autre. Nous avons la Vie dans Plutarque, & un éloge admirable à la tête des Académi-

ques

ques de Cicéron, du plus illustre des deux qui s'appelloit *Lucius;* & c'est celui qu'il faut entendre toutes les fois qu'on trouve Lucullus tout court comme ici. Il venoit au tems de cette Lettre de faire la guerre à Mithridate, de qui il triompha deux ans après, pour l'avoir réduit à telle extrémité, qu'il ne fut pas difficile à son Successeur de l'achever. Pompée, qui fut ce Successeur, étoit déja survenu de la même maniére à la fin de plusieurs autres guerres, savoir, de celle de Lepidus, de celle de Sertorius, & de celle des Esclaves, dont il n'avoit pas laissé de partager la gloire avec ceux qui les avoient presque terminées avant lui. Ce fut ce qui donna occasion à Lucullus, quand le même Pompée vint encore lui ôter l'honneur de terminer celle de Mithridate, de dire en se séparant de lui, dans la Conférence qu'ils eurent ensemble en Galatie: (2) *Qu'il ressembloit à ces lâches oiseaux, qui ne se jettent que sur les charognes, & qu'il n'avoit jamais commandé qu'à des restes de guerres.*

L'autre Lucullus, qui s'appelloit *Marcus*, avoit passé par adoption dans la Famille des Varrons, & triomphé des Thraces, revenant de gouverner la Macédoine ensuite de son Consulat.

(1) *Plutarch. in Lucull.* (2) *in Pomp. c.* 8.

XXII. *Scipion.*] C'est le dernier qui ait fait figure, de cette célèbre Famille de la Maison des Cornéliens. Il étoit de la Branche des *Nasica*, laquelle descendoit de celui qui fut jugé par le Sénat, le plus homme de bien de la Ville, pour mettre en dépot chez lui la Grand-mere des Dieux, & qui étoit cousin-germain du premier Africain, le vainqueur d'Annibal.

XXIII. *Domitius.*] Il étoit surnommé *Ænobarbus*, qui veut dire Barbe-rousse, & d'une ancienne, & illustre Maison Plebéïenne. C'est le Trisayeul paternel en ligne directe de l'Empereur Néron.

XXIV. Il ne s'agit pas pour moi d'une bagatelle.] *C'est l'équivalent du vers Grec qui est dans le Texte, tiré du* 22. *Livre de l'Iliade, dont le sens littéral est;* car ce n'est pas pour une victime, ou pour un cuir de bœuf, &c. *Ce vers étoit passé en proverbe, pour signifier ce que j'ai mis à la place. On voit bien que c'est le Consulat que Cicéron bri-*

guoit

guoit que j'entends par cette bagatelle. *Je tâcherai toujours de rendre comme cela par des équivalens le ſens de ces maniéres de parler proverbiales, quand il me ſemblera, comme ici, qu'il ne ſeroit pas agréable de les traduire à la lettre.*

LETTRE ONZIEME.

An de Rome DC. LXXXIX. le jour de l'An, & toujours de Rome en Grèce. C'eſt la ſeconde dans les autres Editions.

VOus ſaurez que ma femme eſt accouchée heureuſement d'un Fils, ſous le Conſulat de Lucius Julius Céſar, & de Caïus Martius Figulus (*I*). Devrois-je être ſi longtems ſans recevoir de vos nouvelles? Je vous ai écrit depuis peu fort particuliérement ſur ma prétention. Je penſe préſentement à défendre Catilina mon Compétiteur; nous avons les Juges que nous voulons, & notre Accuſateur (*II*) en eſt auſſi content que nous. J'eſpére que ſi je le fais abſoudre, il s'entendra mieux avec moi (*III*) dans notre pourſuite commune. S'il ne le fait pas, il faudra prendre patience. Il m'importe que vous veniez au plutôt; car tout le monde croit, que quelques-uns de nos Grands, qui ſont de vos Amis, me feront contraires. Je conçois que vous me ferez de grand uſage près d'eux. C'eſt pourquoi ne manquez pas de venir paſſer ici tout le mois de Janvier, comme vous l'avez projetté.

RE-

REMARQUES.

I. SOus le Consulat de Lucius Julius César, & de Caïus Martius Figulus.] *Il y a des difficultés extraordinaires à datter cette Lettre, & les Commentateurs s'y sont épuisés. Par ces Consuls qui y sont nommes, il semble qu'elle soit de* 689. *qui est leur année. Cependant, cela paroît comme impossible par le dernier article, où Cicéron exhorte Atticus à venir passer à Rome tout le mois de Janvier: car il ne peut entendre que le Janvier de cette même année, puis que c'étoit pour l'aider à obtenir le Consulat de la suivante, ce qui se devoit décider, suivant la coûtume, au commencement d'Août, pour le plus tard. Or, quand même son fils seroit né, & cette Lettre écrite le premier jour de cette année* 689. *le tems seroit bien court pour l'envoyer en Grèce, & pour faire arriver Atticus à Rome, dans le même mois. Cette considération jointe à ce que la plûpart des vieilles Editions mettent* Januario ineunte, *au lieu de* Januario mense, *comme il y a dans les plus correctes des nouvelles Editions, a fait croire à plusieurs Commentateurs, qu'elle est de l'année précédente* 688. *& que Cicéron a seulement entendu en nommant les Consuls qu'il y nomme, qu'ils vénoient d'être élûs pour l'année suivante, & non pas qu'ils fussent déja en exercice.*

Mais puis que cette maniére de datter est si hors d'usage, que ces Commentateurs n'en ont pu trouver un seul exemple dans toute l'Antiquité Romaine, pour appuyer leur opinion, il me semble, qu'il y a bien moins d'inconvenient à croire, que cette Lettre est effectivement de l'année qu'elle marque. Car il n'est pas impossible, que Cicéron crût qu'Atticus étoit déja en chemin quand il l'écrivoit. Peut-être aussi ne comptoit-il pas qu'Atticus pût arriver dans tout Janvier, quoi qu'il le lui écrivît pour le presser davantage. Que si la naissance d'un premier fils est un évenement de nature à être datté plus particulierement, que par l'année dans laquelle il est arrivé, en l'écrivant à son meilleur Ami, n'est-il pas à présumer que Cicéron entendoit quelque jour particulier de cette même année, quoi qu'il ne l'ait point exprimé? Que si cela est, quel jour peut-il avoir entendu naturelle-

ment, en disant seulement que son fils est né sous tels Consuls, que le premier jour de leur Consulat? comme nous entendons le premier jour de l'année, en disant seulement le Jour de l'an. *Voilà, ce me semble, de quelle maniére on peut se hazarder raisonnablement à deviner, pour se déterminer dans les difficultés de cette nature, & non pas comme la plûpart des Commentateurs, par des subtilités de Grammaire.*

II. *Notre Accusateur.*] C'étoit un jeune homme de l'ancienne & illustre Maison des Claudiens, transplanté des Sabins à Rome, aux premiéres années de la République, & de laquelle vinrent depuis les Empereurs Tibére, Caligula, & Claude (1). Cette Maison avoit plusieurs branches Patriciennes, & une Plébéïenne, non moins illustre que les Patritiennes. De savoir comment des Familles venant d'une même tige, n'étoient pas toutes Patritiennes, ou toutes Plébéïennes, c'est une des plus grandes difficultés de l'Antiquité Romaine. Quelques Auteurs, ne pouvant venir à bout de l'expliquer, ont évité le nœud, en tranchant tout net, que ces différentes Familles n'avoient de commun que le nom, & qu'elles venoient de tiges différentes: mais il est constant qu'on croioit le contraire en ce tems-là. Il ne reste donc que les adoptions, par où des Patritiens ou Plébéïens d'origine, ayent pu passer dans des Maisons de qualité différente de la leur; ou de dire, ce qui paroit par des exemples célèbres (2), que des Maisons Patriciennes s'étoient de bon gré agrégées au Peuple, toutes, ou en partie, pour des fins particuliéres qu'on ne sait pas.

(1) *Suet. in Tib. c.* I. (2) *in August. c.* 2.

L'Accusateur, de qui il s'agit ici, s'appelloit *Publius;* il étoit de l'une des branches Patriciennes de sa Maïson, & cette branche avoit pour surnom *Pulcri, les beaux*. Comme c'étoit un méchant homme, il fut facile à Catilina qu'il accusoit, de le corrompre pour le faire prévariquer. Son Criminel fut donc absous par ce moyen, beaucoup plus que par l'éloquence de Cicéron, supposé que cet Orateur l'ait défendu effectivement (1) comme il y pensoit dans cette Lettre. Quelques Commentateurs en veulent douter (2), à cause de l'évidence des crimes de ce Scélerat, que

que Cicéron reconnoit lui-même dans la précédente, mais il paroit par plusieurs autres affaires semblables, que les plus gens de bien de ce tems-là n'étoient pas moins prêts à défendre les plus grands criminels, qu'ardens à les mettre en Justice. La grande liberté, & même la gloire qu'il y avoit à accuser, demandoit, de peur qu'on n'en abusât, qu'il y en eût une aussi grande à défendre. Ainsi la conduite de tout le monde étoit sujette à être examinée de toutes les maniéres; & c'étoit assez pour la rendre plus reguliére. Car quoi qu'on se tirât presque infailliblement d'affaire quand on étoit innocent, & même quelquefois, encore qu'on fût coupable; néanmoins, comme il n'étoit pas agréable de faire parler de soi autant qu'il le falloit pour se défendre, on devoit vraisemblablement prendre plus garde à ne pas donner occasion d'être accusé, que si on y eût été moins sujet. Si on veut consulter à ce propos l'Oracle de Florence (3), on trouvera que c'étoit cet excellent usage des accusateurs, qui avoit conservé l'innocence des mœurs dans la République, jusques vers le milieu du siècle de ces Lettres, que la corruption devint incurable. *On souffre sans peine*, dit Cicéron ailleurs sur ce sujet, *qu'il y ait beaucoup de gens qui fassent profession d'accuser; car rien n'empêche qu'un innocent ne soit absous, si on l'accuse; mais un coupable ne sauroit être condamné, si on ne l'accuse pas. Il y a donc bien moins d'inconvénient à mettre un innocent en Justice, qu'à n'y pas mettre un criminel.* Facile patimur esse quam plurimos accusatores, quod innocens, si accusatus sit, absolvi potest; nocens, nisi accusatus fuerit, condemnari non potest. Utilius est autem absolvi innocentem, quam nocentem causam non dicere. *Pro Roscio Amerino.* I.

(1) *Fenestell. apud Ascon. in Orat. in toga candida.*
(2) *Ascon. ibid.* (3) *Machiavel, l. 1. c. 8. de' Discorsi.*

III. *Il s'entendra mieux avec moi dans notre poursuite commune.*] C'est qu'il falloit réguliérement que l'un des Consuls fût Patricien, comme Catilina, & l'autre Plébéien, comme Cicéron. Ainsi, chaque Prétendant s'entendoit d'ordinaire avec un autre de qualité différente de la sienne, pour

s'entr'aider à être élûs ensemble. Je dis qu'il le falloit réguliérement, & non pas absolument; témoin Cicéron même, qui fut Consul cette fois avec Antoine, Plébéien comme lui, quoi que d'illustre & ancienne Maison.

COMME cette Lettre est la derniére qu'il paroît que Cicéron ait écrite avant son Consulat à Atticus, il y a grande apparence qu'Atticus arriva peu de tems après à Rome, ainsi que Cicéron l'en pressoit, & qu'Atticus l'avoit promis. Du moins est-il bien certain qu'il y fut toute l'année suivante. car il y eut grande part aux principales affaires qui s'y passérent sous ce Consulat, comme on verra dans la suite de cet Ouvrage.

Ce fut au sujet de ces affaires, que Cicéron répondit, de la maniére qu'on va voir à une Lettre que Pompée lui écrivit d'Asie l'année suivante 691. Comme cette Réponse donne une grande lumiére aux affaires que Pompée & Cicéron eurent ensemble dans la suite de ces Lettres, j'ai cru, qu'on ne seroit pas fâché de la trouver ici par maniére de digression. Pompée se disposoit alors à revenir triompher à Rome de Mithridate, qu'il avoit fait périr l'année précédente, & de la meilleure partie de l'Orient, qu'il avoit subjuguée depuis.

LETTRE DE CICERON A POMPE'E.

An de Rome DC. XCI. vers le milieu; & de Rome en Asie. C'est la septième du V Livre de celles qu'on appelle Familiéres.

SI vous & votre Armée êtes en bonne santé, je m'en réjouïs. J'ai eu ma bonne part de la joie extrême, que vos Lettres à la République ont causée à tout le monde; car vous

vous y donnez de grandes espérances, qu'elle jouïra d'un parfait repos, ainsi que j'ai toujours assuré qu'elle en jouïroit par votre seul moyen. Vous saurez cependant, que ces mêmes Lettres ont assommé vos anciens Ennemis, ou si vous l'aimez mieux, vos nouveaux Amis (*I*), & qu'elles leur ont ôté entiérement d'autres espérances bien différentes dont ils se flattoient.

Quant à ce que vous m'avez écrit, quoi que ce soit avec peu de démonstration d'amitié, cela n'a pas laissé de me faire plaisir; car je n'en connois point de plus grand que le souvenir des services que j'ai rendus (*II*): & si on n'y répond pas comme on y est obligé, je souffre sans peine qu'on m'en doive de reste. Du moins suis-je bien sûr, que l'intérêt de l'Etat vous engagera à vous lier étroitement avec moi, si l'extrême affection que je vous ai témoignée en tant de rencontres ne suffit pas pour vous y engager. Et afin que vous ne puissiez pas prétendre cause d'ignorance de ce qui me déplaît dans votre Lettre, je veux bien vous le dire clairement, comme notre amitié, & mon naturel franc & ouvert m'y convient.

J'ai fait d'assez grandes choses pour avoir espéré que vous m'en témoigneriez quelque joie en m'écrivant, soit par l'amour que vous devez à la République, soit en considération de notre amitié. Je m'imagine que vous vous en êtes abstenu, de crainte de déplaire à quelqu'un si vous le faisiez (*III*). Mais sachez que ces choses, par lesquelles j'ai sauvé notre commune Patrie, sont attestées & approuvées de toute la Terre (*IV*). Peut-être vous trouverez quand vous serez ici, que je

les ai exécutées avec tant de sagesse & de magnanimité, que si vous êtes fort au dessus du dernier Africain, je ne suis guère au dessous de Lælius son bon Ami (*V*); & que vous ne serez pas fâché de vivre avec moi dans une union parfaite, soit d'amitié particuliére, soit de sentimens sur les affaires publiques.

Remarques.

I. *Vos Lettres ont assommé vos anciens Ennemis, ou si vous l'aimez mieux, vos nouveaux Amis.*] Ce sont celles où Pompée donnoit avis de la défaite entiére de Mirhridate, ce qui ne plaisoit pas à ceux qui cherchoient à brouiller; car une guerre étrangére, de l'importance de celle-là, étoit une conjoncture favorable pour eux. Ces brouillons ne pouvoient être autres que César & ses Adhérans. Outre que César avoit été accusé en plein Sénat comme Complice de Catilina, on l'avoit déja soupçonné trois ans auparavant d'avoir trempé dans une autre Conjuration, qui ne manqua de réussir, que parce qu'on donna trop tôt le signal de l'exécution. Cicéron le qualifie *ancien Ennemi* de Pompée, parce qu'ils avoient été de faction contraire dans leur jeunesse; car Pompée étoit l'un des principaux Chefs de celle de Sylla, & César étoit engagé nécessairement dans celle de Marius; tant parce que Marius avoit épousé sa tante paternelle, que parce qu'il avoit lui-même épousé la fille de Cinna le Collègue de Marius. Comme il ne voulut jamais la repudier, quelque effort que Sylla fit pour l'y contraindre, cette résistance le rendit si suspect, que Sylla crut devoir le faire mourir. César eut pendant quelque tems toutes les peines du monde à se cacher: mais à la fin Sylla lui pardonna, n'ayant pu refuser sa vie aux instances obstinées de leurs parens communs. Il est constant, que le même Sylla leur prédit qu'ils s'en repentiroient trop tard; que ce jeune homme (car César n'avoit encore que vingt ans) ruine-

roit

roit quelque jour le Parti qu'ils avoient eu tant de peine à soûtenir ensemble, & qu'il y avoit plusieurs Marius dans César. *Sueton. & Plutarc. in Cæsar.*

II. *Services que j'ai rendus.*] Il entend parler des obligations extraordinaires que Pompée lui avoit; ne fût-ce que de l'éloge immortel (1) que nous admirons encore tous les jours, par lequel il fit ôter à Lucullus, l'un des hommes du monde qu'il estimoit le plus (2), le commandement de la guerre de Mithridate pour le donner à Pompée, dans le tems que Lucullus avoit réduit ce Prince aux derniéres extrémités.

(1) *Pro lege Manilia.* (2) *Academic. l. 4. prœm.*

III. *Vous vous en êtes abstenu de peur de déplaire à quelqu'un si vous le faisiez.*] La raison qui avoit empêché Pompée d'écrire à Cicéron, comme il devoit, étoit si honteuse, que Cicéron n'osoit la lui reprocher ouvertement. On pourroit croire que ce *quelqu'un*, étoit les deux Metellus, freres de Mutia, femme de Pompée, ennemis déclarés de Cicéron, comme on verra par les deux Lettres suivantes. Mais il y a encore plus d'apparence que c'est César qui avoit trop couru de risque dans l'affaire de Catilina, pour aimer Cicéron (3), quoi que Cicéron l'eût beaucoup épargné. Or Pompée avoit de grands égards pour César, parce que César qui jugeoit que l'appui de Pompée lui étoit nécessaire, commençoit alors à se lier d'intérêt avec lui, & essayoit de lui rendre deux services importans pour mériter son amitié. L'un étoit, d'ôter à Catulus la Commission (*) qu'il avoit de rebâtir le Capitole qui avoit été brûlé, pour la donner à Pompée; l'autre, de faire passer des Loix fort pernicieuses à la République, lesquelles l'un de ces Metellus de qui j'ai parlé avoit faites en faveur du même Pompée leur beau-frére. Comme cette derniére affaire donna occasion à deux Lettres curieuses entre l'autre Métellus & Cicéron, j'ai cru qu'on ne feroit pas fâché de les trouver après celle-ci, ne fût-ce que pour voir comment les personnes de qualité se querelloient par Lettre en ce tems-là.

(*) *Suet. in Cæs. c. 15. Dio. l. 37.*

IV. *Ces choses, par lesquelles j'ai sauvé notre commune*

mune Patrie, sont attestées & approuvées de toute la Terre.] On avoit rendu des honneurs tout extraordinaires à Cicéron, pour avoir découvert la Conjuration de Catilina, pour l'avoir obligé de sortir de Rome, & pour avoir fait mourir ses principaux Complices. On avoit fait des priéres publiques pour en remercier les Dieux en son nom, ce qui ne s'étoit jamais pratiqué auparavant, que pour de grands exploits de guerre. On lui avoit donné la qualité inouïe jusqu'alors de *Pere de la Patrie*, sur l'ouverture qui en fut faite par un des premiers hommes du Sénat; & un autre avoit été d'avis qu'on lui donnât la même Couronne qu'on donnoit en guerre à ceux qui avoient sauvé des Citoyens.

(*) *In Pison. Plin. l. 7. c. 30. &c.*

V. *Si vous êtes fort au dessus du dernier Africain, je ne suis guère au dessous de Lælius son bon Ami.*] Ceux qui connoissent le Scipion dont Cicéron parle ici, trouveront son chagrin contre Pompée aussi honnête, que le procédé de Pompée à son égard l'étoit peu. Car il s'en falloit bien que Pompée fût au dessus de ce Scipion, le plus parfait de tous les hommes, à la Religion pres, dont on ait connoissance. C'est donc ici la plus outrée de toutes les louanges hyperboliques que Cicéron donna à Pompée, & qui sont sans doute les plus ridicules endroits de ses Oraisons. On voit bien que la comparaison, qu'il fait après, de lui-même avec Lælius, n'est qu'une suite de celle de Pompée avec Scipion; mais, quand cela ne seroit pas, il pouvoit bien sans immodestie ne se pas croire, à tout prendre, beaucoup au dessous de Lælius, & c'étoit assez le cas de le dire ici. Cependant, comme ce qui a le moindre air de ridicule frappe bien plus l'esprit parmi nous, que ce qui n'est simplement que vicieux, je ne doute pas que beaucoup de gens ne rient plûtôt de la plainte fastueuse que Cicéron fait de n'avoir pas été congratulé, que de blâmer l'ingrate malhonnêteté de Pompée.

LET-

LETTRE DE METELLUS CELER A CICERON.*

Même Année DC. XCI. De la Gaule Cisalpine à Rome. C'est la première des deux que j'ai promises dans la troisième Remarque sur la précédente, & la première du V Livre des Familières.

SI vous vous portez bien, je m'en réjouïs. De la maniére que nous étions disposés l'un pour l'autre, & après une réconciliation comme la nôtre, je n'aurois jamais cru, que vous eussiez voulu vous prévaloir de mon absence, pour vous jouer outrageusement de moi, comme vous avez fait, & entreprendre de ruïner & de faire périr mon frere (*I*), pour une parole qu'il a dite contre vous. Si vous n'aviez point de honte, à cause de lui-même, de le traiter de cette sorte, du moins deviez-vous en être retenu par la considération du Nom qu'il porte, & des services que j'ai rendus, à vous, & à la République. Mais bien loin que vous y ayiez eu égard, j'ai le chagrin de le voir trompé, & de me voir aussi abandonné par les personnes du monde de qui je devois l'être le moins. De sorte que je me trouve dans l'affliction & dans l'ignominie, tout Gouverneur de Province, & Général d'Armée que je suis, & malgré la guerre que je fais heureusement (*II*). Comme ce procédé est également dépourvû de bon sens, & contraire aux douces mœurs de nos peres, il ne faudra pas s'étonner si

 vous

vous avez sujet de vous en repentir. Je ne m'attendois pas que vous fissiez voir tant de légéreté pour moi, & pour ceux qui me touchent. Cependant, il n'y a ni inimitié de Famille, ni outrage de qui que ce soit, qui me puisse faire oublier mon devoir.

REMARQUES

* *Metellus Céler.*] C'étoient deux surnoms, dont le premier étoit commun à plusieurs Familles, venant d'une même Branche de l'illustre Maison Plébéienne *Cecilia*, où il y avoit eu depuis deux cens ans plus d'honneurs, & plus de grands hommes, que dans aucune autre, excepté celle des Scipions. L'autre surnom de *Céler* étoit particulier à la Famille de celui-ci. Il s'appelloit *Quintus* en son nom propre. Il avoit été Préteur l'année précédente sous le Consulat de Cicéron, & il s'étoit signalé de concert avec lui contre Catilina, à qui il avoit coupé chemin avec une Armée qu'il commandoit en cette qualité, dans le tems que ce dangereux homme tournoit vers les Alpes, pour aller se cantonner en Gaule.

I. *Mon Frere.*] Ce Frere avoit un autre second surnom qui étoit *Nepos*, apparemment pour le distinguer de Céler, parce que tous deux portoient, (je ne saurois dire pourquoi, car cela étoit fort singulier,) le même nom propre de *Quintus.* Ce Népos est celui qui ayant demandé à Cicéron, *Qui est ton Pere?* pour lui reprocher l'obscurité de sa naissance, en reçut pour reponse la même Question, *Qui est le tien?* pour lui reprocher la mauvaise réputation de sa mere. *Plutarc. in Cicer. c. 7.*

II. *La Guerre que je fais heureusement.*] J'ai ajoûté cet adverbe pour rendre mieux la force au sens; parce que cette Guerre étoit heureuse en effet. Car il n'y a pas à douter, qu'il n'entendit parler des restes de l'Armée de Catilina, qu'il acheva de dissiper. La Réponse qui suit à cette Lettre lui sert de Commentaire, & en explique à fond le sujet.

RE-

REPONSE DE CICERON A METELLUS CELER.

Même Année DC. XCI. De Rome en Gaule Cisalpine. C'est la II du V Livre des Familieres.

SI vous & votre Armée êtes en bonne santé, je m'en réjouïs. Vous n'auriez jamais cru, de la maniére que nous étions disposés l'un pour l'autre, & après une réconciliation comme la nôtre, que j'eusse voulu me jouer si outrageusement de vous. Je n'entends pas trop bien ce que cela veut dire. Je me doute seulement, qu'on vous aura rapporté, que comme je représentois au Sénat, que beaucoup de gens étoient affligés de ce que j'avois sauvé la République, je dis, que quelques-uns de vos Proches en particulier avoient exigé de vous, que vous supprimassiez ce que vous aviez résolu d'y dire à ma louange, & que vous n'aviez pu les refuser.

J'ajoûtai en même tems à cela, que j'avois partagé de sorte avec vous la conduite de ce grand Ouvrage, que je m'étois chargé de garantir Rome des embûches domestiques & des dangers intestins, pendant que vous délivreriez l'Italie des Ennemis déclarés, qui y étoient en armes, & des complots secrets qui s'y étoient formés. Mais que cette liaison, fondée sur un concert si important, & si glorieux, avoit été altérée par vos Proches, qui n'avoient pu souffrir que vous eussiez quelque reconnoissance des honneurs extraordinaires que je vous avois déférés (1).

Ce discours où je déclarois ce que j'avois attendu de vous, & comment j'en avois été frustré, rejouït jusqu'à faire soûrire toute la Compagnie. Ce ne fut pas de vous qu'on se moqua, mais de mon erreur (*II*), & de ce que j'avouois si ouvertement, que j'avois souhaité d'être loué de vous.

Il me semble déja pour ce point-là, qu'après avoir fait de si grandes choses, ce n'étoit pas un deshonneur pour vous, que je souhaitasse que vous en rendissiez témoignage.

Quant à ce que vous dites *de la manière dont nous étions disposés l'un pour l'autre*; je ne sai ce que vous entendez par une amitié réciproque, si ce n'est d'avoir pour nos Amis les mêmes sentimens qu'ils ont pour nous. Si je disois, que c'est pour l'amour de vous que j'ai refusé le Gouvernement que vous avez, vous auriez raison de dire que je me moque de vous; car la vérité est, qu'il ne m'accommodoit point du tout, & j'ai tous les jours de nouveaux sujets de me savoir gré d'avoir pris ce parti-là. Ce que je puis dire, c'est qu'aussi-tôt que je m'en fus déclaré devant le Peuple, je songeai comment je pourrois faire pour le faire tomber sur vous. Je ne dirai rien de la manière dont le sort disposa entre vous & vos Collégues des Provinces que vous aviez à partager. Qu'il vous suffise que mon Collégue ne fit rien en cette affaire sans ma participation (*III*). Souvenez-vous de tout le reste: comment j'assemblai le Sénat aussitôt après, & combien j'y parlai de vous ce même jour; jusques-là, que vous me dîtes vous-même, que mon Discours avoit été si fort à votre avantage, qu'il sembloit un peu injurieux à vos Collégues.

De

De la manière aussi que le Sénatusconsulte, qui fut fait alors, est conçu (*IV*), on ne sauroit, tant qu'il durera, ignorer le service que je vous rendis. Souvenez-vous enfin de tout ce que je fis dans le Sénat, & de tout ce que je dis pour vous devant le Peuple après votre départ, & de tout ce que je vous en écrivis.

Quand vous voudrez rassembler toutes ces choses, je vous ferai juge vous-même, si vous y répondîtes comme elles méritoient, lors que vous vintes à Rome il y a quelque tems.

Pour ce que vous dites de *notre réconciliation*, je ne comprends pas comment nous pouvons avoir été réconciliés, n'ayant jamais été brouillés (*V*); & quant à ce que vous ajoûtez, *que je ne devois pas attaquer votre frere pour une parole*, sachez premiérement, que j'estime beaucoup le fond d'où vient cette plainte, & le sentiment d'humanité & de piété fraternelle qui l'a produite. Mais vous n'en devez pas trouver moins bon, que j'aye résisté en quelque chose à votre frere pour le bien de l'Etat; car personne ne sauroit être plus dévoué à la République que je le suis. Que s'il se trouve, que je me suis seulement défendu contre les efforts impitoyables qu'il a faits pour me ruïner, ce vous doit bien être assez que je ne m'en sois pas même plaint à vous.

Ayant appris qu'il projettoit d'employer pour me perdre tout ce qu'il entreprendroit dans son Tribunat; je tâchai de l'en faire détourner par votre femme Clodia (*VI*), & par votre sœur Mutia (*VII*), de qui j'avois éprouvé l'affection en plusieurs rencontres, à

cause

caüse de ma liaison avec Pompée son mari. Mais il ne laissa pas de me faire le dernier jour de l'an (*VIII*), tout Consul, & tout Sauveur de la République que j'étois, un affront que vous aurez sû sans doute, & qui n'a jamais été fait aux plus pernicieux Citoyens en semblable cas. Il m'empêcha de haranguer le Peuple, suivant la coûtume, en sortant de Charge. Mais cet outrage même m'attira une gloire extrême; car comme il ne m'étoit plus permis que de faire, & rien plus, le serment accoûtumé dans cette occasion, je fis à haute voix le plus véritable & le plus noble de tous les Sermens, & le Peuple jura aussi par ses acclamations, que mon Serment étoit vrai.

Malgré un affront si éclatant, je le fis presser le même jour par nos Amis communs de changer de conduite à mon égard; mais il répondit qu'il n'en étoit plus le maître. En effet, il avoit dit peu auparavant en pleine Assemblée du Peuple, qu'il falloit exclure de parler en public tous ceux qui avoient fait mourir des Citoyens sans aucune forme de Justice (*IX*).

O, l'homme de bien! le zélé Citoyen! qui condamnoit celui qui a garanti le Sénat du massacre, la Ville de l'incendie, & l'Italie d'une guerre cruelle, à la même peine dont ce même Sénat, avec l'aprobation de tous les gens de bien, avoit châtié les auteurs de ces horribles entreprises.

Je crus alors devoir lui résister en face, & je traitai le lendemain de la République avec lui en plein Sénat, d'une maniére à lui faire connoître qu'il avoit affaire à un homme inébranlable & vigoureux. Le jour d'après ayant com-

commencé à haranguer le Peuple, il ne dit pas trois mots sans me nommer & sans me menacer; & il parut n'avoir point de projet plus arrêté, que de me pousser à bout à quelque prix que ce fût; non pas en Justice & dans les formes permises, mais par oppression & par voie de fait.

Si je n'eusse pas résisté avec courage à sa témérité, qui n'auroit cru que je n'avois paru vigoureux que par hazard dans mon Consulat, & non pas par vertu? Que si vous ignorez tout ce détail, comptez qu'il vous a celé des affaires de très-grande importance : mais s'il vous en a communiqué quelque chose, vous devez encore une fois me trouver bien modéré & bien patient de ne vous en faire pas la moindre plainte; puisque vous voyez bien à présent, que ce n'est pas *pour une* simple *parole*, comme vous dites, mais pour une animosité & pour des entreprises contre moi, très-cruelles, que je me suis déclaré contre lui.

Voyez ensuite mon honnêteté, si on doit appeller honnêteté, & non pas indolence, d'avoir négligé des injures si atroces. Je n'ai jamais opiné contre lui au Sénat (*X*). Toutes les fois qu'il a été question de lui, j'ai été, sans me lever, de l'avis de ceux qui m'ont paru lui être les plus favorables; enfin, non seulement je n'ai pas été fâché du Sénatusconsulte, qui a tiré mon ennemi d'affaire, parce que c'étoit votre frere; mais, ce qu'assurément je n'avois pas sujet de faire, j'y ai contribué ma bonne part.

Je ne l'ai donc pas attaqué; je n'ai fait que me défendre; & bien loin d'avoir fait voir, comme vous dites, *de la légéreté* à votre égard,

gard, j'ai été si constant, que j'ai persisté dans mon attachement pour vous, lors même que vous m'avez abandonné.

Voilà ce que je réponds sur le champ à la Lettre où peu s'en faut que vous ne me menaciez : mais, bien loin de ne pas pardonner votre chagrin, je le juge très digne de louange ; car je sai par expérience combien grande est la force de l'amour fraternelle. Je prétends seulement que vous rendiez la même justice à ma douleur, & que vous reconnoissiez, que, bien loin de céder, j'étois en droit d'implorer votre secours, & celui de votre Armée contre vos Proches mêmes, puis qu'ils m'ont attaqué avec tant d'aigreur & d'inhumanité, & avec si peu de sujet.

J'ai toujours souhaité que vous fussiez de mes Amis, & j'ai mis peine à vous faire connoître que j'étois extrêmement des vôtres. Je persiste dans ce sentiment, j'y persisterai tant que vous voudrez, & je cesserai plutôt pour l'amour de vous de haïr votre frere, que de diminuer quelque chose de notre amitié à cause de lui.

Remarques.

Comme cette Lettre paroît fort pertinente, il est étrange que la plainte à laquelle elle répond fût si forte étant si mal fondée. Mais on sait bien que les gens de la plus haute qualité, comme Métellus, ne font pas toujours les plus raisonnables ; qu'ils se rendent rarement justice ; & que les moindres oppositions à ceux qui leur apartiennent de près, leur paroissent des outrages insupportables ; sur-tout, quand leur rang est, comme le sien l'étoit, soûtenu de quelque mérite. Au contraire, la modération de Ciceron à se justifier, quoi qu'il eût plus de sujet de se plain-dre

dre que Métellus, ne sauroit être assez estimée; & il seroit difficile de trouver un meilleur modèle, que cette Réponse, d'une Lettre raisonnablement fière, & parfaitement honnête.

I. *Honneurs extraordinaires que je vous avois déférés.*] C'étoit le Commandement de l'Armée, avec laquelle j'ai dit que Métellus s'opposa à Catilina, & ensuite le Gouvernement de la Gaule. Cicéron auroit eu l'un & l'autre, s'il avoit voulu, préférablement à lui, & sans aucune difficulté, en qualité de Consul; mais il se crut, avec raison, plus necessaire à Rome. Il avoit refusé de cette sorte les deux Provinces Consulaires de cette année l'une apres l'autre; car le sort lui ayant donné d'abord la Macédoine, il l'échangea avec son Collegue Antoine, qui la souhaitoit passionnément, & il ne voulut non plus aller en Gaule, qui étoit l'autre Province, qu'en Macédoine. Ainsi, il falut y envoyer un Préteur, qui fut Métellus, ainsi qu'il est expliqué dans cette Lettre.

II. *On se moqua de mon erreur*] Ce recit naïf, que fait Cicéron de la maniére qu'il avoit donné à rire au Sénat, est à mon gré d'un prix inestimable. Il faut être d'une grande élevation au dessus des rieurs, pour avouer si tranquilement, & avec si peu de nécessité, d'avoir été moqué.

III. *De la maniére que le sort disposa des Provinces entre vous & vos Collégues, le mien ne fit rien en cette affaire sans ma participation*] Il faut que Cicéron veuille faire entendre, qu'il avoit engagé Antoine son Collègue, qui présidoit aparemment en qualité de Consul, à cette distribution des Provinces par le sort entre les Préteurs, à faire en sorte adroitement que la Gaule échût à Métellus, plutôt qu'aux autres. Mais comme c'étoit une petite tromperie qu'il avoit faite pour un plus grand bien, persuadé qu'il importoit à la République que Métellus eût cet Emploi, il ne s'en explique pas plus clairement.

IV. De la maniére que le Sénatusconsulte est conçu, &c.] *Il y a deux Leçons différentes au Texte Latin en cet endroit, qui font deux sens tout-à-fait différens*, Senatusconsultum ea perscriptione, *ou* præscriptione est. *Mais comme la derniére tendroit à re-*

à relever ce Sénatusconsulte par le mérite personnel des Sénateurs, de qui les noms étoient énoncés à la tête, comme y ayant assisté; car c'est ce que præscriptione *veut dire; je ne voi pas quel mérite Cicéron pouvoit se faire auprès de Métellus de cette assistance, ainsi qu'il paroît s'en vouloir faire un dans cet endroit au sujet de ce Sénatus-consulte, qui est ce que l'autre leçon* perscriptione *veut dire; puis qu'il pouvoit bien l'avoir digéré & minuté, pour le faire coucher par écrit, dans les termes les plus honorables qu'il pouvoit pour Métellus; & c'est pourquoi j'ai préféré cette dernière Leçon.*

V. *Je ne comprens pas comment nous pouvons avoir été réconciliés, n'ayant jamais été brouillés*] Il paroît un peu étrange que Cicéron nie d'avoir été brouillé avec Métellus, pendant que Métellus dit si formellement le contraire. Mais cela est facile à accorder, en disant qu'ils avoient eu quelque brouillerie, plus aigre apparemment du côté de Métellus, que de celui de Cicéron, dont Métellus étoit peut-être revenu insensiblement sans se réconcilier dans les formes, & que Cicéron n'avoit jamais regardée comme une inimitié déclarée.

VI. *Votre femme Clodia.*] Elle étoit sa cousine-germaine aussi-bien que sa femme. Car Appius Claudius Pulcher, de qui elle étoit fille, & par conséquent sœur de Clodius le fameux ennemi de Cicéron, avoit épousé une Cécilia sœur du pere de Métellus. Le commerce, qui paroît par cette Lettre que Cicéron avoit avec cette Clodia, ne plaisoit pas à sa femme Térentia, parce que Clodia avoit voulu l'épouser; & comme le divorce rendoit en ce tems-là tout mariage possible, Térentia, qui étoit fort jalouse, & que son mari craignoit beaucoup, n'eut point de repos qu'elle ne les eût brouillés. *Plutarc. in Cicer. c.* 8.

VII. *Votre sœur Mutia,*] Elle étoit de l'illustre Famille des Scévoles, & par conséquent sœur utérine seulement de Métellus; c'étoit la troisième femme de Pompée. Il avoit épousé en premiéres Noces la fille d'un Préteur, nommé Antistius, par devant lequel il étoit poursuivi fortement pour de grandes concussions de son pere; & l'on crut si-bien, qu'il avoit corrompu ce Préteur

teur par promesse d'épouser sa fille, que quand la Sentence qui le renvoyoit quitte fut prononcée, plusieurs jeunes gens se mirent à crier *Thalasse*, comme on crioit aux Nôces. Mais, comme il l'avoit épousée par intérêt, il la répudia de même, pour prendre Emilie, fille de la femme du Dictateur Sylla, qui voulut à quelque prix que ce fût le mettre dans son alliance; car il falut que cette Emilie quittât aussi de son côté un mari qu'elle avoit, & dont elle étoit grosse, pour épouser Pompée; & elle mourut en couche peu de tems après. *Plutarc. in Pomp.*

VIII. *Le dernier jour de l'an,*] & par conséquent du Consulat, l'usage étoit que les Consuls, qui sortoient de Charge, haranguoient le Peuple, comme pour lui rendre compte de leur administration, & pour fonder le serment qu'ils étoient obligés de faire à la fin de leur Harangue, d'avoir rapporté toutes leurs paroles, & toutes leurs actions à la gloire, & au bien de l'Etat. Or Métellus Népos, qui étoit déja alors Tribun du Peuple pour l'année suivante, parce que l'exercice de cette Magistrature commençoit dès le dixième Décembre, abusa de l'autorité qu'elle lui donnoit pour faire à Cicéron l'affront dont il se plaint ici. Mais Cicéron, au lieu de faire le serment ordinaire, que les Tribuns ne pouvoient pas empêcher comme la Harangue, repoussa l'outrage que Métellus Népos croyoit lui faire, en comprenant dans son serment tout ce qu'il auroit pu dire, s'il avoit eu la liberté de haranguer. Il jura à haute voix, qu'il avoit sauvé Rome & l'Empire.

IX. *Tous ceux qui avoient fait mourir des Citoyens sans aucune forme de Justice.*] C'est que Cicéron avoit fait étrangler en prison les cinq principaux Complices de Catilina sur un simple Arrêt du Sénat, & sans aucune des formalités usitées : la grandeur du danger ne permettant pas de différer un moment cette exécution.

X. *Je n'ai jamais opiné contre lui au Sénat.*] Metellus Népos avoit proposé, dans la suite de son Tribunat, des Loix très-pernicieuses à la République en faveur de Pompée son beau-frére ; il avoit voulu les faire passer de vive force, malgré les

les oppositions de ses Collègues, dont un seul pouvoit, par le droit de leurs Charges, empêcher quoi que ce fût que tous les autres proposassent. Mais Caton, qui étoit le plus autorisé de tous, lui résista jusqu'au bout, & le Sénat interdit Métellus, aussi bien que César qui étoit Préteur cette année, & qui le soutenoit dans ses violences, ainsi que je l'ai dit plus haut (*), avec toute l'autorité que cette Charge pouvoit lui donner. Ce coup obligea Métellus à se retirer vers Pompée en Asie: mais le même Caton, qui ne voulut pas aigrir davantage les choses empêcha les Peres de le faire déposer de son Office en son absence comme il avoit mérité; & il fut rétabli en exercice, aussi bien que César, par le second Sénatus-consulte, dont il est parlé dans cette Lettre, qui cassa le premier. *Plutarc. in Caton. Utic. c. 8. Sueton. in Cæsar. c. 16. Dio. l. 37.*

VOILA trois Lettres que j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché que j'inséraſſe dans ce Recueil, ne fût ce que pour leur singularité, & pour remplir en quelque sorte le vuide de trois ans, pendant lesquels il n'y en a point à Atticus. On jugera si elles en valoient la peine. En voici une quatrieme, qui a une relation si particuliere avec Atticus, que je ne puis me dispenser de l'y insérer encore, quoi qu'elle ne soit pas écrite à lui, mais à Antoine le Collègue de Cicéron, duquel j'ai déjà parlé tant de fois. Il commandoit cette année en qualité de Proconsul dans la Province de Macédoine, laquelle j'ai dit que Cicéron lui avoit échangée.

(*) *Lettre à Pompée, Remarque III, p. 643.*

LET-

LETTRE DE CICERON A ANTOINE.

De Rome en Macédoine; même Année DC. XCI. que les trois précédentes. C'est la V du V Livre des Familieres.

QUOI que j'eusse résolu de ne vous plus écrire d'autres Lettres que de recommandation ; non que je compte que vous y déférïez beaucoup, mais seulement, pour ne pas faire connoître à ceux qui m'en demandent, qu'il y a du refroidissement dans notre amitié : néanmoins, ayant une occasion comme celle d'Atticus, qui sait avec quel empressement je vous ai servi, qui m'aime tendrement, & qui s'intéresse en ce qui vous touche, j'ai bien voulu m'expliquer un peu avec vous, ne fût-ce que pour le contenter.

Qui pourroit trouver étrange, que j'exigeasse de vous de grands services, après avoir soûtenu comme j'ai fait votre bien, votre réputation, & votre dignité (*I*), par tous les bons offices imaginables? Cependant, vous savez mieux que personne, que vous n'en avez aucune reconnoissance; au contraire, on m'a rapporté quelque chose de vous, sur mon sujet, qui n'est pas agréable. Je dis qu'on m'a rapporté, & non pas que j'ai ouï dire; afin de ne me pas servir de ce terme, qu'on dit que vous m'accusez mal à propos d'employer en toute rencontre (*II*). J'aime mieux que vous appreniez par Atticus de quoi

quoi il s'agit, quoi qu'il n'en soit pas moins affligé que moi, que de vous l'écrire moimême. Le Sénat, & le Peuple Romain sont témoins des offices d'amitié tout particuliers que je vous ai rendus (*III*): c'est à vous à juger, si vous y avez répondu, & aux autres, à quel point vous y devez répondre. Je vous ai d'abord servi par inclination, & ensuite pour ne me pas dédire. Mais sachez, que le besoin nouveau que vous avez de moi demande une affection, un crédit, & un travail tout autre que le passé. S'il me paroît que ce ne soit pas me prodiguer follement, j'employerai encore sans réserve tout ce qui dépend de moi pour vous servir; mais si je juge au contraire, que vous ne sentiez pas ce que je fais pour vous, je me garderai bien de vous donner un si juste sujet de rire en vous même de ma simplicité. Vous pouvez savoir d'Atticus les affaires qu'on vous prépare ici, & de quelle conséquence elles sont. En attendant, je vous le recommande de telle sorte, que quoi que je sois persuadé, que vous ferez tout pour l'amour de lui seul, s'il vous reste quelque affection pour moi, vous ne sauriez me la témoigner plus agréablement, qu'en prenant soin des intérêts qu'il a à ménager dans votre Province.

REMARQUES.

IL y a grande apparence que cette Lettre ne fut écrite que sur la fin de cette année 691. & qu'Atticus ne partit par conséquent de Rome qu'en ce tems-là, pour retourner en Grèce son séjour ordinaire. Car le grand éclat de la Conjuration ne s'étant fait que le dernier mois de l'année précédente, il n'est pas à présumer, qu'un des

des Consuls comme Antoine, qui commandoit l'Armée qui vainquit Catilina en Etrurie, se fût absenté aussi-tôt après; & il faut bien qu'il y eût quelque tems qu'il étoit en Macédoine, quand cette Lettre lui fut écrite, puis que Cicéron avoit déja appris tant de choses d'Antoine. Ces reproches-là, & les mauvaises affaires dont il le menace, seront expliquées dans la suivante à Atticus: car ces deux Lettres se servent reciproquement de Commentaire.

Mais quand je n'aurois pas eu cette raison pour insérer celle ci dans ce Recueil, elle m'a paru assez singuliére en elle-même pour meriter d'y avoir place. Il me semble, que ce n'est pas une chose indigne de la curiosité des honnêtes gens de voir, en quel cas, & de quelle maniére, un aussi honnête homme que Cicéron se croyoit en droit de reprocher les services qu'il avoit rendus. Il est bien naturel que les gens, qui sont les plus ardens à en rendre de considérables, soient aussi les plus sensibles à l'ingratitude. Ce que j'en dis n'est pas faute de savoir que les reproches de cette nature sont communément désapprouvés; mais ce n'est pas par les ames reconnoissantes.

I. *Après avoir soutenu comme j'ai fait votre bien, votre réputation, & votre dignité.*] On a déja vû comment Antoine devoit plus qu'il n'avoit (*). On verra par la suivante, que Cicéron lui avoit prêté des sommes considérables; & c'est de quoi il veut parler ici. Car il falloit que ce fût pour le délivrer d'autres créanciers moins traitables, & moins secrets, afin de pouvoir cacher le mauvais état de ses affaires, qui avoit été cause qu'on l'avoit chassé une fois du Senat; & cela fait voir la conséquence de ce service. (*) *Lettre* X, *Remarque* VI.

Mais, quelque grand qu'il paroisse, ce n'étoit pourtant rien en comparaison d'un autre dont Cicéron entendoit sans doute aussi parler en cet endroit, & qu'il a la générosité de ne pas reprocher plus clairement. Antoine étoit si fortement soupçonné de s'être entendu avec Catilina, qu'il en fut accusé dans les formes plusieurs années après. On crut même que la goute qui lui prit à point nom-

nommé, quand il fallut donner bataille à ce méchant (*) homme, contre qui il commandoit l'Armée de la Republique, fut une feinte dont il s'avisa, pour se dispenser de commander lui-même ce jour-là, afin de ménager Catilina jusqu'au bout, & de peur de le faire parler. Comme la rencontre de son Consulat rendoit cette complicité plus criminelle, qu'elle n'auroit été en toute autre conjonćture, il eut été bien facile à Cicéron de le perdre avec les autres coupables, s'il n'avoit pas mieux aimé le sauver. On ne pouvoit pas avoir rendu un plus grand service, ni le reprocher avec plus de moderation. (*) *Dio. l.* 37.

II *Je dis qu'on m'a rapporté, & non pas que j'ai découvert, afin de ne me pas servir de ce terme, qu'on dit que vous m'accusez mal-à-propos d'employer en toute rencontre*] Cicéron n'avoit presque découvert la Conjuration de Catilina que par des avis secrets, dont il avoit été obligé de cacher les Auteurs au Public, de peur de les commettre: il s'etoit souvent servi de ce terme, *j'ai découvert*, en rapportant ces avis au Sénat, & au Peuple, *se comperisse*. Or, quoi que la suite eût toujours justifié ces avis anonymes qui sauvérent l'Etat; cependant, comme cette maniére de proposer des Accusations capitales étoit nouvelle, & contre toutes les formes usitées, ses ennemis la tournérent en ridicule, & la lui reprochérent toujours depuis, comme un artifice cruel dont il s'étoit servi, pour avancer sans preuve tout ce qu'il lui plaisoit contre qui il lui plaisoit. Après le soupçon qu'on avoit eu contre Antoine au sujet de Catilina, il étoit encore moins prudent qu'honnête à lui, de donner dans cette mauvaise plaisanterie.

III. *Le Sénat & le Peuple Romain sont témoins des devoirs d'amitié tout particuliers que je vous ai rendus*] Cicéron entendoit parler de la renonciation qu'il avoit faite en pleine Assemblée du Peuple en faveur d'Antoine, au Gouvernement de Macédoine qui lui étoit échû par le sort, & qu'Antoine souhaitoit passionnément, parce qu'il y avoit déja commandé en qualité de Questeur. Voilà les obligations qu'il avoit à Cicéron: on verra dans la Lettre suivante sa reconnoissance.

LET-

LETTRE DOUZIEME.

An de Rome DC. XCII. le premier Janvier. De Rome en Grèce.

ANTOINE (*I*) ne ſe preſſe pas de me payer. Son Ami Cornélius n'eſt point revenu trouver ma femme. Je croi que je ſerai obligé de recourir aux Banquiers Conſidius (*II*), Axius, ou Silicius; car pour votre oncle Cécilius, ſes plus proches n'en peuvent tirer un ſol qu'à douze pour cent (*III*). Mais pour revenir à Antoine, je n'ai jamais vû de procédé plus étourdi, plus artificieux, ni plus capable de mettre la patience à bout, que le ſien. *J'envoye*, dit-il, *mon Affranchi pour vous ſatisfaire; J'en ai chargé Titus.* Ce ne ſont que défaites & que remiſes. Mais peut-être qu'à quelque choſe malheur eſt bon (*IV*); car les Avantcoureurs de Pompée m'ont dit, que quand Pompée ſera arrivé, il demandera hautement qu'on rapelle ce Brouillon de la Province qu'il gouverne (*V*); & le Préteur en fera la propoſition au Peuple en même tems. Cette cauſe ſera de telle nature, que je ne pourrois la défendre ſans être blâmé également de la multitude, & des gens de bien; & ce qui eſt encore plus fort, c'eſt que je n'en ai nulle envie. Voilà en quel état eſt cette affaire. Je vous la mande exactement, afin que vous examiniez bien ce qui en eſt.

J'ai un méchant homme d'Affranchi en Hilarus, qui tient vos Livres de compte, & de

qui vous êtes le Patron (*VI*). Le Truchement (*VII*) Valérius m'a donné avis, & Chilius me l'écrit aussi, qu'il est avec Antoine, lequel donne à entendre, que j'ai part à l'argent qu'il amasse (*VIII*); à telles enseignes, que j'ai un Affranchi près de lui pour prendre soin de nos intérêts communs. Quoi que je n'en veuille rien croire, cela n'a pas laissé de me toucher beaucoup; car il faut qu'il soit échappé à Antoine quelque parole qui ait donné occasion à ce discours. Informez-vous un peu de ce qui en est: voyez, approfondissez, & si cela se peut, éloignez ce fripon-là, à quelque prix que ce soit. Valérius dit qu'il tient la chose de Cneus Plancius. Je vous écris tout, afin que vous puissiez mieux l'éclaircir.

Au reste, par tout ce que j'apprens de Pompée, il paroît que je n'ai pas un meilleur Ami. Son divorce avec sa femme Mutia est approuvé de tout le monde (*IX*).

Vous aurez sû, sans doute, comment Publius Clodius (*X*), le fils d'Appius, a été surpris déguisé en femme chez Caïus César (*XI*), au Sacrifice qui s'y faisoit pour le Peuple (*XII*); & qu'il s'en est sauvé par le moyen d'une Esclave qui l'a fait sortir. C'est un grand scandale, dont je ne doute point que vous ne soyiez affligé. Je n'ai rien de plus à vous écrire, & même je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour m'entretenir plus long tems avec vous; car il m'est mort un aimable garçon, nommé Sositheus, qui me servoit de Lecteur (*XIII*): & j'en suis plus touché, qu'il ne semble que je devrois l'être pour la perte d'un Esclave. Ne manquez pas à m'écrire souvent. Si vous n'avez rien à me mander, écrivez-moi tout

ce

ce qui vous viendra au bout de la plume. Le premier Janvier sous le Consulat de Marcus Messala, & de Marcus Pison.

REMARQUES.

PLusieurs Commentateurs conjecturent avec raison, que cette Lettre n'est pas la premiére que Cicéron écrivit à Atticus, depuis leur derniére séparation. On le conjecturera comme eux, si on la compare avec la premiére de ce Volume, où il paroît si clairement que c'étoit aussi la premiére que Cicéron lui écrivoit depuis qu'ils ne s'étoient vûs, au lieu que celle-ci n'en marque pas la moindre chose. Au contraire, il semble en plusieurs endroits qu'elle en suppose une précédente.

I. *Antoine.*] Il y a dans le Latin *Teucris illa, cette Troienne.* De savoir sur quel fondement Cicéron l'appelle ainsi, il est fort difficile. Toutes les conjectures que les Commentareurs en apportent sont si peu plausibles, que le Lecteur me doit savoir gré de ne lui en pas faire part. Du moins sai-je bien, que je me suis fort ennuyé à les examiner avec le soin que j'ai été obligé de faire, dans l'espérance d'y trouver quelque chose qui me servît. On sait bien que ces sortes de sobriquets se donnent ordinairement par rapport à des choses si particuliéres, & si attachées au tems, & à la personne qu'ils désignent, qu'il est bien mal aisé que la raison s'en trouve dans les Livres. C'est bien assez, qu'on y puisse reconnoître sûrement à quelque marque ce qu'il faut entendre par ces faux noms.

J'appelle celui-ci un sobriquet, & non pas un mot de jargon, comme la plûpart des Commentateurs ont cru qu'il étoit; faute de considérer qu'il n'y a point d'apparence que Cicéron voulût cacher à tout autre qu'à Atticus, de qui il vouloit parler sous ce nom-là, ce qui est le but des mots de jargon, puis que la suite de la Lettre fait voir aussi clairement que c'est d'Antoine, que s'il le désignoit par son propre nom. C'est de quoi tous les Commentateurs conviennent sans

 hési-

hésiter, excepté l'un des meilleurs, qui est si éloigné d'en convenir, qu'il *admire comment les autres le peuvent croire* (*) ; ce que je rapporte, comme un exemple mémorable des travers auxquels les plus estimables de ces gens-là sont sujets, puis qu'il y a assurément beaucoup plus de raison *d'admirer*, que celui-là en ait pu douter.

(*) *Miror quid doctissimis viris in mentem venerit. Franciscus Junius.*

II. *Considius.*] Pendant la conjuration de Catilina, la confusion fut si grande, que les plus riches ne pouvoient trouver de quoi payer les intérêts de ce qu'ils devoient, non pas même en vendant du bien à vil prix. Ce Considius, à qui il y a apparence que tout le monde devoit, vû les sommes exorbitantes qu'il négocioit, touché de cette disette générale, déclara publiquement qu'il ne demanderoit à personne, ni intérêt, ni principal, tant que le trouble dureroit, & il en fut remercié par un Sénatus-consulte fait exprès. *Valer. Maxim. l.* 4. *c.* 8.

III. *Pour votre oncle Cacilius, ses plus proches n'en peuvent tirer un sol, qu'à douze pour cent.*] Il y a dans le Latin *à un pour cent*, *centesimis;* mais c'est la même chose: car on payoit les intérêts par mois, & non par année comme nous; ainsi cela vouloit dire le centième de la somme chaque mois, & par conséquent douze pour cent au bout de l'année (1). On voit bien que cette usure passoit pour exorbitante, & que l'oncle d'Atticus étoit un étrange homme en matiére d'interêt, comme on a déja vû plus haut (2). Car la Loi des douze Tables (3), confirmée longtems après par les Tribuns, (4) avoit réglé les usures à un pour cent par an, ce qui s'appelloit *unciarium fœnus;* & même un tems fut qu'on les régla encore à la moitié moins Mais j'avoue que je ne puis comprendre ce que dit Tacite, qu'une fois on les défendit entiérement: n'y ayant rien de plus nécessaire; & par conséquent de plus innocent en tout sens dans un Etat, pourvu qu'elles aient des bornes équitables, réglées par autorité publique, sans aucune exception, & sans aucune distinction. Si Rome Paienne a subsisté quelque tems sans aucune usure, il faut nécessairement

rement que la charité y fût plus grande que dans Rome Chrétienne, & qu'on y observât mieux que parmi nous ce noble conseil: *Prêtez sans intérêts:* Mutuum date nihil inde sperantes.

(1) *Joan. Frid. Gronov. l.* 3. *de pecunia vetere. c.* 13. (2) *Let.* X. *vers la fin.* (3) *Tacit. Histor. l.* 5. (4) *Tit. Liv. l.* 7.

IV. *A quelque chose malheur est bon.*] Il y a dans le Texte, le commencement d'un Vers de Menandre, dont le sens entier & litéral est: *Le hazard y pourvoira mieux que nous.* J'ai cru que le proverbe François, que j'ai mis à la place, rendoit bien aussi naïvement le sens de Cicéron.

V. *Pompée quand il sera arrivé, demandera hautement qu'on rappelle ce brouillon de la Province qu'il gouverne.*] Comme il ne paroît aucune inimitié personnelle entre Pompée & Antoine, il faut que Pompée eût reçu de grandes plaintes contre lui, en passant par son Gouvernement pour revenir d'Asie.

VI. *J'ai un Affranchi de qui vous êtes le Patron.*] Il paroît par-là, que quand un Esclave étoit affranchi, quoi qu'il demeurât naturellement sous la protection de son Maître, il ne laissoit pas de se choisir encore un autre Patron; peut-être pour une marque authentique de la liberté parfaite dont il jouïssoit, n'y en ayant pas un meilleur usage, que de se mettre sous la protection de qui on vouloit.

VII. *Truchement.*] Il y en avoit un en titre d'Office, pour interpréter au Sénat les discours des Ambassadeurs, qui ne savoient pas parler Latin; & les Magistrats qui commandoient dans les Provinces, en avoient aussi pour expliquer leurs ordres aux Provinciaux, parce qu'il étoit défendu à ces Magistrats de parler autrement que Latin dans toutes leurs fonctions. Témoin Cicéron, qui raconte, qu'il lui fut reproché par le Préteur de Sicile, d'avoir parlé Grec dans le Sénat de Syracuse. *Verrin.* 4. *Valer. Maxim. l. c. & art.* 2.

VIII. *Antoine donne à entendre que j'ai part à l'argent qu'il amasse.*] Il faut que l'on eût découvert que Cicéron lui avoit prêté des sommes considérables, & qu'il vouloit en être payé, puis qu'An-

qu'Antoine prenoit prétexte là-dessus pour faire des concussions.

IX. *Son divorce avec sa femme Mutia*, &c.] A son retour de la guerre de Mithridate, & dans le tems de cette Lettre, qu'il ne faisoit qu'aborder en Italie, il apprit tant de choses du commerce scandaleux qu'elle avoit eu avec César pendant son absence, qu'il ne crut pas pouvoir la garder davantage avec honneur. Il n'attendit pas même qu'il fût à Rome pour la répudier; quoi qu'il en eût deux fils, & une fille, & c'est tout ce qu'il eut jamais d'enfans; mais elle ne laissa pas de trouver un autre mari de meilleure Maison que lui, puis qu'il étoit frere de sa précédente femme: Tant ces grands hommes étoient traitables sur cette matiére. Il y a apparence que la facilité du divorce contribuoit beaucoup à cette indulgence. *Plutarc. in Pomp. c.* 12. *Sueton. in Cæsar. c.* 50.

X. *Publius Clodius.*] C'est l'Accusateur de Catilina, duquel il a éte parlé sur l'onzième Lettre, Remarque II, & qui devint depuis plus illustre par l'amitié de Cicéton.

XI. *A été surpris déguisé en femme chez Caïus César.*] Autre exemple mémorable de l'infidélité des femmes, & d'autant plus fort, qu'au lieu que Pompée fut trahi par la sienne pendant son absence, César fut trahi sous ses yeux, & en face, pour ainsi dire. Cependant, il n'avoit que trente-neuf ans; il étoit l'homme du monde le mieux fait, le plus aimé des Dames, & du plus rare mérite qui ait jamais été. Il étoit de la branche Patricienne de l'ancienne & illustre Maison des Jules, de laquelle j'ai parlé au sujet de son cousin Lucius César. Cette branche étoit la moins illustre de toutes jusqu'à lui, puis qu'il n'y paroît autre Charge que celle de Préteur, que son pere & son oncle avoient eue. Il avoit exercé la même Charge l'année précédente comme je l'ai déja dit (*), & il étoit grand Pontife pour toujours, depuis environ un an. *Sueton. in Cæsar. c.* 45. & 50.

(*) *Let. X. Remarque XII. Lettre à Métellus, Remarque X.*

XII

XII. *Au Sacrifice qui s'y faisoit pour le Peuple.*] C'étoit dans la maison de César, en qualité de Grand Pontife, & par les mains de sa femme, que se devoit faire tous les ans un Sacrifice à la *Bonne Déesse* (1). Par cette bonne Déesse on entendoit *la Terre* (2), & c'est pourquoi on lui sacrifioit *pour le Peuple*, à qui rien n'est plus cher, avec raison, que les fruits de la Terre. Cela n'empêchoit pas qu'on n'entendit aussi à Rome par cette même Divinité, une ancienne Reine d'Italie nommée Fauna (3): car la plûpart des Dieux du Paganisme avoient un double raport de cette sorte; & voici quelle en étoit l'occasion.

(1) *De Haruspic. Resp. & pro Domo.* (2) *Plutarc. in Cæsar. c.* 3. (3) *Macrob. l.* 1. *Saturnal. c.* 12.

Il est certain que dans les premiers tems, tous les cultes se raportoient à des êtres matériels (1) comme le Ciel, les Astres, la Terre, la Mer, les Bois, les Fleuves, & autres semblables, que les premiers hommes croyoient grossiérement être les seules causes de tout le bien, & de tout le mal qui arrive dans le monde. Mais comme le progrès de l'opinion n'a point de bornes, quand une fois on a franchi les bornes de la nature, la vénétation religieuse qu'on avoit conçue pour ces êtres, s'étendit bien-tôt avec plus de raison aux personnes qui avoient inventé le culte, & qui avoient sû le persuader. Cette vénération augmenta incessamment dans la suite des Siècles, par le respect que l'Antiquité imprime, & par le relief qu'elle donne à toutes choses: & comme les hommes ont toujours eu un panchant naturel à *imaginer les Dieux semblables à eux*, pat la raison que Cicéron explique ailleurs, (2) *que rien ne paroît si excellent à l'homme que l'homme même*, on vint peu à peu, non-seulement à diviniser les Inventeurs de ces cultes, mais encore à les confondre avec les Divinités qu'ils avoient inventées. Delà vient qu'on honoroit la même en divers endroits du Monde sous des noms differens, comme tous les Mythologistes en conviennent, parce que c'étoient les noms des illustres personnes, qui en avoient chacune introduit le culte en ces divers Païs. Il y a donc apparence, que ç'avoit

été cette Fauna, qui avoit inventé la premiére le culte de la Terre, du moins en Italie, puis qu'on l'y confondit depuis avec cette Divinité. Elle l'appella la Bonne Déesse, par excellence, avec le plus juste sujet du monde, puis qu'il n'y en a point qui fasse plus de bien aux hommes.

(1) *Vossius l. 1. de orig. & progr. Idolol.* (2) *Quia mirum, si hoc natura præscripsit, ut nihil pulchrius quam hominem putaret, eam esse causam ut Deos hominum similes putemus. De natur. Deor. l. 1.*

Quand le sexe de cette Reine n'auroit pas suffi, pour faire imaginer cette Divinité plûtôt femelle que mâle, puis qu'on les confondoit ensemble; ce qui porte des fruits, comme la Terre, a une ressemblance si naturelle avec la femme plûtôt qu'avec l'homme, qu'il n'en faudroit pas chercher d'autre raison ; & c'est aussi apparemment pourquoi les femmes étoient chargées seules de cette cérémonie, & que les hommes en étoient exclus.

Cette exclusion pouvoit bien venir aussi, de ce que la Tradition portoit, que cette dévote Reine étoit si chaste, que jamais autre que son mari ne la vit, ni ne sut son véritable nom; celui de Fauna ne lui ayant été donné dans la suite des tems, qu'à cause que son mari s'appelloit Faunus. C'étoit donc pour honorer la mémoire de sa pudeur, que ses Mystères furent interdits à tout mâle, (1) sans en excepter le Grand Pontife même chez qui on les célébroit, & qui présidoit à tous les autres : car il étoit obligé d'abandonner sa maison avant qu'on les commençât, & d'emmener avec lui tous les mâles qui y étoient, de quelque espèce qu'ils fussent. Il y a apparence que les rats étoient exceptés. On cachoit même les peintures, qui représentoient quelque animal de ce sexe (2); les Vestales y étoient appellées ; le Myrte étoit seul défendu entre toutes les plantes dont la maison devoit être ornée, parce qu'il est consacré à Venus, & la cérémonie ne commençoit qu'avec la nuit, pour plus grande assurance qu'elle ne fût vue que de ceux qui devoient la voir.

(1) *Tibul. l. 1. Propert. l. 4. Ovid. l. 3. de art. amandi.* (2) *Senec. l. 16. Epist. ad Lucilium. Velari*

lari pictura jubetur quæcumque alterius sexus imitata figuram est. Juvenal Sat. 6.

De savoir au juste en quoi elle consistoit, c'est ce que la superstitieuse Antiquité, plus fidèle à ses devoirs ridicules, que nous ne le sommes aux plus saints des nôtres, a caché à notre curiosité avec un soin si religieux, comme sa croyance l'y obligeoit, qu'on n'en sauroit rien dire de certain. Il paroît seulement, qu'on y égorgeoit, entr'autres victimes, une Truie (1); qu'on s'y servoit des feux sacrés, qu'aparemment les Vestales y aportoient; qu'on y faisoit quelque sorte de festin; qu'on ornoit le lieu du Sacrifice beaucoup plus de pampres de vigne que des autres plantes, la tête de la Statue de la Déesse étant même couverte d'un cep qu'on faisoit par dessus; & qu'on y exposoit entr'autres choses une bouteille de vin bien envelopée (2), comme le plus noble des fruits de la Terre. Mais, parce que cette liqueur n'étoit guères à l'usage des femmes, on observoit par bienséance de l'apeller du lait, & non pas du vin.

(1) *Teneræ placant abdomine porcæ. Juvenal. Sat.* 2. (2) *Plutarc. Quæst. Rom.* 20. *Ovid. Fastor. l.* 5.

Cette dévotion étoit si révérée entre toutes les autres, qu'on la nommoit par excellence les Mystères (1), comme j'ai dit (2) qu'on nommoit en Grèce ceux de Cerès, qui dans le fond étoient la même chose. Elle étoit si ancienne, qu'elle se pratiquoit déja à Rome du tems des Rois; & il étoit si défendu aux hommes d'y assister, qu'on étoit persuadé, que si quelqu'un l'eût vûe, fût-ce par mégarde, il seroit devenu aveugle aussitôt (3). Mais Clodius desabusa bien le monde de cette erreur, puis qu'il n'en voyoit pas moins clair après avoir vu ce Sacrifice; & c'est sur quoi Cicéron dit ailleurs, qu'il ne faloit pas s'étonner qu'on se fût trompé dans cette opinion, étant impossible de savoir de quelle peine les Dieux punissoient un crime, que personne n'avoit commis jusqu'alors (3).

(1) *l.* 6. *Epist.* 1. *ad Atticum.* (2) *Let. IV. Remarque dernière.* (3) *Quis ante te sacra illa vir sciens viderat, ut quisquam pœnam quæ sequeretur illud scelus scire posset? De Haruspic. resp.*

Cette Fête devoit par son institution se célébrer le premier jour de Mai ; mais il paroît d'ailleurs aussi-bien que par la datte de cette Lettre, que le tems en étoit changé, ou mal observé, puis qu'elle se faisoit quelquefois, comme celle-ci, les derniers jours de l'année. L'honnête Sacrificatrice dont le Galant prenoit si bien le tems, s'apelloit Pompeïa (*) ; elle étoit fille d'un Quintus Pompeïus Rufus, de même Maison, mais d'une autre branche que le grand Pompée, & d'une fille du Dictateur Silla. Comme cette Avanture fut d'une conséquence toute extraordinaire, j'ai cru devoir en expliquer la grièveté le plus exactement qu'il m'a été possible. Il est certain, à le bien prendre, que les suites qu'elle eut portérent le premier coup mortel à la Liberté de la République. On verra, dans ces Lettres, l'occasion qu'elle fournit à ceux qui vouloient tout bouleverser, de s'autoriser au mépris des plus saintes Loix, & l'enchainement incroyable des incidens divers & pernicieux auxquels elle donna naissance.

XIII. *Il m'est mort un aimable garçon, nommé Sositheus, qui me servoit de Lecteur, & j'en suis plus touché qu'il ne semble que je devrois l'être, &c.*] Cette sensibilité, *pour la perte d'un esclave*, paroîtra étrange à ceux que se les imaginent comme les valets de notre tems. Mais on en sera moins surpris, si l'on considére, qu'un esclave étoit alors un bien comme un autre, qu'on tâchoit de rendre le meilleur, & le plus précieux qu'on pouvoit, par tous les moyens imaginables. Lors donc que parmi le grand nombre, que les Romains en avoient du tems de Cicéron, il s'en trouvoit de bien nés, comme il étoit impossible qu'il ne s'en trouvât pas, & qu'un aussi habile homme que lui s'étoit apliqué à les élever avec tout le soin nécessaire pour en faire d'honnêtes gens, il est facile de juger quelle douleur c'étoit que d'en perdre quelqu'un de cette sorte. Pour exprimer jusqu'où alloit ce soin, il suffit de dire, que les Maîtres en prenoient autant que de leurs enfans, parce qu'ils les regardoient, aussi-bien que leurs enfans, comme des personnes dont le mérite leur apartenoit en quelque sorte, & avec qui

(*) *Sueton. in César. c. 6.*

qui ils avoient une liaison néceſſaire & perpétuelle. La ſeule difference étoit, que n'ayant pas pour les eſclaves la pernicieuſe indulgence que la nature inſpire à la plûpart des peres pour les enfans, les eſclaves étoient beaucoup mieux élevés. Il eſt viſible que c'étoit un avantage réciproque, & même plus grand en quelque ſorte du côté de l'eſclave, que du côté du Maître, puis qu'il eſt encore plus avantageux de devenir honnête homme, que d'être maître d'un honnête homme.

Mais les premiers Empereurs Chrétiens, qui abolirent les ſervitudes, ne firent pas ces conſidérations. Comme la charité, encore fervente alors, rendoit tous les Fidèles, eſclaves les uns des autres, ces bons Princes crurent ſans doute, qu'elle ſupléeroit toujours aux utilités dont l'eſclavage étoit dans le Paganiſme. Ils ne prévoyoient pas que cette divine vertu ſe dût refroidir ſi fort; & ils furent aparemment les derniers à s'en apercevoir. Car comme les Loix qui défendent la ſervitude forcée, n'empêchent pas la volontaire, quelque libres que les eſclaves devinſſent par ces Loix à l'égard du reſte du monde, l'ambition & l'intérêt exceptoient les Princes de la règle générale, & tout ce qui les aproche eſt toujours demeuré eſclave pour eux.

LETTRE TREIZIEME.

Même Année DC. XCIII. encore de Rome en Grèce.

J'AI déja reçu trois Lettres de vous; l'une par Marcus Cornélius que vous lui donnâtes, à ce que je crois, aux trois Tavernes (*I*); une autre par votre Hôte de Canuſium (*II*); & la troiſième datée du Vaiſſeau où vous vous êtes embarqué, lors qu'on venoit de lever l'ancre (*III*). Toutes trois

font fort éloquentes, écrites très-purement, avec tous les agrémens de votre politeſſe, & avec toutes les marques de votre amitié: vous ne pouviez pas m'inviter plus fortement à vous répondre; mais je ne l'ai pas fait plutôt, faute d'une commodité fidèle: car des Lettres de quelque conſéquence, font un fardeau dont peu de gens ſe chargent aujourd'hui, qui ne s'en ſoulagent en les ouvrant. Ajoûtez à cela, que je ne ſuis pas averti de tous ceux qui vont en Epire. Je compte que vous ne vous ſerez arrêté dans votre Amalthée (*IV*), que le tems néceſſaire pour vous préparer à aller ſolliciter le payement des ſommes qui vous ſont dues à Sicyone (*V* & *VI*). Je n'en ſuis pas pourtant certain, ni quand vous irez trouver Antoine, ni combien vous ſerez en Epire. Ainſi, je n'oſe confier des Lettres un peu libres, ni à des Achaïens, ni à des Epirotes. Il eſt néanmoins arrivé des choſes depuis votre départ, qui valent bien la peine d'être mandées; mais je ne veux pas les expoſer à être interceptées, ou perdues, ou vues ſeulement par quelqu'autre que vous.

Vous ſaurez premiérement, que l'on ne m'a pas fait opiner le premier (*VII*), & qu'on m'a préféré le Pacificateur des Allobroges (*VIII*); quoi que le Sénat en ait murmuré; mais pour moi, je n'en avois nul chagrin. Car cela me diſpenſe d'avoir aucun égard pour un méchant homme (*IX*), & j'en ſuis plus libre pour ſoûtenir, malgré lui, le rang que je tiens dans la République. Ajoûtez, qu'il eſt preſque auſſi honorable d'opiner le ſecond (*X*), & cela n'oblige à aucune reconnoiſſance pour le

le Conſul. Catulus (*XI*) parla après moi; & Hortenſius (*XII*), ſi vous le voulez encore ſavoir, opina le quatriéme.

Quant à ce Conſul, c'eſt un petit & méchant eſprit, chagrin, railleur, ſans rien dire de riſible, & plus plaiſant par ſa figure, que par ſes bons mots. Il ne fait rien de ſon chef, & il eſt gouverné abſolument par les Grands de ſon Parti. La République n'a aucun bien à en attendre; il ſeroit bien faché d'en faire; ni auſſi aucun mal à en craindre, parce qu'il n'en a pas la hardieſſe. Mais ſon Collégue (*XIII*) me traite fort honorablement; il aime & ſoûtient le bon Parti; auſſi ne s'accordent-ils pas bien.

Je crains que cette vilaine affaire n'ait de grandes ſuites. Vous avez ſu ſans doute, qu'on trouva un homme déguiſé en femme chez Céſar, lors qu'on y ſacrifioit pour le Peuple. Les Veſtales recommencérent le Sacrifice, & Quintus Cornificius, (*XIV*) en parla au Sénat. Je ſuis bien aiſe de vous dire que ce fut lui qui mit cette matiére ſur le tapis, de peur que vous ne croyiez que ce fût quelqu'un de nous. L'affaire a été renvoyée enſuite par les Peres aux Pontifes, qui ont jugé que c'étoit un crime. Les Conſuls l'ont propoſée après au Peuple par ordre du Sénat pour en faire informer; & Céſar a répudié ſa femme (*XV*). Le Conſul Piſon, Ami particulier de Clodius, fait tout ce qu'il peut pour faire refuſer par le Peuple cette même propoſition, qu'il lui fait par ordre du Sénat, & en faveur de la Religion. Son Collégue paroît vigoureux & ſévére juſqu'ici: mais les honnêtes gens ſont détournés par les ſupplications de Clodius de prendre connoiſſance

du fait; & cependant, il se pourvoit d'hommes de main. Moi-même, qui paroissois d'abord si implacable (*XVI*), je deviens plus traitable tous les jours; Caton (*XVII*) seul ne se relâche point. En un mot, je crains bien que la négligence des gens de bien, & la protection des méchans dans cette affaire, ne causent de grands maux à la République.

Quant à votre Ami, vous savez qui je veux dire, celui dont vous m'avez écrit, qu'il commence à me louer quand il n'ose plus me blâmer; il m'affectionne beaucoup, à ce qu'il marque, me soûtient, m'aime, me loue ouvertement pendant qu'il me porte envie en secret; mais en sorte pourtant que tout le monde s'en apperçoit. Il n'y a ni civilité, ni sincérité, ni honnêteté envers le public, dans toute sa conduite; rien de noble, rien de vigoureux, rien de franc (*XVIII*). Mais une autre fois je vous en écrirai plus en détail; car je ne suis pas encore assez bien informé de tout, & je n'ose pas confier une Lettre de matiéres si importantes au faquin qui vous porte celle-ci.

Les Préteurs n'ont pas encore tiré leurs Provinces au sort; l'affaire en est au même point où vous l'avez laissée. Je mettrai dans mon Oraison la Topographie que vous souhaitez de Misene & de Poussol (*XIX*). Je m'étois bien déja apperçû que je m'étois trompé en dattant du troisième Décembre. Pour vous dire la vérité, ce que vous louez dans mes Oraisons me plaisoit déja beaucoup, quoi que je n'osasse pas l'avouer; mais, puis que vous êtes content, je le trouve encore meilleur (*XX*) que je ne faisois. J'ai ajoûté quelque chose à celle contre Métellus

(*XXI*)

(*XXI*) ; je vous en envoyerai un exemplaire, puis que votre amitié pour moi vous a rendu curieux de Pièces d'Eloquence.

Que vous dirai-je encore ? Ce que je vous dirai ? Le Conful Meffala a auffi acheté une maifon, c'eft celle d'Autronius, trente-deux mille fept cens quarante-trois livres (*XXII*). Vous demanderez peut-être ce que cela m'importe. C'eft que je prétends que cet achat, que perfonne ne défapprouve, juftifie le mien (*XXIII*). On commence à comprendre, qu'il eft permis de fe fervir de la bourfe de fes Amis, même pour des aquifitions, quand elles font autant d'honneur que celle de Meffala & la mienne. L'affaire d'Antoine n'avance guère ; j'en ai pourtant quelque efpérance. Je vous recommande ce dont je vous ai prié. Je vous écrirai plus librement au premier jour. Le 25. Janvier fous le Confulat de Pifon & de Meffala.

REMARQUES.

I. T*Rois Tavernes*] C'étoit un lieu où les Voyageurs s'arrêtoient volontiers, entre Rome & Capoue, fur le grand chemin d'Appius, qui étoit celui de Brundufe pour aller en Grèce. Il en eft parlé aux Actes des Apôtres, Ch. 28.

II. *Vôtre hôte de Canufium.*] Ville de la Pouille fur le même chemin, au bord de la riviére d'Aufide, & près du fameux Bourg de Cannes. Le mot d'*hôte* ne veut pas dire en cet endroit un cabaretier, mais quelque habitant du lieu, chez qui Atticus avoit coûtume de loger; car il n'y avoit guère de perfonnes de condition qui fuffent réduites alors à loger dans les hôtelleries. Il eft à croire que la plus légére connoiffance, ou habitude éloignée fuffifoit, pour aller chez les gens; & il eft étrange, que cet ufage, qui eft peut-être la plus noble des charités, & qui étoit fi ordinaire

re parmi les Payens, soit si fort aboli parmi les Chrétiens, qui font une profession particuliére de cette vertu. Il semble d'abord que ce n'en seroit pas une, de l'exercer, comme les Anciens, envers des voyageurs qui ne sont pas dans l'indigence: mais on ne considére pas, que ces voyageurs, quelque riches qu'ils soient, ne peuvent guère trouver pour de l'argent en païs étranger un logement aussi commode que celui que les honnêtes gens du lieu pourroient leur donner, si c'étoit encore la coûtume; & qu'ainsi, la dépense qu'on feroit à les loger gratuitement comme autrefois, seroit, à le bien prendre, une charité aussi véritable, & aussi-bien placée, quoi qu'envers des gens riches, que la plûpart des aumônes qui se font à bien des pauvres.

III. Du Vaisseau.] *Il y a dans le Latin* phaselis, *ce qui signifioit une sorte de bâtiment à voile, & à rame, qui tenoit du vaisseau de charge, & de la galère. On croit qu'il étoit nommé de cette sorte, pour avoir été inventé à Phaselis, Ville de Pamphylie, fameuse pour avoir servi long-tems de retraite aux Corsaires. Cela feroit croire que c'étoit quelque espèce de brigantin, mais j'ai cru plus sûr de me servir du terme général de* Vaisseau.

IV. *Votre Amalthée.*] C'étoit le nom d'une maison de campagne d'Atticus, en Grèce, qu'il avoit aparemment apellée de cette sorte, pour signifier que tout y abondoit: car on sait bien que ce mot d'*Amalthée* se prend pour *abondance*; parce que c'étoit le nom d'une chévre (*) qui nourrit Jupiter de son lait, en reconnoissance de quoi il donna à l'une de ses cornes cette propriété merveilleuse d'avoir tout ce qu'on pouvoit souhaiter.

(*) *Ovid. Fast. l. 5. Diod. l. 4. c. 5. & l. 5. c. 2.*

V. Vous préparer à aller solliciter le payement des sommes, qui vous sont dues à Sicyone.] *Cicéron compare ces préparatifs d'Atticus à ceux d'un Général d'Armée qui auroit voulu assiéger cette Ville:* Cæsis apud Amaltheam tuam victimis, statim esse ad Sicyonem oppugnandam profectum. *Ce qui veut dire à la lettre;* après avoir sacrifié dans votre Amalthée, vous serez parti aussi-tôt pour aller attaquer Sicyone. *Tout le monde sait que les Généraux d'Armée de ce tems-là fai-*

soient

soient toujours des Sacrifices quand ils partoient pour quelque expédition, & Cicéron feint qu'Atticus en faisoit de même pour aller solliciter les Sicyoniens. Mais cette métaphore est tirée d'un peu trop loin, pour plaire en notre Langue, qui est délicate en figures; j'ai cru mieux faire de supprimer celle-ci & de me contenter d'en rendre le sens.

VI. *Sicyone.*] C'étoit une des plus anciennes Villes du Péloponèse dans l'Achaïe, pour ne pas dire la plus ancienne, entre Corinthe & Elis. Il en reste à peine quelques ruïnes.

VII. *L'on ne m'a pas fait opiner le premier.*] Quoi qu'il dépendît à la rigueur du premier Consul qui demandoit les opinions, de commencer par qui il lui plaisoit des Consulaires, il étoit pourtant de la bienséance, qu'il commençât par les plus considérables. Il faut que Cicéron eût opiné le premier l'année précédente en cette qualité, puis qu'il remarque, que cela ne continua pas de même celle-ci: car il rend compte ici de la premiere séance du Sénat, dans cette nouvelle année. Or cette premiére séance servoit à cet égard de règle aux autres; en sorte que le Consul observoit toute l'année en interrogeant, le même ordre qu'il avoit tenu cette premiére fois.

VIII. *La Pacificateur des Allobroges.*] C'est le Pison de qui il est parlé dans la dixième Lettre. Il avoit été Consul six ans avant celle-ci, & Cicéron l'appelle ainsi par raillerie, à cause de quelques légers mouvemens qu'il y avoit eu parmi ces Peuples, pendant qu'il avoit gouverné la Gaule Narbonnoise, dans laquelle ils étoient compris.

IX. *Un méchant homme.*] Cicéron entend par-là le Consul de cette année, qui lui avoit fait l'espèce d'affront dont il se plaint ici. Il s'appelloit *Marcus*, & étoit de la même illustre Maison *Calpurnia*, que le Pison de la Remarque précédente, & que le Gendre de Cicéron; mais il avoit été adopté par un Plébéïen, nommé *Pupius*. Il étoit fort âgé, savant en Grec, & tenoit quelque rang parmi les Orateurs. *Cic. in Brut.*

X. *Il est presque aussi honorable d'opiner le second.*] Parce

Parce qu'on favoit bien que le premier rang étoit un rang de faveur, dépendant entiérement de la volonté du Conful; au lieu que le fecond rang étoit réglé par quelque raifon qui ne dépendoit point de lui; mais je ne la fai pas affez certainement pour la dire. Il faut qu'elle fût décifive en faveur de Cicéron.

XI. *Catulus.*] Il s'appelloit *Quintus*, & étoit d'une illuftre Famille Plébéïenne nommée *Luctatia.* Il s'étoit trouvé Conful à la mort de Sylla, heureufement pour la République, qu'il fauva des attentats de fon Collègue Lépidus qui vouloit brouiller. Le Capitole ayant été brûlé depuis, c'étoit lui qui avoit la commiffion de le faire rebâtir, & qui eut l'honneur de le dédier. Il fut depuis Cenfeur, & Chef du Sénat. Il étoit très-favant en l'une & l'autre Langue; c'eft ainfi qu'on parloit en ce tems-là, & l'on n'y faifoit pas moins de cas de la Latine, quoi que vulgaire, que de la Grecque qui étoit celle des Doctes. Il étoit fils d'un des plus grands hommes de fon tems, que Marius avoit fait mourir inhumainement dans les guerres civiles, & d'une femme d'un mérite fort diftingué nommée Popilia, de qui il fit lui-même l'éloge funèbre, ce qui étoit encore alors fans exemple. Enfin, quoi qu'il paffât pour avoir été affez debauché dans fa jeuneffe, (1) c'étoit un fi grand Perfonnage, que comme il s'oppofoit à l'élection de Pompée, pour faire la guerre à Mithridate, & qu'il en alléguoit pour raifon en pleine affemblée du Peuple, (2) qu'il ne falloit pas expofer fi fouvent une vie fi néceffaire à l'Etat, fur ce qu'il demanda à ce fujet, *qui pourroit remplacer Pompée s'il venoit à y périr?* il lui fut répondu d'une commune voix: *Vous-même.*

(1) *Valer. Max. l. 6. c. 9.* (2) *pro lege Manilia.*

XII. *Hortenfius.*] C'eft le fameux Orateur de ce nom, qui s'appelloit *Quintus*, un peu plus âgé que Cicéron; car il avoit été Conful fix ans avant lui. Il étoit d'illuftre Maifon, puis qu'il comptoit un Dictateur parmi fes Ancêtres. Il avoit époufé une fœur de Catulus, de qui je viens de parler.

XIII. *Son Collègue.*] Marcus Meffala de l'ancienne

cienne & illustre Maison Patricienne des Valériens, Sabine d'origine, & qui venoit en droite ligne de Valérius, qui fut l'un des deux premiers Consuls avec le Brutus qui chassa les Rois.

XIV. *Cornificius.*] On ne sauroit dire qui étoit cet homme-là, à moins que ce ne fût celui qui disputoit le Consulat à Cicéron (*); car il est certain que ce n'étoit pas un Consulaire, puis qu'après avoir dit *que ce fut lui qui ouvrit le propos* de l'affaire de Clodius, Cicéron ajoûte, *de peur que vous ne croyiez que ce fût quelqu'un de nous;* car cela veut dire *quelqu'un* des Consulaires.

XV. *César a répudié sa femme.*] Tout le monde sait la belle réponse qu'il fit, quand il fut cité pour déposer en Justice sur cette affaire; *qu'il n'en avoit aucune connoissance.* Et comme on lui demanda là-dessus, *pourquoi donc il avoit répudié sa femme? Parce que*, dit-il, *je veux que tout ce qui m'apartient soit aussi exemt de soupçon que de crime* (†). Il comprit qu'il étoit égalemenr de sa gloire de repousser cet outrage, & de ne s'en pas expliquer. Tout autre se seroit laissé emporter par son ressentiment, au delà de ce que la bienséance permettoit, ou n'auroit pas témoigné tout le ressentiment qu'il étoit de la bien-séance qu'il témoignât. Il faloit une grande délicatesse d'esprit, pour trouver quelque tempérament entre deux devoirs si opposés; & un pouvoir bien absolu sur son cœur, pour se modérer dans une vengeance si légitime. C'étoit precisément ce qu'il y avoit de plus merveilleux dans son caractère. On le verra regner également dans toute sa conduite, jusqu'a-ce que cet Empire souverain sur lui-même l'eût élevé à l'Empire du Monde.

XVI. Si implacable] *Il y a dans le Latin* Lycurgei, *& Cicéron s'y sert de ce terme, pour exprimer sa sévérité; parce que l'Orateur Athénien de ce nom étoit si violent dans ses Harangues, qu'on disoit, qu'il trempoit sa plume dant du poison au lieu d'en-*

(*) *Let.* 10. *Rem.* 7.

(†) *Testis rogatus, negavit se quidquam comperisse, interrogatusque cur igitur repudiasset uxorem? Quoniam, inquit, meos, tam suspicione quam crimine judico carere oportere.* Sueton. in Cæs. c. 74. & Plutarc. in Cic. c. 8.

d'encre. Mais comme cet Orateur eſt beaucoup moins connu, que le Législateur Lacédémonien de même nom, j'ai trouvé à propos de ſupprimer ce nom, de peur qu'on ne s'y méprît.

XVII. *Caton.*] Son nom étoit *Marcus*, & celui de ſa Maiſon *Portia*. Elle étoit Plébéïenne, originaire de Tuſculum, & illuſtre par ſon Biſayeul le fameux Cenſeur de même nom, dont la Vie eſt auſſi dans Plutarque, Caton le Cenſeur, l'un des plus admirables hommes, s'il en faut croire Tite-Live, qui ayent jamais été, quoi qu'il aimât un peu trop le vin, & celui-ci avoit le même défaut. Ce grand Perſonnage s'étoit remarié fort vieux à la fille d'un de ſes Cliens; & celui-ci venoit de ce mariage inégal. Tout le monde ſait, que c'étoit un Stoïcien outré, fort ſingulier dans ſes habits, dans ſa maniére de vivre, & dans toute ſa conduite. On a vu dans la Lettre à Metellus, qu'il étoit Tribun du Peuple cette annéelà. *Horat. l. 3. carm. Od. 21. Senec. de Tranquill. l. 1. c. 15. Plutarc. in Caton. Utic.*

XVIII. *Votre ami: il n'y a ni civilité, ni ſincérité, ni honnêteté dans toute ſa conduite, rien de noble, rien de vigoureux, rien de franc.*] Je n'avertirois pas que c'eſt Pompée de qui il eſt parlé ici, parce qu'on aura peine à le croire, & que la ſuite pourtant le fera aſſez voir, ſi cet endroit n'étoit pas ſingulier entre ceux qui lui ſont deſavantageux dans ces Lettres. Car il y paroît qu'Atticus en faiſoit auſſi peu de cas, que Ciceron témoigne d'en faire en pluſieurs autres Lettres, puis qu'il en avoit écrit à Ciceron avec tant de mépris. Le portrait qu'on en fait ici eſt bien étrange, pour être le portrait du vainqueur de tant de Nations; mais la ſuite le juſtifiera ſi bien, qu'on ne ſauroit douter, qu'il ne ſoit tiré d'après nature. Il faut qu'il fût arrivé à Rome entre la Lettre précédente & celle-ci.

XIX. *Topographie de Miſene & de Pouſſol.*] C'eſt la deſcription de ces deux lieux. Miſéne étoit une Ville bâtie ſur une montagne de la Campanie, au bord de la Mer, ainſi nommée du Trompette d'Enée qui s'appelloit de cette ſorte, & ſe noya en cet endroit-là, s'il en faut croire Virgile. Il n'en reſte plus que quelques ruïnes. Pouſ-

ſol

ſol eſt une autre Ville de la même côte, à trois milles de Miſéne du côté de Naples, fort grande autrefois, fameuſe par ſes eaux chaudes, & bâtie dans les premiers tems, par ceux de Cumes pour leur ſervir d'Arſenal. *Strab. S. Hieron. Chronic. Euſeb. Æneïd. l. 6. & 9.*

XX. Encore meilleur.] *Je croirois me moquer du Public, ſi je m'amuſois à rendre raiſon, pourquoi j'ai traduit comme cela* ἀττικώτερα, *& non pas* plus Attique, *puis qu'il eſt viſible qu'*Attique *n'eſt mis là que pour ſignifier* bon.

XXI. *Celle contre Métellus.*] C'eſt apparemment le Diſcours qu'il ſe vante d'avoir fait en plein Sénat, dans la Lettre qu'on a vue au frere de ce Métellus.

XXII. 32743. ff.] *Puis que Cicéron n'allégue ici l'exemple de Meſſala, qu'afin de montrer qu'il eſt permis d'emprunter pour acheter, & non pas afin de faire voir, comme Caſaubon le ſuppoſe gratuitement, que la maiſon de Meſſala coûtoit plus que la ſienne, je ne ſai comment ce grand Critique a oſé changer ce chiffre comme il a fait, contre toutes les Éditions, pour trouver de la proportion entre le prix de ces deux maiſons. Car encore que la ſomme empruntée par Meſſala pour ſon achat ne ſeroit pas à beaucoup près auſſi grande, que celle que Ciceron avoit empruntée pour le ſien, pour peu que celle que Meſſala emprunta fût conſidérable, Cicéron ne laiſſoit pas de prouver toujours ce qu'il prétendoit; ſavoir, qu'il eſt permis d'emprunter pour acheter. Ainſi il eſt peu néceſſaire de ſe tourmenter, comme Caſaubon, pour trouver de la proportion entre ces deux ſommes.*

XXIII. *Cet achat que perſonne ne déſapprouve juſtifie le mien.*] Outre l'énormité du prix qu'avoit coûté la maiſon de Ciceron (1), & le reproche qu'il fait entendre ici qui lui étoit commun avec Meſſala d'avoir emprunté pour acheter, quand il ajoûte, *même pour des aquiſitions;* il y en avoit encore un autre tout particulier contre lui, dont il ne parle, ni ici, ni ailleurs, ſoit qu'il le mépriſât, ou qu'il fût bien aiſe de le diſſimuler. C'eſt qu'il avoit emprunté près des deux tiers de cette ſomme d'un Accuſé qu'il défendoit en Jugement; ce qui n'étoit pas permis

mis réguliérement; car on prétendoit, que ceux qui defendoient les accusés n'y devoient être portés que par la seule gloire de protéger l'innocence. Cet emprunt étoit vrai, & qu'il le fit le plus secrettement qu'il lui fût possible; mais le bruit ne laissa pas de s'en répandre: & comme les Accusateurs voulurent le lui reprocher, il nia, non seulement d'avoir rien emprunté, mais même de vouloir rien acheter; ce qui n'est pas le plus bel endroit de sa vie. Tant la corruption étoit montée à un haut point au tems de ces Lettres, puis qu'elle avoit gagné jusqu'aux parties nobles de la République. Car il ne laissa pas d'acheter après cela, contre sa parole; & ses ennemis le lui ayant reproché en plein Sénat, il se moqua d'eux en disant, qu'un habile aquéreur n'avouoit jamais les achats qu'il vouloit faire, de peur de s'attirer des enchérisseurs.

Mais de qui qu'il eût emprunté pour acheter, l'exemple même de Messala qu'il allégue si curieusement, suffit pour faire voir, que c'étoit une chose fort desaprouvée. Le vieux Caton, qui défendoit si sévérement toute sorte d'achats, n'auroit pas pardonné cette maniére d'aquérir (3), encore moins Caton l'Africain, qui aimoit si peu à acheter, que lui étant mort un Esclave de cinq qu'il avoit menés seulement dans son Ambassade d'Orient, la plus glorieuse qui fut jamais, il aima mieux se contenter de quatre, jusqu'a-ce qu'il en eût fait venir un autre de Rome, que de l'acheter sur les lieux.

(1) *Ep. 6. l. 5. ad Famil.* (2) *Aul. Gell. l.* 12. (3) *Athen. l. 6. c. 8. & Plutarc. in Apophtheg.*



LET

LETTRE QUATORZIEME.

Même Année DC. XCII. & toujours de Rome en Grèce.

JE ne sai si je ne devrois point avoir honte, de vous dire à quel point je suis occupé. Cependant, il est vrai que je le suis si fort, qu'à peine ai-je le tems de vous écrire cette petite Lettre; encore faut-il que je le dérobe à des affaires fort pressantes.

Je vous ai déja mandé, quelle fut la première harangue de Pompée au Sénat (*I*), peu consolante pour les mécontens, n'allant point au but des scélérats, de nulle satisfaction pour les riches, & sans dignité au jugement des gens de bien. Cela fut donc d'un grand froid. Aussi-tôt après, un étourdi de Tribun, nommé Fufius (*II*), le présenta au Peuple à l'instigation du Consul Pison. L'Assemblée se tenoit dans le Cirque de Flaminius (*III*), où il y avoit ce jour-là même une grande Foire. Ce Tribun lui demanda devant tout le monde s'il étoit d'avis que le Préteur choisît des Commissaires avec lesquels ce même Préteur jugeroit du sacrilège de Clodius (*IV*), ainsi que le Sénat l'avoit arrêté. Sur cette demande, Pompée parla hautement en faveur des Grands, & répondit fort au long, que l'autorité des Peres lui sembloit, & lui avoit toujours semblé, très-grande en toutes choses. Ensuite, le Consul Messala lui demanda en plein Sénat ce qu'il pensoit de ce Sacrilège, & de la proposition qu'on avoit faite au Peuple

ple d'en faire justice. Il répondit encore en louant tout ce que le Sénat avoit arrêté ; mais sans rien particulariser. Puis s'étant assis près de moi, il me dit, qu'il croyoit s'être suffisamment expliqué par cette réponse, sur ce que j'avois fait dans mon Consulat (*V*). Sur cela, Crassus voyant que la Compagnie louoit Pompée, parce qu'elle comprit en effet, que de la maniére qu'il avoit parlé, il approuvoit ce que j'avois fait; Crassus, dis-je, se leva, & en parla aussi avec beaucoup d'éloquence, jusqu'à dire: Qu'il croyoit m'avoir obligation de ce qu'il étoit encore Sénateur, Citoyen, & libre ; enfin de ce qu'il vivoit encore; qu'autant de fois qu'il voyoit sa femme, sa Maison, sa Patrie, autant de fois il voyoit mes bienfaits. Enfin, il traita avec beaucoup de gravité tout ce lieu commun sur le fer & la flamme dont j'ai sauvé Rome, que j'ai coûtume de traiter dans mes Oraisons, dont vous êtes le souverain Critique (*VI*); vous savez de combien de maniéres, & avec quels ornemens.

J'étois, comme je vous ai dit, assis tout proche de Pompée. Je connus qu'il ne pouvoit comprendre, si c'étoit, que Crassus voulût se faire un mérite près de moi, en me rendant la justice que lui-même n'avoit pas voulu me rendre; ou que j'eusse fait d'assez grandes choses pour mériter d'être louées avec l'applaudissement du Sénat, par un homme sur-tout comme Crassus, qui avoit d'autant moins sujet de le faire, que j'ai toujours loué Pompée à son désavantage (*VII*).

Cette rencontre m'a lié beaucoup avec Crassus. Je ne laissai pas de recevoir les louanges obscures que Pompée me donnoit, d'aussi

d'aussi bonne grace, que s'il me les eût données ouvertement. Mais, quand ce fut à moi de parler, bon Dieu (*VIII*), comment me fis-je valoir devant lui, qui ne m'avoit jamais entendu sur cette matiére? Si jamais ma Rhétorique m'a rendu service, ce fut bien alors: en un mot, je parlai bien haut. Comme mon sujet étoit sur la sagesse du Sénat, sur la bonne intelligence qui avoit paru dans l'Ordre des Chevaliers, sur le consentement unanime de l'Italie, sur les restes de la Conjuration dissipés, sur l'abondance & la tranquilité rétablies, vous reconnoissez mes exclamations ordinaires sur cette matiére (*IX*). Elles furent si grandes, que je ne daigne pas vous les raporter, parce qu'il me semble que vous les devez avoir entendues d'où vous êtes.

Ainsi vont les affaires à Rome. Le Sénat est un second Areopage (*X*); rien de plus ferme, de plus sévére, & de plus vigoureux. Car le jour étant venu, que la proposition faite au Peuple par l'ordre du Sénat devoit être approuvée, une troupe de jeunes gens à poil folet, dévoués autrefois à Catilina, & à la tête desquels étoit cette pucelle de Curion (*XI*), alloit & venoit, & se tourmentoit beaucoup pour obliger le Peuple à refuser. Le Consul Pison lui-même, qui avoit fait la proposition, étoit le premier à dissuader qu'on la reçût; les coupe-jarrets de Clodius s'étoient emparés des tables où l'on donne les suffrages (*XII*), & l'on ne fournissoit à ceux qui les devoient donner, que les bulletins qui marquent le refus: lors que voici Caton qui accourt, & qui monte sur la Tribune aux Harangues, d'où il maltraita cruellement le

Conſul Piſon; ſi l'on doit appeller mauvais traitement des reproches, également remplis de gravité, d'autorité, & d'utilité. Notre Ami Hortenſius s'y rendit auſſi; & pluſieurs autres gens de bien, entre leſquels Favonius ſe ſignala particuliérement (*XIII*). Ce concours de gens de conſéquence rompit l'Aſſemblée du Peuple, & le Sénat fut mandé en même tems. Il ſe trouva fort nombreux. Malgré le Conſul Piſon, & les baſſeſſes de Clodius, qui ſe jettoit aux pieds de tous les Sénateurs l'un après l'autre, il fut arrêté, qu'on exhorteroit le Peuple à autoriſer la propoſition qu'on lui avoit faite. Quinze voix furent avec Curion pour la négative; mais il y en eut bien quatre cens d'avis contraire, & la choſe paſſa de la ſorte.

Le Tribun Fuſius ſe retira pour le coup, & Clodius ſe mit là-deſſus à haranguer le Peuple pitoyablement, & à déchirer de toute ſa force Lucullus, Hortenſius, Caïus Piſon, & Meſſala. Pour moi, il ſe contentoit de me reprocher, *que j'avois toujours tout découvert* (*XIV*). Le Sénat a déclaré que l'on ne parleroit, ni des Provinces des Préteurs, ni des Ambaſſades, ni de quoi que ce fût, que le Peuple n'eût paſſé cette Affaire là (*XV*). Voilà pour ce qui regarde l'Etat.

Mais il faut vous dire encore une choſe dont je ne me ferois jamais défié. Le Conſul Meſſala eſt un fort brave homme, ferme, courageux, & réfléchiſſant; faiſant profeſſion de me louer, de m'aimer, & même de m'imiter. Mais pour ſon Collègue, on peut dire de lui, qu'il ſeroit beaucoup plus vicieux, s'il avoit un vice de moins: c'eſt ſa pareſſe, & ſon aſſoupiſſement continuel que j'en-

j'entends, qui, heureusement pour la République, le rendent mal-habile, & incapable d'agir; quoi que d'ailleurs si mal intentionné, qu'il commença à haïr Pompée, dès qu'il l'entendit louer le Sénat. Aussi tous les gens de bien se sont étrangement détachés de lui. Ce qu'il en a fait n'est pas tant par amitié pour Clodius, que par inclination naturelle pour les mauvaises cabales, & pour les méchantes affaires. Mais par bonheur, il ne se trouve en Magistrature personne que Fusius qui lui ressemble. A cela près, tous nos Tribuns ont de la probité, & Cornutus en particulier est un petit Caton.

Que voulez-vous savoir de plus? mes affaires particuliéres? Antoine m'a payé à la fin. Songez à exécuter ce dont vous êtes chargé. Mon frere, qui a acheté cinquante-quatre mille trois cens soixante & quinze livres les deux parts qu'il n'avoit pas aux Bâtimens d'Argiletum (*XVI*), cherche à vendre son bien de Tusculum, pour acheter encore, s'il peut, la maison de Pacilius. Il faut vous raccommoder avec Luccéïus (*XVII*): je le verrai pour cela. On l'en presse beaucoup; je m'y employerai de nouveau comme il faut. Apprenez-moi au plutôt où vous êtes, ce que vous faites, & comment vont vos affaires. Le treizième Février.

REMARQUES.

I. JE vous ai déja mandé quelle fut la premiére Harangue de Pompée.] *Il faut donc qu'il nous manque quelque Lettre avant celle-ci, puis qu'il n'est rien dit de cette Harangue dans la précédente, qui est la seule qui soit écrite depuis l'arrivée de ce Conquérant à Rome; à moins que Cicéron n'ait vou-*

lu parler de cette Harangue au cinquième article de cette précédente, où il parle aussi mal de Pompée, qu'ici.

II. *Fusius.*] C'étoit un homme de famille Plébéïenne fort obscure, nommé *Quintus*, & surnommé *Calenus*, qui se rendit illustre par de mauvaises voies, & principalement par l'inimitié de Cicéron, comme on verra dans la suite.

III. *Cirque de Flaminius.*] C'étoit une grande Place environnée, comme les autres Cirques, de plusieurs rangs de bancs l'un sur l'autre, de galeries, de portiques, de boutiques, & d'autres bâtimens. Celle-ci portoit le nom du Consul qui l'avoit faite, & de qui j'ai déja parlé au sujet du grand chemin de même nom. Le Sénat s'y assembloit souvent en descendant du Capitole; elle étoit affectée à la célébration de quelques Jeux (*) comme les Apollinaires, & les Equestres, & aux Assemblées du Peuple par Tribus, ce qui étoit la maniére la plus générale de l'assembler, puis que les trente-cinq Tribus comprenoient avec les Habitans de la Ville, tous les Peuples de l'Italie qui y étoient agrégés, comme je l'ai déja marqué plusieurs fois. Il faut bien que l'on n'observât plus l'ancienne formalité, que ceux qui devoient triompher ne pouvoient point entrer dans la Ville avant qu'ils y entrassent en Triomphe, puis que Pompée, qui ne triompha que les deux derniers jours de Septembre de cette année, harangua en Février dans ce Cirque, qui étoit constamment dans la Ville fort près du Capitole; quoi que Casaubon soûtienne le contraire, trompé par cette coutume. Ciceron remarque encore ici une autre inobservation de l'ancien usage par le Tribun dont il parle, qui fit donner audience à Pompée, en ce qu'il étoit défendu réguliérement de traiter en public avec le Peuple les jours de Foire, comme étoit celui-ci, de quelque affaire que ce fût. Mais on commençoit depuis quelque tems à ne plus observer cette défense, aussi-bien que beaucoup d'autres.

IV.

(*) *Tit. Liv. l. 27. Plut. in Marcel. Bartholomæus Marlianus, l. 6. c. 3. Topographia Urbis Romæ.*

IV. *Le Préteur choisit les Commissaires.*] La coûtume étoit de tirer au sort les Juges qui devoient servir d'Assesseurs au Préteur, & avec lesquels il jugeoit les Causes: car il n'y avoit que lui de Juge nécessaire. Mais cette coûtume n'empêchoit pas que le Sénat ne lui donnât quelquefois pouvoir de choisir tels Assesseurs qu'il lui plaisoit, au lieu de les tirer au sort. Il est à croire, que les Peres n'avoient pas favorisé Clodius en donnant ce pouvoir au Préteur qui présidoit à son Jugement, puis que le Tribun dont il est parlé ici, Ami intime de Clodius, auroit mieux aimé courir le hazard du sort dans le choix des Assesseurs, que de laisser ce choix à la disposition de ce Préteur.

V. *Il croyoit s'être suffisamment expliqué sur ce que j'avois fait dans mon Consulat;*] quoi qu'il n'en eût pas dit le mot, mais seulement loué le Sénat en général; parce que c'étoit une chose connue, que Ciceron n'avoit rien fait dans son Consulat que par ordre du Sénat.

VI. *Le Souverain Critique.*] Je ne daigne presque pas faire remarquer, que je me suis servi de cette périphrase au lieu de mettre l'*Aristarque*, comme il y a dans le Latin, parce que c'est la même chose, & que tout le monde ne sait pas, qu'Aristarque étoit un célèbre Grammairien d'Alexandrie, Précepteur de Ptolomée Lathure, & si bon Critique, qu'on se raportoit entiérement à lui pour distinguer les véritables Vers d'Homére d'avec les supposés. *l.* 3. *ep.* 7. *ad Famil. Suid. &c.*

VII. *J'ai toujours loué Pompée à son desavantage.*] C'est principalement dans l'Oraison *pro lege Manilia*, où Ciceron attribue, presque ridiculement, à Pompée tout l'honneur de la guerre des Esclaves, pour le relever davantage devant le Peuple, quoi que tout le monde sût, que Crassus avoit presque achevé de la terminer, quand Pompée y arriva.

VIII. *Lui qui ne m'avoit jamais entendu sur cette matiére.*] Parce que Pompée ne faisoit que d'arriver d'Asie, & que les affaires dont Ciceron entend parler s'étoient passées en son absence.

IX. *Vous connoissez mes exclamations, &c.*] Si jamais

mais la prévention ordinaire aux Commentateurs pouvoit être digne d'excuse, ce seroit assurément celle qu'on auroit pour Ciceron. Qui pourroit voir d'un œil indifférent la variété admirable de ses Ecrits, leur excellence égale en tout genre, l'attrait inexpliquable attaché à toutes ses paroles, & la facilité miraculeuse de son génie, facilité si sensible, qu'elle se communique en quelque sorte à ses Lecteurs, & leur fait entendre les choses aussi aisément qu'il les a dites? Ces talens prodigieux, joints à la splendeur de sa vie, & à la gloire de sa mort, l'une des plus belles, sans contredit, dont il y ait mémoire, composent une idée si haute & si aimable pour qui se connoit en vraye grandeur, qu'elle absorbe tout ce qu'il peut y avoir de moins estimable dans son caractère, & dans ses Ouvrages; & que ce seroit une fort mauvaise marque à un Commentateur, qui a occasion de le considérer de près, de n'avoir point de peine à ne se prévenir pas en sa faveur.

Mais comme, plus une tentation est raisonnable, plus on doit se défier de soi-même, si on veut s'en défendre; & comme on ne sauroit rendre à la Vérité d'hommage plus digne d'elle qu'en la faisant triompher des préjugés les plus spécieux; je ne me suis rien proposé plus fortement en entreprenant ces Remarques, que de rendre une justice exacte à mon Auteur, autant que j'en serois capable; & cette justice sera d'autant plus rigoureuse, que la partie que je traite de ses Ecrits, est celle qui le montre le plus à nud, & qui découvre ses sentimens les plus secrets, & ses foiblesses les plus cachées.

On a vu un essai de cette maniére impitoyable de le juger, dans la derniére Remarque sur la Lettre précédente, au sujet du mensonge qu'il dit, sur le dessein d'acheter sa maison. J'ai bien voulu mettre sa faute en évidence, quoi que cela fût peu nécessaire pour l'intelligence de ce qu'il écrit, afin de ne rien laisser ignorer de ce qui est essentiel aux choses dont il parle, & dont on prendroit une fausse idée, si l'on n'en savoit que ce qu'il en dit. Tel étoit l'achat de cette maison, auquel on auroit cru naturellement,

qu'il

qu'il n'y avoit rien à redire que d'en avoir emprunté le prix, si je n'avois pas averti qu'on le blâmoit de plus d'avoir emprunté d'un Accusé qu'il avoit à défendre; & que ce blâme étoit si juste, qu'il fut contraint de nier le fait, tout véritable qu'il étoit, ne pouvant le soûtenir.

Mais, parce que je ne flate pas, il ne faut pas s'attendre que je tombe dans l'excès contraire à la flaterie, qui seroit beaucoup moins à excuser, & que je l'abandonne à tous les jugemens déraisonnables qu'on a faits de lui. Je le justifierai avec la même liberté que je le blâme: peut-être n'y serai-je pas moins heureux; & j'ai sujet de croire, que ce que j'avancerai en sa faveur aura plus de poids dans l'esprit des Lecteurs équitables, que si je voulois le justifier indiffetemment sur toutes choses.

Le reproche qu'on lui fait le plus communément, c'est celui de s'être trop vanté; &, dans le vrai, à n'en juger que par ses Actions publiques, comme ceux qui le blâment en jugent, il seroit difficile de n'être pas de leur avis. Mais s'il y a des cas, comme il y en a sans doute, où un homme d'Etat peut avoir de bonnes raisons de se donner des airs de vanité en public; avant que de prononcer contre Ciceron, sur ceux qu'il s'est donné dans ses Oraisons, il faut examiner s'il n'étoit point dans ce cas-là. Or il est évident par ces Lettres, qu'il y étoit, si jamais homme y fut; & que si son panchant le portoit à se vanter, jamais passion ne se satisfit avec tant de raison que la sienne.

On y verra, comment son autorité fut presque le dernier, & le seul appui de la Liberté mourante: Que sans autres armes que la parole, il fit plus de peine à ceux qui opprimérent la République, que ne leur en firent ceux qui la défendoient avec des Armées innombrables: Que tout ce qu'il y avoit de Citoyens de son rang, & de son mérite, qui pouvoient s'opposer avec lui à la Tyrannie, comme Catulus, Hortensius, Lucullus, Métellus, & quelques autres, moururent avant que les choses en vinssent aux extrémités. De sorte que le bon Parti demeura presque sans autre appui considérable, à lui près, que Caton

& Pompée; deux hommes de qui la conduite fit également pitié à tout le monde, à leurs amis, & à leurs ennemis.

Dans une conjonĉture si importante, & si délicate, persuadé comme il étoit avec raison, que son autorité étoit d'une conséquence extrême à la République, se considérant nécessairement comme son plus ferme rempart, & en portant, pour ainsi dire, tout le poids, étoit-il question de modestie, & pouvoit-il sans perfidie manquer à se faire valoir de toutes les maniéres ? Quand ce n'eût été que pour s'animer, & pour s'affermir lui-même, afin de ne pas ployer sous un fardeau si pesant.

Il étoit donc nécessaire qu'il parlât de lui-même aussi magnifiquement qu'il faisoit quelquefois. Tout ce qu'on peut dire, est qu'il le faisoit autant par vanité, que par raison; mais il est difficile d'avoir cette pensée, si l'on considère de quelle maniére il raporte dans cette Lettre un Discours qu'il avoit fait à sa louange. On ne sauroit douter, comme il le représente, que ce ne fût un des plus forts de cette nature qu'il ait jamais tenus, & qu'il ne le fût plus qu'aucun de ceux qui nous restent dans ses Oraisons. Ainsi, s'il y en a un qui dût avoit toutes les marques d'emportement, qui sont naturelles aux échapées de vanité qui viennent de l'abondance du cœur, ce seroit assurément celui-ci. Or il en reconnoît lui-même l'excès en l'écrivant à son meilleur Ami, & il est le premier à s'en moquer, tant il en sent le ridicule. *Vous connoissez*, lui dit-il, *mes exclamations ordinaires sur cette matiére : elles furent si grandes, que je ne daigne pas vous les rapporter ; parce qu'il me semble, que vous les devez avoir entendues d'où vous êtes.*

Ce n'est point là le langage des passions; elles ne trouvent jamais excessif tout ce qu'elles font pour se satisfaire. Comme elles sont violentes, elles n'ont garde de plaisanter jamais sur les efforts qu'elles se donnent, quelque ridicules qu'ils puissent être. Sur-tout, s'il y a dans toute la Morale, une passion qui soit incapable de ce retour sur elle-même, c'est sans doute l'Orgueil. Toutes les autres se font sentir au cœur pour ce qu'elles sont,

ſont, & l'eſprit ne ſauroit les méconnoitre un ſeul moment pour paſſions Un amant, un vindicatif, un avare, un homme en colère, croyent bien leur ſentiment raiſonnable; mais il faudroit qu'ils ſortiſſent d'eux-mêmes, pour ignorer un ſeul inſtant que ce ſentiment, tout raiſonnable qu'ils le croyent, eſt une paſſion, & qu'ils en ſont émûs. Ainſi, il n'eſt pas abſolument impoſſible, que dans quelques intervalles de lumière, ou de laſſitude, leur eſprit puiſſe rendre quelque juſtice à leur cœur, qu'ils puiſſent ſentir le ridicule des excès où la paſſion les a tranſportés.

Mais il n'en eſt pas de même d'un orgueilleux. Comme la vanité eſt un ſentiment de ſens froid, il croit que c'eſt un pur effet de ſon diſcernement; qu'il ne fait que ſe rendre juſtice: Il ne ſe défie point de ce qu'il penſe, quand il ouvre les yeux ſur ſon mérite, parce qu'il ne ſe ſent agité d'aucun mouvement violent, comme ſont les mouvemens des autres paſſions. S'il a quelque légére émotion à cette vue, c'en eſt un effet bien naturel. C'eſt une juſte complaiſance dont il eſt touché pour ce qui lui paroit eſtimable en lui-même: mais il ne ſauroit jamais lui tomber dans l'eſprit, qu'il ait cette complaiſance pour des perfections qui n'y ſont pas; qu'elle lui faſſe prendre des défauts pour de bonnes qualités, ou des avantages fort légers pour des talens extraordinaires A plus forte raiſon eſt-il incapable de trouver ridicules les excès, où cette bonne opinion qu'il a de lui-même le fait emporter. D'où je conclus, que s'il traite, comme Cicéron, ces excès de ridicules, s'il les reconnoît pour excès, il faut qu'il s'y ſoit porté par raiſon, & non par paſſion.

Et il ne faut que deſcendre dans le particulier, & conſidérer l'état où Cicéron étoit au tems de cette Lettre, pour achever de s'en convaincre. On a vu, par celle qu'il écrivit à Pompée, l'ingrate diſpoſition dans laquelle ce Conquérant revenoit à Rome à ſon égard. Cependant, la réputation de Pompée étoit alors montée au plus haut point où elle fût jamais. Cicéron, qui ſavoit la conſéquence des exécutions ſanglantes qu'il avoit faites dans ſon Conſulat, ſentoit venir de loin la tem-

tempête qui le terrassa trois ans après. L'amitié de Pompée lui étoit nécessaire pour conjurer cet orage ; &, puis que tout ce qu'il avoit fait pour la mériter ne suffisoit pas, il ne lui restoit que de payer de hauteur, & de faire voir, comme il fit, à Pompée, par le Discours dont il parle en cet endroit, que les choses qu'il avoit faites dans son Consulat étoient tout autrement importantes, & éclatantes, que Pompée ne pensoit ; & telles enfin que Cicéron les lui avoit représentées dans la Lettre qu'il lui avoit écrite en Asie Qu'ainsi, la considération où elles l'avoient mis étoit si grande, que Pompée, tout *grand* qu'il étoit, ne devoit pas prétendre de l'effacer avec ses victoires Asiatiques; & qu'il étoit au contraire de son intérêt, d'être aussi étroitement lié que jamais avec Cicéron, & de faire par politique ce qu'il auroit du faire par reconnoissance.

X. *Aréopage.*] Tout le monde sait, que c'étoit le Sénat d'Athènes. L'origine en étoit si ancienne, qu'on croyoit, qu'il avoit été établi pour juger entre Mars & Neptune, sur ce que Mars avoit tué un fils de Neptune qui avoit violé sa fille; de quoi il fut absous par douze autres grands Dieux, qui furent Juges en cette Cause. Les Plaidoiers sont dans (1) Libanius. Depuis, Céphale fut banni par le même Tribunal, pour avoir tué d'un dard sa femme Procris, fille d'Erechthée Roi d'Athènes, quoi qu'il l'eût fait par mégarde. Dedale, qui avoit jetté son Eléve, fils de sa sœur, du haut en bas du Château d'Athènes, y fut aussi condamné, & contraint de s'enfuir en Créte vers Minos. Mais Oreste (2), plus heureux, y fut absous quelque tems après du meurtre de sa mere. *Apollodor. l.* 3.

(1) *Orat.* 22. & 23. *Pausanias in Atticis.* (2) *Æschyl. in Eumenid.*

XI *Cette Pucelle de Curion.*] Il entend parler d'un jeune homme d'illustre Maison Plébéienne, de grand cœur, & de grand esprit; mais de mœurs fort débordées, dont le pere, de qui il est parlé quelques lignes plus bas, s'appelloit comme lui *Caius Scribonius Curio*, avoit été Consul, & triomphé quinze ans auparavant.

XII. *Table où l'on donne les suffrages.*] Parce qu'el-

qu'elles étoient fort hautes, & fort étroites, on les appelloit en Latin *des Ponts, Pontes.* On mettoit dessus, les corbeilles, ou coffres, dans lesquels on jettoit les bulletins. On donnoit deux de ces Bulletins à chaque Citoyen; l'un qui avoit une marque pour approuver, & c'étoit la premiére Lettre de ces deux mots *uti rogas*, qui veulent proprement dire *soit fait*: & un autre pour refuser, qui étoit aussi marqué de la premiére Lettre du mot *antiquo*, qui veut dire, *j'abolis*, & métaphoriquement dans cette occasion, *je casse, je rejette.*

XIII. *Favonius.*] C'étoit un homme de naissance peu connue, nommé *Marcus*, qui se rendit recommandable, & qui s'attira l'amitié & la protection de Caton, en affectant de l'imiter dans les choses où il étoit le moins à imiter, comme dans les plus estimables.

XIV. *Que j'avois toujours tout découvert.*] Voyez la deuxième Remarque sur la Lettre à Antoine.

XV. *Le Sénat a déclaré qu'on ne parleroit, ni des Provinces des Préteurs, ni des Ambassades, que le Peuple n'eût passé cetté Affaire-là.*] On verra pourtant dans la Lettre suivante, que le Sénat ne laissa pas de distribuer les Provinces avant que cette Affaire fût terminée. Quant aux *Ambassades*, c'est que le mois de Février, qui est le tems de cette Lettre, étoit particuliérement affecté à les expédier.

XVI. *Argiletum.*] C'étoit un quartier de Rome tout contre le Mont Palatin, où il y avoit force boutiques d'Artisans, & sur tout de Libraires. *Martial. l.* 1. *epig.* 118. *Servius in* 8. *Æneid.*, *&c.*

XVII. Il faut vous raccommoder avec Lucceïus. Je le verrai pour cela; on l'en presse beaucoup; Je m'y employerai de nouveau comme il faut.] *C'est ainsi que j'ai traduit en lisant selon les anciennes Editions;* videro hominem, valde petitur, renavabo operam. *Les plus habiles Commentateurs, & ceux dont j'ai tiré le plus de secours aiment mieux lire* video hominem valde petiturire, navabo operam. *Mais je ne sai, si l'ambition de trouver un mot extraordinaire n'a point de part à leur sentiment. Pour moi, j'avoue, que je ne comprens pas.*

 après

après ce qu'on a vu dans les premiéres Lettres, de la résistance invincible de Lucceius à se raccommoder avec Atticus, comment on peut préférer une Leçon qui porte tout le contraire, à une autre, dont le sens est conforme à tout ce qui a été dit précédemment sur cette brouillerie. Je comprens encore moins, comment on peut accorder navabo operam, *dont ces Commentateurs conviennent, avec leur opinion. Comment Cicéron pouvoit-il écrire à Atticus;* Je ferai tous mes efforts pour vous raccommoder avec Lucceïus, *si c'étoit Lucceius qui souhaitoit passionnément ce raccommodement, comme ils prétendent que le mot* petiturire *le signifie, dans la Leçon qu'il leur plaît de suivre?*

LETTRE QUINZIEME.

Même année DC. XCII. & toujours de Rome en Grèce.

VOUS avez su que le (*I*) Gouvernement de l'Asie est échu par le sort à mon cher frere Quintus; car je ne doute pas, que vous ne l'ayiez plutôt appris par le bruit public, que par nos Lettres. Cela étant, avides de gloire comme nous l'avons toujours été, passionnés reconnus pour la Nation Grecque (*II*), chargés d'ailleurs de tant d'inimitiés que nous nous sommes attirées pour la République; voyez quelle réputation nous avons à soûtenir, & faites (*III*) en sorte, par vos soins, que ce nouvel Emploi nous attire la louange, & la bien-veillance de tout le monde. Je vous écrirai plus amplement sur ce sujet par mon frere même (*IV*). Mandez-moi ce que vous avez fait sur mes commissions, & sur votre affaire; car (*V*) je n'ai rien reçu de

de vous depuis votre départ de Brundufe. J'ai une grande impatience d'apprendre de vos nouvelles. Le quinzième Mars.

REMARQUES.

I. *GOuvernement de l'Asie.*] Mineure dont les Romains étoient maitres depuis la défaite du grand Antiochus. Elle étoit échue au frere de Cicéron, en conféquence de la Préture qu'il avoit exercée à Rome l'année précédente. Comme cette Province étoit entiérement paifible, elle n'étoit deftinée qu'à des Préteurs; car celles qui étoient fujettes à la guerre, comme la Gaule, la Macédoine, la Syrie, l'Illyrie, & quelques autres, étoient réfervées pour les Confuls, ainfi que je l'ai déja dit.

II. *Paffionnés pour la Nation Grecque.*] Tout le monde fait, qu'outre la Grèce proprement dite, qui eft le Peloponéfe, & tous les Païs depuis l'Ifthme jufqu'à l'Epire, la Macédoine & la Thrace, avec les Ifles adjacentes, on comprenoit auffi moins proprement fous le nom de Grèce toute la Côte de l'Afie Mineure; parce que les Villes célebres dont elle étoit femée avoient toutes été fondées par des Colonies de Grecs, qui y avoient porté leur Langage & leur Religion.

III. *Faites en forte que par vos foins. &c*] C'eft que Quintus Cicéron s'étoit déclaré, qu'il faifoit fon Beau-frere Atticus fon Lieutenant, & Cicéron comptoit beaucoup là-deffus pour régler la conduite de fon frere, qui tout brave, tout favant, & tout homme de bien qu'il étoit, ainfi qu'il paroît par la fuite de ces Lettres, & par les Commentaires de Céfar, fous qui il fit la guerre en Gaule, auroit eu befoin lui-même d'un Gouverneur.

IV. *Je vous écrirai par mon frere même.*] Comme la Grèce, où étoit Atticus, étoit fur le chemin de l'Afie, où Quintus devoit aller, Cicéron comptoit, que Quintus prendroit Atticus en paffant, pour l'emmener avec lui.

V. *Je n'ai rien reçu de vous depuis votre départ de Brundufe.*] C'eft depuis la troifieme Lettre

d'Atticus, qu'il a accuſée au commencement de la 13. des ſiennes, & qui étoit dattée *du Vaiſſeau comme on venoit de lever l'ancre.*

LETTRE SEIZIEME.

Encore de Rome en Grèce, vers la fin de Mai de la même Année DC. XCII.

VOUS me demandez ce qui s'eſt paſſé dans ce Jugement qui a ſurpris tout le monde, & enſuite d'où vient que je m'en ſuis moins tourmenté que de coûtume? Je répondrai, ſuivant la méthode d'Homére (*I*), à votre derniére demande avant qu'à la premiére.

Tant qu'il y a eu lieu de ſoûtenir l'autorité du Sénat, j'ai combattu avec tant de force, que j'ai été ſuivi & applaudi de tout le monde. Si jamais je vous ai paru hardi dans les Affaires publiques, vous m'auriez admiré dans celle-ci. Car lors que Clodius (*II*) s'eſt retiré devers le Peuple, & qu'afin de me rendre odieux il a rejetté ſur moi dans ſes Harangues toute la pourſuite qui ſe faiſoit contre lui, quels aſſauts, grand Dieu! n'ai-je point ſoûtenus, & quels ravages n'ai-je pas faits! Avec quelle furie me ſuis-je jetté ſur Piſon (*III*), ſur Curion, & ſur toute la ſequelle? Comment ai-je inſulté à la légéreté des vieillards, & au déréglement des jeunes gens de cette Cabale? Que je meure, ſi je ne vous ai ſouvent ſouhaité, autant pour être témoin de mes exploits, que pour me régler par vos conſeils!

Mais

Mais depuis qu'Hortenſius ſe fut aviſé de faire propoſer l'affaire de Clodius par le Tribun Fuſius au Peuple, en forme de Loi ſur la Religion; propoſition (*IV*), qui ne différoit de celle du Sénat, qu'en ce qu'elle remettoit le choix des Juges au hazard, & c'étoit tout: quand, dis-je, Hortenſius eut emporté, qu'on tourneroit l'affaire de cette ſorte; perſuadant aux autres, comme il étoit perſuadé lui-même, que Clodius ne pouvoit échapper, quelques Juges qu'il eût; alors je calai la voile (*V*), ſachant combien il en eſt peu de bons, & je me contentai de dépoſer ce qui eſt ſi public, & ſi bien prouvé, que je ne pouvois pas le diſſimuler.

Pour revenir donc à ce que vous m'avez demandé le premier, ſi vous voulez ſavoir comment il a été abſous, je vous dirai que cela vient de la pauvreté, & de l'infamie de ceux qui l'ont jugé; & c'eſt ce détour d'Hortenſius qui en eſt la vraye cauſe. Dans la crainte que Fuſius n'arrêtât la pourſuite, en s'oppoſant à la Loi propoſée par le Sénat, il n'a pas conſidéré, qu'il valoit bien mieux que Clodius demeurât par ce moyen ſans être jugé, dans l'ignominie, & dans l'ordure de ſon crime, que non pas de lui donner des Juges faciles à corrompre: emporté par ſa haine contre ce malheureux, il a précipité le Jugement, en diſant, qu'un poignard de plomb ſuffiſoit pour l'égorger.

Que ſi vous demandez plus en particulier, comment la choſe s'eſt paſſée, je vous dirai que c'eſt d'une maniére très-ſurprenante pour ceux qui n'ont reconnu la faute d'Hortenſius, que par l'événement; mais non pas pour moi, qui l'ai connue dès le commencement, comme

me

me tout le monde la connoît à présent. Car après que les récusations furent achevées, non sans beaucoup de bruit; après que l'Accusateur eut rejetté, en Censeur équitable, plusieurs méchans hommes que le sort proposa pour Juges, & que le Criminel de son côté, comme un (*IX*) Maître de Gladiateurs qui épargne les meilleurs de ses Esclaves, eut aussi récusé les plus honnêtes gens sur qui tomba ce même sort; la Compagnie étant à la fin composée, & les Juges assis, les gens de bien commencérent à craindre beaucoup. En effet, jamais on ne vit en (*X*) Académie de jeu un si vilain (*XI*) assemblage d'hommes; des Sénateurs diffamés; des (*XII*) Chevaliers tout déchirés; des Tribuns du (*XIII*) Trésor, à qui cette Charge qui ne se doit donner qu'à des riches (*XIV*), ne convenoit pas alors, comme elle leur convient, depuis les sommes excessives dont Clodius a acheté leurs opinions. Il restoit pourtant encore parmi tout cela quelques honnêtes gens, qu'il n'avoit pu éviter; mais la tristesse étoit peinte sur leur visage, & le chagrin de se trouver assis en même rang avec des gens si différens d'eux, les troubloit si fort, qu'on voyoit bien qu'ils s'en tenoient deshonorés.

Sur chaque article qu'on opina, il parut d'abord une sévérité incroyable; nulle variété dans les avis; le Criminel n'obtenoit rien: l'Accusateur avoit plus qu'il ne demandoit. Jugez comme Hortensius triomphoit d'avoir vu si clair dans l'avenir; il n'y avoit personne qui ne crût Clodius convaincu, & condamné mille fois. Sur-tout quand je fus présenté pour déposer contre lui, les seules exclamations de ceux qui l'assistoient (*XV*), vous au-

auroient fait deviner, si vous aviez pu les entendre, comment les Juges se levérent, pour me faire honneur; comment ils m'environnérent, & lui témoignérent hautement, qu'ils étoient prêts à sacrifier leurs vies (*XVI*), s'il étoit nécessaire, pour la mienne. Je vous avoue, que cela me parut beaucoup plus glorieux, que ce qui arriva à Xénocrate (*XVII*), lors que vos Concitoyens (*XVIII*) d'Athènes l'empêchérent de jurer à l'ordinaire sur les Autels en portant témoignage; ou ce qui arriva du tems même de nos peres à Métellus Numidicus (*XIX*), lors qu'il fut accusé de concussion; & que ses Juges détournérent la tête pour ne pas voir ses Livres de compte, quand on les leur présenta, suivant la coûtume, pour les examiner: mon avanture, dis je, me parut quelque chose d'encore plus honorable.

Clodius, & tous ses partisans, furent donc également consternés, quand ils virent les Juges ainsi prêts à me défendre, comme ils auroient défendu le salut de la Patrie. Le lendemain, j'eus chez moi une aussi grande affluence de monde pour m'accompagner, que quand je m'y retirai en sortant du Consulat. Alors, ces Juges incorruptibles déclarent, qu'ils ne se rassembleront point qu'on ne leur donne des Gardes, comme ayant beaucoup à craindre de Clodius. Ils délibérent entr'eux s'ils en demanderont; un seul fut pour la négative; la chose est portée au Sénat, qui la régle fort sagement, & non moins honorablement pour eux: Ils sont loués de leur précaution: on charge les Magistrats d'y pourvoir, & personne ne crut que Clodius osât plus se présenter.

Or

Or dites-moi à présent, ô Muses, comme dit Homére (*XX*), *par où le feu commença à s'y mettre?* Vous connoissez ce (*XXI*) chauve mon Panégyriste, celui de qui je vous ai rapporté le Discours à mon honneur. C'est lui qui en deux jours de tems a ménagé toute l'affaire par le ministère d'un seul homme qui est Gladiateur & son Esclave. Il a mandé les Juges, il a promis aux uns, il a cautionné les autres, & il a donné à qui il a falu. Bien plus, il y en a, bon Dieu, quelle horreur! à qui, pour surcroît de récompense, on a procuré les faveurs de certaines femmes, & de quelques jeunes garçons de qualité. Ainsi, tous les honnêtes gens s'étant retirés, parce que le Barreau étoit rempli d'Esclaves armés, il s'est pourtant encore trouvé vingt Juges assez hardis, pour risquer d'être assommés en condamnant Clodius, plutôt que de bouleverser la République en le déclarant innocent; mais de l'autre côté, il y en a eu trente-un qui ont plus craint la faim que l'infamie. Catulus en ayant rencontré un: *Pourquoi*, lui a-t-il dit, *nous demandiez-vous des Gardes? Etoit-ce de peur qu'on ne vous volât l'argent que Clodius vous a donné?* Voilà le plus en abregé que j'ai pu quel a été le jugement & la cause de l'absolution.

Quant à ce que vous me demandez ensuite quel est depuis cette affaire l'état de la République, & le mien en particulier; vous saurez, que cet état dans lequel nous la croyions affermie par ma conduite, à ce que vous disiez; mais selon moi, par la faveur des Dieux; & qui sembloit fondé si solidement sur la bonne intelligence des gens de bien, & sur l'autorité de mon Consulat; cet heureux état,

état, si ces mêmes Dieux n'y remédient, nous échappe des mains par ce seul Jugement: si l'on peut appeller Jugement, que trente des plus méprisables, & les plus méchans hommes de la Ville, ayent violé à prix d'argent toute sorte de droit & de raison; & qu'un Talna, un Plautus, un Spongia, & autres semblables canailles, ayent déclaré, qu'un fait, dont ni gens, ni bêtes, ne peuvent douter, n'est pas vrai.

Mais apprenez aussi en même tems pour vous consoler, que malgré cette playe, que la République a reçue, la perfidie victorieuse ne triomphe pas tant que les scélérats se l'étoient promis. Car il est indubitable qu'ils ont cru, que la Religion, la pudeur, l'intégrité des Jugemens, & l'autorité du Sénat, ayant été une fois foulées aux pieds par leur jugement inique, la perversité, & la convoitise victorieuses se vengeroient hautement sur les gens de bien, de ce que les méchans ont souffert par ma sévérité sous mon Consulat. Mais ce même Consul (car je ne croi pas qu'il y ait de l'immodestie à me vanter à vous, dans une Lettre que je ne prétends pas être vue de personne:) votre Ami même, dis-je; a relevé les esprits abattus des gens de bien; il les a affermis, & animés; il a refrené la licence de tous les Auteurs & de tous les fauteurs de cette victoire infame, par les poursuites vigoureuses qu'il a faites contre ces Juges corrompus. J'ai empêché qu'on n'ait passé quoi que ce soit au Consul Pison; je lui ai ravi le (*XXII*) Gouvernement de Syrie qui lui étoit promis; j'ai rappellé le Sénat à son ancienne sévérité; je l'ai tiré de l'engourdissement où il étoit tombé; j'y ai con-

confondu Clodius en face, soit par un Discours suivi que j'y ai fait contre lui, soit par une contestation que nous y avons eue ensemble, dont je veux vous rapporter quelques traits : car le reste ne sauroit avoir la même force, ni la même grace; n'étant plus animé de la chaleur de la dispute, ou du combat, pour parler comme vous autres Grecs.

Ce fut le quinzième de Mai que le Sénat s'étant assemblé, après qu'on eut dit beaucoup de choses sur la République en général, quand ce fut à mon tour de parler, je tombai d'une maniére admirable sur les affaires présentes, dans ce sens: Que pour une mauvaise rencontre, il ne faloit pas s'abandonner au désespoir; que la chose étoit de nature à ne pouvoir la dissimuler, ni aussi à en redouter beaucoup les suites; & que, comme il y auroit de la folie à ne la pas reconnoître pour aussi fâcheuse qu'elle est, il n'y auroit pas moins de lâcheté à s'en effrayer. Que Lentulus (*XXIII*), & Catilina (*XXIV*), avoient aussi été absous chacun deux fois; que Clodius n'étoit que le troisième Scélérat, que des Juges corrompus avoient lâché contre la République : *Tu te trompes*, continuai-je alors en m'adressant à lui, *l'enceinte de nos murs dans laquelle ils t'ont souffert de demeurer, est en effet une prison, plutôt qu'une ville pour tes pareils; ce n'est pas pour te retenir dans Rome qu'ils t'ont absous, c'est que l'exil seroit pour toi une espèce de liberté. Reprenez donc vos esprits*, Messieurs; *soûtenez votre dignité: La même union qui regnoit entre les gens de bien subsiste encore : pour avoir un sujet nouveau de douleur, ils n'en sont*

pas

pas moins résolus. Que dis-je? Il n'est venu aucun mal nouveau à la République; celui qui y étoit caché n'a fait seulement que paroître: il s'est trouvé plusieurs méchans hommes semblables au Criminel qu'ils avoient à juger.

Mais, que fais-je? Je mets presque mon Oraison dans ma Lettre. Je reviens à notre dispute. Ce beau Garçon se léve, & me reproche que j'ai été à Bayes (*XXV*). Il n'en est rien, lui dis-je; mais, quand cela seroit, lequel vaut mieux, d'aller dans un lieu public de plaisirs permis, ou d'assister en habit de femme au sacrifice le plus secret & le plus défendu pour les hommes? C'est bien, reprend-il, à un petit Bourgeois d'Arpinum d'aller à des Bains. Demande-le (*XXVI*) à ta sœur, lui dis-je, à (*XXVII*) qui il n'a pas tenu, qu'elle n'ait été la femme de ce petit Bourgeois, non plus qu'il ne tint pas (*XXVIII*) à toi, ni aux Pirates qui te prirent (*XXIX*), que tu ne leur fusses quelque chose de semblable. Jusques à quand, s'écria-t-il alors, jusques à quand, Messieurs, souffrirez-vous qu'un Particulier comme celui-ci fasse le Roi parmi nous? Que veux-tu parler de Roi, lui dis-je, après qu'il ne t'a pas seulement nommé dans son Testament? C'est qu'il se croyoit assuré de l'héritage de Quintus Marcius le Roi son Beau-frere, qui ne lui a rien laissé du tout. Comme il me reprocha en suite la maison que j'ai achetée: Que dirois-tu donc, lui répondis-je, si j'avois acheté les opinions de mes Juges? Les miens, repliqua-t-il, ne se sont pas fiés à toi, puis qu'ils m'ont absous malgré ton témoignage. Il y en a vingt, lui repartis-je, qui se sont fiés à moi, puis qu'ils t'ont condamné;

damné; mais les trente-un qui t'ont abſous ne ſe ſont pas fiés à toi, puis qu'ils ont voulu être payés par avance. La huée qui s'éleva là-deſſus le fit taire, & acheva de l'accabler.

Pour mon particulier, voici où j'en ſuis. Je ſuis dans la même conſidération où vous m'avez laiſſé parmi les gens de bien; mais en beaucoup plus grande que je n'étois parmi la canaille, & la plus vile populace; car le peu d'égard qu'on a eu à mon témoignage ne m'a point fait de tort. C'eſt un coup en l'air, qui ne laiſſe pas de contenter en quelque ſorte mes envieux. Je dis que c'eſt un coup en l'air, parce que les fauteurs même de cette méchante affaire avouent ouvertement, qu'elle n'a tourné de cette ſorte que par la corruption des Juges. Ajoûtez à cela, que ce menu Peuple affámé & miſérable, qui ne ſe laſſe (*XXX*) point d'entendre haranguer ſes Tribuns, & de ſuccer le Tréſor (*XXXI*) public, eſt perſuadé, que Pompée m'aime uniquement. Et en vérité, nous vivons enſemble dans une grande familiarité, & le plus agréablement qu'il ſe puiſſe; juſques-là que ces jeunes gens à poil folet, les entremetteurs de la Conjuration, de qui je vous parlois il y a quelque tems, l'appellent ordinairement *Cneus Cicéron* (*XXXII*), pour s'en moquer. Auſſi il faut voir avec quelles acclamations je ſuis reçu dans les Jeux publics, & dans les combats de Gladiateurs qui ſe donnent en cette ſaiſon. Cela vaut bien des chanſons à ma louange (*XXXIII*).

Nous ſommes à préſent dans l'attente de l'Aſſemblée pour l'élection des Conſuls. Pompée ſoûtient Afranius (*XXXIV*) malgré

gré tout le monde. Ce n'eſt ni par ſon autorité, ni par ſa faveur, mais par le même moyen que Philippe de Macédoine diſoit, qu'il n'y avoit point de Fort qui ne ſe pût prendre, où un ânon chargé d'or pouvoit monter. Ce Conſul, que je vous ai repréſenté comme un mauvais farceur, a, dit-on, entrepris cette négotiation, & tient chez lui ceux qui diſtribuent l'argent pour acheter les ſuffrages (*XXXV*). Mais je n'en croi rien. Cependant, on a déja fait deux Senatus-conſultes fort odieux: car ils paroiſſent faits contre lui, & c'eſt à la pourſuite de Caton, & de Domitius (*XXXVI*). L'un eſt, que le Préteur puiſſe informer chez les Magiſtrats comme chez les autres Particuliers. L'autre, que quiconque ſera trouvé avoir chez ſoi de ces diſtributeurs d'argent dont je viens de parler, ſera réputé ennemi de l'Etat.

De plus, le Tribun Lurco a été diſpenſé par le Sénat, des Loix Ælia, & Fuſia (*XXXVII*), en vertu deſquelles on auroit pu, ſi on eût voulu, l'empêcher d'en publier une, qu'il propoſe contre les brigues; & quoi que lui même ait été fait Tribun dans toutes les formes preſcrites par la premiére de ces Loix. Ainſi, ce boiteux, ce qui eſt vraiement de bon augure, a propoſé la ſienne ſans obſtacle, & l'élection a été remiſe au vingt-ſeptième Juillet. Ce qu'il y a de nouveau en cette Loi eſt, qu'elle laiſſe impunis ceux qui promettent de l'argent pour obtenir les ſuffrages, pourvu qu'ils ne le donnent pas; & qu'elle condamne ceux qui le donnent effectivement, à payer toutes les années de leur vie deux cens vingt-cinq livres à chaque Tribu. Sur quoi j'ai dit, que Clodius avoit obſervé

ſervé cette Loi long-tems avant qu'elle fût faite ; car il s'eſt abſtenu bien des fois de donner ce qu'il avoit promis.

Mais, dites-moi? Voyez vous comment le Conſulat, que Curion appelloit une eſpèce d'Apothéoſe, va devenir une (*XXXVIII*) Royauté de la fève, ſi un homme auſſi indigne qu'Afranius y peut parvenir. Il vaut donc bien mieux philoſopher comme vous faites, & regarder comme de la boue toutes les Magiſtratures du Monde.

Sur ce que vous m'écrivez, que vous n'acceptez pas l'Emploi que mon frere vous propoſe auprès de lui en Aſie, j'aimerois bien mieux que vous l'acceptaſſiez ; car je crains qu'il n'arrive beaucoup de mal de votre refus (*XXXIX*). Mais cependant (*) je n'oſerois le blâmer, après avoir refuſé moi-même une Province Conſulaire.

Il faut que je me contente des inſcriptions que vous avez miſes à mon honneur dans votre Amalthée, puis que Chilius (*XL*) m'a manqué, & qu'Archias (*XLI*) n'a encore rien écrit à ma louange. J'ai grand' peur qu'il ne travaille plutôt pour les Métellus (*XLII*), puis qu'il a achevé ſon Poëme Grec pour Lucullus. J'ai écrit à Antoine pour le remercier de votre part, & j'ai chargé Manlius de ma Lettre. Pour vous, je vous ai écrit beaucoup plus rarement depuis quelque tems, faute de commodité, & faute auſſi de matiére. Je ne vous dois plus rien là-deſſus. Si Cincius me charge de quelque choſe pour vous, je m'en chargerai ; mais je le croi à préſent plus occupé de ſes affaires que des vôtres, & je ne lui ſuis pas inutile. Si vous ne bougez d'une place, vous aurez ſouvent

de

de mes nouvelles; mais donnez-moi encore plus souvent des vôtres. Ecrivez-moi comment est fait votre Amalthée, quels sont les ornemens; j'en veux une description exacte, aussi bien que les Vers, & les Histoires que vous y avez mises. Je suis bien aise de faire quelque chose de semblable à Arpinum. Je vous envoirai une autre fois quelque travail de ma façon; je n'ai rien d'achevé pour le présent.

REMARQUES.

I. S*Uivant la méthode d'Homére, à votre dernière demande avant qu'à la première.*] Les deux mots Grecs que j'ai rendus de cette sorte avoient passé en proverbe, & reviennent, à ce qu'on dit vulgairement parmi nous, *mettre la charue devant les bœufs.* Ce Proverbe étoit fondé sur ce qu'Homére (*) commence ses deux Poëmes par des faits postérieurs à la plûpart des choses qu'il y raconte dans la suite; en quoi il a été suivi, avec raison, par tous les Poëtes Epiques ses Successeurs, excepté Stace dans son Achilleïde. Mais ce renversement, qui est d'une si grande beauté dans ce genre d'écrire, n'auroit pas le même agrément dans les Lettres d'affaires, où les choses ne sauroient être exposées dans un ordre trop naturel. Aussi Cicéron ne l'imite dans celle-ci qu'en apparence, quoi qu'il dise pour se jouer: car, bien loin de renverser l'ordre naturel, comme il en fait semblant, il le rétablit en effet en renversant celui des demandes d'Atticus, puis que les choses qu'il avoit à dire pour répondre à la derniere de ces demandes, s'étoient passées avant celles qu'il avoit aussi à dire pour répondre à la premiére. Il commence donc par représenter l'état des affaires jusqu'au Jugement de Clodius; parce que cet état étoit la raison pourquoi il se tourmenta moins que de coutume dans ce Jugement; & c'étoit la seconde chose qu'Atticus lui avoit demandée: après quoi il

(*) Ὕστερον πρότερον Ὁμηρικῶς, *ordine præpostero Homerice.*

il racontera de quelle maniére ce Jugement s'eſt paſſé; & c'eſt la premiére choſe qu'Atticus lui demandoit.

II. *Clodius s'eſt retiré devers le Peuple*] Comme le Peuple étoit le ſeul veritable Souverain à Rome, tant que la République ſubſiſta, quand les criminels & les ſéditieux comme Clodius, ne pouvoient pas obtenir ce qu'ils vouloient du Sénat, ils ne manquoient point de ſe jetter entre les bras du Peuple, & de recourir à ſa toute-puiſſance; même dans les cas où les Loix du même Peuple donnoient au Sénat un pouvoir abſolu.

III. *Sur Piſon, Cicéron, & toute la ſequelle.*] Voiez les Remarques IX. de la treizième Lettre, & XI. de la quatorzième Lettre. Il faut toujours ſe ſouvenir, que ce Piſon eſt le Conſul de cette année, de qui il eſt parlé ſi au long, & ſi mal, dans ces deux Lettres, & le Protecteur de Clodius, pour le diſtinguer des autres Piſons, de qui il a auſſi été parlé là, & ailleurs.

IV. *Propoſition qui ne differoit de celle du Sénat, qu'en ce qu'elle remettoit le choix des Juges au hazard.*] C'eſt que par cette ſorte de Loi, qu'Hortenſius fit propoſer au Peuple, les Juges devoient être tirés au ſort: au lieu que ſuivant la propoſition du Sénat, c'étoit au Préteur à les choiſir, ainſi qu'il a été expliqué ailleurs.

(*) Or cette difference étoit très-importante; car le Préteur n'auroit choiſi que de bons Juges, auxquels par conſéquent Clodius n'auroit pas échappé. Au lieu que le nombre des bons étant alors ſi petit à Rome, il étoit bien ſûr, que le ſort en propoſeroit beaucoup plus de méchans que de bons; & c'eſt pourquoi Cicéron ajoûte, *& c'étoit tout.*

V. *Je calai la voile.*] Ceci n'eſt pas d'un homme de Lettres ordinaire, qui s'aheurte obſtinément à tout ce qu'il croit raiſonnable, ſans aucun égard à la poſſibilité d'y réuſſir; & ſe met le plus ſouvent, par ce zèle indiſcret, hors d'état de ſervir utilement le Public en d'autres rencontres. Cicéron ne pratiqua en celle-ci, que ce qu'il

(*) *Let. XIV. Rem. IV.*

qu'il enseigne ailleurs, *tantum contendere quantum probare possis.*

VI. *Je me contentai de déposer ce qui est public.*] Clodius prétendoit prouver son *alibi*; savoir, qu'il étoit dans une Ville, nommée Interamnes, à quelques quinze lieues de Rome, chez un nommé Caius Cassinius Scola, la nuit même du Sacrifice, qu'on l'accusoit d'avoir troublé à Rome: mais Cicéron déposa qu'ils s'étoient parlés ce même jour-là chez Clodius à Rome. Il ne dit pas, que ce fut Terentia sa femme qui l'obligea à faire cette déposition, en haine de Clodia, femme de Métellus, & sœur de Clodius, de laquelle Terentia étoit jalouse, comme je l'ai dit, (*) & afin de brouiller irréconciliablement son mari avec cette Clodia, ainsi qu'il arriva. *Plutarc. in Cic. c.* 8.

VII. *Dans la crainte que Fusius n'arrêtât la poursuite en s'opposant à la Loi;*] comme sa Charge de Tribun lui en donnoit le pouvoir, ainsi que je l'ai expliqué *sur la même Lettre à Métellus, Remarq. X.*

VIII. *Il n'a pas considéré, qu'il valoit bien mieux que Clodius demeurât par ce moyen sans être jugé, dans l'ignominie, & dans l'ordure de son crime.*] C'est que quand les Tribuns empêchoient qu'on ne fit justice de quelque criminel, il n'en étoit pas réputé pour cela plus innocent, & n'en demeuroit pas moins dans le délit, *in reatu*, & par conséquent l'infamie, jusqu'à-ce qu'il eût été jugé, & absous.

IX. *Comme un Maître de Gladiateurs qui épargne les meilleurs de ses Esclaves.*] Il choisissoit volontiers les moindres pour les exposer, & pour les faire combattre les premiers.

X. *Jamais on ne vit en Académie de Jeu un si vilain assemblage d'hommes.*] Ce qu'il presse le plus de remarquer sur cet endroit est, que les Académies de Jeu ne passoient pas en ce tems-là, comme en celui-ci, pour un réduit d'honnêtes gens: (1) en quoi je souhaite que les Romains eussent tort, & que nous ayions raison. Et afin qu'on ne s'imagine pas que les Jeux dont Cicéron parle

(*) *Let. à Metel. Remar. VI.*

le ici avec tant de mépris, fussent fort differens de ceux qui occupent aujourd'hui le loisir de la plûpart des gens de condition de l'un & de l'autre sexe, je suis obligé d'ajoûter, pour soûtenir ma Remarque, qu'il y a dans le Latin, *ludo talario*, ce que je n'ai pas cru devoir entreprendre de traduire à la lettre, ne sachant bonnement comment appeller en François cette sorte de Jeu. Mais il est pourtant certain que c'étoit une sorte de dez (2) d'or, ou d'ivoire, (3) qu'on remuoit, comme les nôtres, dans une espece de cornet, (4) avant que de les jetter. Il y avoit cette difference, qu'au lieu que nos dez ont six faces, parce qu'ils sont cubiques, ceux-là (5) n'en avoient que quatre, parce qu'il y en avoit deux opposées, des six qu'ils autoient dû avoir, qui étoient arrondies en cone. (6) On s'en servoit pour deviner, (7) aussi-bien que pour jouer, & l'on en tiroit bon, ou mauvais augure, selon ce qu'on amenoit. Comme on en jettoit d'ordinaire quatre à la fois, la plus heureuse chance étoit, (8) quand on amenoit les quatre points differens. Parce qu'on appelloit ces faces du nom de quelques animaux, comme le chien, (9) le vautour, (10) le basilic, (11) ou de quelques Dieux, comme Venus (12) Hercule (13), il y a des Auteurs (14) qui ont cru, qu'elles étoient marquées des figures de ces animaux, & non pas de nombres, ni de points, comme nos dez. Mais si cela est, il faut que ces images fussent affectées à signifier chacunes un certain nombre particulier; car il est constant, que deux des faces opposées, valoient l'une un, & l'autre six; (15) & des deux autres opposées, l'une valoit trois, & l'autre quatre. Ce Jeu étoit bien ancien, puis que les Amans de Penelope (16) y jouoient déja dans le Temple de Minerve; car c'étoit la coutume de jouer dans les Temples. (17) C'étoit un Jeu de vieillard chez les Romains, (18) comme Auguste même le dit, (19) & chez les Grecs, un Jeu d'enfant, comme il paroit par la description d'un excellent Tableau de Polyclete dans Pline, (20) par Apollodore (21) qui y fait jouer Cupidon avec Ganymède, & par Diogène de Laërte qui dit, (22) que les

les Ephésiens se moquoient d'Héraclite, parce qu'il y jouoit avec les enfans.

(1) *Hominem omnium nequissimum, qui non dubitaret, vel in foro aleâ ludere. Philippic.* 2. (2) *Sueton. in Tiber. c.* 14. (3) *Martial l.* & *epig.* 14. (4) *Mitteret in pyrrum talos. Horat. l.* 1. *Sat.* 7. (5) *Thomas Dempsterus in Rosini l.* 5. *c.* 1. (6) *Casaub. in* 10. *l. Athen.* (7) *Sueton. in Tiber. c.* 14. (8) *Cum steterit vultu nullus tibi talus eodem. Martial. l.* 14. *epig.* 12. & *Lucian. in amorib.* (9) *Ovid. in Arte l.* 2. (10) *Plaut. in Curculion. act.* 2. *scen.* 3. (11) *Thomas Godwinus Antiq. Rom. l.* 2. *sect.* 3. *c.* 13. (12) *Propert. l.* 4. *eleg.* 9. *Lucian.* &c. (13) *Plaut. in Curculion act.* 2. *scen.* 4. (14) *Turneb. Adversar. l.* 5. *c.* 6. &c. (15) *Jacob. Oiselius in c.* 13. *l.* 18. *Gellii.* (16) *Odyss. l.* 1. (17) *Franc. Luisinus parerg. l.* 5. *c.* 21. (18) *Cicer. de Senectute.* (19) *Sueton. in Aug. c.* 71. (20) *l.* 34. *c.* 8. (21) *Rhodius in Argonaut. l.* 3. 22. *l.* 8.

XI. *Jamais on ne vit un si vilain assemblage d'hommes.*] On demandera, peut-être, comment il se trouva tant de gens diffamés dans cette Compagnie, puis que l'Accusateur avoit la liberté de les récuser? Mais puis que le Criminel avoit la même liberté de récuser les gens de bien, que le sort présentoit à la place des méchans que l'Accusateur avoit rejettés, & qu'il y avoit, comme Cicéron le suppose, beaucoup plus de méchans que de bons dans tout le nombre de gens parmi lequel le sort avoit à choisir: il étoit inévitable, que la Compagnie se trouvât à la fin composée, de même que le Corps, d'où elle fut tirée, d'un petit nombre de gens de bien parmi un grand nombre de méchans. Cela se peut démontrer mathématiquement: Qui ôte également d'un composé de choses inégales en ôte choses inégales.

XII. *Des Chevaliers tout déchirés.*] C'est pour faire entendre, qu'ils n'avoient pas le bien nécessaire pour porter cette qualité à juste titre, selon ce que j'ai expliqué dans l'Avant-propos, & qu'ainsi il étoit facile à Clodius de les corrompre.

XIII. *Des Tribuns du Trésor.*] C'étoient des Officiers

ficiers tirés du Peuple, qui gardoient les fonds d'argent destinés à la guerre, pour les distribuer dans le besoin aux Questeurs des Armées. Comme le Sénat ne jugeoit pas en Corps des affaires particuliéres, & qu'il n'en prenoit qu'autant de connoissance qu'il faloit pour en faire justice, on choisissoit depuis neuf ans les Juges en partie parmi ces Tribuns, en partie parmi les Sénateurs, & les Chevaliers, afin qu'il y en eût de tous les Ordres de l'Etat; au lieu qu'auparavant, il n'y avoit, par les Loix de Sylla, que les Sénateurs qui pûssent être Juges. On observoit de choisir ces Tribuns les plus riches qu'on pouvoit, parce que c'étoit un Emploi où il y avoit beaucoup d'argent à manier. Mais il faloit, que Clodius eût trouvé le moyen d'avoir pour Juges les moins riches de ce Corps, comme les plus faciles à corrompre.

XIV. A qui cette Charge, qui ne doit se donner qu'à des riches, ne convenoit pas alors comme elle leur convient, depuis les sommes excessives dont Clodius a acheté leurs opinions.] *Le Texte se lit en cet endroit de deux maniéres bien différentes, pour ne pas dire contraires, qui renferment toutes deux un jeu de mots, dont la grace ne se peut conserver en François. Je n'ai donc pas entrepris de traduire à la lettre celle des deux Leçons qui m'a paru la plus raisonnable, & que j'ai suivie: Je n'aurois pas été intelligible. Je me suis contenté d'en faire entendre le sens, & je ne l'ai su faire en moins de paroles.*

XV. De ceux qui l'assistoient.] *Il y a dans le Latin* advocatorum; *mais ce mot ne vouloit pas dire la même chose que celui d'*Avocat *veut dire parmi nous, quoi que celui d'*Avocat *en vienne. On appelloit alors de ce nom tous ceux qui assistoient les Criminels, soit de leurs conseils, soit de leurs sollicitations, ou seulement de leur présence, & de leur compagnie; car tout le monde sait, que ceux que nous appellons à present* Avocats, *s'appelloient alors* Patroni, quasi Patres, *comme servant de Peres à ceux qu'ils défendoient en Jugement.*

XVI. *Les Juges témoignérent qu'ils étoient prêts à sacrifier leurs vies pour la mienne.*] Pour entendre

dre la raison de cette démonstration de zèle, il est nécessaire de se souvenir de ce qui a été dit plus haut, des préparatifs de Clodius pour en venir à quelque violence. Or il y avoit plus à craindre de sa part pour Cicéron que pour tout autre, parce que son témoignage étoit, comme on a vû, (*) décisif, & coupoit, pour ainsi dire, la gorge au Criminel, en détruisant le seul fait justificatif qu'il avoit osé alléguer.

XVII. *Xénocrate.*] C'est le Philosophe célèbre qui tint l'Ecole de l'Académie après Speusippe, neveu & Successeur immédiat de Platon. Il etoit d'un esprit si pesant, que Platon disoit ordinairement de lui, qu'il avoit autant besoin d'éperon, qu'Aristote de bride. C'est encore au même, que le même Platon avoit coûtume de dire ce beau mot; *Sacrifie aux Graces;* pour lui reprocher son humeur austère & farouche. Elle étoit si connue, que la Courtisanne Phryné, la plus belle personne de la Grèce, gagea, comme une chose impossible, de l'émouvoir. Mais ayant une nuit obtenu de lui par importunité la moitié de son lit, sans qu'il fit seulement semblant de l'y savoir, comme on se moquoit d'elle le lendemain, elle dit, *qu'elle avoit gagé d'un homme, & non pas d'une statue. Diog Laërt. l.* 4.

XVIII. *Vos Concitoyens*] Cicéron désigne ainsi les Athéniens, par rapport seulement au surnom d'*Atticus;* car il avoit refusé d'être Citoyen d'Athènes, quoi qu'on le lui eût offert le plus honorablement qu'il se pût, parce qu'il auroit cessé dès-lors de l'être de Rome, personne ne pouvant en ce tems-là l'être de deux Villes à la fois.

XIX *Numidicus.*] L'un des plus grands ornemens de l'illustre Maison *Cæcilia*, dont j'ai parlé au sujet des deux freres Métellus, brouillés avec Cicéron, & cousin germain de leur grand-pere. Il fut surnommé *Numidicus*, pour avoir triomphé de Jugurtha Roi de Numidie, qu'il avoit battu plusieurs fois, & qu'il avoit réduit aux derniéres extrêmités, quand Marius son Lieutenant & sa Créature fut fait Consul, & lui alla ôter l'honneur d'achever cette guerre.

XX.

(*) *Remarque VI. de cette Lettre.*

XX. *Dites-moi, ô Muses, comment le feu commença à s'y mettre.*] Ce sont deux vers tronqués du XVI. Livre de l'Iliade d'Homére, où il veut conter, comment Hector mit le feu aux navires des Grecs. Platon voulant de même raconter au VIII. de ses Politiques, comment sa République pouvoit être agitée de séditions, se sert de ces mêmes vers pour en commencer la description.

XXI. *Ce chauve mon Panégyriste.*] Il est clair par l'eloge que Cicéron a rapporté (*) que Crassus avoir fait de lui en plein Sénat, que c'est du même Crassus qu'il parle ici, & cela suffit. *Il y a de plus dans le Texte Latin*, ex Nanneianis; *mais heureusement ce mot n'est pas nécessaire pour entendre cet endroit, car il est absolument inexpliquable, & il y auroit de l'inhumanité à rapporter les extravagances, que l'ambition de l'expliquer a fait dire aux plus habiles Commentateurs.*

XXII. *Je lui ai ravi le Gouvernement de Syrie.*] J'ai dit ailleurs, que c'étoit d'ordinaire le Sénat qui disposoit des Gouvernemens. Ainsi Cicéron pouvoit bien avoir empêché par son crédit, & son autorité dans cette Compagnie, qu'on ne donnât celui de Syrie, qui étoit le plus considérable en ce tems-là, au Consul Pison, en haine de la protection qu'il avoit donnée à Clodius dans sa vilaine affaire.

XXIII. *Lentulus avoit été absous deux fois*] C'est le principal des cinq Complices de Catilina, que Cicéron avoit fait étrangler en prison. Il étoit fils d'un Manius Aquilius d'illustre Maison Plébéïenne, qui avoit été Consul avec Marius, & qui avoit triomphé: mais il avoit été adopté par un Lentulus de l'illustre branche de ce nom, dont j'ai parlé, de la Maison des Cornéliens. Il s'appelloit par cette raison *Publius*, comme les aînés de cette branche, & outre le surnom de Lentulus qui la marquoit, il en avoit encore un particulier, qui étoit *Sura*, c'est-à-dire, *gras de jambe*. Voici quelle en fut l'occasion. Le Dictateur Sylla demanda un jour en plein Sénat, quel compte il rendroit des deniers publics, qu'il avoit maniés peu fidellement dans sa Questure; & il répon-

(*) *Lettre XIV.*

répondit, *qu'il présenteroit le gras de sa jambe pour y être frappé*, comme faisoient en ce tems-là les enfans au jeu de paume, quand ils avoient fait faute. Il faut que Ciceron contât ici pour une espèce d'absolution, l'impunité des concussions, dont cet homme avoit été quitte pour cette plaisanterie. Une autre fois, qu'il fut absous dans les formes de quelqu'autre crime, il dit hautement, sur ce qu'il avoit eu une voix de plus qu'il ne lui faloit; *qu'il avoit perdu l'argent qu'il avoit donné à ce Juge-là pour le corrompre.* Cela ne l'empêcha pourtant pas d'être Consul depuis, ni d'être chassé l'année suivante du Sénat par les Censeurs, pour son luxe, & pour ses autres vices. C'est ainsi que la sévérité antique se réveilloit de tems en tems, & faisoit encore quelques efforts pour s'opposer au débordement du siècle, & à l'entiére corruption des mœurs. Mais c'étoit inutilement; car Lentulus trouva le moyen de rentrer au Sénat sept ans après, en se faisant élire Préteur tout de nouveau sous le Consulat de Cicéron; & ce fut dans cette Charge, qu'il conjura, & qu'il fut étranglé. Il avoit épousé une Julie, sœur de Lucius Julius César, de qui j'ai parlé (*), veuve de Marc-Antoine, surnommé le Candiot, fils aîné de l'Orateur de même nom, & par conséquent mere du Triumvir. *Plutarc. in Cicer. c. 6.*

XXIV. *Catilina avoit été absous deux fois.*] Il l'avoit bien été trois. La premiére fut d'une accusation d'inceste. (1) On appelloit ainsi le commerce charnel avec une Vestale, pour marquer mieux la griéveté du crime, quoi qu'on n'eût aucune alliance avec elle, comme Catilina n'en avoit aucune avec celle qu'on l'accusa d'avoir débauchée. Elle s'appelloit Fabia, & étoit sœur de Térentia, femme de Cicéron, & c'est pourquoi cet Orateur ne met pas cette accusation en ligne de compte; outre qu'il prétendoit qu'elle étoit fausse, & que Catilina en avoit été justement absous. On doute même si ce fut lui qui fut mis en Justice pour cette intrigue, (2) & non pas la Vestale seule à cause de lui.

Il

(*) *Lettre X, Remarq. XII.*

Il fut accusé une seconde fois pour avoir tué Marius Gratidianus, cousin germain du pere de Cicéron. C'est celui que j'ai dit dans l'Avant-propos, qui avoit été adopté par le grand Marius. C'étoit un homme fort turbulent qui étoit Préteur alors pour la seconde fois. Il fut découvert par les Satellites de Sylla dans une étable à chèvres, où il s'étoit caché; & Catilina, encore tout jeune, l'en tira pour le conduire à coups de verges jusqu'au de-là du Tibre, au tombeau des Luctatiens, en vangeance du grand Personnage de cette Maison, que j'ai dit (*) que Marius avoit fait mourir. Là, le même Catilina lui creva les yeux, lui coupa les oreilles, & puis la tête, qu'il porta à Sylla, lequel l'envoya au jeune Marius assiégé dans Préneste, & frere adoptif du Mort, ce qui acheva de le désespérer, & le fit résoudre à se tuer.

J'ai parlé sur les Lettres X. & XI. de l'autre accusation de Catilina, dont il fut absous aussi injustement que de la précédente, par la prévarication de Clodius son Accusateur.

(1) *Oros. l. 6. c. 3.* (2) *Ascon. in Orat. in tog. cand.* (3) *Plutarc. in Sylla c. Valer. Max. l. 9. c. 2. Senec. de ira. l. 3. c. 18.*

XXV. *Baies*] Ville Maritime de la Campanie, fameuse par ses bains chauds, & qui par l'admirable température de son air, la fertilité de son terroir, & la magnificence de ses bâtimens, passoit pour le plus délicieux séjour du monde. *Nullus in orbe locus Baiis prælucet amœnis.* Horat. *l.* 1. *Epist. I.* 83.

XXVI. *Demandez-le à ta sœur.*] Il y a dans le Latin *patrono tuo, à ton Avocat*, ou comme peu s'en est falu que je n'aye traduit, *à ta Gouvernante;* car il est clair, que c'est de sa sœur, que Cicéron entendoit parler, & qu'il l'appelle de la sorte, parce que c'étoit une maîtresse femme qui gouvernoit absolument son frere. Tous les Commentateurs en conviennent, parmi leurs égaremens infinis sur cet endroit. Reste à savoir de quelle sœur ceci se doit entendre ; car il en avoit trois. Quoi que Cicéron l'accuse quelque part d'un commerce inceftueux avec toutes trois, (1)

(*) *Let. XIII. Remarq. XI.*

(1) aussi bien que Plutarque (2), il semble, que celle qui étoit veuve de Quintus Marcius Roi, en étoit moins soupçonnée que les deux autres. La plus jeune avoit eté répudiée cinq ans devant par Lucullus, à son retour de la guerre de Mithridate; pour avoir, pendant son absence, vêcu trop familiérement avec leur étrange frere, de qui Lucullus avoit encore d'autres sujets sensibles de se plaindre. C'étoit d'avoir cabalé dans son Armée (3) au siège de Nisibe pour la faire soûlever. Mais quoi que ce sujet fût aussi propre à en faire éclat, que l'autre à être dissimulé, il ne paroît point que ce grand homme en fit aucun; & il produisit au contraire des esclaves à lui dans le procès du Sacrilège dont il s'agit ici, (4) pour témoigner le commerce incestueux de son beau-frere avec sa femme. Je pancherois à croire, que c'est de celle-là que Cicéron entendoit parler ici, parce qu'il étoit bien avec l'autre il n'y a qu'un an, comme on a vu dans la Lettre à Metellus mari de cette autre, si l'affaire du Sacrilège qui la brouilla avec Cicéron, à cause de ce qu'il y déposa poussé par sa femme, comme je l'ai deja dit, n'étoit pas arrivé depuis cette Lettre.

Cette femme de Métellus étoit la plus diffamée des trois sœurs, sans comparaison; car il ne paroît pas que les deux autres ayent fait parler d'elles qu'avec leur frere, & Cicéron appelle celle-ci dans une Action publique, l'*amie du genre humain* (5). Il ajouta qu'elle avoit un jardin, qu'elle entretenoit avec grand soin, en un endroit du bord du Tibre, où tous les jeunes gens s'alloient baigner, & où elle les choisissoit à son gré. Quelque suspect qu'il soit sur le chapitre de cette drolesse à cause de leur inimitié, des reproches publics de cette qualité ne pourroient guère être crus faux, quand même ils ne seroient pas confirmés, comme ils le sont par Quintilien (7), & par Plutarque (8), qui n'étoient pas ses ennemis. Plutarque explique un sobriquet que tout le monde lui donna, comme Cicéron (9), & que Quintilien avoit rapporté sans l'expliquer; sur ce qu'elle fut excroquée par quelqu'un de ses amans, qui eut l'adresse de lui faire prendre une bourse

 pleine

pleine de la plus petite monnoye, dans la croyance qu'elle étoit pleine de la plus grosse. Enfin, & pour dernier trait de sa peinture, le même Cicéron l'accusa si clairement & si publiquement encore cinq ans après, d'avoir empoisonné son mari (10), qu'on ne peut pas aussi douter qu'elle n'en fût violemment soupçonnée; sur-tout, si l'on considère ce même sobriquet cité par Quintilien de *quadrantaria Clytemnestra*, comme qui diroit, *la Clytemnestre aux rouges doubles*, par où la mort de son mari, & l'heureuse fourbe de son galand excroc, lui étoient également reprochées; car tout le monde sait bien, que Clytemnestre fit aussi mourir le sien.

(1) *Qui non pluris fecerat Bonam Deam quam tres sorores.* (2) *Plutarc. in Cicer. c.* 8. (3) *Dio l.* 35. *& de Haruspic. resp.* (4) *Plutar. in Lucull. c.* 18. (5) *amicam omnium. Pro Cælio.* (6) *Habes hortos ad Tiberim, ac diligenter eo loco præparasti, quo omnis juventus natandi causa venit, hinc licet conditiones quotidie legas.* (7) *l.* 8. *c.* 6. (8) *in Cicer. c.* 8. (9) *Mulier potens quadrantaria.* (10) *Cum Q. Metellus tertio die postquam in curia floruisset, integerrima ætate, optimo habitu, maximis viribus eriperetur civitati, ex hac domo progressa ista mulier de veneni celeritate dicere audebit? Pro Cælio.*

XXVII. *A qui il n'a pas tenu qu'elle n'ait été la femme de ce petit Bourgeois.*] C'est ce que j'ai dit sur la Lettre à Métellus, que cette Clodia avoit voulu se marier avec Cicéron, & je ne saurois m'empêcher de remarquer la ridicule délicatesse de quelques Commentateurs, de détourner visiblement le sens de ce passage, plûtôt que de croire, qu'une femme de cette qualité eût voulu épouser un nouveau Noble, comme lui; quoi que Plutarque le dise positivement. Comme si on ne savoit pas vingt autres mariages plus inégaux de ce tems-là; ne fut-ce que celui de son Compatriote Marius avec la tante paternelle du grand César. Hors qu'ils prétendent, que Cicéron, tout fils, & petit-fils qu'il étoit de Chevalier Romain, fût de moindre qualité qu'un franc Païsan, (*) tel que

(*) *C. Marius rusticanus vir, sed plane vir. Tuscul. Quest. l.* 1.

que Marius peut être, parce qu'il étoit Auteur, & que Marius ne l'étoit pas.

XXVIII. Non plus qu'il ne tint pas à toi, &c.] *Après* patrono tuo, *il y a tout de suite dans le Latin,* qui Arpinates aquas concupivit, nosti enim Marinates. *Les raisons que j'ai eues d'entendre tout cela comme j'ai fait, sont de celles que j'ai dit dans la Préface qui se sentent, & qui ne se démontrent pas; je ne puis pourtant comprendre comment le sens des trois derniers mots qui est si clair, n'a pas déterminé tous les Commentateurs à expliquer comme moi les précédens. On voit bien que toutes ces eaux dont il est parlé ici, sont allusion à la coutume de laver de certaines parties qu'on ne nomme pas, après s'en être servi à un usage qu'on nomme encore moins; comme Ovide dit que fit sa Maîtresse pour dissimuler l'outrage qu'elle avoit reçu de lui.* Dedecus hoc sumpta dissimulavit aqua.

XXIX. *Non plus qu'il ne tint pas à toi, ni aux Pirates qui te prirent, que tu ne leur fusses quelque chose de semblable.*] Cette raillerie de Cicéron étoit fondée sur un accident qui étoit arrivé longtems auparavant à Clodius dans la mer de Cilicie, (*) allant apparemment faire sa première Campagne en Asie, sous son beau-frere Lucullus. Il passoit pour constant, qu'il avoit été pris en plus d'une maniére par les Pirates de ces côtes, qui le trouvérent joli. Cela a fait croire à quelques Commentateurs, qu'il y a de l'affectation à la qualité de *beau garçon, pulchellus puer,* que Cicéron lui donne à l'entrée de ce recit: Mais le surnom de sa Famille, qui étoit, *Pulchri, les Beaux,* ainsi que je l'ai déja dit (†), suffisoit, sans autre raison, pour l'appeller de la sorte. J'ai rendu le plus modestement qu'il m'a été possible, l'horrible sens de ce reproche infame, en tâchant d'en conserver la plaisanterie. Je ne sai si j'y ai réussi, quoi que je me sois donné pour cela une liberté, qui m'est fort extraordinaire dans la maniére de traduire.

XXX.

(*) *Jam robustus, provinciæ se ac rei militari dedit, atque ibi piratarum contumelias perpessus, etiam Cilicum libidines, barbarorumque satiavit.* De Haruspic. respons. (†) *Lettre XI. Rem. II.*

XXX. *Ce menu peuple affamé qui ne se lasse point de sucer le Trésor public.*] C'est que le menu Peuple de condition libre n'avoit autre métier à Rome, non plus qu'à Sparte, que celui de la guerre, (1) & n'exerçoit point, comme parmi nous, les Arts méchaniques; car il n'y avoit que les Esclaves qui en fissent profession. Il ne subsistoit donc que des libéralités de l'Etat, plus ou moins grandes, selon qu'il plaisoit aux Tribuns, & au Sénat d'en convenir; & c'étoit une des occasions les plus ordinaires des divisions; car ils n'en convenoient pas facilement. La principale de ces libéralités étoit le partage des terres conquises en vertu des Loix qui se faisoient de tems en tems pour cet effet, appellées par cette raison *Agrariennes*, c'est à dire, *des Champs*. Mais comme il n'y avoit pas assez de ces terres pour tout le Peuple, on étoit souvent obligé de distribuer outre cela du bled, ou du pain, (2) & même quelquefois du lard, de l'huile, & autre choses semblables, aux dépens du Public. Il ne paroît guère, qu'on donnât de l'argent en espèce.

(1) *Dionys. Halic. l.* 2. (2) *Casaub.*

XXXI. *Trésor.*] On le gardoit dans le Temple de Saturne (1), situé sur la pente du Mont du Capitole, vers la Place de Rome, du côté du Tibre. Il y en avoit un ordinaire, où l'on recevoit les revenus annuels de la République; & c'étoit d'où l'on tiroit de quoi subvenir aux dépenses ordinaires, comme celle-ci. Mais il y en avoit outre cela un extraordinaire, qu'on appelloit *sacré*, *sanctius ærarium*; où, après que Rome eut été reprise sur les Gaulois, on mit, comme en dépôt, des sommes considérables pour ce tems-là auxquelles on ne devoit toucher, qu'en cas d'une nouvelle irruption de ces mêmes Peuples. Ce fut ce qui donna occasion à cette noble réponse de César au Tribun qui gardoit ce Trésor, quand ce grand homme le fit ouvrir par force, pour s'en servir dans la guerre Civile (2), *Qu'il étoit inutile de le réserver davantage, puis qu'il avoit mis Rome hors de danger d'être jamais attaquée par les Gaulois.* C'étoit dans celui-là qu'on avoit mis depuis les sommes immenses, que les Triomphateurs (3) apportérent des Païs conquis.

Outre

Outre ces deux Trésors différens, il y avoit encore un autre fonds, guère moins sacré que celui dont je viens de parler, provenant du vingtième qui se payoit de tous les Affranchissemens (4), & du vingtième aussi de toutes les Successions, qui étoient recueillies par d'autres héritiers que les enfans des morts; ce qui montoit à des sommes excessives. Ce dernier Tresor s'appelloit *aurum vicesimarium*. Tout le monde sait, que le nom général d'*ærarium* qu'on donnoit à tous ces Trésors, venoit de ce que la premiére monnoie des Romains étoit de cuivre.

(1) *Plutarc. Problem. & Festus.* (2) *Appian. l.* 2. (3) *Romani census populi quem Punica bella, Quem dederat Perses, quem victi præda Philippi. Lucan.* 3. (4) *Tit. Liv. l.* 7. & 27.

XXXII. *Ces jeunes gens l'appellent* Cneus Cicéron *pour s'en moquer.*] Pour entendre cette raillerie il faut se souvenir que *Cneus* étoit le nom propre de Pompée, si bien qu'on vouloit dire par ce sobriquet qu'on lui donnoit, composé de son nom propre & du surnom de Cicéron, qu'il étoit autant Cicéron que Pompée, moitié l'un, moitié l'autre.

XXXIII. Cela vaut bien des Chansons à ma louange.] *Il y a dans le Latin* sine ulla pastoritia fistula. *Les Commentateurs conviennent, que ces mots ne peuvent avoir que deux sens; l'un que Cicéron a été applaudi sans être sifflé, chose admirable! Cependant, c'est celui que les plus habiles ont suivi, préférablement à l'autre que j'ai préféré, & qui fait si manifestement allusion à l'ancien usage de chanter les louanges des grands hommes au son de la flute.* (*) *Il faloit, pour suivre la Lettre dans ce dernier sens, traduire;* quoi qu'on n'ait point chanté mes louanges sur la flute; *mais j'ai cru plus agréable de m'en éloigner, comme j'ai fait, sans sortir du sens.*

XXXIV. *Afranius.*] Il s'appelloit *Lucius.* On ne sait, ni quelle étoit sa naissance, ni pourquoi Cicéron l'appelloit *Auli filium*; mais il paroit bien clairement par la suite, que c'est de lui qu'il veut parler.

(*) Tuscul. quæst. l. 1. & 4. Pindar. Olympic. Od. 19. Horat. &c.

parler. C'étoit une créature de Pompée, qui l'avoit fait son Lieutenant contre Mithridate; mais il n'en valoit pas mieux pour cela, Dion dit, *qu'il chantoit mieux qu'il ne gouvernoit l'Etat. l.* 36.

XXXV. *Ceux qui distribuent l'argent pour acheter les suffrages.*] Le crime n'étoit pas de donner de l'argent à ceux de qui on briguoit les suffrages; cela étoit permis, tant la corruption étoit grande, pourvû qu'on le fit publiquement, dans les lieux mêmes où se tenoient les Assemblées pour les élections. Le crime étoit seulement de le faire en cachette comme ici, chez un Particulier. *Casaubon*, & *Manuce*.

XXXVI. *Lucro.*] Il s'appelloit *Marcus Aufidius*, & étoit d'une illustre Maison Plébéïenne, où il y avoit eu plusieurs Consuls.

XXXVII. *Loix Ælia & Fusia.*] C'est une chose étrange, que ces deux Loix étant des plus importantes de ce siècle, on ne sache point du tout qui les avoit faites, quoi qu'elles portent le nom de deux Maisons illustres. Il étoit donné pouvoir à tout Magistrat Curule par la premiére de s'opposer à quelqu'autre Loi que ce fût, qu'on voulût établir; & ordonné en même tems, qu'on observât les Augures toutefois & quantes on en proposoit quelqu'une, afin de savoir si elle étoit agréable aux Dieux. Or cette cérémonie de l'observation des Augures demandoit un nombre infini de circonstances, pour être faite, comme il faloit, & étoit sujette à mille incidens divers qui la rendoient nulle, ou de mauvais présage; & en ce cas, il étoit défendu de passer outre à l'affaire dont on délibéroit. Ainsi, c'étoit une source intarissable de prétextes, pour empêcher tout ce qu'on ne vouloit pas laisser faire.

Quant à l'autre Loi nommée *Fusia*, elle défendoit de traiter de quoi que ce fût avec le Peuple, en de certains jours, où il avoit été permis jusqu'alors de le faire. Ces formalités étoient nécessaires dans une Police, où tant de Magistrats différens avoient droit de proposer de nouvelles Loix, & où, sans cela il auroit dépendu uniquement du caprice du Peuple, qui étoit le Souverain, de les accepter, aussi-tôt qu'on les

proposoit. Ainsi, on n'ôtoit point la liberté d'en proposer, ce qui est une des meilleures Politiques dont un Etat puisse user ; mais comme il étoit difficile qu'il ne se trouvât pas un seul homme éclairé & bien intentionné, parmi tant de gens qui pouvoient s'y opposer, il ne pouvoit guère arriver qu'on en laissât passer de mauvaises.

On dira, sans doute, que cette même Police donnoit le pouvoir d'empêcher aussi qu'il n'en passât de bonnes. Mais il y a deux choses à répondre là-dessus. L'une, qu'il est très-possible qu'une grande multitude d'hommes convienne à agréer un bon établissement, & qu'il est rare au contraire qu'elle convienne à en agréer un mauvais. C'est la lumiére naturelle, & la raison commune à tous les hommes, qui fait agréer les bonnes Loix, quand aucun intérêt particulier ne l'empêche; mais il est bien difficile qu'un grand nombre d'hommes ait le même intérêt particulier, nécessaire pour en faire agréer une mauvaise, malgré les lumiéres de la Raison.

L'autre chose qu'il y a à dire sur ce sujet est, qu'il n'y a rien de si bon, sur-tout dans la Politique, qui n'ait ses inconvéniens; mais il faut les peser, si l'on en croit l'Oracle de Florence, (*) & prendre le moins grand pour petit. Or il est évident que c'en est un bien plus grand pour un Etat, de recevoir une mauvaise Loi, que d'en rejetter une bonne, par la raison fondamentale, qu'il est moins fâcheux d'être privé d'un bien que de souffrir un mal. Ainsi, quand même cette Police, que je viens d'expliquer, auroit également empêché l'établissement des bonnes Loix, & des mauvaises, elle ne laisseroit pas toujours d'être louable, puis qu'il y a moins de danger pour un Etat à être privé d'un établissement utile, qu'à en souffrir un pernicieux.

XXXVIII. Une Royauté de la feve.] *Il y a dans le Latin*, fabam mimum. *Quel que puisse être le dernier de ces deux mots, sur lequel les Manuscrits varient*

(*) *Mai non si cerca fuggire un inconveniente, ché non s'incorra in un altro, ma la prudenza consiste in sapere conoscere la qualità de gli inconvenienti, & prendere il manco tristo per buono.* Machiav. Princip. c. 21.

varient beaucoup, le premier, dans lequel ils conviennent presque tous, forme si clairement le sens que j'ai suivi, qu'il est étonnant que quelques Commentateurs l'ayent osé changer, pour le faire accorder avec l'autre. Il est constant, que dès ce tems-là les enfans tiroient au sort à qui seroit Roi entr'eux, (*) *comme nous faisons encore aujourd'hui; hors qu'ils le faisoient en Décembre pour la fête des Saturnales; & que nous le faisons en Janvier pour celle des Rois, ainsi qu'un illustre Théologien de notre tems l'a démontré. C'est sans doute à cet usage que Cicéron fait allusion en cet endroit. Que s'il est absolument nécessaire de faire accorder les deux mots de ce passage, je ne voi pas pourquoi on rejetteroit la conjecture ingénieuse de Lambin; & qu'il y avoit apparemment quelque farce fort connue de ce tems-là, qui rouloit sur cette mommerie dont elle portoit le nom,* fabam mimum, la farce de la feve. *Voilà tout ce que je puis gagner sur moi de dire touchant ce passage, sur lequel ceux qui voudront admirer les égaremens de la Critique n'ont qu'à lire les Commentateurs J'ajoûterai seulement, que cet usage de la féve pour faire des Rois, vient de ce qu'on s'en servoit à Athènes pour donner les suffrages dans la création des Magistrats, comme dans les autres affaires. On les choisissoit blanches ou noires, percées, ou entiéres, selon qu'on vouloit favoriser, ou nuire. C'étoit avant qu'on s'y servît de coquilles.* Suidas. Etymologicum. Sam. Petit Comment. in Leges Atticas l. 3 c. 1.

XXXIX. *Je crains qu'il n'arrive beaucoup de mal de votre refus.*] On verra par la derniére Lettre du second Livre, que la crainte de Cicéron étoit bien fondée, & que son frere fit bien des choses mal à propos dans son Gouvernement d'Asie, qu'un Lieutenant comme Atticus l'auroit empêché facilement de faire. Cicéron ne pouvoit pas solliciter plus fortement Atticus dans le fond, & pourtant d'une maniére plus douce, d'accepter cette Lieutenance qu'il refusoit, qu'il l'en sollicité par ce peu de paroles; on verra dans la Lettre suivante comment Atticus y répondit.

(*) *Mais je n'oserois le blâmer après avoir refusé moi-*

(*) Tacit. Annal. l. 3. c. 15.

moi-même une Province Consulaire.] Rien ne fait mieux voir, que Ciceron desapprouvoit ce refus d'Atticus, que la maniere dont il fait semblant ici de le justifier. Je dis, qu'il en fait semblant; parce que cette justification étoit ridicule dans le fond. Car quelle comparaison pouvoit-on faire entre la seule raison qu'Atticus alléguoit, qui étoit sa volonté, & celle que Cicéron avoit eue de refuser les Provinces Consulaires, dans un tems où il étoit si nécessaire à Rome, pour achever d'éteindre le feu que Catilina avoit allumé, & qui fumoit encore? Il semble que c'étoit se moquer d'Atticus, que de lui présenter une excuse si impertinente; mais il n'y en avoit pas de meilleure, & il faloit bien lui en trouver quelqu'une, de peur qu'il ne crût qu'on le trouvoit inexcusable. Quelque mauvaise que celle-ci fût, il en avoit assez de besoin pour n'y regarder pas de si près, & pour la trouver bonne, ou, du moins, pour se flatter qu'elle paroitroit bonne aux autres.

XL. *Chilius.*] Voyez Lettre V, Remarque IV.

XLI. *Archias.*] C'est le Poëte pour qui il nous reste une Oraison si agréable. On y voit qu'il étoit fort attaché aux deux illustres Maisons des Métellus, & des Lucullus, dont il est parlé ici.

XLII. Pour les Métellus.] *Il y a dans le Latin* ad Cæcilianam fabulam spectet ; *c'est-à-dire mot pour mot*, qu'il ne travaille à quelque Pièce Cecilienne. *C'est un jeu de mots, que je n'ai pû conserver dans la Traduction, & qui est fondé sur ce que* Cecilius *étoit également le nom de Maison des Métellus, & d'un fameux Poëte Comique. Je me suis donc contenté d'en conserver le sens, en traduisant simplement* qu'il ne travaille pour les Métellus.



LET.

LETTRE DIX-SEPTIEME.

Même Année DC. XCII. & toujours de Rome en Grèce.

AUTANT par votre Lettre, que par la copie que vous m'envoyez de celle de mon frere, je vois une grande altération dans son amitié pour vous, & même dans son estime. J'en suis aussi affligé, que ma tendresse pour tous les deux m'y oblige, & aussi surpris qu'on le peut être; ne sachant d'où peut venir un ressentiment si violent; ou, s'il n'en a point de sujet, un si grand changement dans son affection. Je comprenois bien déja ce dont vous-même vous défiiez aussi quand vous partîtes d'ici, qu'il avoit quelqu'ombrage contre vous, & que son esprit étoit ulcéré, & préoccupé de quelques soupçons odieux sur votre compte. Mais il ne m'avoit pas paru, dans les efforts que j'ai faits à diverses fois près de lui pour l'en guérir, non seulement avant qu'il fût déclaré Préteur d'Asie, mais encore beaucoup plus fortement depuis; il ne me paroissoit pas, dis-je, qu'il fût aussi outré qu'il le paroît par sa Lettre (*I*); quoi que je ne gagnasse pas sur lui tout ce que je voulois. Je m'en consolois dans l'espérance certaine qu'il vous joindroit à Dyrrachium, ou quelqu'autre part dans vos quartiers; & cela étant, je me flattois, & je n'en doutois pas, que tout s'accommoderoit entre vous, quand vous ne feriez que vous voir; à plus forte raison quand vous vous parleriez,

leriez, & que vous vous feriez éclaircis: Car il n'eſt pas néceſſaire que je vous diſe ce que vous ſavez comme moi, combien il eſt traitable & doux; & juſqu'où va ſa facilité, également à ſe bouiller, & à ſe raccommoder. Le malheur eſt, que vous ne vous êtes point vûs: Ainſi, ce qu'on lui a inſpiré artificieuſement contre vous a prévalu dans ſon eſprit; ſur ce qu'il devoit à votre liaiſon, à votre alliance, & à votre ancienne amitié.

De ſavoir à qui en eſt la faute, c'eſt ce qu'il m'eſt plus facile de penſer que d'écrire; parce que je crains de ne pas épargner aſſez vos Proches en voulant défendre les miens (*II*). Car je ſuis perſuadé, que ſi on n'a pas contribué dans ſa famille à l'aigrir, du moins y auroit-on pu facilement l'adoucir. Mais je vous expliquerai plus commodément, quand nous nous reverrons, toute la malignité de cette affaire, qui s'étend plus loin qu'il ne ſemble. J'ignore, encore une fois, ce qui peut l'avoir obligé à vous écrire comme il a fait de Theſſalonique (*III*), & à parler ici à vos Amis, & ſur ſa route de la maniére que vous croyez. Toute l'eſpérance qui me reſte d'être délivré de ce chagrin, n'eſt fondée que ſur votre ſeule honnêteté. Si vous conſidérez, que les meilleures gens ſont ſouvent les plus faciles à s'emporter, comme à s'appaiſer; & que cette légéreté, pour ne pas dire cette moleſſe de ſentimens, ne vient la plûpart du tems que d'une trop grande bonté de naturel; & ce qu'il faut dire avant tout, que nous avons à ſupporter mutuellement les foibleſſes, les défauts, & même les outrages les uns des autres (*IV*); tout cela ſe calmera à ce que j'eſpére, & je vous en prie;

prie; Car vous aimant uniquement comme je fais, je ne dois rien oublier pour faire en sorte, que tous ceux qui m'appartiennent vous aiment, & soient aimés de vous.

Rien n'étoit moins nécessaire que cette partie de votre Lettre, où vous rapportez tous les Emplois, qu'il n'a tenu qu'à vous d'avoir (*V*), soit à Rome, soit dans les Provinces, sous mon Consulat, & en d'autres tems. Je connois à fond la franchise (*VI*), & la grandeur de votre ame, & je n'ai jamais prétendu, qu'il y eût autre différence entre vous & moi, que celle du différent choix de vie (*VII*), en ce que quelque sorte d'ambition m'a porté à rechercher les honneurs, au lieu que d'autres motifs nullement blâmables vous ont fait prendre le parti d'une honnête oisiveté. Mais quant à la véritable gloire, qui est celle de la probité, de l'application, & de la régularité (*VIII*), je ne vous préfére, ni moi, ni homme du monde; & pour ce qui me regarde en particulier, après mon frere & ma famille, je suis persuadé que personne ne m'aime tant que vous m'aimez. J'ai vu d'une maniére à n'en pouvoir douter vos contentemens, & vos peines, dans les diverses rencontres de ma vie; & j'ai ressenti avec une égale satisfaction la part que vous avez prise à mes avantages & à mes dangers. Dans le tems même que je vous parle, non seulement vos conseils, en quoi vous êtes incomparable; mais votre entretien ordinaire, dont la douceur m'est si sensible, me fait un besoin extrême. Je ne vous regrette pas seulement pour les affaires publiques, qu'il ne m'est pas permis de négliger comme les autres, c'est encore pour mes fonctions du Barreau, que je

je continue, afin de me conserver la considération qui m'est nécessaire, pour soûtenir la dignité où elles m'ont aidé à parvenir. Je vous regrette aussi pour mes affaires domestiques, dans lesquelles je vous trouve encore plus à dire depuis le départ de mon frere. Enfin, ni dans mon travail, ni dans mon loisir, ni dans mes affaires domestiques, ni dans celle de ma profession, ni dans les particuliéres, ni dans les publiques (*IX*), je ne saurois plus me passer de la douceur de votre aimable conversation, & de vos conseils. Une honnête honte réciproque nous a empêchés jusqu'ici l'un & l'autre de traiter ce chapitre. Mais il étoit nécessaire de le faire dans cette rencontre (*X*), à cause de cette partie de votre Lettre, que vous avez employée à vous justifier à moi, sur votre genre de vie.

Pour revenir à mon frere, il se trouve heureusement dans votre brouillerie, que vous avez fait connoître depuis long-tems, & même que vous avez déclaré formellement à tous vos Amis comme à moi, la résolution où vous étiez de n'accepter aucun emploi; de sorte qu'il paroîtra, que c'est seulement par cette raison que vous n'êtes pas avec lui, & non pas à cause que vous êtes mal ensemble. Ainsi, il sera facile de réparer cette brêche qui s'est faite à votre union, & la nôtre demeurera inviolable, comme elle a toujours été.

Les affaires de la République sont en pauvre état; tout y est foible, & variable. Vous aurez su comment nos Chevaliers se sont presque brouillés avec le Sénat. Ils avoient déja supporté impatiemment, qu'on eût fait

un Sénatus-consulte pour informer contre les Juges corrompus par Clodius (*XI*). J'étois absent par hazard quand on le fit; mais ayant reconnu qu'ils en étoient extrêmement fâchés, quoi qu'ils n'osassent pas le témoigner ouvertement, j'en fis reproche au Sénat avec beaucoup de force, à ce qu'il me sembla, & je parlai avec assez de poids, & bien au long, pour un sujet si odieux.

Mais voici une autre prétention insupportable des Chevaliers, que je n'ai pas pourtant laissé, non seulement de supporter, mais même de soûtenir. Ceux d'entr'eux qui ont traité des revenus de l'Asie avec les Censeurs, se sont plaints au Sénat d'avoir poussé les Fermes trop haut, par ambition de les emporter sur les autres enchérisseurs, & ils ont demandé là-dessus d'en pouvoir revenir.

Je suis bien des premiers à favoriser leur requête; mais je ne suis pourtant que le second; car c'est Crassus qui leur a inspiré la hardiesse de la faire. La demande est odieuse, rien moins qu'honnête, & un aveu public de leur témérité. Il y avoit pourtant beaucoup à craindre, qu'ils ne s'alliénassent tout-à-fait du Sénat, s'ils n'obtenoient rien du tout. C'est encore moi principalement qui ai ménagé cette affaire. J'ai fait en sorte que le Sénat s'est trouvé nombreux, & favorable, quand on l'a agitée. Ce fut les deux premiers jours de Décembre. Je dis beaucoup de choses sur la dignité des deux Ordres, & l'union qui devoit être entr'eux. Il n'y a pourtant encore rien d'arrêté; mais le Sénat paroît bien disposé. Le Consul désigné Métellus (*XII*) est le seul qui s'y est opposé, de tous ceux qui ont déja opiné, & c'étoit à notre Héros

Caton

Caton à parler, quand la ſéance a fini avec le jour.

C'eſt ainſi, que marchant toujours par les mêmes voies, j'entretiens tant que je puis cette union des deux Ordres, que j'ai cimentée dans mon Conſulat. Cependant, comme il y a peu de fondement à faire là-deſſus, je me munis d'autres moyens que je croi plus ſûrs, pour ſoûtenir ma fortune en tout événement. Je ne puis m'en expliquer tout-à-fait par Lettres ; en voici ſeulement un petit échantillon. Je vis en grande liaiſon avec Pompée. Je vous entends d'ici là deſſus : Allez, je me garderai de ce qu'il ſe faut garder, & je vous écrirai une autre fois plus au long ſur les projets politiques.

Vous ſaurez que Luccéïus eſt réſolu de demander le Conſulat plutôt qu'il n'avoit deſſein de faire, voyant qu'il n'y a que deux Prétendans (*XIII*) à l'élection prochaine, Céſar & Bibulus (*XIV*). Céſar ſonge à s'entendre avec Luccéïus par l'entremiſe d'Arrius, & Bibulus s'imagine de pouvoir s'entendre auſſi avec Céſar par celle de Caïus Piſon (*XV*). Vous riez (*XVI*)? Je vous aſſure qu'il n'y a pas de quoi rire (*XVII*). Que vous dirai-je encore ? Quoi ? Bien des choſes. Mais ce ſera pour une autre fois. Si vous devez venir, ne me le cachez pas. Je vous en preſſe bien modeſtement pour le ſouhaiter autant que je fais. Le cinquième Décembre.

REMARQUES.

I. *IL ne me paroiſſoit pas qu'il fût ſi outré, qu'il me le paroît par ſes Lettres*] Ces paroles ne laiſ-

laissent pas lieu de douter, que ce ne fût le refus que fit Atticus de servir de Lieutenant en Asie sous Quintus Ciceron son beau-frere, qui acheva de les brouiller (*). Que si cela n'est pas dit ici plus clairement, c'est un ménagement excessif que Ciceron avoit pour Atticus, qui prétendoit sans doute, que Quintus ne devoit pas s'offenser du refus d'un homme comme lui, qui avoit refusé tant d'autres Emplois, ainsi qu'il s'en vante plus bas. Mais quand il en auroit refusé de beaucoup plus considérables, il avoit des raisons d'honnêteté toutes particuliéres d'accepter celui-ci. C'étoit la confiance avec laquelle on a vû (†) que Ciceron avoit d'abord compté sur sa capacité, pour régler la conduite du nouveau Gouverneur, & soûtenir la gloire de leur Famille; d'autant plus qu'ils savoient tous deux le besoin que Quintus auroit d'un Lieutenant comme Atticus près de lui. On verra par la suite que ce besoin ne pouvoit être plus grand; & ainsi, on ne peut douter, que l'affliction qui paroit dans cette Lettre ne vînt du même refus dont Quintus étoit si outré. Mais puis qu'Atticus en pouvoit bien prévoir les suites de même que Ciceron, & qu'il n'étoit pas capable d'avoir fait une démarche de cette conséquence, qu'après meure delibération, il auroit été bien inutile à Ciceron de la lui reprocher; & de la vanité dont il est peint dans cette Lettre, il est facile de juger, que le moindre reproche de cette nature lui auroit été insupportable.

II. *Je crains de ne pas épargner assez vos Proches.*] Il est naturel de soupçonner, que Ciceron entend parler ici de Pomponia femme de son frere, & sœur d'Atticus; & ce qu'on verra dans la suite du caractère d'esprit de cette femme, ne permet pas d'en douter.

III. *Thessalonique.*] Ville maritime de Macédoine, aujourd'hui *Salonichi*, au fond du Golphe de même nom, appellé autrefois, *Thermaique*, fameuse en ce tems-là pour son trafic; mais beaucoup

(*) *Remar. III. sur la XV. Lettre.* (†) *Même Lettre.*

coup plus depuis par la prédication de saint Paul, ensuite de laquelle il ecrivit les deux excellentes Lettres qui en portent le nom. Ce n'étoit pas tout-à-fait le droit chemin de Quintus Ciceron pour aller de Rome en Asie; mais comme cette Ville étoit fort importante, il n'est pas étrange qu'il se détournât un peu pour y passer; soit par simple curiosité, soit pour les relations qu'elle avoit nécessairement avec la Province voisine qu'il alloit gouverner.

IV. *Nous avons à supporter mutuellement les foiblesses, les défauts, & même les outrages les uns des autres.*] Tout ce que Ciceron dit ici pour adoucir cette brouillerie, sans prétendre excuser son frere, ni aussi le condamner, parce qu'il n'en savoit pas encore entiérement le fonds, est de trop bon exemple pour n'être pas remarqué. Ce n'est pas ainsi qu'on en use d'ordinaire. Ou l'on soûtient les absens d'une maniére desobligeante pour ceux à qui l'on parle; ou l'on abandonne injustement ces mêmes absens, pour plaire à ceux à qui l'on parle; les uns donnent toujours le tort à la partie avec qui ils négocient, soit par malignité, soit pour faire les habiles, & les nécessaires; les autres lui donnent toujours raison, soit par foiblesse, soit par flatterie, & quelquefois par perfidie. Mais sur-tout, & ce en quoi on imite moins la modération admirable de Ciceron, on se détermine témérairement sur ce qu'on sait des procédés de part & d'autre, pour se former une idée du fonds de l'affaire, quoi qu'on n'en sache encore que la moindre partie; & cela, par ambition de deviner, par impatience de porter son jugement, & faute enfin de la force nécessaire pour le suspendre; ce qui est la plus sublime de toutes les situations de l'esprit.

V. *Rien n'étoit moins nécessaire, que cette partie de votre Lettre, où vous rapportez tous les emplois, qu'il n'a tenu qu'à vous d'avoir.*] Rien n'étoit plus nécessaire pour découvrir à fonds le Caractère d'Atticus, & le véritable motif de son refus. Puis que Ciceron savoit comme lui tous les autres emplois qu'il avoit refusés, l'énumération qu'il en faisoit ici n'étoit bonne qu'à flatter sa vanité. C'étoit pousser bien loin la complaisan-

 ce,

ce, que de rencherir sur ses vanteries par des louanges aussi exquises, que celles que Ciceron lui donne dans cette Lettre.

VI. *Je connois à fonds la franchise de votre ame.*] Cicéron n'avoit pas envie de manquer son coup, puis qu'il commençoit l'éloge qu'il vouloit faire d'Atticus par celui de sa franchise, dans le procédé du monde où il y en avoit le moins. S'il est vrai qu'il n'y a point de vertus que nous soyions plus aises qu'on nous attribue, que celles que nous n'avons pas, ceci ne pouvoit pas manquer de faire un grand effet; & quoi que Ciceron ne péchât pas moins contre la sincérité, en écrivant ce qu'il écrivoit ici, (tant il est vrai, que tout le commerce des hommes n'est que perfidie en diverses maniéres:) cependant, puis qu'il ne vouloit pas se brouiller avec Atticus, il falloit bien qu'il le prit sur ce ton. Car de moindres démonstrations de confiance en sa *franchise*, n'auroient pas été suffisantes, pour le rassurer contre le témoignage de son cœur.

VII. *Je n'ai jamais prétendu, qu'il y eût autre différence entre vous & moi, que celle du différent choix de vie.*] Ciceron vouloit dire, qu'il n'avoit tenu qu'à Atticus de faire le même chemin que lui. Pour lui rendre cette justice, il faloit n'être pas éblouï de la différence qu'on devoit faire en ce tems-là à Rome, entre un simple Chevalier Romain, comme étoit Atticus, de quelque mérite qu'il pût être, & un Consulaire de la conséquence, & du mérite aussi de Cicéron, tout autrement éclatant que celui d'Atticus.

VIII. *Quant à la véritable gloire, qui est celle de la probité, de l'application, & de la régularité.*] Il y a dans le Latin *vera laude probitatis, diligentiæ, religionis*, ce qui ne peut vouloir dire autre chose que ce que j'entends. Mais comme ces deux derniéres sortes de gloire ne sont pas si connues que d'autres dans notre siécle, je ne doute pas, que cet éloge ne paroisse bien petit à beaucoup de gens. Cependant, il faloit que Cicéron le crût grand. Et en effet, si on examine de prés en chaque rencontre, d'où vient qu'on remplit si mal les devoirs de la vie, je m'assure qu'on trouvera la plûpart du tems, que ce n'est que fau-

te d'attention, & d'exactitude. On ne s'applique point également, & tout entier à toutes choses, comme la Raison le voudroit, & qu'il est de l'intérêt de l'esprit de le faire, & de s'y accoûtumer. Or l'exactitude demande une application entiere. Il semble qu'on craigne d'épuiser la faculté infinie qui pense dans nous, & que la régularité soit une espèce de servitude. Mais une marque certaine, que c'est par défaut d'honnêteté, que la plûpart des gens sont inappliqués, & irréguliers, c'est qu'ils ne manquent guère, ni d'attention, ni d'exactitude, dans ce qui les touche au cœur.

IX. *Pour les affaires publiques, qu'il ne m'est pas permis de négliger comme les autres.*] De tous les sentimens qui sont particuliers aux Anciens, il n'y en a guère de plus estimable, que l'ordre qu'ils gardoient entre les devoirs, & la différence qu'ils faisoient des plus inviolables à ceux qui l'étoient moins. Il n'est pas nécessaire d'être Républicain, comme Cicéron, pour convenir avec lui de la préférence qu'il donne ici aux affaires publiques sur les particuliéres. C est assez d'être homme de bien.

X. *Une honnête honte réciproque nous a empêchés jusqu'ici l'un & l'autre de traiter ce chapitre: mais il étoit nécessaire de le faire dans cette rencontre.*] Ne diroit-on pas, à entendre Cicéron, qu'Atticus avoit *traité ce chapitre* en sa faveur, aussi obligeamment, que Cicéron vient de le traiter en faveur d'Atticus? Cependant il ne paroit point, par tout ce que Cicéron lui répond dans cette Lettre, qu'Atticus eût parlé que de lui-même, dans tout ce qu'il avoit écrit sur cette affaire. Quoi qu'il en fût, ce discours fait toujours voir qu'il y a quelque sorte de honte entre amis, à traiter le chapitre de l'amitié, & à se dire tout ce qu'on pense d'avantageux, & tout ce qu'on sent d'obligeant l'un pour l'autre; parce que tout cela se suppose, & est entendu sans le dire, & qu'on ne doit rien dire entre gens sages, sans nécessité. Rien ne distingue plus que cette pratique les vrayes amitiés, s'il y en a, d'avec toutes ces autres liaisons, qu'on honore si témérairement dans le monde de ce vénérable nom. Mais cela prouve en même tems, que quand *ce chapitre* devient,

comme ici, *nécessaire à traiter* entre amis quelque affectueusement qu'il se traite, il faut que l'un des deux ait donné quelque atteinte à l'amitié.

XI. *Nos Chevaliers avoient supporté impatiemment, qu'on fît un Sénatus-consulte contre les Juges corrompus.*] On demandera, peut-être, pourquoi les Chevaliers s'offensoient plutôt de cette recherche, que les autres Corps, qui y étoient également intéressés; savoir, le Sénat, & les Tribuns du Trésor; puis que ces Juges corrompus par Clodius avoient été également tirés de ces trois Corps? Mais il est facile de répondre, que le Sénat n'avoit garde de s'en offenser, puis que c'étoit lui qui l'ordonnoit, & les Tribuns du Trésor étoient trop peu considérables par leur qualité & par leur nombre, en comparaison des Chevaliers, pour ôser faire comme eux une plainte si déraisonnable. Car ces Tribuns n'étoient, comme je l'ai dit, qu'un petit nombre de gens aisés, choisis parmi le Peuple: au lieu que les Chevaliers composoient le second Ordre de l'Etat, répandu dans toutes les Villes de l'Empire qui etoient aggrégées au Peuple Romain, & par cette raison, infiniment plus nombreux que le Sénat; ce qu'il est nécessaire de considérer pour en concevoir bien l'importance, telle qu'elle est représentée dans la suite de ces Lettres.

Mais plus leur chagrin étoit déraisonnable dans cette occasion, plus le judicieux égard que Cicéron vouloit qu'on y eût, est à remarquer. Les affaires de la République étoient dès-lors dans un déréglement, qui ne permettoit plus de les manier avec une exacte justice. Cette sage condescendance étoit tout autrement admirable dans un homme de Lettres, comme lui, que dans tout autre; les Savans étant d'ordinaire incapables de ces sortes de ménagemens, & de s'écarter de la parfaite droiture quand il le faut. On en verra un exemple célèbre dans la suite, au sujet de cette même affaire des Chevaliers, en la personne de Caton, qui contribua autant que César à la ruïne de la République, à force de la vouloir défendre. *La Science*, dit l'Oracle de Gascogne, *en des mains est un sceptre, en d'autres une marotte.*

XII.

XII. *Métellus.*] C'est le même Métellus, surnommé *Celer*, de qui on a vu une Lettre. Les Consuls désignés pour l'année suivante opinoient les premiers.

XIII. *Il n'y a que deux Prétendans.*] C'est une chose singuliére, qu'aucun Patricien n'osât prétendre cette année au Consulat, parce que c'étoit la premiére que César pouvoit l'obtenir par les Loix; tant son crédit étoit déja redoutable. Car Bibulus, & Luccéïus étoient deux Plébéïens; & l'on a déja vu plusieurs fois, qu'il faloit réguliérement, que l'un des Consuls fût Patricien; ainsi donc César qui l'étoit, n'avoit point de concurrent de sa qualité.

XIV. *Bibulus.*] Il s'appelloit *Marcus*, & étoit de l'illustre Maison Plebeïenne *Calpurnia*, dont j'ai parlé plusieurs fois, au sujet des Pisons. Il avoit été Edile & Préteur avec César: mais comme il étoit fort homme de bien, & l'un des plus fermes appuis du bon Parti, il s'étoit brouillé avec lui dans ces deux Magistratures, pour s'être opposé vigoureusement à tout ce que César y avoit entrepris, contre le bien de l'Etat.

XV. *Caius Pison.*] Je ne saurois dire si c'est le même de qui j'ai déja parlé. Il suffit qu'il étoit de même Maison que Bibulus, pour être plus propre qu'un autre à s'entremettre entre lui & César, de qui il devoit être apparemment Ami particulier.

XVI. *Vous riez.*] Cicéron se moque de ce que Bibulus étoit assez simple, pour croire que César pût l'agréer pour Collègue dans le Consulat, après tout ce qui s'étoit passé entr'eux dans leurs autres Magistratures. Mais puis que Bibulus n'avoit point d'autre Compétiteur que Luccéïus, qui, comme on a vu, n'étoit pas moins homme de bien que lui, ni par conséquent plus agréable à César, & que le même Bibulus avoit beaucoup plus de crédit que Luccéïus, tant parce que sa Maison étoit plus illustre & plus puissante que celle de Luccéïus, que parce qu'il étoit porté par la faction de Caton, de qui il avoit épousé la fille, il pouvoit bien se flatter, que César, ayant peu d'espérance de l'exclure, ne voudroit pas, peut-être, se le rendre encore plus ennemi qu'il ne

 l'étoit,

l'étoit, en s'entendant avec Lucceïus contre lui. Mais ils se trompérent tous deux: César ne ménagea point Bibulus, car il brigua de concert avec Lucceïus; & Bibulus fut Consul malgré eux. *Sueton. in Cæs. c. 19.*

XII. *Je vous assure qu'il n'y a pas de quoi rire.*] L'assurance avec laquelle Ciceron prédit ici les funestes effets de la mésintelligence de César & de Bibulus, dans leur prochain Consulat, n'est pas une des moindres marques de sa sagacité; mais on en verra de bien plus surprenantes. Il faut se souvenir pour entendre cet article, de la difference qui a été expliquée sur la dixième Lettre, de briguer à demander le Consulat; qu'on ne le demandoit proprement, que l'année précédente; mais qu'on le briguoit une année avant que de le demander. C'étoit ce que faisoient César, Bibulus, & Lucceïus à la fin de l'année 692. qui est le tems de cette Lettre, pour l'année 694. seulement; puis que Métellus Céler & Afranius l'avoient obtenu, comme on a vû, cette même année-ci, pour la prochaine 693.

LETTRE DIX-HUITIEME.

An de Rome DC. XCIII. Sous le Consulat de Métellus Céler, & d'Afranius; toujours de Rome en Grèce.

SACHEZ que rien ne me manque tant à l'heure qu'il est, que quelqu'un que je puisse faire le Confident de tous mes chagrins, qui m'aime, qui soit sage, & à qui j'ose parler avec une entiére franchise. Car mon frere, à qui je pouvois m'ouvrir de mes plus secrettes pensées avec autant de sûreté qu'aux bois & aux rochers, qui m'aime tendrement, & qui est la droiture même, n'est plus

plus ici, comme vous favez. Où êtes vous, vous qui avez foulagé tant de fois mes inquiétudes, & mes peines, par vos difcours & par vos confeils? Vous qui me fecondez dans les affaires publiques, & à qui je ne cache point les plus particuliéres; enfin, vous, fans la participation de qui je ne faurois, ni rien faire, ni rien dire? Je fuis fi dépourvû de toute fociété, que je n'ai plus de bon que le tems que je paffe avec ma femme, avec ma fille, & avec mon petit Cicéron. Car ces amitiés importantes & faftueufes que vous favez, ne font bonnes que pour le dehors; elles ne font d'aucun ufage familier. Cela eft fi vrai, que ma maifon eft tous les matins toute pleine quand je vais à la place, & je fuis efcorté d'une foule de prétendus amis, fans trouver un feul homme dans tout ce nombre avec qui je puiffe, ou rire en liberté, ou foûpirer fans contrainte. Jugez fi je vous attens, fi je vous fouhaite, & fi je vous preffe de venir. J'ai mille chofes qui m'inquiétent, ou qui me bleffent, dont il me femble qu'une feule promenade avec vous me fera raifon. Je ne faurois vous écrire plufieurs petits chagrins domeftiques, que je n'oferois confier au papier, ni à ce porteur que je ne connois point. N'en foyez pourtant pas en peine; ils ne font pas fort confidérables; mais ils touchent de près, ils ne donnent aucun relâche, & je n'ai point de vrai ami dont les confeils, ou feulement l'entretien puiffe les interrompre.

Quant aux Affaires de l'Etat, quoi que j'aye auffi bon courage que jamais, je perds tous les jours de plus en plus l'envie de m'en mêler. Car fi je reprens en peu de mots tout ce qui s'eft paffé depuis votre départ, vous vous

H 5 écrie-

écrierez, malgré vous, que la République ne fauroit plus fubfifter. La belle hiftoire de Clodius fut, s'il m'en fouvient, le premier incident qui fe préfenta. Ayant trouvé, ce me fembloit, en cette affaire une occafion de réfréner la licence & de réprimer la jeuneffe, je le fis d'une grande force, & je n'y épargnai, ni mon courage, ni mon efprit; non point par aucune animofité perfonnelle; mais dans l'efpérance d'apporter quelque reméde aux maux publics. La République a été deshonorée par un Jugement vendu à beaux deniers comptans, & la Juftice a été violée. Voyez ce qui eft arrivé depuis.

On nous a donné un Conful (*I*), que de feuls Philofophes comme nous peuvent regarder fans gémir: quelle playe à l'Etat! Le Sénat a eu beau propofer au Peuple de faire une Loi contre les brigues & contre la corruption des Jugemens; on n'a pu la faire paffer: ce vénérable Corps a été balotté; on en a aliéné les Chevaliers; & ainfi, une feule année a renverfé ces deux boulevards de la République qui étoient uniquement mon ouvrage, a avili l'autorité du Sénat, & a rompu l'union des deux Ordres.

Voici donc une autre année curieufe. Elle a commencé par l'interruption du facrifice ordinaire qui fe devoit faire à la Jeuneffe (*II*), parce que Memmius (*III*) a fait voir d'autres myftères à la femme de Marcus Lucullus (*IV*). Le nouveau Menelas n'en étant pas content a fait divorce; ainfi ce nouveau Pâris a fait pis que l'ancien (*V*), qui n'offenfa point Agamemnon, au lieu que celui-ci a outragé également les deux fréres (*VI*).

De

De plus, il y a un Tribun, nommé Cajus Herennius, que vous ne connoissez peut-être pas, mais que vous pourriez connoître ; car il est de votre Tribu, & son pere y distribuoit l'argent des prétendans dans les Assemblées. Ce Tribun veut tirer Clodius des Patriciens, pour le faire aggréger parmi le Peuple (*VII*). Il propose pour cela, d'en faire opiner, contre la coûtume, au Champ de Mars par toutes les Tribus (*VIII*). Je l'ai manié en plein Sénat comme je sai faire, mais ce n'est qu'un misérable. Metellus est un brave Consul, il paroît m'aimer; mais il avilit l'autorité de sa Charge en soûtenant la proposition de ce Tribun, quoi qu'il ne le fasse que par maniére d'aquit (*IX*). Pour son Collègue, bon Dieu! quel indigne mortel ! qu'il a peu de cœur pour un guerrier! & qu'il mérite bien d'être, comme il l'est tous les jours, baffoué en face par Palicanus (*X*)!

Le Tribun Flavius a proposé sa Loi des Champs, qui est de peu de conséquence. C'est presque la même chose que celle de Plotius (*XI*). Mais parmi tout cela, il ne se trouve pas l'ombre d'un bon Politique. Celui qui le pourroit être, mon bon ami Pompée, oui mon bon ami, je veux bien que vous le sachiez, se contente de joüir en silence des honneurs qu'il s'est aquis (*XII*). Crassus ne diroit pas un mot contre qui que ce soit; vous connoissez les autres. Ils sont si fous, qu'ils s'imaginent conserver leurs viviers quand la République sera bouleversée (*XIII*). Un seul s'y intéresse; mais, à mon avis, avec plus d'intégrité, & plus de fermeté, que d'esprit & de prudence. Je veux dire Caton, qui tourmente depuis trois mois ces

pauvres Publicains, qui lui ont été si dévoués, & qui empêche le Sénat de répondre à leur Requête. Ainsi l'on est forcé de suspendre toutes les autres affaires jusqu'à ce que celle-là soit réglée; & je croi même qu'on renvoira à un autre tems les Audiences des Ambassadeurs.

Vous voyez de quels orages nous sommes agités, & je m'assure que vous en entendez plus que je n'en dis. Revenez donc à la fin; & quoi que ce qui se passe ici en doive éloigner tout homme sage, aimez-moi & estimez-moi assez pour vouloir bien y venir partager mes chagrins. Dans cette espérance, je ferai les déclarations publiques qui sont nécessaires, pour empêcher que les Censeurs ne vous enregistrent en votre absence (*XIV*); mais si vous ne venez juste qu'à l'extrémité (*XV*), cela sentira bien fort son Négociant (*XVI*), qui ne sauroit quitter son trafic: c'est pourquoi prenez vos mesures pour venir au plutôt. Le premier Février, sous Métellus & Afranius.

REMARQUES.

I. *ON nous a donné un Consul.*] C'est Afranius dont il a parlé avec tant de mépris dans la XVI. Lettre.

II. *Sacrifice à la Jeunesse.*] Cette partie de la vie humaine avoit été divinisée par (1) les Romains, dès le tems de Servius Tullius leur pénultième Roi, pour être la Protectrice de ceux qui entroient dans cet âge au sortir de l'enfance; ce qui étoit marqué parmi eux par un changement de robe, qui se faisoit réguliérement à quatorze ans accomplis. Cette nouvelle Déesse eut dès lors un Temple au Capitole, aussi bien que le Dieu Terme; puis que le Roi Tarquin le Super-

superbe, voulant profaner ces deux Temples pour y bâtir celui de Jupiter, surnommé depuis Capitolin, les mêmes auspices (2) qui permirent qu'on en profanât plusieurs autres qui se rencontroient dans la même enceinte, ne se trouvérent jamais favorables contre ces deux Divinités; ce qui fut pris à bon augure, comme un présage de la stabilité & de la vigueur éternelle de l'Empire. Le Consul Livius voua depuis un (3) autre Temple à la même Déesse de la Jeunesse, le jour mémorable qu'il défit Asdrubal; & ce fut à la dédicace de ce Temple dans le grand Cirque au bas du Mont Palatin du côté de l'Aventin, qu'on institua (4) seize ans après les Jeux de la Jeunesse, desquels le Sacrifice, dont il est fait mention ici, faisoit apparemment partie; mais je n'en ai pu trouver aucune particularité.

(1) *S. Augustin. de Civit. Dei l. 4. c. 2.* (2) *Dionys. Halicarnass. l. 3. S. August. ibid. l. 6. c. 1. Tit. Liv. l. 5.* (3) *Tit. Liv. l. 36.* (4) *Cicer. in Brut.*

III. *Memmius.*] Il s'appelloit Cajus, & il étoit d'une illustre famille Plébéïenne, si ancienne, qu'elle passoit pour venir de Mnestheus, (1) l'un des Compagnons d'Enée. Ce Memmius avoit déja été cause que Pompée avoit défendu sa maison (2) à un célèbre Grammairien leur ami commun nommé Nicias, parce que ce Grammairien avoit porté à la femme de Pompée, de la part de Memmius, une Lettre amoureuse des plus pressantes, qu'elle montra à son mari. Il faut pourtant que ce fût la même des femmes de ce grand homme, nommée Mutia, & sœur des Métellus, qu'on a vu qu'il répudia depuis, pour n'avoir pas été si cruelle à César qu'à Memmius.

(1) *Æneid. 6.* (2) *Sueton. de illustr. Grammat. c. 14.*

IV. A fait voir d'autres mystères à la femme de, &c.] *J'ai cru plus noble de traduire comme cela*, sacris suis initiavit, *que de traduire au pied de la lettre*, a enrôlé dans sa confrairie

V. A outragé.] *Il y a dans le Latin*, liberum non putavit, *ce qui veut dire à la lettre*, il a traité en esclave, *pour dire avec le dernier mépris.*

VI. *Ce nouveau Pâris a outragé également les*

deux freres.] C'eſt que ce même Memmius ſe trouvant Tribun cinq ans auparavant quand Lucius Lucullus revint de faire la guerre à Mithridare, (*) il s'oppoſa ſi fortement au Triomphe de ce grand homme, qu'il ne put effectivement triompher que deux ans après ſous le Conſulat de Ciceron. Il faloit que Memmius en voulût bien à cette Famille, puis que ne pouvant ravir cet honneur à l'aîné, il ſe rabattit ſur la femme du cadet pour s'en conſoler. Il faut encore que cette galanterie fit un éclat bien extraordinaire, puis qu'elle empêcha le ſacrifice dont il eſt parlé ici; ſoit que l'amant y dût faire quelque fonction particuliére, ou ſeulement qu'un ſcandale de cette qualité fût ſuffiſant, comme une choſe de mauvaiſe augure, pour empêcher toute ſorte de Sacrifice, dans le tems que ce ſcandale éclatoit. Car on ne ſait point la raiſon de la liaiſon qui paroît ici entre ce Sacrifice & cette Intrigue; mais ſeulement que les Jeux dont il étoit accompagné ſe faiſoient le vingt-quatrième Décembre. Or la derniére Lettre étant du cinquième, il eſt facile de juger que cette affaire pouvoit être arrivée environ le tems de cette Fête, puis que Ciceron la mande à Atticus la premiére fois qu'il lui écrit après ce tems.

VII. *Tirer Clodius des Patriciens pour le faire aggréger parmi le Peuple.*] Cela ne ſe pouvoit qu'en le faiſant adopter par quelque Plébéïen: le but de cette aggrégation étoit de le faire enſuite Tribun du Peuple, ce que nul Patricien ne pouvoit être; & il vouloit être Tribun, pour être en état de ſe vanger du témoignage que Ciceron avoit porté contre lui dans le procès de ſon Sacrilège.

VIII. *Il propoſe d'en faire opiner, contre la coûtume, par tout le Peuple.*] La plus ancienne des maniéres d'aſſembler le Peuple à Rome, & qui avoit été long-tems la ſeule, s'appelloit *Comitia Curiata*, comme qui diroit, par quartiers. On l'ap-

(*) *Plutarc. in Lucull. Inimicorum calumnia triennio tardius quam debuerat triumphavit; nos enim Conſules introduximus pene in urbem currum clariſſimi viri. Acad. quæſt. l. 4. proœm.*

l'appelloit ainsi, parce qu'il ne s'y trouvoit précisément que les habitans de la Ville, laquelle avoit d'abord été divisée par Romulus en trente Quartiers, ou Curies, qui avoient chacune leurs exercices de Religion à part, comme nos villes sont partagées en Paroisses. Cette Assemblée se tenoit dans cette partie de la Place de Rome qu'on appelloit par cette raison *le Comice*, ainsi que je l'ai dit sur la premiére Lettre, & c'étoient les Pontifes qui y présidoient, comme les plus considérables de chaque Quartier. Or quoi que la plûpart des choses qui se traitoient au commencement dans ces sortes d'Assemblées (car on y traitoit de tout) eussent été renvoyées dans la suite à d'autres Assemblées de nature différente, les adoptions n'y avoient pas été renvoyées, comme bien d'autres choses, & c'étoit dans les Assemblées de cette premiére sorte qu'il en faloit traiter. Comme l'origine de ces premiéres Assemblées étoit plus ancienne que le Tribunat, ce n'étoit pas aux Tribuns à les convoquer; mais ils en convoquoient d'autres, qu'on appelloit *Tributa* par Tribus. Ces autres étoient differentes des premieres, en ce qu'au lieu que les premiéres n'étoient composées, comme je l'ai dit, que des seuls habitans naturels de la ville, les autres par Tribus, que les Tribuns avoient pouvoir de convoquer, comprenoient avec les Habitans de la Ville, tous ceux des Peuples d'Italie qui y étoient aggregés, comme je l'ai dit plusieurs fois. C'est pourquoi le Tribun dont il est parlé ici, qui vouloit en toute maniére faire ratifier au Peuple l'adoption de Clodius par un Plébéïen, n'ayant pas droit de convoquer la seule sorte d'Assemblée où l'on traitoit réguliérement de cette nature d'affaires, entreprit par une innovation toute visible, de le faire dans une Assemblée par Tribus, qu'il avoit droit de convoquer.

IX. *Métellus avilit l'autorité de sa Charge, en soûtenant cette proposition, quoi qu'il ne le fasse que par maniére d'aquit;*] parce qu'elle étoit aussi injuste dans le fond que dans la forme; celui qui vouloit adopter Clodius étant plus jeune que lui. Mais Métellus étoit apparemment forcé par les importunités de sa méchante femme, sœur de Clo-

Clodius, de faire quelque semblant de le soûtenir.

X. *Baffoué par Palicanus.*] On a vu sur la X. Lettre qui étoit ce Palicanus, & ailleurs quel homme étoit Afranius qu'il baffouoit. Il faut que Palicanus fût Tribun cette année une seconde fois, puis qu'il insultoit comme cela un Consul; car tout autre ne l'auroit pas osé faire, ni ne l'auroit fait impunément.

XI. *Plotius.*] Son nom étoit *Aulus* & son surnom *Silvanus.* Il avoit été Tribun en 655. On verra dans la Lettre suivante l'explication de sa Loi par rapport à celle de Flavius, qui y sera aussi expliquée.

XII. *Pompée se contente de joüir en silence des honneurs qu'il s'est aquis*, au lieu de traduire à la lettre: *il conserve en silence sa robe peinte, togulam illam pictam silentio tuetur suam.* C'est la robe triomphale qu'il faut entendre par-là. Deux Tribuns de ses amis firent passer une Loi en sa faveur à (1) son retour d'Asie, par laquelle il lui fut permis de porter cette robe avec la couronne d'or & les autres ornemens triomphaux, toutes & quantes fois qu'il assisteroit aux Jeux du Cirque; honneur si extraordinaire, qu'il n'avoit jamais été déferé avant lui qu'au seul (2) Paul Emile, & que Pompée lui-même tout vain & fastueux qu'il étoit, n'osa s'en prévaloir qu'une seule fois.

(1) *Paterc. l. 2. c. 40. Dio. l. 37.* (2) *De viris illust.*

XIII. *Ils sont si foux qu'ils s'imaginent de conserver leurs viviers quand la République sera bouleversée.*] Ciceron entend parler ici d'Hortensius, de Lucullus, & de quelques autres encore, de capacité & d'autorité à mieux défendre la République qu'ils ne faisoient, s'ils eussent voulu. Leurs viviers sont allégués comme la plus grande marque du luxe de leur table: tout le monde sait qu'on étoit fort friand de poisson en ce tems-là.

XIV. *Pour empêcher que les Censeurs ne vous enregistrent en votre absence.*] On créoit d'ordinaire tous les cinq ans à Rome deux Magistrats, dont la fonction principale étoit de dresser un état exact

exact des noms, des biens, des âges, des conditions, des professions, des enfans, des esclaves, & généralement de tout ce qui regardoit chaque Citoyen en particulier. Il faut, selon cette Lettre, que quand quelqu'un se trouvoit absent, on ne laissât pas pour cela de l'enregistrer sur les informations qu'on en prenoit d'autres que de lui, & qu'il ne fût pas avantageux d'être enregistré de cette sorte en son absence.

XV. *Si vous ne venez juste qu'à l'extrémité.*] La fonction des Censeurs, dont je viens de parler, finissoit d'ordinaire par une cérémonie religieuse, qu'on appelloit le *Lustre*, du mot Latin *Lustrare*, qui veut dire *Purifier;* parce qu'on croyoit sanctifier, consacrer, enfin rendre beaucoup plus agréables aux Dieux qu'auparavant, les choses auxquelles cette superstition étoit rapportée. (*) Tous les Citoyens se rendoient au Champ de Mars à la pointe du jour, le Censeur faisoit trois tours autour de l'Armée qu'on mettoit en ordre de bataille, & il menoit avec lui un pourceau, un belier, & un taure au, parés en victimes, qu'il sacrifioit ensuite au Dieu Mars. Comme Ciceron ne parle ici de cette cérémonie que par accident, pour marquer seulement la fin du dénombrement des Citoyens, parce que c'étoit alors qu'elle se faisoit, j'ai cru devoir, pour plus grande clarté, traduire *sub lustrum, à l'extrémité*, au lieu de traduire comme il auroit falu à la lettre *dans le tems du lustre.*

XVI. *Cela sentira bien fort son Négociant.*] Il est difficile d'accorder cet endroit, comme plusieurs autres de ces Lettres, avec ce que Cornélius Népos dit d'Atticus dans sa Vie, que *tout son revenu consistoit en fonds de terre: Omnis ejus reditus constabat in Epiroticis & urbanis possessionibus.*

(*) *Tit. Liv. l.* 1. *Varr. de L. L. Dionys. Hal. l.* 3.

LET-

LETTRE DIX-NEUVIEME.

Même Année DC. XCIII. & toujours de Rome en Grèce.

QUOI que je n'aye pas tant de loisir que vous, vous recevriez bien plus souvent de mes Lettres, que je ne reçois des vôtres, si je me contentois de vous en écrire d'aussi courtes que les vôtres le sont ordinairement. Mais pour surcroît à mes grandes & incroiables occupations, il se rencontre toujours que j'ai à vous entretenir sur quelque matiére importante (*I*); & premiérement, comme cela est juste en écrivant à un aussi bon Citoyen que vous êtes, je vous rapporterai ce qui se passe dans la République; ensuite, puis que vous n'aimez rien tant que moi après elle, je vous dirai aussi ce que je croi que vous ne serez pas fâché de savoir de mes affaires particuliéres.

Quant à la République, ce qu'il y a de plus considérable à présent est la crainte qu'on a de la guerre des Gaules. Nos freres & bons alliés les Eduens sont aux mains (*II*); les Séquanois ont été battus; & les Helvetiens, constamment en armes, font des courses dans notre Province. Le Sénat a ordonné que les Consuls tireront au sort à laquelle des deux Gaules chacun d'eux ira commander; qu'on fera des levées, qu'on n'y aura aucun égard aux exemptions, & qu'on envoira des Plénipotentiaires aux principales villes des Gaules, pour les empêcher de se join-

joindre aux Helvétiens. On a choisi pour cet effet Quintus Métellus (*III*) Créticus, Lucius Flaccus (*IV*), & pour leur servir de lustre (*V*), Lentulus le fils de (*VI*) Clodianus. Je ne saurois vous cacher sur ce sujet, qu'ayant été tiré au sort le premier des Consulaires pour cet emploi, le Sénat s'y est opposé tout d'une voix, quoi qu'il fût fort nombreux, & on a trouvé à propos que je demeurasse à Rome. La même chose est arrivée après moi à Pompée; comme si nous étions des gages de la sûreté publique qu'il fût dangereux d'éloigner; car pourquoi attendrois-je après les autres pour être loué, puis que je me sai louer moi-même? Voilà pour les affaires du dehors, voici pour celles du dedans.

Le Tribun Flavius (*VII*), appuyé par Pompée, follicite fortement pour faire passer sa Loi des champs, qui n'a de populaire que la qualité de son Auteur. J'en voulois ôter, & en ceci j'étois secondé de tout le Peuple, tout ce qui intéresse les Particuliers; sans en excepter les terres publiques qui ont été vendues depuis le Consulat de Lucius Mutius & de Publius (*VIII*) Calphurnius. Je voulois confirmer la possession de celles que Sylla a données, & laisser à ceux de Volterre & d'Aretium les leurs (*IX*) qu'il avoit confisquées sans les distribuer. Il n'y avoit qu'un seul article que j'approuvois; c'étoit qu'on employât à en acheter d'autres les premiers cinq ans du revenu des nouvelles Conquêtes. Le Sénat rejettoit la Loi toute entière sans aucune distinction, se défiant (*X*) qu'elle n'eût pour but de donner quelque autorité nouvelle à Pompée, qui de son côté n'oublioit rien pour

la

la faire passer. Pour moi, sans offenser le Peuple qui en attend tout le bénéfice, le tempérament que j'avois pris assuroit à chaque Particulier la possession de ses fonds, & vous savez que cela regarde les plus riches de la Ville, qui sont ce qu'il y a de plus fort dans mon parti. Je contentois aussi Pompée avec le même Peuple (& c'étoit bien mon intention) par l'achat que je proposois de nouvelles terres; lequel achat étant exécuté avec exactitude, auroit, selon moi, purgé Rome de toute la canaille qui y est, & auroit peuplé les endroits les plus déserts de l'Italie. Mais toute cette affaire a été interrompue par les soins de la Guerre, & l'on n'en parle presque plus.

Métellus est en vérité un bon Consul, & il m'aime beaucoup; mais pour son Collègue, il ne jouït non plus du Consulat, que s'il ne l'avoit pas acheté. Voilà pour les affaires publiques. Je ne sai si vous mettez dans ce rang les tentatives réïtérées d'un certain Tribun nommé Hérennius, qui est de votre Tribu, mais un méchant coquin, s'il y en a au monde, pour faire aggréger Clodius parmi le Peuple. Il y a force oppositions de la part des autres Tribuns. Voilà, dis-je, pour ce qui regarde le Public.

Pour mon particulier, depuis cette importante journée du cinquième (*XI*) Décembre de mon Consulat, où, malgré tant d'envieux & d'ennemis, je m'aquis une gloire singulière, pour ne pas dire immortelle; je me suis conduit avec la même grandeur d'ame dans tout ce qui regarde la République, & j'ai soûtenu la dignité où j'avois commencé à m'élever. Mais, depuis que j'ai reconnu dans

dans l'abfolution de Clodius la légéreté & la foibleffe des Jugemens ; quand j'ai vu avec quelle facilité nos Chevaliers s'étoient aliénés du Sénat, fans pour cela fe détacher de moi ; & que d'ailleurs les (*XII*) fortunés, je veux dire vos bons Amis qui aiment tant leurs poiffons, témoignoient une envie ouverte contre moi, j'ai cru devoir chercher d'autres moyens & d'autres appuis plus fermes pour me foûtenir. Dans cette vue, j'ai commencé par engager Pompée, qui s'expliquoit fi peu fur mes actions, à déclarer, non pas une fois, mais plufieurs, & fort au long en plein Sénat, qu'il reconnoît qu'on eft redevable à mes foins du falut de l'Empire, pour ne pas dire de toute la Terre. Il ne m'importoit pas tant qu'il me rendît ce témoignage, (car mes actions ne font pas fi obfcures (*XIII*) qu'il foit néceffaire de les prouver, ni d'un mérite fi douteux, qu'elles ayent befoin d'approbation) ; il ne m'importoit, dis-je, pas tant qu'il approuvât publiquement mes actions, que cela importoit à la République ; parce que des mal-intentionnés s'imaginoient qu'il y auroit quelque différend entre lui & moi fur ce fujet. Je me fuis donc lié fi étroitement avec lui, que nous fommes tous deux & plus autorifés dans les affaires publiques, & plus précautionnés dans nos intérêts particuliers.

J'ai d'ailleurs fi bien adouci la haine, que toute cette jeuneffe corrompue (*XIV*) & chatouilleufe avoit conçue contre moi, par de certaines maniéres infinuantes dont je me fuis avifé, qu'il n'eft forte d'honneur qu'elle ne me faffe. Enfin, je ne fais plus rien qui puiffe choquer perfonne, fans pourtant pro-

ftituer

ftituer ma conduite au gré de la canaille: mais je garde un tel ménagement, que fans me démentir à l'égard de la République, je mets mes affaires particuliéres en quelque fûreté plus grande qu'elles n'étoient, confidérant la foibleffe des bons, le peu de juftice que les mal-intentionnés me rendent, & la haine que les méchans ont pour moi. Je ne m'engage pourtant pas fi avant dans mes amitiés nouvelles, que ce refrain ordinaire du rufé Sicilien (*XV*) Epicharmus ne fonne fouvent à mon oreille: *Veillez, & fouvenez-vous de ne pas croire facilement; c'eft tout le fort de la Sageffe.* Voilà, ce me femble, une peinture affez naïve de ma conduite & de ma vie.

Vous m'écrivez fouvent fur votre affaire; mais je n'y faurois mettre ordre préfentement. Le Senatus-confulte qui vous eft contraire paffa tout d'une voix parmi les Peres du bas Ordre; (*XVI*) mais aucun de nous n'y contribua. Car quoi que j'y aye foufcrit, vous voyez bien par fa teneur même, que c'eft pour d'autres affaires dont il traite. Cet article en faveur des Peuples libres (*XVII*) qui vous porte fi grand préjudice, fut ajoûté fans néceffité par Publius Servilius (*XVIII*) le fils, qui opina des derniers; mais le tems n'eft pas propre à le faire révoquer. Auffi les autres Créanciers comme vous de ces Peuples, qui s'affembloient d'abord en grand nombre pour en chercher les moyens, ne s'affemblent plus. Faites-moi favoir, fi vous ne pouvez point tirer quelqu'argent de vos Sicyoniens par douceur, puis que vous ne le pouvez plus par la force.

Je vous envoye l'Hiftoire Grecque de mon Con-

Consulat. Je ne vous dirai pas comme Lucullus vous disoit à Panorme, ce me semble, de la sienne, qu'afin qu'on crût bien que c'étoit un Romain qui l'avoit composée, il y avoit fait exprès plusieurs fautes contre la Langue. Car s'il y a quelque chose dans la mienne qui ne paroisse pas assez docte & assez Attique à un aussi franc Attique que vous, c'est assurément sans dessein & malgré moi. Si j'achéve la même Histoire en Latin, je vous l'envoirai aussi. Je vous en promets une troisième en Vers, afin de me louer de toutes les maniéres. Ne m'allez pas dire là-dessus, que cela ne se fait point, car s'il y a parmi les hommes (*XIX*) quelque chose plus digne de louange que ce que j'ai fait, je consens qu'on loue cette autre chose, & qu'on me blâme de ne la louer pas; mais, pour mieux dire, ce que j'écris sur mon sujet est une Histoire, & non pas un Eloge. Mon frere se justifie beaucoup dans ses Lettres, & assure n'avoir parlé mal de vous à personne; mais cette affaire ne se peut éclaircir qu'en présence; encore faudra-t-il pour en venir à bout y apporter beaucoup de soin & d'exactitude. Venez donc enfin nous voir. Cossinius qui vous porte cette Lettre me paroît bonne personne, fort sage, & de vos amis; enfin, tel que vous me l'avez peint dans vos Lettres. Du quinzième Mars.

REMARQUES.

I. POUR surcroît de mes occupations, il se rencontre toujours que j'ai à vous entretenir sur quelque matiére importante.] *J'ai cru me devoir un peu détourner du sens littéral de cet endroit,*

droit, pour donner une interprétation honnête, & par conséquent vraisemblable aux paroles de Cicéron; car, a les prendre au pied de la lettre, il sembleroit que Cicéron voudroit dire, qu'il n'écrit jamais à Atticus, sans nécessité, & à moins que les affaires ne l'y forcent; ce qui ne seroit pas fort obligeant. Il me semble que le sens que je lui attribue lui convient mieux, & qu'il rend aussi bien raison pourquoi il écrit rarement; étant bien naturel, que quand on écrit de si longues Lettres, & si chargées d'affaires, on n'écrive pas si fréquemment.

II. *Les Eduens, &c.*] Ce sont ceux du Duché de Bourgogne, que le Sénat avoit honorés du nom de freres, en reconnoissance de leur attachement inviolable à l'alliance de Rome, malgré les infidélités continuelles des autres Gaulois. *Les Séquanois* sont ceux de la Franche-Comté; tout le monde sait que les *Helvétiens* sont les Suisses, & que la *Province* dont Cicéron parle ici, & dont la Provence qui en a gardé le nom faisoit la principale partie, comprenoit toute la Gaule Narbonnoise, depuis le Lac Leman jusqu'à la mer. On l'appelloit *la Province des Romains* par excellence, parce que c'étoit le premier Païs que Rome avoit subjugué hors d'Italie; car la Sicile que Rome avoit soûmise long-tems auparavant étoit comprise en ce tems-là dans l'Italie. Cette Province est donc ce qu'on entendoit alors par la Gaule Transalpine, ou delà les Alpes au regard de Rome, comme tout le Païs depuis les Alpes jusqu'à la riviére de Rubicon, nommée aujourd'hui *Pisatello*, s'appelloit la Cisalpine, c'est-à-dire, deçà les Alpes.

III. *Métellus Créticus.*] Cousin germain du pere des deux freres Métellus de qui j'ai parlé. Il étoit surnommé de la sorte pour avoir soûmis l'Isle de Créte l'année après son Consulat, qui fut en 685.

IV. *Flaccus.*] de l'illustre & ancienne Maison Patricienne des Valériens, dont j'ai parlé au sujet des Messala. Il avoit été Préteur sous le Consulat de Cicéron, & commandé en Asie l'année suivante en conséquence de cette Charge. Il fut accusé l'année d'après cette Lettre d'y avoir malversé, &

Cicéron

Ciceron le défendit de la maniére admirable que nous voyons. *Pro Flacco.*

V. Pour servir de lustre ;] *Il y a dans le Texte un Proverbe Grec qui veut dire à la lettre*, parfumer des lentilles, *pour signifier un assaisonnement précieux d'un mets fort vil. Il est étonnant que Bosius ait cru, que Cicéron vouloit faire allusion au nom de Lentulus, comme s'il avoit cité ce Proverbe en Latin*, in lente unguentum, *&* *non pas en Grec, où le mot* Φακὴ, *qui signifie* lentille, *ne donne aucun lieu à l'allusion. Comme je n'ai pas cru que cela eût beaucoup de grace, si je traduisois au pied de la lettre, je me suis servi d'une manière de parler proverbiale, qui m'a paru équivalente.*

VI. *Fils de Clodianus.*] Il faut que ce Clodianus fût un Clodius adopté par un Lentulus ; car la coûtume étoit que les adoptés, en prenant tout le nom du nouveau Pere adoptif, y ajoûtoient, comme en forme de surnom, le nom de Maison du Pere naturel. Ce Lentulus-ci avoit été Consul en 688, & Saluste n'en faisoit pas plus de cas que Ciceron, puis que cet Historien doute, s'il étoit plus léger que méchant, ou plus méchant que léger, *Histor. l.* 4.

VII. *Flavius*] On ne connoît ce Tribun que par la Loi qu'il proposa, & dont il est parlé ici. Le principal but de cette Loi étoit d'établir les soldats de Pompée. Or comme la République n'avoit point de Terres à leur donner, ce Tribun vouloit qu'elle rachetât des Particuliers toutes celles qu'elle avoit vendues depuis soixante & douze ans, pour les distribuer ensuite à ces soldats ; & c'est à quoi Ciceron s'opposoit avec la plus saine partie du Sénat, en faveur des Particuliers qui possédoient de bonne foi ces mêmes Terres. Il faloit qu'ils fussent en bien grand nombre, & bien aimés, puis que Ciceron ajoûte tout de suite, qu'il étoit *secondé de tout le Peuple* à les soûtenir ; & c'est pourquoi il dit d'abord, que cette Loi n'avoit *de populaire que la qualité de son Auteur*, qui étoit Tribun du Peuple. *Dio, l.* 37.

VIII. *Lucius Mutius & Publius Calphurnius.*] Le premier, de l'illustre Maison Plébéïenne de ce nom, qui passoit pour venir de ce fameux Scevole, qui tua le Sécrétaire de Porsenna, lors que

ce Roi affiégeoit Rome en faveur de Tarquin, croyant tuer Porſenna lui-même. J'ai parlé pluſieurs fois de la Maiſon de l'autre. Tous deux étoient Conſuls en 621. en même tems que Tibérius Gracchus, auteur de la premiére ſédition ſanglante qu'il y ait eu à Rome, étoit Tribun. Il la ſuſcita pour avoir voulu faire paſſer une Loi des Champs fort pernicieuſe à la République, & il y fut tué. Voilà la raiſon de cette Epoque, & pourquoi Flavius ne remontoit pas dans ſa Loi au de-là de ce tems-là, parce qu'il s'y étoit fait de trop grands changemens en cette matiére, pour prétendre les reformer ſoixante & douze ans après. Il vouloit donc ſeulement, qu'on remît les choſes à cet égard aux mêmes termes où elles étoient avant ce Conſulat ſi turbulent.

IX. *Laiſſer à ceux de Volterre & d'Aretium les Terres que Sylla avoit confiſquées ſans les diſtribuer.*] C'eſt que Flavius vouloit qu'on les diſtribuât en conſéquence de cette confiſcation qu'il vouloit faire ſubſiſter. Sylla l'avoit faite pour punir ces deux Villes, qui étoient des principales de l'Etrurie, d'avoir ſuivi le parti de ſes ennemis. Volterre (1) ſur-tout avoit ſoûtenu trois ans de ſiége contre lui; c'étoit une des douze premiéres Colonies des Toſcans, plus ancienne de cinq cens ans que Rome. Pour Aretium, aujourd'hui *Arezzo*, c'étoit une Colonie Romaine peu éloignée de Florence. Quoi qu'il ne paroiſſe pas poſitivement par l'Hiſtoire, que Sylla lui ôta ſes Terres, mais ſeulement qu'il priva ſes Habitans de la qualité de Citoyens Romains, comme l'on ne faiſoit guère l'un ſans l'autre, cette Lettre ſuffit bien pour faire croire que Sylla avoit fait l'un & l'autre. La mémoire des violences de ce grand homme encore toute récente, étoit très-odieuſe; & bien loin de les continuer, comme Flavius prétendoit, Ciceron vouloit qu'on (2) laiſſât du moins imparfaites celles qui n'étoient pas achevées, comme la confiſcation de ces Terres qui n'avoient pas été diſtribuées; la raiſon d'Etat ne permettant pas de réparer, ni d'abolir les autres injuſtices qu'il avoit faites, & conſommées.

(1) *Tit. Liv. l. 89. Cic. pro Domo. Strab. l. 5.*
(2) *Ad fam. l. 3. epiſt. 1.*

X. La

X. *Le Sénat se défiant qu'elle n'eût pour but de donner quelqu'autorité nouvelle à Pompée ;*] parce que c'étoit pour établir ses Soldats qu'on vouloit racheter ces Terres. La chose alla si avant, que Flavius mena en prison le Consul Métellus qui s'y opposoit obstinément, car le pouvoir de la Charge de Tribun alloit jusques-là. Flavius donc, qui vit que tout le Sénat suivoit le Consul, fit apporter sa Chaise de Tribun pour s'asseoir devant la porte de la prison, afin d'empêcher que personne ne pût y entrer après Métellus ; & il dit aux Sénateurs, qu'ils entrassent s'ils vouloient à travers les murailles. Mais Pompée l'obligea à la fin de se désister, en attendant une conjoncture plus favorable. *Dio. l.* 37.

XI. *Cinquième Décembre de mon Consulat.*] C'étoit le jour glorieux auquel il fit mourir les cinq principaux complices de Catilina, ce qui fut le coup décisif du salut de Rome.

XII. *Les Fortunés qui aiment tant leurs poissons.*] Je ne saurois mieux faire voir jusqu'où alloit la manie de ce tems-là pour ces animaux, que par l'exemple de l'un des plus grands Personnages que Rome ait porté. C'est le fameux Orateur Crassus, qui fut Consul & Censeur environ trente ans avant cette Lettre, & qui ne laissa pas, avec tout son poids, de porter le grand deuil d'une lamproie qui lui mourut, parce qu'elle le connoissoit à la voix, & qu'elle mangeoit sur sa main. Et même quelqu'un le lui ayant reproché en plein Sénat, bien loin de le nier, ou de s'en excuser comme d'une foiblesse, il déclara, qu'il en faisoit gloire, comme d'une marque singuliére d'humanité & de bon naturel. *Macrob. l.* 3. *c.* 15. *Saturn.*

XIII. *Mes actions ne sont pas si obscures, qu'il soit nécessaire de les prouver, ni d'un mérite si douteux, qu'elles aient besoin d'approbation.*] Ceux qui se scandaliseront de ce Discours n'ont jamais eu de si juste sujet que Ciceron de se louer eux-mêmes. S'il avoient reçu un témoignage aussi éclatant de leur mérite, que celui que le Sénat & Pompée même avoient rendu au sien, ils croiroient pouvoir en parler en écrivant à leur meil-

leur Ami, comme il en parle ici, ſans que cela dût s'appeller vanité.

XIV. *Cette jeuneſſe corrompue & chatouilleuſe.*] Ce ſont les mêmes jeunes gens, dont il dit dans la Lettre XIV. qu'ils étoient *dévoués à Catilina*, & qu'il entend dans la XVI. par *les courtiers de la Conjuration.*

XV. *Epicharmus*,] Poëte & Philoſophe Syracuſain, que quelques-uns font inventeur de la Comédie, ce qui eſt difficile à comprendre s'il ne floriſſoit, comme on dit, que vers l'an 350. de Rome; mais non pas s'il étoit diſciple de Pythagore, comme d'autres Aureurs le diſent. Du moins eſt-il bien conſtant, qu'il fit pluſieurs Poëmes de cette eſpèce. Il vécut 97 ans & il ajoûta deux lettres à l'Alphabet Grec. *Suidas. Horat. Ep.* 1. *l.* 2.

XVI. *Les Peres du bas ordre.*] Il y a dans le Latin *Pedariorum*, ce qui veut dire les Sénateurs qui n'avoient pas encore exercé des Magiſtratures Curules. On les appelloit de la ſorte, parce qu'ils ne pouvoient aller qu'à pied au Sénat, pendant que ceux qui avoient exercé de ces Magiſtratures s'y faiſoient porter dans leurs Chaires Curules, dont j'ai expliqué la forme & la conſéquence. *Lett. IX. Rem. I.*

XVII. *Peuples libres.*] On appelloit ainſi ceux à qui le Sénat avoit permis de vivre ſelon leurs Loix, après les avoir ſubjugués: faveur, qui ne s'accordoit qu'à ceux qui s'étoient ſoûmis volontairement, ou qui avoient cédé facilement aux armes Romaines; car pour les autres, qui avoient réſiſté avec opiniâtreté, il ne leur étoit plus permis de ſuivre d'autres Loix que celles de Rome; & l'on envoyoit des Magiſtrats ordinaires pour leur adminiſtrer la juſtice. Les Sicyoniens, de qui on a vu qu'Atticus étoit créancier, étoient du nombre de ces Peuples libres, contre leſquels le Sénatus-conſulte, dont il s'agit ici, défendoit qu'on uſât de contrainte.

XVIII. *Publius Servilius le fils*,] de l'illuſtre Maiſon Patricienne de ce nom, tranſplantée d'Albe à Rome par le Roi Tullus Hoſtilius. La branche de ce Publius étoit ſurnommée *Vatia*, & ſon pere

pere qui vivoit encore portoit de plus le surnom d'*Isauricus*, pour avoir vaincu les Isauriens, Peuple de l'Asie Mineure, environ quinze ans auparavant, & lors qu'il étoit Consul. On ajoûtoit ainsi la qualité de fils en parlant des aînés du vivant des peres, pour les distinguer, parce qu'ils portoient tous les mêmes noms que le pere, ainsi que je l'ai dit dans l'Avant-propos. Il faloit que celui-ci entrât au Sénat comme ayant été Questeur, car il fut Edile Curule l'année suivante.

XIX. Cela ne se fait point.] *Il y a dans le Texte un ancien dictum Grec, car il me semble que cela ne mérite pas le nom de Proverbe que tous les Commentateurs lui donnent, dont le sens littéral est,* qui loue son Pere. *Soit qu'on le dît par maniere d'interrogation, pour donner à entendre, que cela ne se devoit point faire; à plus forte raison se louer soi-même, comme Ciceron avoit fait dans les Histoires, dont il parle ici, soit qu'on sous-entendît après ces mots* qui loue son Pere, *ces autres*, n'est pas digne de foi. *Voilà les deux seuls sens raisonnables dans lesquels ce dictum Grec peut avoir été employé ici par Ciceron; car le Proverbe entier, tel qu'il est rapporté par Plutarque au commencement de la Vie d'Aratus, ne sauroit y convenir du tout, quelques contorsions que les Commentateurs se donnent pour l'y ajuster. Comme je n'ai pas cru que cela plût beaucoup étant rendu à la lettre, je me suis contenté d'en faire entendre le sens.*

XX. *S'il y a parmi les hommes quelque chose plus digne de louange que ce que j'ai fait, je consens qu'on loue cette autre chose, & qu'on me blâme de ne la louer pas; mais pour mieux dire, ce que j'écris sur mon sujet est une Histoire & non pas un Eloge.*] Quand la suite de ce discours ne seroit pas un correctif suffisant pour réparer ce qui paroit de trop vain dans le commencement, il me suffit d'opposer à ceux qui le trouveront mauvais, ces belles paroles de l'Oracle de Gascogne: *Je ne veux pas que de peur de présomption un homme se méconnoisse, ni qu'il pense être moins que ce qu'il est. Si c'est César: qu'il se trouve hardiment le plus grand Capitaine du Monde. N'oser parler rondement de soi, c'est s'accuser indirectement de quelque faute de cœur. Un jugement roide, & hautain, & qui juge saine-*

ment, & sûrement, témoigne franchement de lui comme de chose tierce. l. 2. c. 17. & c. 3. c. 8.

LETTRE VINGTIEME.

ET DERNIERE.

Environ la mi-Mai de la même Année DC. XCIII. & toujours de Rome en Grèce.

COMME je revenois de Pompéïanum à Rome le 12. Mai (*I*), notre Cincius m'a donné votre Lettre du 13. Février: c'est à quoi je m'en vais répondre; & premiérement, je suis ravi que vous connoissiez à fond l'idée que j'ai de vous, mais je le suis encore davantage de la modération que vous avez gardée dans ce qui s'est passé de si desagréable, & de si dur entre vous & mon frere, pour ne pas dire entre vous & nous. Je l'attribue également à la grandeur de votre amitié (*II*), & à celle de votre esprit, & à votre extrême sagesse. Mais puis que vous m'écrivez là-dessus avec tant de douceur, tant d'application, tant d'honnêteté, & tant de bonté qu'il ne me reste plus rien à vous demander, & que je n'aurois pu souhaiter, ni de vous, ni de qui que ce fût, plus de générosité & de condescendance, il n'en faut plus parler. Quand nous nous reverrons, alors nous pourrons en causer à fond, si nous le trouvons à propos.

Quant à ce que vous me mandez sur la République, vous raisonnez avec amitié & avec prudence, & vous donnez assez dans mon

mon ſens ; car je ne dois, ni me relâcher en rien de tout ce qui eſt de ma dignité, ni m'engager dans le parti d'un autre ſans y porter des forces capables de m'y ſoûtenir par moi-même. L'homme dont vous me parlez n'a rien de noble (*III*), rien d'élevé, rien que de bas & de vulgaire. Cependant, il n'eſt pas inutile pour aſſurer mon repos à l'avenir, (quoi qu'à vous dire vrai il ſoit encore plus utile à l'Etat qu'à moi): il n'eſt pas, dis-je, inutile que j'aye prévenu les aſſauts que les mauvais Citoyens vouloient me livrer, en fixant, comme j'ai fait, les ſentimens irréſolus & chancelans ſur mon ſujet, d'un Perſonnage de cette conſéquence, de cette autorité, & d'un ſi grand crédit ; & que j'aye éludé les eſpérances des méchans en lui faiſant chanter mes louanges. Si je n'avois pu l'y engager ſans marquer de la légéreté, il n'eſt point d'avantage que je vouluſſe acheter à ce prix-là: mais je m'y ſuis pris de ſorte, que bien loin qu'il paroiſſe que ce ſoit une légéreté à moi de m'être attaché à lui, il paroît au contraire, que la partialité qu'il témoigne pour moi lui fait honneur. Je me conduis, & me conduirai dans tout le reſte de telle maniére, qu'on ne pourra pas croire que j'aye rien fait à l'avanture. Non ſeulement, je n'abandonnerai jamais les gens de bien de qui vous voulez parler, & ce que vous appellez la Province qui m'eſt échue (*IV*); mais quand même j'en ſerois abandonné, je ne changerois pas pour cela de ſentimens. Il faut pourtant que vous ſachiez, que depuis que Catulus eſt mort (*V*), je me trouve reſté dans le bon parti ſans appui, & ſans compagnon ; car comme dit

Rhinton (*VI*), ce me femble : *Ceux-ci ne peuvent rien, ceux-là ne veulent pas.* Je vous écrirai une autre fois combien nos Poiffonniers m'en veulent, ou je vous le dirai quand nous nous reverrons. Cependant rien ne me détachera du Sénat; foit parce que je le dois; foit parce que mon intérêt le veut; foit enfin parce que je n'ai pas à me plaindre de la maniére dont j'en fuis traité.

Il n'y a pas grande efpérance de ce côté-là touchant les Sicyoniens, comme je vous l'ai déja écrit; car perfonne ne s'en plaint plus; cela iroit bien loin, fi vous vous y attendiez; trouvez donc d'autres batteries fi vous pouvez. Quand la chofe paffa, on ne fit pas réflexion fur ceux qu'elle pouvoit intéreffer, & les Peres du bas ordre fe rangérent tout courant à cet avis. Il n'eft pas encore tems de faire caffer ce Sénatus-confulte, tant par la raifon que j'ai déja dite, qu'aucun des intéreffés ne s'en plaint plus, que parce que les autres, ou l'approuvent par malignité, ou le trouvent fincérement fort équitable.

Votre Métellus eft un brave Conful. Je lui fai feulement mauvais gré de paroître fâché de ce que le trouble des Gaules s'appaife. Je croi qu'il voudroit triompher; mais je voudrois, moi, qu'il le voulût moins; à cela près, il n'y a rien à redire. Pour Afranius, il exerce le Confulat de telle maniére, que ce n'eft rien moins qu'un Confulat, mais feulement le deshonneur (*VII*) tout vifible de Pompée.

Pour ce qui eft de mes Ouvrages, je vous ai envoyé par Lucius Coffinius le Livre entier de mon Confulat en Grec. Je croi que vous aimez mes compofitions Latines; mais je ne

fai

fai si, étant aussi grand Grec que vous êtes, vous rendez justice aux Grecques. Si d'autres écrivent sur ce sujet, je vous en ferai part; mais la vérité est, qu'ils s'en dégoûtent, je ne sai pourquoi, dès qu'ils ont vu ce que j'en ai écrit.

Maintenant pour revenir à mon fait, un honnête homme de mes amis, nommé Lucius Papirius, me fait présent des Livres que son frere lui a laissés en mourant. Sur l'assurance que votre ami Cincius m'a donnée, que je pouvois les accepter par la Loi même qui porte son nom (*VIII*), quoi qu'elle défende les présens, j'ai répondu, que je recevrois celui-là de bon cœur, s'il me l'envoyoit. Si donc vous m'aimez, & autant que vous comptez que je vous aime, faites si bien par vos amis, par vos cliens, par vos hôtes, par vos affranchis, & par vos esclaves, qu'il ne s'en perde pas un feuillet; car j'ai extrêmement besoin des Grecs que je croi y être, & des Latins que je sai qui y sont. Je donne tous les jours davantage à ces sortes d'études le tems que le travail du Barreau me laisse libre, pour m'en délasser. Vous ne sauriez me faire un plus sensible plaisir, que d'aporter à cela tout le soin que vous avez coûtume de mettre aux choses que vous savez que j'affectionne beaucoup. Je vous recommande aussi les affaires du même Pætus, il vous en remerciera amplement. Je ne me contente plus comme auparavant de vous prier de venir, je vous le conseille.

REMARQUES.

I. *POmpéianum.*] Maiſon de campagne de Ciceron près de Nole à douze milles de Naples.

II. *Je l'attribue également à la grandeur de votre amitié & à celle de votre eſprit.*] Que la modération dans les différends qu'on a avec ſes Amis, ſoit un effet de grande amitié, tout le monde le ſait; on ſouffre facilement des gens qu'on aime. Mais que ce ſoit auſſi une marque de grand eſprit *ſummi ingenii*, c'eſt une vérité des plus fines entre celles dont ces Lettres ſont parſemées, & je ne finirois jamais ſi je voulois les remarquer toutes. Mais elle eſt encore plus utile qu'elle n'eſt fine; & ſi pluſieurs petits Eſprits en étoient bien perſuadés, peut-être que l'ambition de faire les grands les rendroit plus modérés. Comme une ſeule affaire ſuffit pour remplir un petit eſprit, & qu'il n'y reſte plus de place pour aucune autre, elle n'a pas de peine à s'en emparer quand une fois elle y eſt entrée; ainſi, elle le tourne & l'agite tout entier comme elle veut, ſans diſtraction, ni reſiſtance. Mais un grand eſprit, dont nulle affaire n'eſt capable d'occuper ſeule toute l'étendue, conſerve toujours quelque recoin libre, & exemt du trouble dont il eſt attaqué; & de cette ſorte, il n'eſt jamais tranſporté tout entier par l'agitation qu'il reſſent, & ſa ſenſibilité, qui demeure toujours partagée entre divers objets, en eſt moins forte pour chacun d'eux en particulier. D'ailleurs, comme il voit plus avant, & plus clair dans ces choſes qu'un petit eſprit, il démêle ce qui fait contre lui auſſi nettement que ce qui lui eſt favorable; or quand on ſe rend une exacte juſtice, l'injuſtice que les autres nous font ſe trouve toujours plus légére, & touche moins par conſéquent; au lieu qu'un petit eſprit eſt d'abord épuiſé par la conſidération des raiſons qui ſont pour lui, & qui ſont toujours les premiéres que l'amour propre nous préſente; deſorte qu'il ne lui reſte plus de force pour aller de lui-même juſqu'à celles qui lui ſont contraires, ni d'attention

tention pour les comprendre, quand on les lui représente.

III. *L'homme dont vous me parlez n'a rien de noble, rien d'élevé, rien que de bas & de vulgaire.*] Voilà encore un portrait de Pompée dont les Partisans de la Pharsale ne s'accommoderont pas. Cependant il ne pouvoit être tiré par des mains, ni plus savantes, ni plus amies. On voit par cet exemple combien peu il faut s'arrêter aux louanges qu'on donne en public ; elles ne prouvent rien aux vivans qui en savent la vérité, ou la fausseté par eux-mêmes ; guère plus à la postérité à qui il parvient toujours quelque pièce secrète, comme ces Lettres, qui découvrent l'imposture. Qui croiroit qu'elles fussent du même Auteur que l'excellent Panégyrique de Pompée qui est venu jusqu'à nous sous le nom de *Pro Lege Manilia?* C'est quelque chose de bien étrange, & bien propre à dégoûter de la gloire du monde, de voir, qu'un homme ait porté le surnom de Grand dès l'âge de vingt cinq ans, qu'il ait soûmis tant de Nations, & qu'il ait triomphé des trois Parties du Monde, sans avoir *rien de noble, rien d'élevé, rien que de bas & de vulgaire!*

IV. La Province qui m'est échue.] *Il y a en Grec dans le Texte* la Sparte, *& non pas* la Province. *C'est une sentence fort familière à Ciceron, comme on verra par la suite, dont le sens littéral est,* Sparte t'est échue, prens-en soin; *ce qui revient dans le fond à ce qu'on dit vulgairement en François;* où la chevre est liée il faut qu'elle broute. *A considérer dans quel sens ce dictum est employé par-tout, il n'en peut avoir eu d'autre dans son origine, sinon qu'il faloit s'accoûtumer aux mœurs sévères & austères de Sparte, quand on avoit le malheur d'y être né*

V. *Catulus est mort.*] Il faloit qu'il y eût bien peu de tems, puis qu'il vivoit encore au mois de Mai de l'année précédente, comme on a vu dans la XIX. Lettre.

VI. *Rhinton.*] Poëte Comique Grec, natif de Tarente.

VII. Le deshonneur tout visible.] *Il y a dans le Texte un mot Grec, qui veut dire dans le sens*

ſimple, une meurtriſſure ſous l'œil; *& dans le figuré;* une tache, une flêtriſſure.

VIII. *La Loi qui porte ſon nom.*] Cette plaiſanterie eſt fondée ſur ce qu'il y avoit à Rome une Loi fameuſe, faite par un Tribun de même nom que l'Agent d'Atticus, par laquelle les donations faites à d'autres qu'à des proches, étoient limitées à certaine valeur, au delà de laquelle elles étoient nulles. *Lex Cincia de Donis, de Orator. l. 2. Tit. Liv. l. 4.*





LIVRE SECOND.

LETTRE PREMIERE.

Même Année DC. XCIII. & toujours de Rome en Grèce.

Comme j'allois le premier Juin à Antium (*I*), sans aucun regret aux Gladiateurs que Marcus Métellus donnoit ce jour-là au Peuple (*II*), votre garçon vint à ma rencontre, & me remit vos Lettres, avec un Commentaire Grec de mon Consulat. Je me sai bon gré de vous avoir envoyé déja quelque tems auparavant par Lucius Cossinius, un Ouvrage de ma façon dans cette Langue sur le même sujet; car si j'avois vu le vôtre auparavant, vous diriez que je vous l'ai dérobé. Mais quoi que je l'aye lu volontiers, il m'a pourtant paru un peu trop brute, & trop peu poli pour vous piller. Cependant, il ne laisse pas d'être en quelque sorte orné, par la négligence qu'il y paroît que vous avez eue à rechercher des ornemens; comme on dit, que les femmes sentent bon quand elles ne sentent rien. Le mien au contraire a épuisé toute la boutique d'Isocrate (*III*), les boë-

tes de ses disciples, & même quelques couleurs d'Aristote (*IV*). J'ai vu par vos précédentes, que vous l'aviez déja parcouru à Corcyre & je comprens (*V*), que vous n'avez reçu qu'après, l'exemplaire que je vous ai envoyé. Je n'aurois pas été si hardi, si je ne l'avois pas examiné auparavant bien à loisir, & avec toute l'indifférence possible. Rhodo Possidonius, à qui j'en avois déja fait part, pour le convier à traiter le même sujet avec plus d'ornement, m'a écrit, que bien loin de s'y sentir porté par la lecture qu'il en a faite, elle l'en a entiérement rebuté. Que voulez-vous? j'ai étourdi toute la Littérature Grecque, & je me suis défait par-là des Beaux Esprits de cette Nation, qui m'importunoient tous les jours de leur donner quelque chose de ma façon à traiter en leur maniére. Si l'Ouvrage a l'honneur de vous plaire, vous le ferez publier à Athènes, & dans les autres Villes du Païs; car il me semble qu'il peut donner quelque lustre à mes actions. Je vous envoirai de même les petites Oraisons que vous demandez, & d'autres que vous ne demandez pas; puis que même ce que je fais par complaisance pour les jeunes gens qui m'en pressent, vous plaît comme à eux.

Si votre concitoyen Demosthène s'est principalement signalé dans ses Philippiques (*VI*); & s'il abandonna l'Eloquence chicaneuse du Barreau, pour s'appliquer à des matiéres plus graves, & plus importantes, il m'est bien permis de conserver aussi les Discours publics que j'ai faits pendant mon Consulat (*VII*). Le premier fut le premier jour de l'an au Sénat; le second au Peuple, sur le même sujet de la Loi des Champs. Le troisième

pour

pour Othon; le quatrième pour Rabirius; le cinquième pour les enfans des Proscrits; le sixième, sur la renonciation que je fis dans l'Assemblée du Peuple à la Province dont le Gouvernement m'étoit échû; le septième est celui qui chassa Catilina; je fis le huitième au Peuple le lendemain de sa fuite; le neuvième encore devant le Peuple le jour de l'avis des Allobroges; & enfin le dernier au Sénat le cinquième Décembre. Il y en a outre cela deux petits, ou plutôt deux fragmens sur le même sujet des deux premiers. Je prendrai soin de vous envoyer tout ce recueil; & puis que mes Ecrits vous sont aussi agréables que mes actions, vous trouverez ensemble dans ces mêmes pièces, ce que j'ai dit avec ce que j'ai fait. Je ne vous les aurois pas offertes, si vous ne les aviez pas demandées.

Sur ce que vous voulez savoir, pour quel sujet je vous presse si fort de venir, & que vous dites, que bien que vos affaires ne le permettent pas, vous ne laisserez pas de voler ici si je l'exige de vous, quand même il ne seroit pas nécessaire; je vous dirai, que vous ne me faites pas assez besoin pour cela. Cependant, il me semble que vous pouviez mieux choisir votre tems pour les courses que vous faites. C'est être trop absent pour être si peu éloigné; c'est me priver trop longtems de moi. Rien ne branle pour le présent; pour peu que la fureur de Clodius se réveillât, je vous appellerois de toute ma force: mais Métellus le contient bravement, & le contiendra. Que vous dirai-je? ce Consul est fort bon Citoyen & d'excellent naturel, comme je l'ai toujours jugé. Pour Clo-

Clodius, il ne s'en cache plus, & il veut être Tribun du Peuple à quelque prix que ce ſoit. Comme on en traitoit au Sénat, je le pouſſai à bout en lui reprochant ſa légéreté, de demander le Tribunat après avoir toujours dit en Sicile qu'il demanderoit l'[illegible]dilité (*VIII*). Mais qu'il ne faloit pas s'en mettre beaucoup en peine; car fût il Plébéïen mille fois, on l'empêcheroit auſſi bien de bouleverſer la République, qu'on en empêcha les Patriciens de même génie que lui, qui l'entreprirent ſous mon Conſulat.

Enſuite, ſur ce qu'il aſſuroit, qu'il étoit venu en ſept jours du Détroit de Sicile à Rome, où il avoit même affecté d'arriver de nuit, pour n'incommoder perſonne, & afin de ſurprendre, par ſa diligence, ceux qui auroient dû aller au devant de lui; je dis que cela ne valoit pas la peine de s'en vanter au Peuple, comme il avoit fait, ces ſortes de diligences lui étant ordinaires; témoin, quand il alla en trois heures de Rome à Interamne (*IX*), ce qui eſt bien plus admirable que de venir dans ſept jours de Sicile à Rome. Qu'il lui étoit de même ordinaire d'entrer de nuit, & que perſonne n'allât au devant de lui (*X*), quoi qu'il eût été bien à ſouhaiter qu'on y fût allé cette autre fois pour l'empêcher d'entrer. Enfin, tout inſolent qu'il eſt, je le rends modeſte malgré qu'il en ait, non ſeulement par mes Diſcours graves, & ſuivis ſur ſon ſujet, mais encore par ces ſortes de traits.

Cela va juſqu'à plaiſanter, & juſqu'à rire familiérement avec lui. L'autre jour que nous accompagnions enſemble un Prétendant

dant (*XI*), il s'avisa de me demander, si je ne faisois pas ordinairement donner place aux Siciliens qui sont à Rome, pour voir les Gladiateurs ? Non, lui dis-je. Si ferai bien moi, reprit-il; quoi qu'ils ne soient pas sous ma protection depuis si long-tems que sous la vôtre (*XII*), & que ma sœur, qui a tant de places à donner, comme femme de Consul, ne m'en ait jamais voulu accorder qu'un pied (*XIII*). Ce n'est pas une affaire entr'elle & vous, lui répondis-je; vous les lui ferez bien lever tous deux quand vous voudrez. Cela est bien gaillard, reprit-il, pour un Consulaire. Je l'avoue, dis-je alors; mais tout m'est permis contre une femme de Consul comme celle-là, séditieuse & aussi ennemie déclarée de son mari que de Fabius (*XIV*), parce qu'elle ne peut souffrir, que ni l'un, ni l'autre, soient de mes amis.

L'affaire de la Loi des Champs paroît fort refroidie. Sur ce que vous me reprochez doucement ma liaison avec Pompée, ne croyez pas que ce soit pour avoir eu besoin de son appui ; mais les choses prenoient un train, que s'il y avoit eu la moindre dissension entre lui & moi, il en seroit arrivé de très-grandes dans la République. J'y ai pourvu de sorte que je ne me suis point démenti, & qu'il en est devenu meilleur, & moins dévoué aux fantaisies du Peuple. Sachez qu'il parle plus avantageusement de mes actions, contre lesquelles tant de gens l'avoient animé, que des siennes propres ; jusqu'à reconnoître hautement, qu'il n'a que bien servi l'Etat, & que moi je l'ai sauvé. Je ne sai si cela

cela m'eſt utile ; mais je ſai bien qu'il l'eſt beaucoup à la République. Que ſi je redreſſois auſſi Céſar dont le crédit augmente tous les jours, rendrois-je encore un mauvais ſervice?

Je dis plus ; Quand je ne ſerois pas en butte à l'envie, & que tout le monde me feroit juſtice, ne ſeroit-ce pas toujours à moi une choſe auſſi louable, de guérir, ſans autre intérêt, les parties nobles de la République qui ſont mal affectées, que ſi je les coupois. A plus forte raiſon, quand nos Chevaliers ſe ſont détachés du Sénat (*), avec lequel je les avois ſi étroitement liés par votre miniſtère pendant mon Conſulat; maintenant, dis-je, que nos Grands font conſiſter leur gloire à qui aura de plus vieux Barbeaux qui mangent ſur la main, & qu'ils négligent abſolument les affaires publiques, vous ſemble-t-il que je rende un ſervice médiocre à l'Etat ſi je fais en ſorte, que ceux qui lui peuvent nuire ne le veuillent pas?

Car pour ce qui eſt de Caton, je l'aime bien autant que vous l'aimez ; mais je ne laiſſe pas de voir qu'avec les meilleures intentions, & la meilleure foi du monde, il nuit beaucoup quelquefois à la République. Il opine parmi la canaille de Rome, comme il pourroit faire dans la République de Platon. Quoi de plus juſte que de faire le procès à des Juges corrompus, comme il le prétendoit? Le Sénat y conſentit. Cependant, les Chevaliers prirent feu là-deſſus contre notre Ordre, mais non pas contre moi; car je n'avois pas été de cet avis. Quoi de plus impudent que la demande de ceux d'en-

d'entr'eux qui veulent être déchargés des fermes publiques dont ils ont traité? Cependant c'étoit un dommage à supporter plutôt que de les aliéner. Mais Caton s'y est opposé obstinément, & à la fin il l'a emporté. Aussi a-t-on vu, que quand le Consul Métellus a été arrêté, à la poursuite d'un Tribun, & dans les séditions qui sont arrivées plusieurs fois depuis, aucun de cet Ordre, qui a servi si utilement la République sous moi, & sous mes Successeurs, n'a fait un pas pour la secourir. Faut-il donc, direz-vous, acheter de ses plus clairs deniers, l'affection & la fidélité qui lui est due? Comment donc faire, s'il est impossible de faire autrement? Vaut-il mieux nous mettre à la merci des Affranchis, ou des Esclaves même en excitant une guerre? Mais comme vous dites, j'en ai assez fait.

Ma Tribu a été plus favorable à Favonius que la sienne propre (*XV*); mais non pas celle de Luccéïus (*XVI*). Il a accusé Nasica malhonnêtement (*XVII*); mais en récompense l'Oraison qu'il a faite pour cela a été si ennuyeuse (*XVIII*), qu'il semble avoir plutôt travaillé à Rhodes, dans quelque moulin que sous Molon (*XIX*). Il s'est un peu plaint de ce que j'ai défendu Nasica; & quoi qu'il ait été refusé, le voilà qui recommence sa poursuite (*XX*), par zèle, à ce qu'il dit, pour la République. Je vous manderai ce que fait Luccéïus; quand j'aurai vu César qui sera ici dans deux jours. Prenez-vous à Caton, & à l'empressement de Servilius pour lui, de ce que les Sicyoniens vous affrontent impunément. Mais vous n'êtes pas le seul homme de bien qui y perd; & c'est

c'eſt une choſe à approuver, parce qu'elle eſt faite. On verra, quand nous ſerons abandonnés dans les ſéditions par tous les honnêtes gens, à qui ce Sénatus-conſulte porte préjudice comme à vous. Mon Amalthée vous attend, & a beſoin de vous; mes deux maiſons de Tuſculum & de Pompéïanum me donnent beaucoup de plaiſir, à cela près, que je me ſuis abîmé de dettes pour les bâtir, après avoir empêché qu'on abolît les dettes des autres (*XXI*). Je croi que tout ſera paiſible en Gaule. Je vous envoirai inceſſamment ma Traduction des Pronoſtics d'Aratus avec mes Oraiſons (*XXII*). Mais ne laiſſez pas de m'écrire quand vous comptez de partir; car votre ſœur m'a fait dire que vous feriez ici en Juillet; cela ne s'accorde pas avec ce que vous m'avez mandé. Je vous ai déja écrit, que Pætus m'a donné tous les Livres de ſon frere. Ce préſent dépend entiérement de votre ſoin. Autant que vous m'aimez, prenez garde que rien ne s'en égare, & envoyez-moi le tout; vous ne ſauriez me faire plus de plaiſir; je dis autant les Grecs que les Latins, & je vous en ſaurai le même gré, que ſi c'étoit vous qui me les donnaſſiez. J'ai écrit à Octavius (*XXIII*). Je ne vous avois point recommandé à lui, parce que je ne croyois pas que vous euſſiez des affaires dans ſa Province; moins encore que vous y négociaſſiez votre argent (*XXIV*); mais enfin, je lui ai écrit auſſi fortement que je le devois.

RE-

REMARQUES.

I. A*Ntium.*] Ville Maritime, Capitale des Volsques, des plus anciennes Colonies Romaines dans le Latium, à quelques quarante milles de Rome, si agréable, que c'étoit un régal pour les gens les plus qualifiés d'y aller faire de tems en tems quelque séjour. Il n'en reste plus que le nom au Promontoire sur lequel elle étoit située, qu'on appelle *Capo d'Anzo.* Comme elle avoit été fort puissante sur mer, elle avoit un Arsenal magnifique sur la même côte, du côté de la Campanie, à deux milles de-là. On croit que c'étoit au même endroit qui s'appelle aujourd'hui *Nettuno. Strabo. Cluver. Ital. Antiq. l.* 3.

II. *Sans aucun regret aux Gladiateurs.*] Cela fait voir, que les honnêtes gens de tous les siècles ont été à peu près de même goût en matiére de plaisirs; malgré les différens usages des divers tems, & des divers Païs; & que ce goût a toujours été fort différent de celui de la canaille.

III. *Isocrate.*] Tout le monde sait que c'est un fameux Rhéteur & Orateur Athénien, qui trouva le premier l'art de rendre le Discours nombreux, & cadencé, dans sa Langue, comme Balzac est aussi le premier qui a trouvé le même secret dans la nôtre; ce qui étoit tout autrement difficile, autant que j'en puis juger. Cet illustre Athénien manquant des graces de la prononciation se retrancha à écrire seulement, & ne parla guère en public. Il ne laissa pas de rendre, de cette sorte, de grands services à sa Patrie; & il la servit sur-tout beaucoup auprès de Philippe de Macédoine; mais à la fin le déplaisir qu'il eut de ne pouvoir empêcher ce Prince de la ruïner, le fit résoudre à se laisser mourir d'abstinence, âgé de 98. ans. Il eut pour disciples Ephore, Théopompe, Demosthène, & plusieurs autres grands hommes. On le confond souvent mal à propos avec un autre Isocrate qui fit l'éloge funèbre du fameux Mausole Roi de Carie, & mari d'Artémise *Plutarc. de Orat. Græc. Cic. in Brut.*

IV. *Couleurs d'Aristote.*] Outre les Livres de Rhétorique à Théodecte, qui nous restent de ce pro-

prodigieux Génie, & qui suffisent seuls pour ne parler jamais de lui qu'avec admiration, tout estropiés, & imparfaits qu'ils sont, il en avoit écrit encore un autre à Alexandre dont il n'est rien resté. Il y a apparence, que c'est dans celui-là que Ciceron avoit pris les couleurs dont il parle, les trois autres que nous avons ne traitant presque que de ce qu'il y a de plus profond dans cet Art, & presque point des ornemens.

V. *Corcyre.*] Isle de la Mer Ionienne, non loin de la côte d'Epire, fameuse dans l'Antiquité par le naufrage d'Ulysse, & par les guerres du Péloponése. C'est aujourd'hui *Corfou.*

VI. *Votre Concitoyen Démosthène.*] Athénien de naissance, comme Atticus l'étoit d'inclination, de surnom, & d'habitation; on pourroit presque dire de profession, comme Charitides.

VII. *Les Discours publics que j'ai faits pendant mon Consulat.*] Il ne nous reste que la derniére moitié du premier de ces Discours, que Ciceron compare ici, avec tant de raison, aux fameuses Oraisons de Démosthène contre Philippe de Macédoine; mais nous avons heureusement tout le second, qui est un de ses Chef-d'œuvres. Tous deux sont contre un Tribun qui proposoit une Loi pernicieuse pour la distribution des terres au Peuple, outre plusieurs autres Chefs non moins blâmables; & Ciceron empêcha qu'il ne la fit passer. *Plut. in Cicer. Plin. l. 7. c. 30. de lege agraria.*

Nous n'avons rien du tout du troisième de ces Discours. Le sujet en étoit, qu'un Lucius Roscius Otho Tribun en 686. avoit assigné par une Loi aux Chevaliers Romains les quatorze premiers rangs de ce qui s'appelle parmi nous *le Parterre*, pour assister aux spectacles du Théatre; mais le Peuple trouva mauvais qu'on distinguât si fort ces Chevaliers, & tint cette nouveauté à injure. Il avoit déja souffert fort impatiemment vers le milieu du siècle précédent, qu'on eût affecté l'Orchestre aux seuls (*) Sénateurs, qui n'avoient point eu jusqu'alors de place particuliére; & l'on remarqua même, que cette innovation diminua beaucoup de l'affection extraordinaire que ce même Peuple avoit pour le premier Africain,

Africain, parce qu'on fut que c'étoit lui qui en avoit donné le conseil aux Ediles. Il n'est pas nécessaire de dire, que l'Orchestre étoit reservé tout entier pour ces Sénateurs, & que les Joueurs d'instrumens qui l'occupent aujourd'hui parmi nous, avoient d'autres places, qu'il seroit trop long d'expliquer. Or, à des Jeux qui se représentérent au commencement du Consulat de Ciceron, les Chevaliers ayant pris la place que la Loi de Roscius leur donnoit, le Peuple se mit à le siffler hautement; les Chevaliers au contraire lui applaudirent, & l'on en vint insensiblement aux injures. Cicéron, ayant appris ce tumulte, assembla le Peuple au Temple de Bellone pour y mettre ordre; & c'est la remontrance qu'il y fit sur ce sujet, qu'il appelle ici sa troisième Oraison. (*) *Tit. Liv. l. 99. Dio. l. 36. Ascon. in Cornel. Plin. l. 7. c. 30. pro Muræna & Philippic. 2. Val. Max. l. 2. c. 4.*

Nous avons la plus grande partie de la quatrième. C'est la défense d'un Sénateur nommé Cajus Rabirius, mis en justice à la suscitation de Cesar, pour avoir, il y avoit trente-sept ans, tué par ordre du Sénat un Tribun séditieux, nommé Saturninus. *De Viris illust. Oros. l. 5. c. 17. Suet. in Cæsar. c. 12. Dio. l. 37. in Plin. in Pison. in Orator.*

Le sujet de la cinquième que nous n'avons pas, étoit, que Sylla avoit déclaré les enfans de ceux qu'il avoit proscrits, incapables de posséder jamais aucune Charge. Comme rien n'étoit plus injuste que cette Loi, ils voulurent la faire casser sous le Consulat de Ciceron, s'imaginant apparemment, qu'il leur seroit favorable, parce qu'il avoit été suspect à Sylla. Mais Ciceron la soûtint formellement, à cause des conséquences, toute injuste qu'il la trouvoit; & ce sont ces conséquences qu'il expliquoit dans cette Oraison, dont la perte est, peut-être, plus grande, que quelques-unes de celles qui se sont conservées, ne sont profitables. *Plutarc. in Cic. & Syll. Solus omnium post memoriam hominum supplicia in post futuros composuit, queis prius injuria quam vita certa esset Salust. Histor. l. 1. Patercul. l. 2. c. 28. Dion. Halic. l. 8. Quintil. l. 11. c. 1. Ego adolescentes bonos & fortes*

fortes sed usos ea conditione fortunæ, ut si essent magistratus adepti, reip. statum convulsuri viderentur, meis inimicitiis, nulla Senatus mala gratia, comitiorum ratione privavi. In Pison. Plin. ibid.

J'ai expliqué sur les Lettres à Métellus & à Antoine le sujet de la suivante, qui est perdue aussi. Tout le monde peut lire les quatre autres sur Catilina, & il nous reste encore l'un des deux Fragmens, dont il est parlé après.

VIII. *En Sicile.*] Clodius y avoit été Questeur, & l'on passoit immediatement de cette Charge au Tribunat du Peuple, ou à l'Edilité. Mais comme il faloit être Plébéïen pour être Tribun, Clodius qui étoit Patricien fit semblant d'aspirer à l'Edilité, tant qu'il fut en Sicile, parce que sa prétention au Tribunat étoit une entreprise trop bisarre, & sujette à trop d'oppositions, pour s'en déclarer de loin, & avant que d'être en état de la pousser tout de bon. Ce ne fut donc qu'après son retour à Rome, qu'il déclara vouloir devenir Plébéïen par le moyen de l'adoption dont j'ai parlé, & c'est ce changement que Ciceron lui reproche.

IX. *Il alla dans trois heures de Rome à Interamne.*] C'est une plaisanterie fondée sur ce qui a été dit, que Clodius prétendoit prouver, qu'il étoit à Intéramne, la nuit même qu'on l'accusoit d'avoir troublé à Rome le Sacrifice de la bonne Déesse. Ciceron fait semblant, pour se moquer de lui, de croire qu'il étoit vrai, & d'admirer par conséquent l'extrême diligence qu'il faloit qu'il eût fait pour cela, puis qu'il lui avoit parlé à Rome trois heures seulement avant ce Sacrifice & qu'Intéramne en étoit éloignée de quinze milles.

X. *Que personne n'allât au devant de lui.*] Il y a un mot Latin dans le Texte, *ire obviam*, qui fait une équivoque fort agréable que je n'ai pu conserver en François, parce que ce mot signifie également *aller à la rencontre*, *& s'opposer*, ou *empêcher;* & il n'y a point de mots François auquel ces deux sens conviennent de même. J'ai fait comme j'ai pu.

XI. *Nous accompagnions ensemble un Prétendant.*] J'ai déja dit que la coûtume étoit, que quand quel-

quelqu'un prétendoit à quelque Charge, il se faisoit accompagner sur la Place par tout ce qu'il avoit d'amis & de parens, pour l'aider à briguer les suffrages. Or cette action n'appliquoit pas assez pour empêcher qu'on ne parlât d'autre chose. *De Orat. l.* 1.

XII. *Quoi qu'ils ne soient pas sous ma protection depuis si long-tems que sous la vôtre.*] Les Magistrats étoient Protecteurs perpetuels des Provinces où ils avoient commandé; cette Protection s'étendoit à rendre tous les devoirs imaginables d'honnêteté, & d'amitié aux Députés de ces Provinces quand il en venoit à Rome, & Ciceron avoit été Questeur en Sicile long-tems avant Clodius.

XIII. *Ma Sœur qui a tant de places à donner comme femme de Consul, ne m'en a jamais voulu accorder qu'un pied.*] Il faut que les principaux Magistrats disposassent de plus de places qu'il ne leur en faloit dans les spectacles, puis que leurs femmes en avoient à donner. Il est à croire que celle de qui il est parlé ici, avoit encore d'autres gens à obliger, que son frere pour qui elle en étoit si peu libérale. Ce pied s'entendoit en quarré, dont chaque côté avoit seize pouces; en sorte qu'on pouvoit se tenir debout dans cet espace sans être pressé. *Columell.* l. 10. c. 11.

Au reste, la plainte qu'il échappe ici à Clodius de faire de sa sœur, en parlant à leur mortel ennemi, est tout-à-fait d'un jeune homme de qualité, fort inconsidéré, qui ne prend pas garde combien il se découvre, pourvû qu'il frappe. C'étoit donner trop belle prise à un aussi cruel rieur que Ciceron, pour n'en être pas puni sur le champ, comme Clodius le fut par la replique plaisante & sale qu'il s'attira: *Ce n'est pas une affaire entr'elle & vous; vous les lui ferez bien lever tous deux quand vous voudrez.* On voit bien que cette réponse étoit fondée sur le commerce incestueux, remarqué déjà plusieurs fois, de ce frere avec cette sœur. Il faloit que ce commerce fût bien scandaleux, puis que Clodius se retrancha pour toute replique, à reprocher seulement à Ciceron, qu'une raillerie de cette nature étoit messéante dans sa bouche. Si l'on veut voir avec quel plaisir les Savans s'étendent sur les ordures,

& sur les finesses admirables qu'ils y entendent, on n'a qu'à lire les Commentaires sur cet endroit. On y trouvera entr'autres curiosités l'équivoque obscéne qui fait la grace de cette plaisanterie de Ciceron, expliquée par une Epigramme de Martial, (*) excellente, comme cent autres du même Auteur, l'un des plus beaux, & des meilleurs Esprits de l'Antiquité, à l'obscénité près. J'en ai ouï dire autrefois une Françoise, qui représentoit fort naturellement la posture dont Ciceron parle en cet endroit. C'étoit sur un Mari goguenard, qui surprit sa Femme dans cette attitude, un jour qu'il lui avoit acheté des souliers pour aller à une Fête où elle se disoit invitée; & qui ne lui dit autre chose, sinon,

Si tu vas toûjours de la sorte,
Tes souliers dureront long-tems.

Il ne me souvient que des deux derniers Vers.

XIV. Fabius.] *On ne sait du tout qui étoit cet homme, tout illustre que soit son nom; & c'est dommage; car il y a grande apparence qu'il avoit quelque relation curieuse avec cette honnête Dame. De peur qu'on ne croye que c'est ma faute, je veux bien, pour cette fois seulement, faire voir par cet exemple, que quand je ne dis rien des gens que je trouve en mon chemin, c'est que ce qui s'en peut dire ne mérite pas d'être dit. Il ne paroît donc du nom de celui-ci environ ce tems-là, qu'un Lucius, Questeur cette année, & Préteur depuis en 701. de qui on ne sait autre chose sinon, que Milon fut accusé devant lui pour la seconde fois: Un autre nommé Sanga, Questeur Provincial en 677. & depuis Lieutenant de Lucullus contre Mithridate, par qui il fut mis en fuite, & assiégé dans Cabira, d'où Triarius le dégagea; & enfin, un troisième nommé Cajus, Questeur en 697. & depuis Lieutenant de César en Gaule. Mais tous ces gens-là, non plus que le Fabius Gallus à qui Ciceron a écrit plusieurs Lettres, ne paroissent pas avoir été, dans le tems de cette Lettre-ci, d'une conséquence à faire la figure de celui dont il y parle. La plus grande apparence est pourtant pour le troisième.*

(*) Nos

(*) *L.* II. *Epig.* 72.

(*) Nos Chevaliers se sont détachés du Sénat avec lequel je les avois si étroitement liés.] *Il y a dans le Latin,* quem ego in clivo Capitolino collocaram; que j'avois posté sur le panchant du Capitole. *Ciceron vouloit parler du Temple de la Déesse Concorde, situé en cet endroit dans lequel il les avoit (*) assemblés sous la conduite d'Atticus pendant son Consulat, pour les y exhorter à se tenir inébranlablement unis avec le Sénat; mais comme ce qu'il dit demandoit cette explication, & que cela n'est pas nécessaire dans les propres termes pour entendre la suite du sens de son discours, j'ai cru pouvoir me contenter de rendre ce sens comme j'ai fait.*

XV. *Ma Tribu a été plus favorable à Favonius que la sienne propre.*] Comme Ciceron avoit grand crédit dans sa Tribu; qu'il n'étoit pas moins lié d'intérêt avec Caton, pour n'approuver pas sa conduite en bien des choses; & que Favonius étoit, ainsi qu'on a déja vu, le singe & la créature de ce roide Stoïcien; il y a apparence, que c'étoit Ciceron qui avoit rendu sa Tribu favorable à Favonius. Ce Favonius demandoit sans doute le Tribunat; car il étoit Questeur cette année.

XVI. *Mais non pas celle de Luccéius.*] Autant que Luccéïus avoit de crédit dans sa Tribu, on peut bien croire qu'elle ne fut pas favorable à une créature de Caton comme Favonius, puis que Caton étoit beau-pere de Bibulus, avec qui on a vu que Luccéïus disputoit le Consulat en même tems.

XVII. *Nasica.*] C'est le même Scipion de qui il a été parlé dans la X Lettre; mais on ignore de quoi il étoit accusé ici.

XVIII. L'Oraison qu'il a faite a été si ennuieuse.] *Je croi devoir remarquer ici un égarement curieux de la plûpart des Commentateurs, pour rendre raison d'une Leçon de Malespine, que je préfére à une autre qu'ils approuvent. Ils aiment mieux lire en cet endroit* modeste, *que* moleste dixit; *parce, disent-ils, que* modeste *est un terme modéré dont Ciceron s'est voulu servir, pour faire entendre honnêtement que Favonius s'étoit mal acquitté de cette Accusation. Comme si Ciceron pouvoit avoir eu dessein*

(*) Post red. in Senat. Philippic. 2. 4. in Catil.

sein d'épargner cet homme-là dans ce recit, où il le traite d'âne; car c'est à quoi revient molis potius quàm Moloni : Il semble avoir plûtôt travaillé dans quelque moulin, que sous Molon.

XIX. *Molon.*] Apollonius Molon, fameux Maître de Rhétorique, & Orateur, qui enseignoit à Rhodes en ce tems-là, & sous qui Ciceron, & César avoient étudié, comme Favonius, mais apparemment un peu mieux. Il enseigna aussi quelque tems à Rome, quand il fut envoyé en Ambassade à Silla par ses Concitoyens. *Suet. c.* 4. & *Plutarc. in Cæs. Cic. in Brut.*

XX. *Recommence sa poursuite par zèle, à ce qu'il dit, pour la République.*] C'est que César, de qui on appréhendoit les desseins, devoit être Consul l'année suivante, & Favonius avoit assez bonne opinion de lui-même pour croire, qu'un Tribun comme lui ne seroit pas inutile à l'Etat dans cette conjoncture.

XXI. Je me suis abîmé de dettes pour les bâtir.] *Il y a dans le Latin en cet endroit un jeu de mot, fondé sur ce que l'airain* (*) *de Corinthe étoit fort précieux en ce tems-là, & que l'on appelloit du même nom* d'airain, *toute sorte de monnoye grosse, ou petite, parce que la premiére qu'on avoit fait étoit de ce métal;* ære, non Corinthio, sed hoc circumforaneo obruerunt. *Je me suis retranché au sens de cette plaisanterie; & je ne croi pas qu'il eût été plus agréable de traduire au pied de la lettre;* elles m'ont accablé d'airain, non pas de Corinthe, mais de celui qu'on emprunte des usuriers qui environnent la Place. *Je ne sai si j'ai dit en parlant de cette Place, que les usuriers, ou banquiers, tenoient leurs comptoirs, ou bureaux, dans les boutiques qui étoient autour.*

XXII. *Aratus.*] fameux Poëte Grec natif de Soli, Ville de Cilicie, qui a écrit un Poëme des Phenomènes; c'est-à-dire, de ce qui paroît au Ciel; & des Pronostics du tems. Ciceron avoit traduit l'un & l'autre en Vers Latins, & il nous en reste d'assez grands Fragmens. L'Empereur Claude, & Germanicus son frére, les traduisirent encore depuis. Cet illustre Aratus passa la plûpart

(*) Plin. l. 34. c. 2.

plûpart de sa vie auprès d'Antigonus Gonatas, fils de Démétrius Poliotcétes. *Theocrit. Idyll.* 6.

XXIII. *Octavius.*] C'est le pere de l'Empereur Auguste, qui avoit épousé la fille de Marcus Atticus Balbus, & de Julie sœur du grand César. Il avoit succédé dans le Gouvernement de Macédoine en qualité de Préteur, à Antoine, le Collègue de Ciceron. Il s'appelloit *Cajus*, & étoit surnommé *Rufus*, sa Maison paroissoit très-illustre par divers Monumens publics à Velitres, ancienne Ville du Latium, d'où elle étoit originaire; & elle avoit été transplantée à Rome sous le premier Tarquin. Le Roi suivant la fit Patricienne: mais elle se fit Plébéïenne dans la suite; on ne sait pourquoi, ni comment, & elle se partagea en deux branches, dont l'une parvint à tous les honneurs de l'Etat; & l'autre demeura dans l'Ordre des Chevaliers, jusqu'à celui qui en fut le premier Sénateur. *Suet. in August.* c. 1.

XXIV. Que vous y négociassiez votre argent.] *Voici une nouvelle preuve de la mauvaise foi de Cornélius Népos quand il dit, que* tout le revenu d'Atticus consistoit en fonds de terre, omnis ejus pecuniæ reditus constabat in Epiroticis & urbanis possessionibus; *car le mot* tocullionibus *dont Ciceron se sert ici, signifie, non-seulement un usurier, mais un petit usurier, ce que le Peuple appelle à Paris* fessematthieu; *par où il semble, qu'il ait voulu reprocher doucement à Atticus, qu'il faisoit quelque sordide trafic pour peu de gain. Ses admirateurs passionnés, qui le regardent, sur la foi de son Historien, comme le modèle d'un honnête homme, parce qu'il étoit habile & heureux, ne s'accommoderont pas de cette Remarque; mais ils en verront bien d'autres dans la suite, qui les accommoderont encore moins. En attendant, ils n'ont qu'à consulter Victorius, Turnébe, Bosius, & Lambin, sur le mot dont il s'agit ici, pour voir si ma traduction en altére le sens, & si elle ne l'adoucit pas, bien loin de l'aggraver.*

LETTRE DEUXIEME.

Même Année DC. XCIII. de quelqu'une des maiſons de Campagne de Cicéron à Rome, où Atticus étoit revenu de Grèce.

PRENEZ ſoin de notre Neveu (*I*), ſi vous voulez que je vous aime. Il nous regarde comme de petits Dieux. Je lis la République des Pélinéens (*II*), & j'ai en vérité devant moi un tas de Livres de cet Auteur. C'eſt un grand homme, & de qui il y a bien plus à apprendre que de Procilius (*III*). Je croi avoir auſſi à Rome ce que le même Dicearque a fait ſur les Républiques de Corinthe & d'Athènes. Liſez-le ſi vous voulez m'en croire; c'eſt un avis que je vous donne; il eſt admirable. Si Hérode avoit le ſens commun, il le liroit plûtôt que de faire une panſe d'a. Il m'a attaqué par une Lettre; mais à ce que je vois, il vous a joint de plus près. J'aimerois mieux avoir conjuré, que d'avoir réſiſté à la conjuration, ſi j'avois cru que cela m'obligeât à l'écouter ſur ce ſujet. Vous êtes auſſi peu ſage ſur le chapitre de Lollius, que vous avez raiſon ſur celui de Vinius (*IV*). Mais à propos; voici ce premier du mois où Antoine doit ſe préſenter en jugement, & il ne vient point. On aſſemble ſes Juges, à ce qu'on me mande; Nigidius (*V*) qui le pourſuit a menacé en pleine Aſſemblée du Peuple de prendre à partie ceux qui ne s'y trouveroient pas. Je vous prie donc de me mander ce que vous enten-

entendrez dire de ſon retour ; & puis que vous ne viendrez pas me trouver à ma campagne, je vous attens ſans faute à ſouper avec moi à Rome, le dernier du courant. Gardez-vous bien d'y manquer. Prenez ſoin de votre ſanté.

REMARQUES.

I. *Prenez ſoin de notre Neveu.*] C'étoit le fils de Quintus frere de Ciceron & de la ſœur d'Atticus. Comme il n'avoit encore que ſix ans, & qu'on ne conçoit guère aujourd'hui qu'il y ait d'autre ſoin à prendre d'un enfant de cet âge-là, que de l'empêcher de trop manger, je ne doute point que ceci ne paroiſſe ridicule à bien des gens; car on voit bien que ce n'eſt pas de cette ſorte de ſoins que Ciceron entend parler; ne fut-ce que par ce qu'il ajoûte enſuite: *Il nous regarde comme de petits Dieux;* ce qui ſeroit hors de propos, s'il n'entendoit pas parler des ſoins de l'éducation. Il exhortoit ſans doute Atticus, à profiter de la vénération dont leur Neveu étoit comme naturellement prévenu à leur égard, pour lui inſpirer dès-lors des ſentimens dignes d'eux. Il faut qu'on n'attendit pas en ce tems-là, que les enfans euſſent ce que nous appellons l'âge de raiſon, pour obſerver leurs penſées, & pour s'appliquer à leur éducation; car Ciceron n'étoit pas ſeul de cet avis. *Quelques-uns ont cru*, dit Quintilien, (1) *qu'il ne faut pas entreprendre de rien enſeigner aux enfans avant ſept ans ; mais ceux qui, comme Chryſippe, ne veulent pas qu'aucun âge ſoit exempt d'application, l'entendent bien mieux. Car quoi que ce Philoſophe laiſſe l'enfant entre les mains des femmes, juſqu'à trois ans, il veut qu'elles prennent ſoin dès ce tems-là de lui former l'eſprit, par les meilleures inſtructions qu'elles ſont capables de donner. Et pourquoi ce même âge qui eſt déja ſuſceptible d'impreſſion pour les mœurs, ne le ſeroit-il pas auſſi des premiers de la littérature?*

Par ce diſcours ineſtimable on voit, que c'étoit alors une opinion ſi généralement reçue, qu'il fa-

loit s'appliquer à l'éducation des enfans, *(2) dès qu'ils pouvoient parler*, que Quintilien ne le met pas seulement en question. Car il ne propose le doute, s'il faut les faire appliquer avant sept ans, que pour ce qui regarde l'étude des Lettres seulement; & il suppose comme une chose hors de doute, qu'ils sont déja avant cet âge *susceptibles d'impression pour les mœurs*. Mais la plûpart des gens traiteroient aujourd'hui ce sentiment de ridicule. Parce que ceux qui font profession d'être habiles en cette matiére, ne sauroient comment s'y prendre pour faire entendre raison à des enfans avant cet âge, on veut croire que c'est une chose impossible. On ne veut pas comprendre, que puis qu'un enfant est animé de la même nature d'esprit qu'un homme fait, il ne faut que de l'application, & de la patience, pour conduire l'esprit d'un enfant, par le même chemin qu'un homme fait conduit le sien. Au lieu de se donner cette peine-là, c'est bien plutôt fait de s'imaginer qu'elle seroit inutile. C'est ainsi que l'éducation de la jeunesse, que les Anciens regardoient avec tant de raison, comme un des plus importans, & des plus saints devoirs de la vie, est tout-à-fait négligée, ou abandonnée à de vils mercenaires, ou soignée d'une maniére pire qu'une entiére négligence. Ainsi les pauvres enfans, tout innocens qu'ils sont, portent la peine de la paresse, ou du peu de lumiére de ceux qui en sont chargés; les instructions de vertu qu'on leur donne ne sont propres pour la plûpart, qu'à leur faire croire qu'elle consiste toute en gestes, & en paroles, & que ce n'est point l'affaire du cœur; on ne leur montre que des maniéres, au lieu de leur inspirer des sentimens; mais sur-tout, & pour revenir au sujet de cette Remarque, on attend réguliérement à leur représenter les vérités utiles, qu'ils ayent l'âge nécessaire, dit-on, pour les comprendre; c'est-à-dire, quand il n'est plus tems de les imprimer, & qu'ils ont déja l'esprit gâté par le commerce continuel, & contagieux des valets, & des autres enfans. Ce malheur est trop grand aux yeux qui en voyent les conséquences, pour n'être pas déploré en toute rencontre.

(1)

(1) *Quidam Litteris instituendos qui minores septem annis essent non putaverunt; melius autem qui nullum tempus vacare cura volunt, ut Chrysippus. Nam is, quamvis nutricibus triennium dederit, tamen ab illis quoque jam informandam quam optimis institutis mentem infantium judicat. Cur autem non pertineat ad litteras atas qua ad mores jam pertinet?* Quint. *l.* 1. *c.* 1.

(2) *Ex quo loqui poterunt.* ibid.

II. *Pélinéens.*] Habitans d'une Ville du Péloponèse dans l'Achaïe à soixante stades du Golphe de Corinthe, fameuse par ses laines, (1) & de laquelle un disciple d'Aristote nommé Dicéarque, natif de Messène, Mathématicien, Historien, & Philosophe (2) avoit décrit le gouvernement, conjointement avec celui d'Athènes & de Corinthe.

(1) *Julius Pollux.* (2) *S. Hieronym. l. 2. cont. Jovin. l.* 13. *Ep.* 32. *ad Att. & Suidas.*

III. Procilius.] *On connoît un Grammairien de ce nom de qui on ignore le tems, & un Historien qui vivoit au siècle de ces Lettres; mais on ne sait rien de l'un, ni de l'autre.*

IV. Lollius.] *On ne sait qui sont, ni ce Lollius, ni ce Vinius, non plus que cet Hérode de qui il est parlé quelques lignes devant, quoi que les deux premiers de ces noms soient fort connus.*

V. *Nigidius.*] Son nom étoit *Cajus* & son surnom *Figulus.* Il paroît par ce qui est dit ici, qu'il fut Tribun l'année suivante; & qu'il étoit déja en exercice au tems de cette Lettre, laquelle par conséquent auroit été écrite après le 13. Décembre, qui étoit le jour auquel les Tribuns y entroient. En cette qualité, il avoit cité Antoine le Collègue de Ciceron pour venir rendre raison de son administration de la Macédoine, sur quoi il y avoit de grandes plaintes, & à l'occasion de quoi on le rechercha de plusieurs autres choses. La plus considérable étoit d'avoir trempé dans la Conjuration de Catilina, quoi que ce fût lui qui l'avoit fait périr depuis en Etrurie. Il ne put être convaincu de cette complicité; (1) mais le seul soupçon qu'on en avoit, le rendit si odieux, que les Juges en furent beaucoup plus

plus sévères qu'ils n'auroient été sans cela pour les autres crimes dont il fut convaincu, & pour lesquels il fut condamné, quoi que Ciceron le défendît. Il alla en exil à Céphalonie, où il bâtit une Ville à loisir, car il y finit ses jours, & Marc-Antoine le Triumvir son Neveu & son Gendre, qui fut depuis Maître de la République avec Auguste, ne le rappella point, comme il rappella (2) tous les autres exilés.

(1) *Pro Cœlio. In Vatin.* (2) *Philippic.* 2.

LETTRE TROISIEME.

An de Rome D C. XCIV. au commencement de Janvier sous le Consulat de César & de Bibulus, de Rome à quelqu'une des maisons de Campagne de Quintus Cicéron.

PREMIEREMENT, je vous dirai, à ce que je croi, une bonne nouvelle. Valérius (*I*) a été absous, & Hortensius l'a défendu. On croit que c'est par la faveur d'Attilius. Je me doute aussi bien que vous, que (*II*) Pompée a fait quelque vilain manège dans cette affaire (*III*); car l'affectation de sa chaussure militaire (*IV*), au milieu d'une ville paisible, ne m'a non plus agréé, que le bandeau blanc (*V*) dont il enveloppe sa jambe malade. Nous en saurons le fin quand vous serez ici.

Sachez, qu'en blâmant mes fenêtres étroites, vous vous attaquez à Cyrus (*VI*). Il est vrai que c'est à l'Architecte, & non pas au Prince de Perse. Comme je lui voulus faire ici le même reproche, il me soûtint, que la dilatation des rayons visuels ne se faisoit pas si agréablement par des fenêtres larges,

larges, que par des étroites. Je le démontre. Soit A. l'œil qui voit; B. & C. les objets qu'il voit; & D. & E. les rayons qui aboutiſſent de l'œil à ces objets. Vous comprenez bien le reſte (*VII*). Il eſt vrai, que ſi la viſion ſe faiſoit, comme vous autres Epicuriens le prétendez, par les ſimulacres que les objets jettent inceſſamment, & qui viennent frapper l'œil, les fenêtres larges ſeroient beaucoup meilleures, parce que ces ſimulacres ne ſeroient pas ſi preſſés en y paſſant, que par des étroites. Mais de la maniére que nous autres Stoïciens concevons que ſe fait la vue, par l'émiſſion des rayons viſuels; rien n'eſt plus agréable. Si vous trouvez quelqu'autre choſe à redire à mes bâtimens, je vous en rendrai auſſi bonne raiſon que de celle-ci; à moins qu'on n'y puiſſe remédier à peu de fraix.

Je viens maintenant au Conſulat qui commence, & à l'état où ſont les affaires publiques; ſur leſquelles je vous dirai d'abord, ſuivant la méthode de Socrate, le pour & le contre; puis lequel des deux me paroît meilleur.

Il ſe préſente un incident de grande délibération, car il faut de trois choſes l'une; ou s'oppoſer vigoureuſement à la Loi des Champs, en quoi il y aura des combats à donner; ou ne rien faire du tout, auquel cas autant vaudroit-il planter des choux à ſa maiſon de campagne; ou favoriſer la Loi, ainſi que Céſar s'attend que je faſſe, & on dit qu'il n'en doute pas. En effet, Cornélius eſt venu chez moi, je dis Cornélius Balbus (*VIII*) qui eſt tout à lui, pour m'aſſurer, qu'il ne feroit rien que par mon conſeil &

par celui de Pompée ; & qu'il travailloit à lier Pompée avec Crassus. Voilà ce qui se passe ici (*IX*). Je suis étroitement uni à Pompée. Si je veux l'être aussi à César, je me réconcilierai par-là avec mes ennemis, le Peuple me laissera en paix, & je m'assure une vieillesse tranquille. Mais je me sens combattu par cette exhortation qui est au troisième Livre du Poëme que vous savez,

Garde toi de sortir de la noble carrière ,
Où dès tes jeunes ans tu cours avec ardeur ;
Que de tes derniers jours la constante vigueur
Donne un nouvel éclat à ta gloire première,
Et de ton Consulat égale la splendeur.

Calliope (*X*) m'ayant prescrit dans ce Livre cette conduite si favorable au parti des gens de bien, je n'hésite plus à croire, que *combattre pour son Païs est le plus sûr des Augures* (*XI*). Mais nous en parlerons plus à loisir en nous promenant ensemble le jour des Compitales (*XII*). Ne me manquez pas de parole la veille; vous trouverez le bain préparé; ma Femme invite votre Sœur, & nous aurons aussi votre Mere. Apportez-moi Théophraste (*XIII*) *de l'Ambition*, qui est parmi les Livres de mon frere.

REMARQUES.

I. VAlérius.] *Ce n'est point ce Valérius Flaccus, Préteur sous Ciceron , pour lequel il nous reste une Oraison , & qu'Hortensius défendit aussi-bien que Ciceron ; car il ne fut jugé que l'année suivante. On ne sait qui c'est. Je dis la même chose de cet* Attilius *de qui il est parlé ensuite, quoi que ce soit un fort bon nom de ce tems-là.*

II. Pom-

II. Pompée.] *Il y a dans le Latin*, Epicratem: *C'est un des faux noms que Ciceron donne quelque fois à Pompée dans ces Lettres, pour ne le pas nommer par le véritable. Il veut dire* fort puissant. *D'autres fois il l'appelle* Hierosolimarius, *parce qu'il avoit vaincu les Juifs. D'autres fois encore* Sampsiceramus, Megabocchus, Alabarches, *pour des raisons qui ne sont pas si claires; mais les choses qui sont dites en cet endroit-ci, sont si clairement de lui, qu'il faudroit n'avoir pas le sens commun pour en douter.*

III. *A fait quelque vilain manège.*] Il faut nécessairement, par ce qui suit, que Pompée se fût intrigué bien avant dans le Procès de ce Valérius, comme dans beaucoup d'autres, & qu'il eût trouvé à propos de se donner des airs de soldat pour intimider les Juges.

IV. Chaussure militaire.] *Je n'ai su traduire autrement le* Caligæ *Latin, n'y ayant non plus de mot parmi nous, que de chose qui y réponde. On a déja vu au sujet de la robbe triomphale de Pompée, qu'il étoit fort fastueux en habits. Ainsi, il est bien plus naturel de croire qu'il affectoit quelquefois d'aller chaussé en soldat, que d'entendre par* Caligæ *des gens de guerre dont il se faisoit accompagner, comme la plûpart des Commentateurs le veulent entendre. Il n'en faut pas d'autre preuve que la comparaison que Ciceron fait de cette chaussure, avec les bandes dont le même Pompée enveloppoit (*) sa jambe ulcérée; comparaison qui seroit ridicule, s'il faloit entendre par cette chaussure des soldats qui s'en servoient, & non pas la chaussure même.*

V. *Bandeau blanc*] Ce n'est pas parce que tout le monde portoit (†) alors la jambe nue sous la robbe, que Pompée est blâmé ici de l'envelopper; le mal qu'il y avoit l'y obligeoit. C'étoit seulement parce qu'il l'enveloppoit avec du blanc; reproche qui nous paroît ridicule, à cause que l'usage du linge est aussi commun parmi nous qu'il étoit rare en ce tems-là. Mais il faloit bien

(*) *Tegendi ulceris causa fasciola candida crus colligarat.* Amm. Marcell. l. 17.

(†) *Fascias quibus crura vestiuntur sola excusare potest valetudo.* Quintil. *l.* 11. *c.* 3.

bien que cette couleur parût fort affectée, puis que Favonius en prenoit occasion de traiter ce bandage d'espèce de bandeau Royal, parce que le bandeau Royal étoit blanc, & de dire qu'il n'importoit pas en quelle partie du corps on portoit le diadême, & que c'étoit toujours le porter. *Non refert quâ in parte corporis sit diadema.* Val. Max. *l.* 6. *c.* 2.

VI. Vous vous attaquez à Cyrus.] *Il auroit falu traduire au pied de la lettre*, vous critiquez la Cyropédie; *& cet endroit est remarquable pour faire voir, que c'est quelquefois traduire fort infidellement que de traduire mot pour mot. Car outre l'équivoque du nom de Cyrus, que l'Architecte de Ciceron portoit aussi-bien que le grand Roi dont Xénophon a écrit la Vie, il y a encore ici un jeu de paroles en Grec, ou plutôt, dans l'interprétation Latine qu'on fait ordinairement du mot Grec παιδείαν, qu'on traduit par* institutionem, *quoi que ce ne soit pas son sens propre; mais comme je n'aurois pu conserver la grace de ce jeu en traduisant à la lettre; j'ai pris pour cet effet un tour que j'ai cru équivalent: les Maîtres jugeront si j'ai eu raison de le croire.*

VII. *Vous comprenez bien le reste.*] Tout ce discours est si manifestement une raillerie des opinions diverses sur la maniére dont se fait la vision, que les Physiciens les plus passionnés ne sauroient en disconvenir; sauf à eux de croire que Ciceron ne se moquoit de la Physique, que parce qu'il ne la savoit pas, & qu'il perdoit beaucoup à ne la pas savoir. Il fait ici le Stoïcien pour justifier ses fenêtres par l'opinion de cette Secte contre celle d'Epicure dont Atticus faisoit profession; mais on voit bien par la fin de ce discours: *Si vous trouvez quelqu'autre chose à redire à mes bâtimens, je vous en rendrai aussi bonne raison que de celle-ci, hors qu'on y puisse remédier à peu de fraix*, qu'il ne raisonnoit pour défendre ses fenêtres, que parce qu'il auroit trop coûté à les refaire.

VIII. *Cornelius Balbus.*] Son nom étoit *Lucius*, il étoit de Cadix, & s'étoit si fort signalé dans la guerre contre Sertorius sous Métellus & Pompée qui y commandoient ensemble, que tous deux le firent Citoyen Romain en récompense. Cette qualité

qualité lui fut conteſtée quatre ans après cette Lettre, & donna ainſi occaſion à l'agréable Oraiſon que nous avons, par laquelle Ciceron la lui conſerva. Quand Céſar avoit commandé en Eſpagne au ſortir de ſa Préture, Balbus s'étoit auſſi fort attaché à lui, & avoit ſervi dans ſon Armée en qualité de Maître des Ouvriers; ce qui étoit d'auſſi grande importance qu'Ingénieur, ou Officier d'Artillerie, parmi nous.

IX. Voilà ce qui ſe paſſe ici.] *Il eſt étonnant, que la plûpart des Commentateurs ſe ſoient obſtinés contre le ſens exprès de ces trois mots,* hic ſunt hæc, *à ſoûtenir, que cette Lettre étoit écrite de la Campagne, & non pas de Rome, puis qu'ils ſont, comme on voit, précédés & ſuivis de choſes, qui paroiſſent bien plus écrites de Rome que de la Campagne:* Cornélius eſt venu chez moi; je ſuis étroitement uni à Pompée, &c. *J'avois deſſein de rapporter les raiſons qu'ils apportent de leur opinion, pour faire voir combien il eſt dangereux de ſe fier à leur diſcernement, comme font la plûpart des Traducteurs; mais elles m'ont paru trop ridicules. Il ſuffit de dire, qu'il n'y a aucun des paſſages de cette Lettre ſur leſquels ils ſe fondent, qui ne puiſſe s'écrire auſſi naturellement de Rome que de la Campagne, & qu'ils ne ſauroient donner un ſens raiſonnable à ces mots* hic ſunt hæc, *s'ils ſont écrits de la Campagne. Je ne voi pas, par exemple, pourquoi le Livre que Ciceron demande de la Bibliothéque de ſon frere, ne pouvoit pas auſſi bien être dans quelqu'une des maiſons des champs de ce frere, où Atticus étoit apparemment avec ſa ſœur, qu'à Rome. Cependant, c'eſt la plus forte de leurs raiſons.*

X. *Calliope.*] C'eſt qu'il faiſoit parler cette Muſe au troiſième Livre de ſon Conſulat, comme Uranie au ſecond. *De Divinat. l.* 1.

XI. *Combattre pour ſon Pais, eſt le plus ſûr des Augures.*] C'eſt le ſens d'un Vers d'Homére, au douzième de l'Iliade; où Hector ſe moque des Augures.

XII. *Compitales.*] Fête ainſi nommée du mot *compitum* qui veut dire *carrefour*, parce qu'elle venoit d'une coûtume que les païſans avoient déja avant la fondation de Rome, de s'aſſembler aux endroits où pluſieurs chemins aboutiſſoient, pour

pour sacrifier tous ensemble à la fin de leur travail. On élevoit pour cet effet en ces endroits un Autel dans un petit bâtiment, ouvert d'autant de côtés qu'il y avoit de chemins aboutissans. Cet usage fut interrompu long-tems, & renouvellé depuis par le Roi Servius Tullius, qui le transporta des croisées des chemins des champs où il se pratiquoit auparavant, aux carrefours de la Ville, & *les Maîtres*, comme qui diroit aujourd'hui les Capitaines *des Quartiers*, *Magistri vicorum*, furent commis pour le faire observer. C'étoit une chose commune à toute sorte de bâtimens, d'avoir des Dieux Lares; mais ce Roi voulut que ce Sacrifice de sa fondation s'adressât particuliérement à cette sorte de Divinité, parce que sa Mére passoit pour avoir été engrossée par un de ces Dieux. On ne sait rien de ce Sacrifice, sinon, que les Esclaves y servoient, au lieu qu'ils étoient exclus de tous les autres, & qu'il étoit accompagné de Jeux. Le tems n'en étoit pas réglé, quoi que le Calendrier les mette au deuxiéme de Mai; car les meilleurs Auteurs les placent environ les Saturnales; & il y a apparence à la datte de cette Lettre qu'ils furent célébrés en effet cette année peu après cette Solemnité. *Dion. Halic. l. 4. Ovid. Fast. l. 5. Varr. l. 5. de L. L. Arnob. l. 3. Scaliger. Poëtic. l. 1. c. 28. &c.*

XIII. *Théophraste.*] C'est le fameux Disciple de Leucippe, ensuite de Platon, & puis d'Aristote, natif de l'Isle de Lesbos, à qui son dernier Maître donna ce nom, qui veut dire, *divin parleur*, à cause de son éloquence, au lieu qu'il s'appelloit auparavant Tyrtame. Diogène de Laerte parle dans sa Vie du Livre que Ciceron demandoit, mais il est perdu.



LET-

LETTRE QUATRIEME.

Même année DC. XCIV. de quelqu'une des maisons de campagne de Ciceron à Rome.

VOus m'avez fait grand plaisir de m'envoyer le Livre de Sérapion (*I*); je n'en entens pas, soit dit entre nous, la millième partie (*II*). J'ai ordonné qu'on vous le payât comptant, de peur que vous ne le marquiez parmi les présens que vous me faites (*III*). Mais à propos d'argent, faites-moi un autre plaisir. Finissez avec Ticinius, à quelque prix que ce soit. S'il ne veut plus se tenir à la somme qu'il avoit dite, je suis tout à-fait d'avis de lui rendre ce qu'on a acheté trop cher de lui, si Pomponia y consent; sinon, qu'on donne plutôt quelque chose de plus, que de laisser une queue à cette affaire. Je voudrois bien que vous la terminassiez avant de partir, avec votre affection, & votre application ordinaire.

Clodius va donc, dites-vous, vers Tigranes. Je me serois assez accommodé de cet emploi (*IV*); mais je me console facilement de ne l'avoir pas; car il me convient mieux de remettre le voyage que j'ai en tête, après que mon frere sera revenu de son Gouvernement. On saura alors ce qu'aura fait ce nouveau Sacrificateur de la bonne Déesse. (*V*). En attendant, je me divertirai avec les Muses; non-seulement sans inquiétude, mais même avec joie; & il ne me viendra jamais en pensée de porter envie à Crassus, ni de me repentir de ne m'être pas démenti.

Je

Je tâcherai de vous contenter sur la Géographie; mais je ne vous en répons pas; c'est une besogne de longue haleine: cependant je m'efforcerai, pour vous faire plaisir, de vous faire voir quelque production de mon voyage. Mandez-moi tout ce que vous pourrez découvrir des affaires de l'Etat, & en particulier, qui vous croyez qui sera Consul. Ce n'est pas que je ne sois devenu beaucoup moins curieux: car j'ai résolu de ne plus songer à la République. Nous avons examiné la forêt qui appartient à ma femme; l'auriez-vous cru? s'il y avoit seulement quelques chênes comme ceux de Dodone (*VI*) nous n'envierions pas votre Epire (*VII*). Environ le commencement du moins prochain, je serai à Formies, ou à Pompeianum. Si c'est à Pompeiannm, je vous prie, autant que vous m'aimez, d'y venir alors. Vous me ferez grand plaisir, & vous ne vous détournerez guère. J'ai ordonné à Philotimus de laisser faire cette muraille comme vous le trouveriez à propos; je suis pourtant d'avis que vous y appelliez Vettius (*VIII*). Dans un tems où les gens de bien ont tant à craindre pour leur vie, c'est beaucoup de pouvoir encore passer agréablement un Eté dans ma maison du Mont Palatin à voir les exercices qui se font près de là. Mais le régal seroit mauvais pour ma belle-sœur & pour mon Neveu, s'ils ne les pouvoient voir qu'en danger d'être accablés sous des ruïnes.

REMARQUES.

I. S*Erapion.*] Auteur de Géographie, natif d'Antioche, je ne sai laquelle, duquel Auteur Pline dit s'être servi.

II. Je

II. *Je n'entens pas la millième partie.*] On lira bien des volumes de Lettres des Savans de ce siècle, avant que d'y trouver un aveu aussi ingénu, que celui que Ciceron fait ici, de ne pas entendre *la millième partie* d'un Livre dont il avoit besoin.

III. *De peur que vous ne le marquiez parmi les présens que vous me faites.*] Ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point les Anciens étoient gens d'ordre, ne prendront ceci que pour une plaisanterie; mais pour moi, je ne doute pas, sur l'idée que j'ai d'eux, & d'Atticus en particulier, qu'il ne tînt effectivement regiſtre des presens qu'il faisoit, comme des autres articles de sa dépense. Et pourquoi non? Il n'y a pas, dira-t-on, un grand mérite à cette pratique pour la remarquer. J'en conviens; mais qui porte l'exactitude jusques-là, n'en manque pas, comme on fait si communément, en des choses plus importantes.

IV. Je me serois assez accommodé de cet Emploi.] *Je ne croi pas être blâmable d'avoir suivi la conjecture de Popma dans cet endroit indubitablement corrompu, puis que toutes les autres Leçons font pitié.*

V. *On verra alors ce qu'aura fait ce nouveau Sacrificateur de la bonne Déesse.*] On juge bien que c'est Clodius que Ciceron appelle ainsi par raillerie, à cause de son Sacrilège. Ciceron avoit envie de faire quelque grand voyage, par la même raison qu'il s'étoit retiré aux champs: c'étoit pour ne pas voir opprimer la République par le complot du Consul César, avec Crassus, & Pompée, dont Varron composa depuis une relation qu'il intitula, *la triple tête* (*). Mais comme Clodius travailloit toujours pour se faire Plébéïen, par le moyen de l'adoption dont il a été parlé, & ensuite Tribun du Peuple l'année suivante, & qu'il ne briguoit cet Emploi que dans la vue de s'en prévaloir pour rechercher la conduite de Ciceron, il n'auroit pas été prudent à Ciceron de s'éloigner davantage de Rome, qu'il ne vît ce qui arriveroit de ce projet.

VI. *Quelques chênes comme ceux de Dodone.*] Tout

(*) *Vetranius Maurus Vit. Varr.*

Tout le monde fait que c'eſt le nom d'une Forêt, dont on prétend que les arbres prophétiſoient; mais tout le monde ne ſait pas que ce conte n'avoit qu'un mot équivoque pour fondement. Des Marchands Phéniciens enlevérent deux Devinereſſes de Thèbes d'Egypte, (1) dont l'une alla fonder l'Oracle de Jupiter Hammon en Libye, & l'autre celui de Dodone en Epire: Prophéteſſes, & Colombes s'appelloient preſque du même nom dans la Langue de ces Marchands, d'où cette équivoque (2) eſt paſſée dans la Langue Grecque, comme beaucoup d'autres. Il n'en falut pas davantage pour faire dire, que c'étoient des Colombes qui perchées ſur des arbres rendoient des Oracles; parce que le Temple où cette Prophéteſſe s'établit en ce Païs-là fut bâti dans une Forêt. Mais il y a beaucoup plus d'apparence, que ces Colombes Prophéteſſes doivent leur origine à celle que Noé lâcha de l'Arche, pour ſavoir, ſi les eaux étoient écoulées; car ce Temple, le plus ancien de la Grèce, paſſoit pour avoir été bâti par Deucalion après ſon Déluge, (3) ſur l'ordre qui lui en fut donné par une Colombe (4) qu'il conſulta dans cette Forêt; & c'eſt une choſe commune, que les Grecs ont appliqué à ce Déluge de Deucalion pluſieurs particularités du Déluge univerſel.

(1) *Herodot. l. 2.* (2) *Bochart. Phœnic. pag.* 823. & *Voſſ de Idolol. l. 1. c. 7.* (3) *Plutarc. in Pyrrh.* (4) *Vetus Homeri Interpres ex Thraſybulo ad Iliad. l.* 16.

VII. *Nous n'envierions pas votre Epire.*] Ciceron ſe joue ſur ce que Dodone étoit en Epire, ainſi que les principaux biens d'Atticus.

VIII. *Vettius.*] Il paroît par d'autres endroits de ces Lettres, que c'étoit un Affranchi, & un Eléve de l'Architecte Cyrus, de qui il eſt parlé dans la précédente. Il faloit que cette muraille ſoûtînt quelque galerie, ou eût quelque fenêtre d'où l'on voyoit dans une Place d'Exercices, qui étoit tout joignant la ſuperbe maiſon de Ciceron au Mont Palatin. Elle avoit été à d'aſſez grands Seigneurs, & coûtoit aſſez cher, pour y avoir de quoi loger la famille de ſon frere avec la ſienne.

LET-

LETTRE CINQUIEME.

Même année DC. XCIV. & toujours de la Campagne à Rome.

IL eſt vrai que j'ai envie, & depuis long-tems, de voir Alexandrie, (*I*) & le reſte de l'Egypte, pour m'éloigner d'ici où l'on eſt las de moi (*II*), & pour eſſayer d'y faire ſouhaiter mon retour. Mais dans le tems où nous ſommes, & par la faveur de ceux de qui il dépend de me faire faire ce voyage; *que penſeroit de moi*, diſoit Hector, *tout ce qu'il y a de conſidérable dans la Ville, de l'un & de l'autre ſexe* (*III*)? Que diroient les gens du bon parti, s'il y en a encore? Que j'aurai changé de ſentiment pour obtenir cette grace? *Polydamas*, diſoit le même Hector, *ſera le premier à me le reprocher* (*IV*). C'eſt notre Caton que j'entens par-là, dont le jugement me tient lieu de cent mille autres. Que diroient de moi les Hiſtoires (*V*) d'ici à mille ans (*VI*)? Je les crains bien plus que les murmures des vivans. Je penſe donc qu'il eſt à propos de ne me point déclarer, & d'attendre. Si on m'offre cet Emploi, je ferai libre de le prendre, & je ferai à tems d'en délibérer; & quand je ne le prendrois pas, il y aura toujours quelque gloire pour moi à l'avoir refuſé. C'eſt pourquoi, ſi Théophanes (*VII*) vous en touché quelque choſe, ne le rejettez pas tout à fait.

J'attens de vos nouvelles ſur tout ceci. Que dit Arrius (*VIII*)? Comment ſupporte-t-il d'avoir

d'avoir été abandonné? Quels Consuls nous destine-t-on? Est-ce Pompée & Crassus, comme le dit le Peuple, ou comme on me l'écrit, Gabinius (*IX*), & Servilius Sulpitius (*X*)? Ne parle-t-on point de Loix nouvelles, ou de quelqu'autre nouveauté? & puis que Népos s'en va, pour qui sera la place d'Augures de son frere (*XI*)? C'est le seul endroit par où ceux qui gouvernent à présent pourroient me gagner; je vous avoue ma foiblesse (*XII*). Mais de quoi m'aviserois-je de rechercher des honneurs, puis que je voudrois être défait de ceux que j'ai, & ne songer plus du tout qu'à philosopher? Rien n'est plus vrai que c'est-là ma resolution. Plût à Dieu l'avoir toujours suivie; mais enfin, puis que l'expérience m'a fait voir, que ce que je croyois le plus estimable n'est que vanité, je ne veux plus de commerce qu'avec les Muses.

Ne laissez pas de m'informer plus certainement touchant Curtius, & si l'on destine sa place à quelqu'un, cé que deviendra Clodius; & enfin, de tout, à votre commodité, comme vous me le promettez. Mandez-moi aussi quel jour vous croyez partir de Rome, afin que je puisse vous avertir plus sûrement du lieu où je ferai alors. Ecrivez-moi au plutôt sur les choses dont je vous ai écrit; j'attens de vos Lettres avec impatience.

REMARQUES.

I. A*Lexandrie.*] Le Prince qui régnoit alors en Egypte négocioit depuis long-tems inutilement pour être déclaré Ami, & Allié du Peuple Romain comme ses Prédécesseurs, ainsi qu'il a été expliqué amplement dans le petit Livre intitulé *Cesa-*

Cesarion, que j'ai déja cité plusieurs fois. Les Consuls precédens, qui ne songeoient point à se faire des créatures de cette qualité, & qui savoient que le Roi dernier mort n'avoit point eu d'enfans, & avoit fait le Peuple Romain son héritier, n'avoient pas voulu renoncer à cet héritage en reconnoissant son Successeur pour légitime; d'autant plus que ce Successeur passoit pour n'être pas de la Maison Royale. Mais César, qui avoit ses desseins, ne regarda pas de près à la Généalogie de ce Prince; il embrassa avec empressement cette occasion de se l'aquérir (*); & c'est apparemment l'Ambassade qui devoit lui porter les marques de l'Alliance de Rome, que Ciceron faisoit scrupule de rechercher. Il ne vouloit entrer dans rien de ce que ceux qui gouvernoient alors, & de qui il dépendoit de lui donner cette Ambassade, faisoient contre les véritables intérêts de la République.

II. *On est las de moi.*] C'est quelque chose de s'en appercevoir, sur-tout, quand on est, comme Ciceron, d'une dignité à ne pas recevoir des dégoûts en face; mais c'est encore plus de l'avouer. Ceux qui ne peuvent se lasser de lire ses Ouvrages, ni se consoler de la moitié qui en est perdue, auront peine à comprendre qu'on pût jamais être dégoûté à Rome, où l'on avoit si bon goût en ce siecle-là, d'un homme si agréable & si habile, & le meilleur de tous les Citoyens: mais on se lasse de tout; & je croi, que le premier Africain sentit cette vérité-là quand il se retira à sa campagne, quoi qu'il aimât mieux dire, que ce qu'il en faisoit étoit pour donner lieu de paroître à des vertus moindres que la sienne. Si Ciceron eût été dans le fond aussi vain que les vanteries de ses Oraisons le feroient croire, jamais telle chose ne seroit sortie de sa plume.

III. Que penseroit de moi tout ce qu'il y a de considérable dans la Ville, de l'un & de l'autre sexe?] *J'ai cru plus agréable de rendre par cet équivalent le Vers d'Homère qui est dans le Texte, que de traduire à la lettre*, je crains les Troiens & les Troyennes aux voiles traînans. *Iliad. l.* 10.

IV. *Polydamas sera le premier à me le reprocher.*] C'est

(*) *De Bell. Civil. l.* 1.

C'est la lettre du 22. de l'Iliade. Ce Polydamas, dont Hector craignoit si fort les reproches, étoit fils d'une de ses sœurs de pere seulemenr, & d'Antenor. Il est souvent mis pour sa prudence en parallele avec Hector, & traité par Homére d'homme de grande vertu. Cependant, il passoit, aussi bien que son Pere, pour avoir livré Troie aux Grecs: Tant les idées de la vertu étoient différentes en ce tems-là de celles que nous avons aujourd'hui.

V. *Que diroient de moi les Historiens?*] C'est ici un aveu bien formel de l'incurable maladie de gloire dont notre Auteur étoit atteint; mais quoi qu'il eût cette passion à tel point, qu'on peut dire qu'elle fut la règle de sa vie & la cause de sa mort, on ne peut pas la regarder comme un grand défaut dans une Religion qui l'autorisoit, bien loin de la condamner. Car tout le monde sait que *la Religion Payenne ne béatifioit après la mort que ceux qui avoient le plus aquis de cette gloire mondaine* pendant leur vie, *Généraux d'Armée, Gouverneurs de Républiques*, & autres semblables gens; au lieu que *la nôtre ne glorifie que les ames humbles*, & qu'elle *met le souverain bien dans la pauvreté, dans la souffrance, & dans le mépris des choses humaines.* Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette Réflexion n'est point de moi; on sait bien que je ne vole pas si haut: on la trouvera mise dans tout son jour au 2. Livre de *Messer Nicolo. La Religione antica non beatificava se non li huomini pieni di mondana gloria, come erano Capitani di Eserciti, & Principi di Republiche. La nostra Religione ha glorificato più li huomini humili, ha posto il sommo bene nella humilita, nell' abjettione, nello dispreggio delle cose humane, vuol che tu sia atto à patire*, &c.

VI. D'ici à mille ans.] *Il y a* six cens *dans le Latin, parce que cet espace de tems défini en marquoit en cette Langue un indéfini, comme* mille *le marque dans la nôtre, & dans la Grecque; & c'est pourquoi j'ai traduit par* mille, *& non pas par* six cens. *On voit encore par-là, que ce seroit quelquefois traduire contre le sens, que de traduire au pied de la lettre.*

VII. *Théophanes.*] C'étoit un Savant de Mitylène,

ne, domestique & confident de Pompée, de qui il écrivoit la Vie, & qui avoit grand pouvoir sur son esprit. Pompée l'avoit fait Citoien (*) Romain, & avoit déclaré sa Patrie Ville libre en sa considération, quand il y avoit passé en revenant d'Asie. *Plut. in Pomp. J. Cæsar. l.* 3. *Bell. Civil.*

VIII. *Arrius.*] C'étoit un homme de basse naissance nommé *Quintus*, qui étoit parvenu aux honneurs par la faveur de Crassus à qui il étoit dévoué. Il avoit été Questeur en 653. & Tribun du Peuple en 677. C'étoit apparemment le même Arrius, par qui, comme on l'a vû (†), César engageoit Lucceïus à s'entendre avec lui dans la poursuite du Consulat. Il le demandoit cette année pour lui-même.

IX. *Gabinius.*] Il s'appelloit *Aulus* & étoit d'une maison Plébéïenne assez noble. C'étoit un homme de fort mauvaises mœurs; témoin la liaison étroite qu'il avoit euë avec Catilina dans sa premiére jeunesse; car il passoit pour en avoir été tendrement aimé. (1) Depuis il s'étoit attaché à Pompée, & ce fut lui qui, étant Tribun en 686. donna (2) par une Loi à ce grand homme la Commission de la guerre des Pirates, qui renfermoit un pouvoir absolu sur toutes les Mers, sur les Isles, & sur les Côtes de l'Empire. Il servit ensuite de Lieutenant contre Mithridate sous le même Pompée, & il y fit voir beaucoup de génie pour la guerre, nonobstant toutes ses débauches, & son talent particulier pour la (3) danse. Il fut fait Préteur en 692. au retour de cette guerre. Ainsi, l'année d'après celle de cette Lettre, étoit la premiére qu'il pouvoit être Consul par les Loix, puis qu'il faloit deux ans d'intervale entre la Préture, & cette dignité. Ceux qui voudront le connoître plus à fond, n'ont qu'à lire la II. Journée de *Césarion*, que je ne puis me dispenser de citer souvent, à cause du rapport que la matiére de ce petit Livre a avec ces Lettres.

(1) *Post redit. in Senat. & pro Domo.* (2) *Pro lege Manilia.* (3) *Macrob. Saturnal. l.* 3. *c.* 14.

X. *Sulpi-*

(*) *Pro Archia.*
(†) *Livre* I. *Lettre* XVII.

X. *Sulpitius.*] D'une illustre Maison Patricienne de ce nom, originaire de Cameries, ancienne Colonie Romaine du Latium, & de laquelle vint depuis l'Empereur Galba. Celui-ci s'appelloit *Servius*, & étoit d'une branche Plébéïenne de cette Maison, beaucoup moins distinguée par les honneurs que les Patriciennes, car cette Maison avoit plusieurs branches.

XI. *Puis que Népos s'en va, pour qui sera la place d'Augure que son frere occupe?*] Métellus Céler Consul de l'année précédente, loué tant de fois par Ciceron, étoit mort au commencement de celle-ci; non sans soupçon d'avoir été empoisonné par sa femme Clodia (*), ainsi que je l'ai déja dit. Il étoit du Collège des Augures, & personne ne pouvoit prétendre plus naturellement que son frere Métellus Népos à y remplir sa place; mais Népos alloit commander en quelque Province au sortir de la Préture qu'il avoit exercée la même année: ainsi, on ne pouvoit pas lui donner cette dignité, parce que ceux qui y étoient élevés ne pouvoient plus s'absenter de Rome aussi long-tems, que le demandoit un Gouvernement de Province.

XII. *C'est le seul endroit par où ceux qui gouvernent pourroient me gagner. Je vous avoue ma foiblesse.*] Cet aveu de Ciceron fait voir, que quand on aime la gloire aussi éperdûment qu'il l'aimoit, on ne sauroit aimer davantage la vertu. Or comme l'homme, qui n'a qu'un cœur, ne peut avoir en même tems qu'une passion dominante, si l'on n'aime pas la vertu plus que la gloire, on aime nécessairement la gloire plus que la vertu. Ainsi, il n'est pas étrange que dans le cas où elles ne s'accordent pas ensemble, on abandonne la vertu pour la gloire, comme Ciceron avoue ici qu'il l'auroit abandonnée, si on lui avoit offert l'Augurat.

Aussi, quoi que les Stoïciens pussent dire il auroit été bien difficile d'aimer la vertu pour elle seule, & préférablement à la gloire, dans une Religion, où la vertu n'étoit pas regardée comme un don du Ciel, ainsi que dans la nôtre. Ceux qui

(*) *Pro Cœlio.*

qui avoient donc de la vertu pouvoient s'en glorifier avec raiſon, puis qu'ils ne la devoient qu'à eux-mêmes, bien loin qu'ils fuſſent obligés comme nous, de la cacher. La pureté de ce ſentiment étoit réſervée à une Doctrine plus parfaite, qui n'étoit pas encore manifeſtée au monde dans le tems de ces Lettres, & dont l'admirable Morale & le Divin Légiſlateur auroient ſans doute enlevé tous les excellens eſprits de Grèce & de Rome, ſi les conſeils impénétrables de la Providence avoient permis qu'elle leur fût révélée. On voudra bieu que je déplore ici par occaſion le ſort de tant de gens, ſi aimables, & ſi dignes d'eſtime, dont les enſeignemens, & les exemples, tout imparfaits qu'ils ſont, n'ont pas laiſſé de contribuer beaucoup à m'élever l'eſprit à la hauteur néceſſaire pour reconnoître l'excellence de ma vocation; & s'il ſe peut ajoûter quelque choſe à une obligation de ce prix, des gens à qui je ſuis redevable des plus douces heures de ma vie.

On dira peut-être à la juſtification de Ciceron, que l'envie qu'il avoit d'être Augure n'étoit pas bien forte, puis qu'il ne le fut pas alors. Car de la conſéquence qu'il étoit à Céſar de ſe l'aquérir, il eſt bien ſûr qu'il l'auroit été, ſi l'on eût crû qu'il vouloit bien l'être, au prix de ſon honneur. Mais outre qu'il ne s'en expliquoit pas peut-être ſans deſſein dans cette Lettre à Atticus, ami intime de Pompée, & de Céſar, il eſt du moins naturel de juger, que s'il diſſimula à tout autre la diſpoſition où il étoit ſur ce ſujet, ce fut par pure gloire, & non pas par vertu. Ce n'étoit pas que ſon envie ne fût auſſi forte qu'elle pouvoit l'être; ce fut que ſa vanité étoit encore plus forte que ſon envie; & comment ne l'auroit-elle pas été, puis que cette envie même n'étoit qu'un effet de ſa vanité? Il eſtimoit donc bien plus l'Augurat que ſa Liberté, ni que ſa vertu, puis qu'il auroit renoncé à l'une & à l'autre pour l'aquérir; mais il ne l'eſtimoit pas plus que ſa gloire. *Ainſi ſont déchirés*, dit-il ailleurs lui-même, ne ſe défiant pas ſans doute qu'on dût jamais lui appliquer cette réflexion, *ainſi ſont déchirés* (1) *les cœurs déréglés par des paſſions contraires qui les*

tirent de différens côtés. Ils ne sauroient satisfaire les unes qu'en se faisant de cruelles violences pour résister aux autres. SIC *distrahuntur in contrarias partes impotentium cupiditates, cum huic obsecutum sit, illi est repugnandum.*

(1) *Tuscul. quæst. l.* 5.

Il est naturel qu'on soit curieux de savoir plus particuliérement, quelle étoit donc cette dignité qui tentoit si fort la vertu de Ciceron. Pour en comprendre l'importance, il suffit de considérer, qu'elle étoit fondée sur la plus incurable, & la plus universelle de toutes les maladies de l'Esprit humain, c'est-à-dire, la superstition. Car sa fonction n'étoit pas de considérer seulement le chant, ou le vol des oiseaux, leur maniére de boire, ou de manger; comme son nom (1) le feroit croire: mais de juger généralement de toute sorte de présages, soit qu'ils fussent tirés (2) des animaux du Ciel & de la Terre, ou de ce qui arrive d'extraordinaire dans l'un & dans l'autre; ou enfin de toutes les choses fortuites qui se passent entre les hommes.

Ainsi donc, une coupe, ou une saliére tenversée, des cendres dispersées, du miel, ou de l'huile répanduë, quelque viande tombée à terre (3) un chien noir qui entroit dans une maison étrangére, la rencontre d'un liévre, (4) d'un serpent, (5) ou d'un loup qui passoit de la ganche à la droite, (6) d'une belette, (7) d'une chienne qui faisoit ses petits, d'une personne, (8) d'une bête, (9) ou d'un lieu (10) dont le nom eût une signification malheureuse, heurter d'un pied (11) contre quelque chose, s'accrocher à quelqu'autre (12) par ses habits, parler d'incendie dans (13) un festin; verser de l'eau sous la table où l'on mangeoit, éternuer (14) dessus, balaier dans le tems que quelqu'un des conviés se levoit, desservir pendant qu'un autre bûvoit; s'il arrivoit que tous se tûssent en même tems sans dessein, & comme par hazard; que des rats rongeassent (15) quelque chose de précieux; si on chaussoit mal un (16) soulier, ou le gauche avant le droit (17), si les pieds demangeoient, si les yeux sourcilloient, (18) si l'oreille tintoit, si la langue fourchoit, & quoi non? tout cela & mille autres (19)

(19) choses aussi ordinaires, qui étoient tenues à mauvais présage, n'étoient pas moins l'objet de la science des Augures, qu'un bœuf qui avoit parlé, que des pluies de sang, ou de pierre, que des tonnerres en tems serain, & les plus bisarres effets de la foudre.

(1) *Augurium quasi avigerium; ab avium gestu, aut quid gerant aves.* (2) *Dionys. Halic. l.* 2. (3) *Alex. Neapol. l.* 5. *c.* 13. *l.* 2. *c.* 26. *l.* 1. *c.* 29. *Joannes Rosinus l.* 2. *c.* 9. (4) *Herodot. l.* 4. (5) *Alex. Neap. l.* 5. *c.* 13. (6) *Plin. l.* 8. *c.* 22. (7) *Plaut. in Sticho act.* 3. *Scen.* 2. (8) *Val. Max. l.* 1. *c.* 5. *art.* 8. (9) *Sueton. in Aug. c.* 96. (10) *Tit. Liv. l.* 29. (11) *Val Max. l.* 1. *c.* 4. *Jul. Obseq. c.* 86. 2. *de Divin. Plin.* 28. *c.* 2. & *l.* 2. *c.* 7. *Plut. in Demetr. Crass.* & *Grac. Tibull. l.* 1. *eleg.* 3. (12) *Suet. in Neron. c.* 19. *Tacit. l.* 15. (13) *Plin. l.* 28. *c.* 2. (14) *Ibid.* & *l.* 2. *c.* 7. *Odyss. l.* 17. *Xenophon Anabaseos l.* 6. *Plutarc. in Themist.* (15) *De Divinat. l.* 1. *Tit. Liv. l.* 27. 30. & 40. *Plutarc. in Syl.* & *Marcell. Plin. l.* 8. *c.* 57. (16) *Plin. l.* 2. *c.* 7. (17) *Sueton. in Aug. c.* 92. (18) *Theoc. in Amaril.* (19) *Gaspar Peucer de divinationum generibus, Rosinus, Thom. Dempster. ad Rosinum, &c.*

Il ne faut pas s'imaginer que l'opinion où on étoit que ces événemens tiroient à conséquence, fût une croyance parriculiére, méprisée des honnêtes gens, & de nulle autorité, comme parmi nous. Bien loin qu'on osât s'en moquer, il faloit la respecter. Je n'aurois jamais fait si je voulois le prouver de toutes; on en jugera par une seule que je choisis exprès entre les plus ridicules. Il étoit défendu aux femmes par une Loi, qui le croiroit? de tourner leurs fuseaux en passant par les grands chemins, & de les porter découverts, parce, dit la Loi, que cela nuisoit aux fruits de la terre. *Plin. l.* 27. *c.* 2.

Toutes ces superstitions parurent de si grand usage aux Législateurs, pour tenir toujours le Peuple en crainte, que quand on auroit pu les effacer des esprits, on ne l'auroit pas fait. On songea donc seulement à les régler, & à s'en rendre maître, en faisant une Science du jugement qu'il en faloit faire. Il est constant que

cette Science avoit été connue des Chaldéens, (1) de plusieurs autres Asiatiques, (2) & Grecs, (3) quoi que les Toscans s'en prétendissent les inventeurs, (4) parce qu'ils l'avoient beaucoup perfectionnée, s'il peut y avoir de la perfection à extravaguer. Cet Art consistoit (5) donc, premiérement, à connoître ce qui étoit présage, & ce qui ne l'étoit pas; puis à discerner les bons d'avec les mauvais; comme aussi à interpréter toute sorte de songes, d'oracles, de prodiges, de monstres, & autres choses semblables; déclarer s'ils signifioient du bien ou du mal, & quel bien ou quel mal ils signifioient.

(1) *De Divinat. Dion. Halic. l.* 1. (2) *Plin. l.* 7. *c.* 56. *Polyd. Virg. l.* 1. *c.* 24. *Tacit. l.* 18. (3) *Dionys. Halic.* (4) *Ibid. Cic. de Divinat. l.* 2. *Ovid. Metamorph. l.* 15. *fab.* 47. (5) *de legib. l.* 2.

Mais comme ç'auroit été peu de chose de découvrir le mal sans en donner le reméde, cette Science n'en demeuroit pas à la simple spéculation; elle enseignoit aussi à éluder, où expier les présages qu'elle déclaroit mauvais; & à éviter les maux présagés, en détournant la colére des Dieux, ou en l'appaisant par d'autres moiens. Ces moiens étoient des sacrifices, des processions, & d'autres cérémonies religieuses, dont les Augures régloient le tems, le lieu, la durée, les personnes qui y devoient intervenir, & généralement toutes les circonstances nécessaires, pour faire une bonne, une sainte, & une parfaite expiation.

Enfin, c'étoit aussi aux Augures à juger, si toutes ces circonstances avoient été bien observées; s'il n'étoit rien arrivé pendant la fonction, soit par la faute des hommes, soit par hazard, qui pût la rendre moins salutaire; & en ce cas, d'y mettre ordre & même de la faire recommencer, s'ils le jugeoient à propos, tant de fois, qu'à la fin il n'y eût plus rien à redire. *Cic. ibid. &c.*

Non seulement on les consultoit sur tout ce qui arrivoit; mais on n'entreprenoit (1) rien sans les consulter. Il ne se tenoit point d'Assemblée publique; on n'élisoit point de Magistrats; on ne faisoit aucune loi, on ne partoit pour quelque expédition

dition que ce fût, sans demander auparavant aux Augures, s'il le faloit faire: & s'ils répondoient que non, tout étoit différé, ou rompu: jusques-là, qu'un Dictateur (2) fut déposé, parce qu'on entendit une souris en les consultant sur son sujet. On n'auroit donc osé passer outre à quoi que ce fût contre leur sentiment: on rapportoit comme des punitions divines & immanquables les exemples de ceux qui s'étoient mal trouvés de l'avoir fait; & ceux qui en étoient demeurés impunis étoient regardés pour leur rareté & pour leur audace, comme une nouvelle espèce de prodiges.

(1) *Auspiciis bello, ac pace domi militiæque omnia geri, quis est qui ignoret?* Tit. Liv. *l.* 6. (2) *Plin. l.* 8. *ch.* 57. *Val. Max. l.* 1. *c.* 1. 3. *Ibid.*

C'en est assez pour faire comprendre que les Augures étoient maîtres de tout. C'étoit une maniére de Directeurs publics en titre d'Office, à qui on recouroit dans les moindres rencontres de la vie, comme dans les plus importantes, pour savoir ce qu'on en devoit penser, & ce qu'on avoit à faire. Leur Charge étoit donc en quelque sorte plutôt une Science, qu'une Dignité, (*) ou pour mieux dire, elle n'étoit Dignité, qu'en conséquence de ce qu'elle étoit Science, à peu près comme le Doctorat parmi nous. Aussi supposoit-on qu'ils fussent également purs de corps & d'esprit: jusques-là, que s'il leur survenoit le moindre ulcère, ils n'en pouvoient plus faire les fonctions. *Plutarc. Probl. Roman.* 73.

Plus cette Science étoit extravagante, plus elle étoit respectée du Peuple, qui n'admire rien tant que ce qu'il ne comprend pas: plus aussi étoit-il important de la tenir cachée; & c'est pourquoi on engageoit par les sermens les plus sacrés ceux qu'on y initioit, à ne la communiquer à personne, & à en faire mystère toute leur vie. De là vient, que cette Dignité ne se perdoit que par la mort naturelle, (†) au lieu que toutes les autres, même de Religion, se perdoient par la mort civile: car on en étoit censé dégradé dès qu'on étoit condamné pour crime, & la place vacante

(*) *Ibid.* 99. (†) *Ibid.*

vacante étoit auſſi-tôt donnée à un autre. Mais pour les Augures, comme ils auroient été quittes de leur ſerment, s'ils avoient perdu leur Dignité, ils auroient pu, dès-lors, en révéler impunément le ſecret; & puis que Caton ne comprenoit pas comment ils pouvoient ſe regarder ſans rire, ce qu'on a appliqué depuis avec tant de raiſon aux Médecins, on juge bien que ce ſecret révélé auroit été l'objet de la riſée publique: & la choſe pouvoit-elle être autrement?

Enfin plus cette Science étoit fauſſe & vaine, plus il étoit néceſſaire de l'autoriſer par des conſidérations étrangéres. De là vient, qu'on tenoit toujours en Etrurie (*) ſix enfans des meilleures Maiſons de la Ville pour y être inſtruits, & qu'on choiſiſſoit les plus grands Perſonnages pour l'exercer. Tout ce qu'il y avoit de plus éclatant par où un Citoien pouvoit être diſtingué avantageuſement des autres, étoit deſtiné judicieuſement à ſoûtenir cette chimére, & à lui donner du poids. Ainſi c'étoit la plus ſublime de toutes les Dignités à vie; & certes avec grande raiſon, puis que ceux qui en étoient revêtus, avoient un empire preſque abſolu ſur les cœurs par les eſprits.

Leur petit nombre la rendoit encore plus recherchée. Romulus le premier, & le plus habile de tous, n'en établit que trois, (†) qu'il tira de chacune des trois Tribus en quoi il partagea ſon Peuple. Comme ces Tribus furent augmentées dans la ſuite, de trois, à trente-cinq, les Augures le furent de même, mais non pas à proportion; car il n'y en eut que neuf juſqu'à Sylla qui en ajoûta ſix autres; augmentation, qui n'étoit pas capable de les avilir, ſi l'on conſidére la grandeur de Rome en ce tems-là, & le nombre de Magiſtrats, & d'autres gens de conſidération qu'il y avoit.

Il y avoit eu divers changemens dans la maniére de les élire; car le droit en fut transféré pluſieurs fois du Peuple à leur Collège, & de leur Collège au Peuple. Mais quoi que ce fût le Peuple

(*) *Val. Max. l. 1. c. 1. Cic. de Divinat. l. 1.*
(†) *Tit. Liv. l. 89.*

ple qui les nommoit au tems de ces Lettres, comme César, Pompée & Craſſus en étoient Maîtres, il n'en dépendoit pas moins d'eux de faire nommer qui ils vouloient; outre que c'étoit toujours au Collège, dont ils étoient les plus autoriſés, à agréer ceux que le Peuple choiſiſſoit. *De leg. agr.* 2. *Aſcon. in Divin. Dio. l.* 37. *Alex. Neap. l.* 5. *c.* 19.

Voilà quel étoit l'objet de l'ambition déréglée de Ciceron, & la Dignité pour laquelle il étoit prêt à trahir la Liberté de ſa Patrie. Bien des Commentateurs n'auroient pas mis *ſa foibleſſe*, comme il l'appelle lui-même, dans un ſi grand jour; mais j'ai cru que je ne devois pas manquer une ſi belle occaſion, de rendre l'ambition odieuſe, en faiſant voir, par un exemple ſi illuſtre, combien elle eſt funeſte aux plus hautes vertus Comme les jugemens des hommes ſont divers, d'autres gens au contraire trouveront, peut-être, que je ne l'ai pas aſſez blâmé; mais j'ai appris de Plutarque, qu'il faut parler avec retenue des défauts des grands hommes; *comme par une honte reverentiale de la pauvre nature humaine, laquelle ne peut produire un homme ſi parfait, ni ſi bien composé à la vertu, qu'il n'y ait toujours quelque choſe à redire.* In Proëm. Vit. *Cimon.*

LETTRE SIXIEME.

Même Année DC. XCIV. & de ſa Maiſon de Campagne près d'Antium à Rome.

JE me dédis preſque de ce que je vous avois promis par mes précedentes, que vous verriez quelque production de mon voyage. Je me ſuis tellement dévoué à l'oiſiveté, que je ne ſaurois plus la quitter. Je me divertis donc à lire; car j'ai honnêtement de quoi le faire à Antium; où je m'amuſe à

compter les vagues, la saison n'étant pas propre pour pêcher. Mais pour composer, je ne saurois. Cette Géographie que j'avois projettée est une grande entreprise: Eratosthène (*I*), que je voulois suivre, est contredit incessamment par Sérapion, & par Hipparchus (*II*). Que seroit-ce si Tyrannion le contredisoit aussi (*III*)? En vérité, c'est une matiére difficile à débrouiller: elle est trop uniforme, & plus incapable d'ornement que je ne pensois; & par dessus tout cela, c'est que toutes raisons me sont bonnes pour ne rien faire. Je ne sai encore si je ne m'établirai point ici, ou à Antium même, pour y passer le reste de cette malheureuse année. Une chose sai-je bien, que j'aimerois mieux y être Duumvir que de l'avoir été à Rome (*IV*). Vous êtes bien plus avisé, vous, de vous être établi à Buthrot (*V*). Antium en approche pourtant plus que vous ne pensez, je vous jure. Le croiriez-vous, qu'il se trouvât un lieu si près de Rome, où il y a mille gens qui n'ont jamais vu Vatinius (*VI*); où il n'y a que moi seul qui ne voulût pas voir noyer les vingt Preu-d'hommes de la Loi des Champs (*VII*), sans en excepter un seul; où personne ne m'importune; où tout le monde m'aime? C'est donc ici un véritable endroit à traiter de Politique; car pour le faire à Rome, je ne le veux non plus que je ne le puis. Je m'en vais donc composer (*VIII*) des Anecdotes (*IX*) qui ne seront vues que de vous, aussi satiriques, & peut-être plus, que les Histoires de Théopompe (*X*); car je ne m'intéresse plus desormais à la République, que pour haïr les méchans: & cela sans emportement, mais plûtôt avec quelque

plaisir

plaisir d'assouvir ma haine à coups de plume.

Mais pour parler d'affaires, j'ai écrit de celle de mon frere, aux Questeurs de la ville. Voyez ce qu'ils diront; s'il y a quelque espérance qu'il touche de l'argent, ou s'il sera forcé de se contenter des monnoies de Pompée (*XI*). Réglez aussi ce qu'il y a à faire pour cette muraille. Qu'ai-je de plus à vous dire? Que je sache quand vous comptez de partir.

REMARQUES.

I. E*Ratosthène*,] de Cyrène, Disciple du Poëte Callimaque, & Bibliothéquaire de Ptolomée Philopator. Il fut surnommé *le petit Platon*, pour la variété de ses connoissances; car il étoit également Philosophe, Poëte, Historien, Astrologue, & Géographe, mais fort médiocre en tout. Il mourut de tristesse à 81. an. *Scholiast. Aristoph. Suïdas, &c.*

II. *Hipparchus*,] grand Astrologue de Nicée, ou de Rhodes, qui écrivit contre Platon sur le mouvement de la Lune, & qui inventa les principaux instrumens qui servent aux observations de cette Science. C'étoit sous les Ptolomées, Philopator & Evergere. *Strab. l.* 2.

III. *Tyrannion*,] Grammairien célèbre, natif d'Amasie en Cappadoce, comme Strabon son Disciple. Il fut appellé de cette sorte, parce qu'il tyrannisoit ses camarades d'école, n'étant encore que petit garçon: car son vrai nom étoit Théophraste. Il fut amené captif par Lucullus de son Païs à Rome, où il se rendit si célèbre par son Art, qu'il fut ami particulier du même Lucullus, de Pompée, & des Cicerons, de qui il enseigna les enfans. Il gagna tant de bien à ce métier, qu'il avoit trois mille volumes de Livres, dont toutes les Oeuvres d'Aristote, fort rares en ce tems-là, faisoient partie. Il mourut fort vieux de la goute. *Suïdas, Plutarc. in Sylla, Cic. ad Q. frat. l. 2. epi.* 4.

IV. *Duumvir.*] On appelloit ainsi les Magistrats annuels dans les petites Villes d'Italie, qui y faisoient les mêmes fonctions que les Consuls à Rome. Ciceron appelle ici les Consuls, de ce même nom, parce qu'ils n'étoient aussi que deux.

V. *Buthrot.*] Tout le monde fait que c'est la Ville Capitale de l'Epire. Atticus avoit ses principaux biens auprès.

VI. *Vatinius.*] C'étoit un homme d'obscure naissance, nommé *Publius*, qui avoit été Questeur Provincial sous le Consulat de Ciceron. César, à qui il étoit entiérement dévoué, l'avoit fait élire Tribun du Peuple cette année, pour être le *Porte-Enseigne* de sa faction, comme Ciceron l'appelle ailleurs, & le Promoteur de tous ses attentats. Le plus signalé fut de chasser l'autre Consul Bibulus à main armée de tous les lieux publics où il se présenta pour s'opposer aux innovations: de sorte qu'il fut contraint de garder la maison le reste de l'année, & Vatinius essaia encore de l'en tirer pour le mettre en prison. *In Vatin. Sueton. in Cæsar. c.* 20. *Patercul. l.* 2. *c.* 44. *Dio. l.* 38.

VII. *Les vingt Preud'hommes de la Loi des Champs.*] César avoit fait, dès les premiers jours de son Consulat, une Loi pour gagner le Peuple, par laquelle il distribuoit les Terres de la Campanie entre vingt mille Citoyens, de ceux qui avoient pour le moins trois enfans. Le revenu de ces terres avoit été comme consacré pour leur fertilité admirable, & réservé de tout tems aux plus pressans besoins de la Republique. Mais César ne laissa pas de faire passer sa Loi, par force, malgré son Collègue, & malgré le Sénat, qui s'y opposa tout entier, excepté Pompée & Crassus ses fauteurs. Il choisit ensuite vingt Commissaires pour l'aller exécuter; & Pompée, qu'il engagea à être de ce nombre, établit entr'autres choses une Colonie nouvelle à Capone.

VIII. *Je m'en vais donc composer,* &c.] Ciceron, qui étoit *si dévoué à l'oisiveté* au commencement de cette Lettre, qu'il ne pouvoit en nulle maniére écrire de Géographie, quelque instance qu'Atticus lui en fit, oublie si absolument sa paresse, dix lignes plus bas, qu'il s'engage, sans

que

que personne l'en prie, à composer l'Histoire Satirique de son tems; tant le talent d'écrire est de grand soulagement à un habile homme, qui n'est pas content du siècle où il vit. L'Auteur de ces Lettres mérite qu'on lui pardonne cette foiblesse, en considération de la force qu'il eut de cacher pendant sa vie le Livre dont il parle ici, & même de prendre ses suretés pour empêcher qu'il ne parût pendant celle de son Fils. (*) Mais comme peu de gens auroient la même force que lui, il est plus sûr de ne rien écrire du tout sur les affaires de son tems, que d'avoir toujours à se défendre de l'envie si naturelle de montrer ce qu'on a écrit, lorsque ce qu'on écrit n'est pas à montrer.

IX. *Anecdotes.*] C'est un mot Grec qui veut dire *non à publier.* Procope à fait depuis une Histoire Satirique du fameux Empereur Justinien sous ce même nom.

X. *Théopompe*,] Disciple d'Isocrate, natif de l'Isle de Chio, qui écrivit aussi l'Histoire de son tems fort satiriquement, sur-tout contre Philippe de Macédoine, & ses Capitaines. *Dionys. Halicar. Procem. l. 1. Athen. l. 3. Plut. &c.*

XI. *Monnoies de Pompée.*] Les sommes qu'il avoit acquises en Asie à la République étoient en une sorte de monnoie, qui ne valoit qu'un peu plus d'un demi denier Romain, ce qui revient à près de quatre sols de la nôtre. Comme cette monnoie étoit embarrassante à transporter à cause de sa petitesse, Pompée l'y avoit laissé, & les Questeurs de la Ville, qui payoient les appointemens des Gouverneurs de Province, vouloient obliger Quintus Ciceron, à se payer des siens sur ces sommes, pour s'épargner le même embarras; mais Ciceron ne vouloit pas que son frere s'en payât, par la même raison que les Questeurs cherchoient à s'en défaire. Cette monnoie s'appelloit *Cistophorum*, parce qu'elle avoit pour empreinte la figure des Sacrificateurs de Cybèle; auxquels on donnoit ce nom, qui veut dire *porte-panier*, ou *coffret*, à cause qu'ils portoient les instrumens des Mystères de cette Déesse cachés dans un meuble de cette forme. *Martial. l. 5. epig. 17. Festus Pom-*

(*) *Dio. l. 39. & 41.*

Pompeius ubi de talento Euboico: Apoll. Rhod. l. 10. c. 2. Tit. Liv. l. 37. leg. Publius. §. Titius ff. Depositi, Turneb. Adverf. l. 3. c. 5. & 23.

LETTRE SEPTIEME.

Même Année DC. XCIV. du 15. au 20. Avril, & de la même Maison de Campagne près d'Antium à Rome. C'est la huitième dans toutes les autres Editions.

COMME j'attendois de vos nouvelles avec avidité, bien avant dans la nuit à mon ordinaire; on me vient dire, qu'il eſt arrivé de jeunes eſclaves de Rome. Je les fais venir; je leur demande, s'ils n'ont point de Lettres; ils répondent que non. Que dites-vous, leur dis je, Atticus ne vous a rien confié pour moi? Epouvantés de la mine que je leur faiſois & du ſon de ma voix, ils avouent que vous leur aviez donné des Lettres; mais qu'ils les avoient perdues en chemin. Que vous dirai-je? J'en ai été très-affligé; car voilà déja pluſieurs jours que je n'en reçois point de vous qui ne ſoient également agréables, & utiles. Mais puis que cela eſt fait, s'il y avoit quelque choſe digne de mémoire dans cette Lettre-là que vous m'écriviez le cinquième Avril, récrivez-le moi au plutôt, afin que je le ſache; s'il n'y avoit que des plaiſanteries, renvoyez-les moi tout de même.

Le jeune Curion (*I*) m'eſt venu voir. Ce qu'il m'a dit de Clodius, s'accorde fort avec ce que vous m'en écrivez. Pour lui, il paroît haïr

haïr étrangement les Tyrans ; il dit que toute la jeunesse en est de même (*II*), & qu'elle ne peut souffrir ce qui se passe. Voilà qui va bien pour nous ; nous pouvons, si cela est, nous en reposer sur eux & nous occuper à toute autre chose. Je m'applique beaucoup à mon Histoire, quoi que vous me croyiez aussi paresseux que Sauféïus (*III*), comme en effet on ne peut guère l'être davantage.

Apprenez ma route, afin de savoir où me joindre. Je serai à Formies le vingt & unième Avril (*IV*). De-là, puis que vous ne croyez pas qu'il soit bienséant, dans un tèms si malheureux, de boire de si bon vin que celui de ce païs-là, j'en partirai le premier Mai pour revenir à Antium le troisième, parce qu'on y doit faire, depuis le vingt-septième de ce mois-ci, jusqu'au sixième du prochain, des Jeux que ma fille veut voir. Je fais mon compte d'aller après cela à Tusculum ; de-là à Arpinum, puis à Rome le premier Juin. Prenez vos mesures pour me joindre, ou à Formies, ou à Antium, ou à Tusculum. Récrivez-moi cette Lettre perdue, & ajoûtez-y quelque chose de nouveau.

REMARQUES.

I. *CUrion.*) C'est le même jeune débauché qu'il appelle *pucelle* dans la XIV. Lettre du I. Livre, pour marquer le débordement de ses mœurs, parce qu'il étoit alors dévoué à Clodius ; & qu'il l'appellera son *Favori* dans la XII. de celui-ci, parce qu'il aura changé de parti, & qu'il se sera déclaré contre César.

II. *Il dit que toute la jeunesse en est de même.*] Il entend

entend parler de cette même jeunesse, à la tête de laquelle il étoit, dans cette XIV. Lettre que je viens de citer, qui est qualifiée *sanguinaire* dans la suivante, & *corrompue & chatouilleuse* dans la XIX. du I. Livre.

III. *Sauféius.*] Voiez la Remarque II. de la VIII. Lettre du I. Livre.

IV. *Vingt & unième Avril.*] Il y a dans le Latin, *Parilibus* C'est le nom d'une Fête qui se célébroit ce jour-là, en mémoire de la fondation de Rome, (1) qui s'étoit faite à pareil jour: & parce que ç'avoit été par des Pastres, cette Fête se célébroit aux champs par les Pasteurs. Ils composoient une espéce de parfum (2) avec de la cendre chaude d'un veau brûlé, du sang de Cheval, & du chaume de feves, pour en parfumer les troupeaux. Mais auparavant, on les arrosoit à l'aube du jour avec de l'eau & du souffre pur, & l'on brûloit, tout à l'entour, du laurier, & de la sabine, en sorte qu'ils fussent environnés de la fumée. Ensuite, on sacrifioit à Palès Déesse des Pasteurs, avec un gâteau fait de millet, de lait, & de vin cuit. La priére se faisoit la derniere, & se réïteroit trois fois, le visage tourné vers l'Orient, après s'être lavé les mains avec de la rosée récente. On y conjuroit la Déesse, au nom des ouailles, de leur pardonner, si elles avoient par mégarde brouté sur quelque fosse; ou interrompu Pan & les Dryades en paissant dans quelque boccage sacré: ou offensé les Nymphes en troublant l'eau des étangs, & des fontaines. Puis on demandoit toutes les prospérités convenables à des Troupeaux & à des Bergers, & pour derniére grace, qu'ils pussent en faire autant dans un an. La Fête se terminoit, comme elle avoit commencé, par des aspersions qui étoient suivies du souper, après quoi on allumoit des feux de paille, & les Pasteurs sautoient plusieurs fois au travers.

[1) *Suet. in Calig. c* 16. *Dionys. Halicarn. l.* 1. *Cic. de Divin. l.* 2. *Propert. Eleg.* 4. (2) *Ovid. Fast. l.* 4.

J'ajoûte, qu'on observoit, par respect, de ne faire aucun Sacrifice sanglant ce jour-là, parce que c'étoit le jour natal de la Ville éternelle. D'où

D'où il est naturel de juger, que quelque usités que fussent ces sortes de Sacrifices, ils ne laissoient pas d'être toujours, comme ils doivent être naturellement, en quelque sorte d'horreur, puis qu'on croyoit honorer une Fête, en s'en abstenant. Il faloit donc bien que l'usage n'en eût été introduit que par politique, & non pas par dévotion. C'étoit sans doute pour accoûtumer le Peuple au sang, & lui rendre la mort moins affreuse, en l'apprivoisant avec elle, à force de la voir, soit dans ces sortes de Sacrifices, soit dans les combats des Gladiateurs.

(*) *Plutarc. Quaest. Rom. c. 6. Plin. Solin.* &c.

LETTRE HUITIEME.

Même Année DC. XCIV. & toujours de la Maison de Campagne près d'Antium à Rome. C'est la septième dans toutes les autres Editions.

JE songerai plus d'une fois à cette Géographie. Des deux Oraisons que vous me demandez aussi, je ne suis guère d'humeur à refaire l'une que j'ai déchirée, ni l'autre non plus, qui loue un homme que je n'aime pas. Je ne suis pourtant pas encore déterminé; enfin, je ferai quelque chose, de peur de vous paroître tout-à-fait fainéant. Ce que vous m'écrivez de Clodius me fait grand plaisir; je vous prie d'en découvrir le fond & le fin, pour me l'apprendre quand vous viendrez ici, & que vous m'écriviez en attendant ce que vous en apprendrez, ou ce que vous en soupçonnerez; sur-tout, ce que vous pensez qu'il fasse de cette Ambassade (*I*). Avant que j'eusse lû votre Lettre, je (*II*) souhaitois qu'il y al-

y allât; non pas assurément par crainte de lutter contre lui; car je suis bien délibéré; mais parce qu'il perdroit, à ce que je croi, par cet emploi, tout le crédit qu'il peut s'être acquis parmi le Peuple en se faisant Plébéïen. Quoi donc, lui aurois-je dit, t'es-tu fait Plébéïen, pour aller saluer Tigrane? Dis-moi, je te prie, est-ce que ce Roi d'Arménie ne t'auroit pas rendu ton salut, si tu étois encore Patricien? Que vous dirai-je? Je me préparois à tourner bien en ridicule cette Ambassade. Mais s'il se fait des ennemis de ses Protecteurs en la refusant, comme vous me l'écrivez, j'aime mieux qu'il n'y aille pas. Qu'il fera beau le voir! Après tout, il est, à vrai dire, un peu trop maltraité. Premiérement, est-il juste qu'après s'être trouvé le seul homme dans la maison de César, il n'ait pu être l'un des Vingt que le même César a choisis (*III*)? Ensuite, on lui promet une Ambassade, & on lui en donne une autre. Quoi? ceux qui en disposent, réserveront, peut-être, pour Drusus le Pisaurien (*IV*), ou pour le Convive Vatinius (*V*), celle qui est lucrative, à cause de l'argent qu'on en tire, pour donner celle d'Arménie, où il n'y a rien à gagner, & qui est plûtôt un honnête exil qu'une Ambassade, à un homme comme Clodius, dont le Tribunat doit être le fondement de tous leurs projets? Aigrissez-le contr'eux, je vous en prie, le plus qu'il vous sera possible. Il n'y a plus de salut pour la République, qu'en mettant ces gens-là mal ensemble (*VI*). Curion m'en a déja marqué quelques commencemens: d'un côté, Arrius est outré qu'on lui ait fait manquer le Consulat (*VII*); Pompée est haï mor-

mortellement de cette jeuneſſe ſanguinaire; s'il pouvoit encore arriver, qu'ils ne s'accordaſſent pas à donner cette place vacante d'Augure, j'aurois, je croi, de quoi vous écrire de belles Lettres (*VIII*).

Je ſuis, en attendant, fort curieux de ſavoir ce que vous voulez dire, que quelques-uns des Vingt même commencent auſſi à parler librement. Qu'eſt-ce que cela? Si c'eſt ce que je penſe; c'eſt plus de bien que je n'eſpérois. Sur-tout, n'allez pas vous imaginer, que j'ai cette curioſité, par envie d'être de quelque choſe, & de rentrer dans les affaires. Il y a long-tems que j'étois ennuyé de gouverner, lors même que cela m'étoit permis. Maintenant donc que j'ai été contraint de ſortir du navire, non pour avoir abandonné le gouvernail, mais parce qu'on me l'a arraché des mains, je ſuis bien aiſe de voir en ſûreté les naufrages; *de ſommeiller tranquillement dans ma chambre*, comme dit votre ami Sophocle (*IX*), *au bruit de la pluye qui tombe dehors*.

Vous verrez ce qu'il y a à faire à cette muraille. Je réparerai la faute de Caſtricius; cependant, mon frére m'a écrit que c'étoit ***. (*X*); & maintenant il écrit à ſa femme que c'eſt ***. Térentia vous ſalue. Mon fils vous charge de répondre pour lui à Ariſtodème la même choſe que vous avez répondue pour ſon couſin votre neveu. Je ne négligerai pas l'avis que vous me donnez ſur l'Amalthée. Prenez ſoin de votre ſanté.

R E-

REMARQUES.

I. *CE que vous pensez que Clodius fasse de cette Ambassade.*] Je n'ai pu en découvrir le sujet, à moins que ce ne fût pour ratifier le Traité que Pompée avoit fait avec le Roi d'Arménie, de qui il avoit mené le fils en triomphe à Rome, parce que ce fils s'étoit voulu opposer à ce Traité. César étoit peut-être bien aise de s'aquérir ce Roi, aussi bien que quelques autres; & Clodius, qui avoit servi sous son beau-frére Lucullus contre ce Prince, étoit plus propre qu'un autre à être envoyé en ce Païs là.

II. *Ses Protecteurs*] Il y a dans le Latin, *lateribus, & auspicibus legis curiatæ; ceux qui ont fait la Loi qui l'a déclaré Plébéien, & ceux qui ont servi d'Augures.* Comme cette périphrase demande une longue explication, & que Ciceron ne s'en sert, que pour désigner César & Pompée, j'ai cru qu'il suffisoit de les désigner de même en les appellant *les Protecteurs de Clodius.* Le fait est, que Ciceron défendant son Collègue Antoine, peu de tems avant cette Lettre de l'Accusation dont on a vû qu'il étoit menacé, (*) s'étoit, de l'abondance du cœur, jetté par maniére de digression, sur la misére du tems. Comme ce discours ne pouvoit regarder que César, il s'en tint si offensé, qu'il fit, en vangeance, passer ce même jour la Loi qui autorisoit l'adoption de Clodius par un Plébéien, laquelle n'avoit pu passer jusqu'alors; & il engagea Pompée, qui étoit Augure, à observer le Ciel, suivant la coûtume, dans cette cérémonie. Or on savoit bien, comme je l'ai déjà dit, que Clodius ne se faisoit Plébéïen, que pour être Tribun du Peuple, & que pour rechercher, en cette qualité, la conduite de Ciceron dans son Consulat. *Pro Domo. Sueton. in Cæs. c.* 20. *Dio l* 38.

III. *Est-il juste qu'après s'être trouvé le seul homme dans la maison de César, il n'ait pu être l'un des Vingt que le même César a choisis?*] On voit bien que Ciceron fait allusion dans cette raillerie au

(*) *Livr.* I. *Lettre* XII.

au Sacrilège de Clodius, & aux Vingt Preud'hommes de la Loi des Champs.

IV. *Drusus.*] Je n'ai pu découvrir quelle étoit cette autre Ambassade réservée pour ce miserable qui portoit un nom si illustre, ni même qui il étoit. Mais on peut bien le qualifier, à coup sûr, de cette sorte, de la manière qu'il est accouplé ici.

V. *Le Convive Vatinius.*] Il faut que ce vilain homme fût beau dîneur, puis que Ciceron le surnomme de cette sorte.

Au reste, il paroît par toute cette raillerie, que Clodius n'étoit point l'homme selon le cœur de César, quelque liaison d'intérêts qu'ils eussent ensemble; puis que César, l'homme du monde le plus égal, & le plus tendre pour ses Amis, lui donnoit tant de dégoûts. Aussi n'étoient-ce pas deux caractères assortissans. Clodius n'alloit que par sauts & par bonds, & César galoppoit uni.

VI. Il n'y a plus de salut pour la République, qu'en mettant ces gens-là mal ensemble. J'en ai-déja entrevû quelques commencemens dans ce que m'a dit Curion.] *C'est ici la raison de la transposition de ces deux Lettres; car il est bien naturel de croire que cela se raporte à cet endroit de la précedente:* le jeune Curion m'est venu voir. Il paroît haïr étrangement les Tyrans: il dit que toute la jeunesse en est de même, & qu'elle ne peut souffrir ce qui se passe. *Autrement, il faudroit dire que Curion avoit écrit de Rome à Ciceron dans ce même sens avant que de le venir voir à sa campagne, si cette Lettre étoit écrite avant cette visite, comme toutes les Editions le supposent. Mais cela ne convient point du tout aux termes dont Ciceron se sert,* initia sensi; *car ces termes, si on y prend garde, marquent bien plûtôt, qu'il a seulement pris cette idée sur les choses que Curion lui a dites, que non pas que Curion lui dit cela positivement, comme en effet, ce n'étoit pas positivement cela que Curion lui avoit dit. Or il est bien plus naturel, qu'on prenne ces sortes d'idées dans un entretien de vive voix, où les paroles signifient facilement plus qu'elles ne disent; que dans une Lettre, où il est difficile qu'elles aient la même énergie. De dire,*

que

que Curion avoit dit cela à Ciceron six semaines auparavant, lors qu'ils étoient tous deux à Rome, il n'y a pas d'apparence, qu'ayant démêlé des dispositions si curieuses, & si importantes aux affaires publiques, par une voie aussi originale que celle de ce jeune homme, qui étoit à la tête de la cabale de la jeunesse, Ciceron n'en eût point fait part dans le tems à Atticus, au lieu de ne lui en écrire que six semaines après.

VII. *Arrius est outré qu'on lui ait fait manquer le Consulat.*] Voyez Lettre V. Remarque VIII. de ce Livre.

VIII. *J'aurois de quoi vous écrire de belles Lettres.*] C'est qu'Atticus devoit partir de jour à autre pour la Grèce.

IX. *Comme dit Sophocle.*] Ce passage ne se trouve point dans les Tragédies admirables qui nous restent de cet illustre Athénien. Mais il est cité de même sous son nom par Stobée.

X. ***.] Les chiffres qui sont dans le Latin sont si manifestement corrompus, qu'il faudroit deviner, pour les rétablir. Tout le monde le peut donc faire comme moi.

LETTRE NEUVIEME.

Même Année DC. XCIV. peu de jours après la précédente, & toujours de cette même Maison de Campagne de Ciceron près d'Antium, à Rome.

SI vous êtes en santé tout va bien. Le Questeur Cécilius m'ayant averti qu'il envoyoit à Rome, je vous écris ceci à la hâte, pour tirer de vous vos entretiens admirables avec Clodius; soit ceux dont vous m'écrivez, soit celui que vous supprimez, en disant, qu'il seroit trop long d'écrire tout ce que vous avez répondu. Mais je suis encore

re plus curieux de cet autre que vous ne pouviez pas encore favoir, & que cette Junon moderne de Clodia (*I*) devoit vous raporter à fon retour de Silonium (*II*). Soyez perfuadé que vous ne fauriez me faire un plus grand plaifir. Que fi Clodius ne tient pas la parole qu'il a donnée à Pompée, de ne rien entreprendre contre moi, je triomphe. Il verra, ce Héros de Judée qui fait aggréger des Patriciens parmi le Peuple, quelle reconnoiffance il aura des Oraifons où je l'ai loué avec tant d'imprudence. Je vous en promets une rétractation admirable. Autant que je puis juger par conjecture, fi ce brouillon demeure uni avec nos Tyrans, il n'aura que faire d'entreprendre rien, non plus contre les Tritons amoureux des Viviers, que contre moi (*III*), qu'il appelle le Cynique Confulaire (*IV*), puis que nous n'y pourrons plus, ni eux, ni moi, faire ombrage à perfonne, privés comme nous ferons par cette union, de nos moyens, & de notre dignité. Que s'il fe defunit d'avec nos Maîtres, il feroit ridicule qu'il nous perfécutât, nous qui fommes leurs ennemis. Qu'il en faffe néanmoins tout ce qui lui plaira. Cette révolution s'eft faite joliment dans la République, je vous affure, & avec beaucoup moins de bruit que je n'aurois cru (*V*), mais beaucoup plus vîte qu'il ne falloit. C'eft bien par la faute de Caton (*VI*); mais c'eft auffi par la perverfité de ceux qui ont négligé les Aufpices (*VII*), & tant de Loix différentes (*VIII*); qui ont épuifé toutes les reffources de l'Etat, qui ont donné des Royaumes aux Princes (*IX*), des Terres au Peuple, & des fommes immenfes du Tréfor public à cer-

certains Particuliers. Je voi d'ici sur quoi tombera la haine, & qui en sera la victime. Croyez que l'expérience, ni mes Livres, ne m'ont rien appris, si l'on ne regrette dans peu le tems de mon Consulat. Si l'autorité du Sénat y parut odieuse au point qu'elle y fut portée (*X*), toute cette autorité étant passée, non pas au Peuple, qui en est la source, mais à trois Particuliers sans modération, qu'en doit-il arriver ? Ainsi, qu'ils fassent tels Consuls & tels Tribuns qu'il leur plaira ; qu'ils couvrent même, s'ils veulent, de la Robbe d'Augure (*XI*), le gouettre de Vatinius (*XII*) ; vous verrez, dis-je, dans peu de tems, non-seulement ceux à qui on n'a rien à reprocher, mais Caton même, plus puissant que jamais (*XIII*). Je ne dis pas cela pour moi, qui ne songe qu'à philosopher, si votre Interlocuteur Clodius veut bien me le permettre (*XIV*). Sinon, je déclare que je me contenterai de me défendre, mais en Sophiste déterminé; *quiconque m'attaquera le premier aura sujet de s'en repentir.*

Rome me doit pardonner. Si je n'ai pas fait pour elle plus que je ne devois, du moins ai-je plus fait qu'elle n'exigeoit de moi. J'aime mieux être mal conduit par les autres, que de bien conduire une barque remplie de passagers si ingrats (*XV*). Mais nous en parlerons plus à notre aise. Voici ce que vous voulez savoir. Je compte d'aller de Formies à Antium le troisième Mai; le sixième d'aller d'Antium à Tusculum; mais si tôt que je serai de retour de Formies, où je veux être du moins jusqu'au dernier Avril, je vous le ferai savoir: ma femme

femme vous salue & mon petit Cicéron aussi.

REMARQUES.

I. *Cette Junon moderne de Clodia.*] Ciceron l'appelle comme cela, parce qu'elle servoit, comme cette Déesse, de femme à son frere. Il y a dans le Texte un mot Grec qui désigne Junon par une épithète qu'Homére lui donne quelquefois, & qui veut dire, *œil de bœuf*. Je ne doute point qu'il n'y eût quelque grace, ou force particuliére dans ce surnom; mais comme je ne la sens pas, ne pouvant la faire sentir aux autres, j'ai cru mieux faire de supprimer cette épithète en traduisant, que de l'exprimer.

II. *Silonium.*] Païs à douze milles de Rome sur le chemin d'Ostie.

III. *Si ce brouillon demeure uni avec nos Tyrans, il n'aura que faire d'entreprendre rien contre moi.*] Il ne faut pas s'étonner si Cicéron se trompa dans ce raisonnement; car il étoit fort mauvais. Ce n'étoit pas un motif suffisant pour Clodius de le laisser en repos, à cause que Ciceron n'auroit plus de crédit. Clodius pouvoit toujours craindre qu'il ne revînt à en avoir, & il avoit assez de sujet de haïr Ciceron, pour lui nuire sans nécessité, étant aussi méchant qu'il étoit. La nature est si ennemie du mal, qu'il n'y a point d'esprit, si résolu, & si juste soit-il, qui ne se flatte quelquefois mal à propos de pouvoir l'éviter, quelque sujet qu'il ait de s'y attendre.

IV. *Cynique Consulaire.*] Clodius appelloit ainsi Ciceron, à cause de ses railleries cruelles & continuelles. On a déja vu plusieurs fois qui il faut entendre par *les Tritons amoureux des Viviers*.

V. *Cette révolution s'est faite avec beaucoup moins de bruit que je n'aurois cru.*] Ce discours est un grand éloge de César: car Ciceron n'entend autre chose par cette révolution, que l'autorité absolue que ce grand homme s'étoit aquise, dans quatre mois de Consulat, sans répandre une goute de sang, & pour avoir seulement su profiter adroitement de l'etat où il trouva les affaires publiques.

VI. *C'est bien par la faute de Caton.*] Ciceron entendoit toujours parler de l'obstination indiscrète de ce vertueux personnage, à empêcher le Sénat d'accorder aux Publicains la grace, qu'on a vu plus haut qu'ils demandoient, d'être relevés de leurs baux. Car César, qui profitoit de tout, trouvant cette occasion de s'aquérir l'Ordre des Chevaliers dont les Publicains étoient les principaux & les maîtres, ne manqua pas de s'en prévaloir, autant que la Charge de Consul lui en donnoit de pouvoir. Il fit en sorte qu'on les quitta du tiers de ce qu'ils avoient promis ; & il leur fit en même tems, pour la forme, une correction publique & sévère, sur la témérité qu'ils avoient eue de porter les fermes si haut, en les avertissant qu'ils se gardassent bien d'y retomber. La prudence politique ne consiste pas moins à profiter des fautes des autres qu'à n'en point faire soi-même; & c'est en quoi elle demande autant de bonheur que d'habileté; puis qu'il ne dépend pas de nous d'avoir affaire à des gens qui en fassent, ou qui n'en fassent pas: & moins encore de leur en faire faire.

VII. *Ceux qui ont négligé les Auspices.*] Il entend parler de César & de Pompée, quand ils avoient fait adopter Clodius par un Plébéïen. Bibulus, le Collègue de César, & Augure, consulta les oiseaux le même jour pour l'empêcher: car c'étoit une règle inviolable, qu'on ne pouvoit traiter valablement de quoi que ce fût avec le Peuple les jours qu'on observoit le Ciel. Or c'étoit au Peuple à autoriser cette adoption, puis qu'il faloit même une Loi ponr cet effet. Mais César & Pompée n'eurent aucun égard à cet empêchement. C'est ainsi que la fausse Religion vint presque tout d'un coup à être méprisée, dans la Ville même qui croyoit lui avoir obligation de l'Empire du Monde, (*) & où elle avoit été le plus

(*) *Quam volumus licet P. C. ipsi nos amemus, tamen, nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos, nec denique hoc ipso hujus gentis ac terræ domestico nativoque sensu Italos ipsos ac Latinos, sed pietate ac religione omnes gentes, nationesque superavimus.* De Harusp. resp.

plus respectée jusqu'alors. C'étoit sans doute afin que les hommes desabusés de ses impostures, fussent plus disposés à recevoir la veritable Religion dont la révélation n'étoit plus guère éloignée.

VIII. *Tant de Loix différentes.*] Il y a dans le Latin, *qui Æliam legem, qui Juniam & Liciniam, qui Cæciliam & Didiam*; mais j'ai trouvé plus à propos d'abréger de la sorte, puis que cela ne rend pas moins le sens, que de nommer toutes ces Loix. J'ai dit plus haut (*) ce que c'étoit que la Loi *Ælia.* La plus ancienne de deux autres, appellée *Cæcilia* (1) *Didia*, avoit été faite par un Métellus & un Titus Didius Consul, trente-cinq ans avant la derniére, qui étoit appellée par la même raison *Junia Licinia*, si son nom n'est point corrompu, pour avoir été faite par Junius Syllanius, & Licinius Murena, successeurs de Ciceron au Consulat. Toutes deux étoient sur le même sujet, & dans le même sens, excepté que la derniére imposoit de plus grandes peines que la premiére à quiconque y contreviendroit. Elles défendoient à quelque Magistrat que ce fût d'en faire passer aucune, sans l'avoir auparavant exposée en public, pour être examinée (2) par qui vouloit, pendant trois jours de foire pour le moins. C'étoit dix-sept jours en tout, parce que les foires ne se tenoient que tous les neuf jours. Il faut que Vatinius ou César même n'eussent pas observé cette formalité si essentielle, & si utile, dans les Loix qu'ils avoient déja proposées cette année au tems de cette Lettre. Les Auteurs de cette excellente police n'avoient pas cru, qu'il fût besoin d'être savant pour juger de la bonté d'une Loi nouvelle. Ils croyoient sans doute au contraire qu'il faloit pour la recevoir, que l'utilité en fût si évidente, que les plus grossiers d'entre le Peuple la pussent reconnoître. Et pourquoi non? puis qu'elle ne pouvoit être juste, qu'autant qu'elle alloit au salut & aux avantages du Peuple, qui n'avoit que faire d'habileté pour sentir ce qui lui étoit salutaire & utile.

(*) *Lett.* XVI. *du Liv.* 1. *Rem.* XXXVII.

(1) *Philipp.* 3. *pro Domo. in Vatin.* (2) *Dionyſ. Halicar. l.* 7. *Varr. de re ruſtica. l.* 2. *de lege Agraria* 2.

IX. *Donné des Royaumes aux Princes.*] Outre Ptolomée Roi d'Egypte, & Tigrane Roi d'Arménie de qui j'ai déja parlé, Céſar avoit auſſi fait reconnoître Arioviſte Roi & Ami du Peuple Romain. *l.* 1. *Bell. Gall.* & 3. *Bell. Civil.*

X. *Si l'autorité du Sénat y parut odieuſe au point qu'elle y fut portée.*] Il veut parler de la procedure extraordinaire, que le Sénat l'obligea de faire pendant ſon Conſulat contre les cinq principaux complices de Catilina, qu'il fit étrangler en priſon ſans aucune formalité.

XI. *Qu'ils couvrent de la Robbe d'Augure.*] Le mot Grec dont cette Robbe eſt appellée dans le Texte, montre qu'elle étoit de pourpre à double teinture, au lieu que celle des Rois (1) étoit mêlée de blanc. Cette ſorte de pourpre étoit ſi rare & ſi précieuſe, qu'on trouva mauvais que Lenrulus Spinther (2) en fit ſa robbe d'Edile Curule quatre ans ſeulement avant cette Lettre, d'où il paroît à quel point l'uſage en étoit encore récent.

(1) *Servius l.* 7. (2) *Plin. l.* 9. *c.* 39.

XII. *Le gouettre de Vatinius.*] C'eſt qu'il eut l'audace de prétendre à la Place d'Augure dont j'ai parlé ſi au long, vacante par la mort de Métellus Céler. L'indignation que Ciceron devoit avoir de cette prétention eſt facile à juger, par ce que j'ai dit de l'importance de cette Charge, & par le mépris qu'il avoit pour Vatinius. Cette indignation fut ſi grande, qu'il reprocha encore quatre ans après à Vatinius cette prétention, comme le plus grand de tous ſes crimes. C'eſt dans l'inveƈtive contre lui qui eſt venue juſqu'à nous. *In Vatin.*

XIII. *Vous verrez, non-ſeulement ceux à qui on n'a rien à reprocher, mais Caton même, plus puiſſant que jamais.*] Ciceron ſe trompa dans cette conjeƈture. A l'exception de faire Vatinius Augure, à quoi on n'avoit garde de ſonger, on ne peut pas diſpoſer de tout avec plus de hauteur que Céſar & ſes fauteurs firent pendant cette année & la ſuivante, qui ne fut qu'une ſuite de celle-

celle-ci. Cependant cela ne souleva point les esprits, & le bon Parti n'en fut pas plus fort, comme Ciceron le pensoit: au contraire son exil, qui fut le dernier effet de l'union de César avec Pompée & Crassus, acheva d'abattre sa faction, en sorte, que jamais elle ne s'en releva bien. Mais on croit facilement ce qu'on desire, & Ciceron n'avoit pas grand tort de penser, que les esprits n'étoient pas si abatardis, & si disposés à souffrir la tyrannie, que l'événement le fit paroître.

XIV. *Votre Interlocuteur Clodius.*] Ciceron nomme ainsi Clodius à cause des entretiens fréquens qu'il avoit avec Atticus, ainsi qu'il paroît par ces Lettres mêmes.

XV. *J'aime mieux être mal conduit, que de bien conduire une barque remplie de passagers si ingrats.*] Si tous les honnêtes gens, qui ont manié les affaires publiques, avoient été aussi délicats que Ciceron l'est ici, ils les auroient abandonnées en proie aux méchans, au lieu de les en garder: car il est difficile qu'une pareille barque ait beaucoup de passagers reconnoissans. Mais bien loin de se dépiter comme lui, ils se sont toujours obstinés à la conduire, tant qu'il leur a été permis; par un motif plus élevé, que de s'attirer l'estime du Peuple. Pour un Philosophe comme Ciceron, c'étoit être trop sensible aux sentimens du Vulgaire, & estimer bien peu pour elle-même la probité qu'il y a, à faire valoir au profit du Public, soit ingrat, soit reconnoissant, les talens qu'on a reçus de la nature pour le servir.



LETTRE DIXIEME.

Même Année DC. XCIV. des Trois Tavernes à Rome. C'est la douzième dans toutes les autres Editions.

QUOI! ceux même qui ont fait Clodius Plébéïen lui en contesteront la qualité (*I*)? C'est regner que cela (*II*), & de la maniére du monde la plus insupportable. Qu'il me fasse seulement sommer de déclarer ce que j'en sai; j'attesterai hautement comment notre Pompée (ayant l'honneur (*III*) d'être Collègue de Balbus) (*IV*), m'a conté lui-même à Antium, qu'il avoit servi d'Augure dans cette affaire.

O les agréables Lettres que les deux que j'ai reçues de vous à la fois! Je ne sai quelles bonnes nouvelles vous mander en revanche; je devrois pourtant bien vous en envoyer quelqu'une. Apprenez une rencontre. Dans le tems que j'arrivois d'Antium aux Trois Tavernes, par le grand chemin d'Appius (*V*) le dix neuvième Avril (*VI*), voici arriver mon favori Curion (*VII*), & en même tems le garçon qui m'apportoit vos Lettres. Curion me demande si je n'ai rien ouï dire de nouveau? Je répons que non. Clodius demande le Tribunat, reprend-il: que vous en semble? il est le plus grand ennemi de César, & c'est pour casser tout ce que César a fait dans son Consulat. Que fait César là dessus, lui ai-je demandé? Il nie, me répond-il, d'avoir contribué en aucune

cune maniére à l'adoption de Clodius. Curion s'eſt déclaré enſuite ſur la haine que lui, Memmius, & Métellus Népos (*VIII*), ont pour le même Céſar. Je l'ai embraſſé là-deſſus pour le congédier, par pur empreſſement de lire vos Lettres.

Qu'on a tort de dire que la vive voix eſt plus expreſſive que l'écriture! Combien ai-je plus appris par ce que vous me mandez, que par cet entretien, des nouveaux projets que Céſar fait tous les jours; des deſſeins de Clodius; des efforts de ſa ſœur pour l'animer encore davantage; du Porte-Enſeigne de la ſédition (*IX*); des Lettres écrites à Pompée; de la converſation de Théophanes (*X*) avec Memmius? Dans quelle impatience m'avez-vous mis du feſtin délicieux dont vous me parlez? J'en ſuis dans une curioſité très-avide. Cependant, je juge bien que ce ne ſont pas des choſes à écrire; j'aime mieux attendre que vous me les diſiez.

Quant aux inſtances que vous me faites de compoſer, la matiére croît bien, comme vous dites; mais elle n'eſt pas encore aſſez repoſée; elle bout toujours. Quand elle ſera bien éclaircie (*XI*), alors je pourrai ſavoir ce que j'en ferai. Si vous n'êtes pas ſervi auſſi-tôt que vous voudriez, du moins le ſerez-vous le premier, & peut-être long-tems le ſeul.

Vous avez raiſon d'aimer Dicearque; c'eſt un excellent homme, & un peu meilleur Citoyen que nos injuſtes Maîtres. J'écris ceci à quatre heures du ſoir le même dix-neuviéme Avril que j'ai reçu vos Lettres, auſſi-tôt après les avoir lues; mais je compte de n'en-

voyer celle ci que demain par la premiére commodité qui se présentera. Ma femme a pris grand plaisir à ce que vous m'écrivez, & vous salue de tout son cœur; & Ciceron, autrefois homme d'Etat, devenu Philosophe, salue Atticus, autrefois Philosophe, devenu homme d'Etat (*XII*).

REMARQUES.

I. *QUoi! ceux même qui ont fait Clodius Plébéïen lui en contesteront la qualité?*] C'étoit César & Pompée qui lui faisoient cette chicane, parce qu'il ne leur étoit plus aussi dévoué depuis son adoption, qu'il l'avoit été auparavant, & qu'ils avoient compté qu'il le seroit toujours. L'emportement de Ciceron contr'eux en cet endroit, pour soutenir la qualité de Plébéïen que Clodius n'avoit recherchée que pour le perdre, au lieu de les laisser faire, ou même de seconder l'essai qu'ils faisoient pour la lui ravir après la lui avoir donnée, est une des plus grossiéres illusions que la passion ait jamais faite à un habile homme. Il s'imaginoit sans doute de gagner, ou d'adoucir du moins Clodius par ce service, & en même tems de le brouiller irréconciliablement avec César & avec Pompée; au crédit desquels il croyoit sans doute aussi donner une atteinte considérable, en les convainquant d'un fait véritable qu'ils vouloient nier. Mais il devoit faire réflexion, que quelque differens que soient les caractères des méchans qui sont liés d'intérêt, & quelque difficiles que leurs vues soient à ajuster, il n'est rien dont ils ne puissent plûtôt convenir, que d'épargner un homme de bien qui leur fait obstacle; & s'il est assez crédule, comme Ciceron le paroît ici, pour s'arrêter aux mesintelligences passageres qui arrivent entr'eux, il en est toujours la duppe tôt ou tard, comme Ciceron le fut. Les liaisons fondées sur le crime sont les plus fermes de toutes; elles sont nécessaires, & les autres ne le sont pas.

II. *C'est régner que cela.*] Ce passage est curieux pour

pour savoir en quoi Ciceron faisoit entr'autres choses consister la Tyrannie. C'étoit donc à vouloir dans un tems, & ne vouloir pas dans un autre, qu'une même chose fût valable, & eût été bien faite, sans nul égard à la vérité, ni a la raison, & selon seulement qu'on avoit intérêt en ces différens tems à vouloir cette chose, ou à ne la vouloir pas. *Si c'est régner que cela*, il y a bien plus de Rois qu'on ne pense.

III. *Pompée* (*ayant l'honneur d'être Collègue*, &c.] Au Vigintivirat, comme on parloit alors, c'est-à-dire, l'un des vingt Commissaires choisis par César pour l'exécution de la Loi des Champs, ainsi que je l'ai déja dit. Ciceron reproche cet Emploi à Pompée par cette parenthèse, comme indigne de lui; ne fut-ce que parce qu'il le confondoit avec dix-neuf autres personnes, qui n'avoient pas commandé des Armées à vingt-trois ans comme lui, qui n'avoient pas été Consuls sept ans avant l'âge réglé par les Loix, & qui n'avoient pas triomphé des trois parties du Monde. On sera surpris, qu'il eût voulu prendre cet Emploi, qui le rabaissoit si fort au dessous de César, qui n'étoit pas encore alors son beau-pere, mais on verra par la suite, que cet habile beau-pere lui fit bien faire d'autres fautes encore plus grossiéres. Cependant, comme les premiéres fausses démarches, qui commencent à rendre méprisable un homme qui a toujours été admiré, sont considérables, quelque légéres qu'elles paroissent en elles-mêmes, j'ai cru que celle-ci étoit à remarquer.

IV. *Balbus.*] Rien ne fait mieux voir à quel point Pompée étoit distingué en ce tems-là, que ce reproche d'être Collègue de Balbus, qui étoit d'une naissance & d'un rang à remplir toute sorte d'Emplois. Car ce n'étoit pas l'Espagnol de ce nom de qui j'ai parlé; mais un homme de très-noble Famille Plébéienne, nommée *Attia*, originaire d'Aricie, Ville du Latium sur le grand chemin d'Appius, bâtie par le chaste Hippolyte. Il s'appelloit *Marcus* il avoit été Préteur, & épousé Julie sœur de César, de laquelle il eut une Fille, qui épousa Octavius, de qui j'ai parlé sur la seconde

conde Lettre de ce Livre, & il en eut l'Empereur Auguste. *Sueton. in August. c.* 4.

V. *Grand chemin d'Appius.*] On le nommoit ainsi, parce qu'il avoit été fait par un fameux Censeur de ce nom, surnommé l'Aveugle, de qui Clodius descendoit. Il commençoit à la porte Capène, & alloit tomber près de Capoue dans un autre grand chemin nommé, *la Voie Latine.*

VI. *Le dix-neuvième Avril.*] Il y a au Latin *Cerealibus.* C'étoit une Fête prise des Grecs en l'honneur de la Déesse Cérès, (1) & en mémoire des courses qu'elle fit pour chercher sa Fille Proserpine, & de la joie qu'elle eut de la trouver. Des Femmes de la plus haute condition, vêtues de blanc, y officioient, & on observoit d'en choisir pour cet effet qui ne fussent pas en deuil. Ce fut ce qui obligea le Sénat après la bataille de Cannes, (2) de borner les deuils à trente jours, parce que ne se trouvant personne qui ne le portât, la célébration de cette cérémonie étoit devenue impossible. On y faisoit un Sacrifice à la Déesse, de deux truies, l'une d'or & l'autre d'argent, au lieu de vrayes victimes; (3) personne ne mangeoit ce jour-là avant la nuit, à cause que Cérès (4) avoit coûtume d'en user de même pendant ses courses; & l'on s'abstenoit de boire du vin & de rendre le devoir conjugal. Les Jeux qui précédoient la solemnité, & qui duroient huit jours, à commencer le douzième Avril, se faisoient dans ce Cirque, & consistoient principalement en une espèce de Procession, où l'on portoit les Statues des Dieux dans de petites tentes, tirées par des bœufs, des chevaux, ou des ânes. On y menoit aussi des espèces de litières, dont l'usage étoit venu de (5) Perse, & qui étoient portées, comme les nôtres, par des mulets. On y traînoit plusieurs chars vuides. Mais sur-tout, on y portoit un œuf, en grande pompe, de quoi il ne paroît autre raison, sinon, qu'il représentoit la Terre (6), que Cérès parcourut presque toute dans sa recherche. Si les Astronomes modernes, qui ont découvert que la figure de cet Elément est ovale, & non pas ronde, comme on le croit communément, savoient cette particularité, ce seroit assurément pour eux une preuve, digne de l'im-

l'importance de la queſtion. On jettoit au Peuple des noix, des pois chiches, & autres choſes ſemblables pour l'amuſer pendant la cérémonie; & au lieu des combats à (7) cheval qu'on y donnoit au commencement, les Ediles y donnérent dans la ſuite des Gladiateurs, car c'étoient ces Magiſtrats qui en avoient l'intendance; il n'y a qu'un ſeul exemple, qu'elle ait été ordonnée par un Dictateur, & ce changement (8) fut pris à mauvais augure.

(1) *Feſtus* (2) *Tit. Liv. l.* 22. (3) *Alex. Neap. l.* 6. *c.* 19. (4) *Callimac.* (5) *Tertull. de Spect. c.* 7. (6) *Apoll. Rhod. l.* 27. *c.* 17. (7) *Dio. l.* 47. (8) *Tit. Liv. l.* 30.

VII. *Mon favori Curion.*] C'étoit le Fils, qui, tout débauché qu'il étoit, avoit trop d'eſprit & d'éloquence pour ne s'attacher pas à Ciceron, dans un âge, où l'ambition & le commerce du monde ne l'avoient pas encore corrompu.

VIII. *Memmius & Métellus Népos.*] Pour Memmius, qui étoit, comme on a vu, un galand de profeſſion, il y a peu d'apparence qu'il haït Céſar par principe de probité; ce pouvoit bien plûtôt être par animoſité de ce que la Femme de Pompée, Mutia, n'avoit pas été ſi cruelle à Céſar qu'à lui, ainſi qu'on a vu ſur la XVIII Lettre. Mais pour Métellus Népos, qui avoit été ſi fort lié d'intérêt avec Céſar, comme on a auſſi vu, (*) l'année de la Préture de Céſar, cela fait voir, que les deſſeins de ce grand homme ne lui réuſſirent pas ſans de grands obſtacles, puis qu'ils détachérent d'abord de lui ſes meilleurs Amis. Mais il trouva bien-tôt le moyen de les ramener, & de leur faire ſouffrir dans lui ce qu'ils n'auroient jamais ſouffert en tout autre.

IX. *Porte-Enſeigne de la Sédition.*] Il y a dans le Latin *Athenione*, qui eſt le nom d'un fameux Général des Eſclaves qui ſuſcita en Sicile la guerre que j'ai dit ailleurs que Craſſus avoit preſque achevée de terminer, quand Pompée alla partager avec lui la gloire de la finir. Mais il eſt certain par d'autres endroits de Ciceron, où il appelle Vatinius de ce même nom le *Porte-Enſeigne*, que

(*) *Lettres à Pompée & à Métellus.*

que c'est du même Vatinius qu'il entend parler ici.

X. *Théophanes.*] On peut voir la VII. Remarque sur la V. Lettre de ce Livre.

XI. *Quant aux instances que vous me faites de composer, la matiére croît, mais elle n'est pas encore assez reposée: elle bout toujours. Quand elle sera bien éclaircie, &c.*] On voit bien qu'il entend parler de la composition de l'Histoire qu'il a promis dans la Lettre VI. On ne sauroit guère mieux exprimer l'incertitude étonnante du détail des évènemens les plus publics, quand ils ne viennent que d'arriver. Rien n'est plus trouble pour l'ordinaire que la premiére idée qu'on en a: La face véritable des Affaires n'est pas celle qui se présente d'abord: Comme ceux qui ont un intérêt commun de les cacher, ne conviennent pas dans la maniére de les déguiser, la différence des récits qu'ils en font en découvre la fausseté. Au contraire, tous les témoins désintéressés qui en parlent dans la suite, (car ceux-là ne se pressent pas tant que les autres d'en parler,) se trouvant conformes, parce que la vérité est une, ils ne laissent pas lieu de douter, qu'ils ne soient fidelles. Mais cette sorte de confrontation ne se peut faire, comme on voit, qu'à la longueur du tems.

XII *Ciceron, autrefois Homme d'Etat, devenu Philosophe, salue Atticus, autrefois Philosophe, devenu Homme d'Etat.*] C'est une plaisanterie de Ciceron, sur ce qu'Atticus, qui passoit la plûpart de sa vie en Grèce à philosopher, se trouvoit à Rome dans un tems si turbulent, aussi avant dans l'intrigue des affaires qu'il paroît par ces Lettres; pendant que Ciceron, qui avoit gouverné l'Empire dans un autre tems si difficile, faisoit des Livres dans sa Maison des Champs, & philosophoit avec les campagnards de son voisinage, comme on verra plus bas.



LETTRE ONZIEME.

Même Année DC. XCIV. du Bourg d'Appius à Rome. C'est la X. dans les autres Editions.

ADMIREZ ma gravité : Je n'irai point aux Jeux qui se feront à Antium. Puis que je ne veux pas qu'on me puisse seulement soupçonner d'avoir aucun plaisir, ne seroit-il pas ridicule que je parusse tout d'un coup faire voyage pour en chercher un si exquis & si indigne de moi? C'est pourquoi, je vous attendrai à Formies jusqu'au sixième: mandez-moi donc à cette heure quel jour vous viendrez. Je vous écris du Bourg d'Appius (*I*), à dix heures du matin; je l'ai déjà fait peu de tems auparavant des trois Tavernes (*II*).

REMARQUES.

I. B*Ourg d'Appius.*] C'étoit une petite Ville du Latium sur la frontiére des Volsques, auprès des Marais célèbres, qu'on appelloit *Pomptina Palus*, lesquels étoient environnés de plusieurs autres Villes, & sur le chemin de Formies où Ciceron alloit alors. On n'en peut rien dire de plus certain. *Horat. l.* 1. *Sat.* 5.

II. *Je l'ai déja fait un peu auparavant des Trois Tavernes.*] Il suffit presque de répéter ce Texte, pour rendre raison de ce que je mets cette Lettre après la précédente, qui est dattée si clairement des Trois Tavernes, malgré toutes les autres Editions. Je ne comprens pas comment aucun Commentateur n'y a pris garde. Cette observation est trop facile pour eux. *Transvolat in medio posita & fugientia captat.* Horat. Lib. I. Sat. II. 108.

LETTRE DOUZIEME.

Même Année DC. XCIV. de Formies à Rome, peu de jours après la précédente. C'est l'onzième dans les autres Editions.

LE croiriez vous? Il me semble d'être exilé tout-à-fait, depuis que je suis à Formies. Quand j'étois à Antium, il ne se passoit pas un jour que je ne susse ce qui se faisoit à Rome, mieux que ceux qui y sont; vos Lettres ne m'apprenoient pas seulement ce qui y arrivoit, mais aussi ce qui arrivoit dans tout l'Empire, & ce qui y devoit arriver; au lieu que je ne sai ici que ce que je puis tirer à la hâte de quelque passant. C'est pourquoi, encore que vous deviez bien-tôt venir, ne laissez pas de donner à ce porteur, que j'ai chargé de revenir toujours courant, une longue Lettre bien remplie, qui m'apprenne, non seulement toutes vos actions, mais aussi toutes vos pensées, & sur-tout, le jour que vous partirez de Rome. Je compte d'être ici jusqu'au cinquième. Mais si vous n'y venez pas avant ce tems-là, je vous verrai peut-être à Rome; car je n'oserois vous inviter à Arpinum; dont je puis dire comme Ulysse de son Ithaque, (*) *C'est une terre rabotteuse; mais par-là même bonne à élever la jeunesse, & mes yeux ne connoissent point d'objet plus doux.* Voilà ce que je vous voulois. Prenez soin de votre santé.

Remarques.

* *C'Est une terre raboteuse, &c.*] Ce font deux Vers du neuvième Livre de l'Odyssée La bonne qualité qu'Ulysse trouve à son Ithaque, à ce que dit Homére, qu'elle étoit *propre à élever les enfans, parce qu'elle étoit raboteuse*, & que Ciceron attribue aussi à son Païs d'Arpinum, (1) fait voir jusqu'où alloit la prévention, où ces deux grands hommes étoient également en faveur de leur Patrie; comme si l'éducation des enfans dependoit de la terre. Il faloit avoir bien envie de louer son Païs, pour le relever par cet endroit-là, si la vanité & l'amour propre n'y avoient point de part. Je connois des gens très-vulgaires, qui sont nés dans un Païs aussi raboteux qu'Ithaque & Arpinum pussent être, & qui ne l'en estiment pas davantage pour cela, quoi qu'ils ne l'en aiment pas moins, & qu'ils en ressentent vivement les malheurs. (1) *De Legib. l.* 2.

LETTRE TREIZIEME.

Même Année DC. XCIV. peu de jours après la précédente, & de Formies à Rome.

QUEL meurtre! que personne ne vous ait remis cette Lettre que je vous écrivis sur le champ des Trois Tavernes, en réponse à celle que j'y reçus de vous, & qui étoit si agréable. Vous saurez, que le paquet où je l'avois mise fut porté le même jour chez moi, d'où il m'a été rapporté à Formies. J'ordonne qu'on vous la renvoye; vous y verrez le plaisir que la vôtre m'avoit fait.

Je croyois bien ce que vous me mandez, qu'on ne dit mot à Rome; mais on ne se tait pas, je vous jure, en ces quartiers, & les

les païsans même ne peuvent plus souffrir la tyrannie que vous souffrez. Si vous venez donc dans cette antique Lestrigonie où je suis (*I*), c'est Formies que je veux dire, quels murmures n'entendrez-vous point? Que vous trouverez les esprits irrités! Quelle haine pour notre ami Pompée; de qui le surnom de *Grand* s'use peu à peu avec celui du *Riche* Crassus (*II*)! Vous me croirez si vous voulez; mais il est vrai, que je n'ai encore trouvé personne ici, qui souffre tout cela si doucement que moi. C'est pourquoi, philosophons, si vous m'en croyez; il n'est rien de tel, je vous jure. Si vous avez les Lettres que vous attendiez pour vos Sicyoniens (*III*), venez ici toujours courant, je fais état d'en partir le cinquième Mai.

REMARQUES.

I. L*Estrigonie.*] Ciceron appelle ainsi le lieu où il étoit, parce que la côte de la mer, où étoit situé Formies avoit été habitée anciennement par les Lestrigons, qui étoient une espèce d'Anthropophages venus de Sicile, à ce qu'il semble. *Odyss. l.* 10. *Plin. l.* 3. *c.* 5. *Cluver. Ital.*

II. *Pompée, de qui le surnom de* Grand *s'use peu à peu avec celui du* Riche *Crassus.*] Que le surnom de *Riche* s'use peu à peu, il n'y a rien de surprenant, puis que la richesse même s'use aussi, & que les surnoms vieillissent, selon Ciceron, comme les autres choses qu'on a porté long-tems. Mais que celui de *Grand* s'use de même, cela est plus difficile à comprendre. Car comme tout ce qui peut finir est petit, tout ce qui est vraiment grand l'est toujours, & rien de périssable ne mérite ce magnifique surnom. Mais plus il est relevé, plus les hommes sont indignés de l'avoir mal appliqué quand ils viennent à s'en appercevoir, & qu'ils reconnoissent que la grandeur qu'ils croyoient

na-

naturelle & propre, n'étoit qu'artificielle & empruntée. Ils ne manquent point alors de se jetter dans l'autre excès, & de rabaisser avec emportement ce qu'ils avoient élevé sans raison. Le respect même, que l'on conserve dans les Monarchies pour les Rois morts, ne les en garantit pas; & l'on peut voir à ce propos dans les premiéres & les plus belles Lettres de Balzac, la demande qu'il fait, pourquoi on avoit surnommé de cette sorte François Premier: si c'étoit à cause de son nez, ou pour avoir battu les Suisses?

III. *Si vous avez les Lettres que vous attendiez pour vos Sicyoniens.*] Il faut que ce fussent des Lettres de recommandation, ou de contrainte, pour les obliger à lui payer les sommes qu'on a vu qu'ils lui devoient, & pour lesquelles il n'avoit pu les poursuivre, à cause de ce Sénatusconsulte en faveur des Peuples libres, duquel il a été parlé dans les Lettres XVIII. & XIX. du premier Livre.

LETTRE QUATORZIEME.

Même Année DC. XCIV. peu de jours après la précédente, & toûjours de Formies à Rome.

DANS quelle curiosité me mettez-vous du discours de Bibulus, & de votre entretien avec Clodia, aussi-bien que du festin délicieux que vous savez? Venez donc au plûtôt rassasier des oreilles affamées. Ce n'est pas que je ne juge bien que ce qu'il y a pour le présent le plus à craindre est, que Pompée se sachant déchiré par tout le monde, ne commence à s'emporter (*I*), s'il voit que les établissemens de César soient si faciles à renverser. Pour moi, je suis si énervé par cette oisiveté dans laquelle nous languissons, que j'aime

j'aime mieux être tyrannifé, que de combattre avec efpérance de vaincre.

Quant aux inftances que vous me faites toujours de travailler à mon Ouvrage, cela n'eft pas poffible ici, grace aux affiduités des gens de ce Païs. Il n'y a point de Maifon de Ville plus publique que la Maifon de Campagne que j'habite. Leur Tribu entiére (*II*), quoi que la plus nombreufe de toutes, ne rempliroit pas davantage mon logis, qu'ils le rempliffent. Paffe pour la foule; j'en fuis délivré fur les dix heures; mais Caïus Arrius (*III*) eft mon plus proche voifin, ou, pour mieux dire, nous demeurons enfemble, puis qu'il ne me quitte point; & il refufe même, dit-il, d'aller à Rome, afin de philofopher ici tout le jour avec moi. Voici, d'un autre côté, Sebofus le bon ami de Catulus: où me tourner? Je vous affure que s'il ne vous étoit pas beaucoup plus commode que je vous attende ici, je m'enfuirois à Arpinum. Mais comptez que je ne vous attendrai pourtant que jufqu'au cinquième Mai; car vous voyez avec quelles gens je fuis obligé de commercer. La belle occafion, pendant qu'ils font ici, pour qui auroit envie d'acheter le bien que j'y ai! Comment voulez-vous avec cela, que j'entreprenne un travail de fi grande application? Cependant, vous aurez contentement, & je ne m'épargnerai pas.

REMARQUES.

I. *CE qu'il y a le plus à craindre eft, que Pompée fe fachant déchiré par tout le monde, ne commence à s'emporter.*] L'événement fit voir que Ciceron le connoiffoit mal. Il n'étoit pas, comme on a dit de Céfar,

Grand

Grand par lui-même & fier de sa propre grandeur,

& n'avoit pas assez de vigueur de génie, pour prendre le parti que Ciceron appréhendoit. Cet Orateur en jugeoit sans doute par rapport à ce que Marius & Sylla firent dans des conjonctures semblables; mais ils n'étoient pas gens à s'étourdir, comme Pompée, par les oppositions, ainsi qu'ils le firent voir. Il parut au contraire visiblement par la suite, que la tête lui tourna; & il ne revint à témoigner de la hauteur, que quand il se vit poussé, pour ne pas dire, porté par tout ce qu'il y avoit de considérable dans la République, faute d'autres Chefs aussi renommés, & par un reste d'admiration qu'on avoit conservé pour les exploits de sa jeunesse. Jusques-là, il ne fit que ruser, ou ramper, comme on verra dans la suite de ces Lettres. Quand je considére la foiblesse de son Caractère, & qu'on ne laissa pas pour cela de se reposer entiérement sur lui du salut de la République, je ne suis point surpris que, portant à faux, elle soit tombée en ruïne, comme un vieux bâtiment mal étayé.

II. *Leur Tribu.*] C'étoit l'*Emilienne* (1) ainsi dite, parce que l'illustre Maison de ce nom en étoit; car plusieurs Tribus des Champs avoient pris celui des meilleures Maisons de la Ville qui en fussent. Ce fut depuis qu'un Appius Claudius Censeur, pour faire le populaire, introduisit toute la canaille de Rome dans les Tribus de la Ville (2) où elle n'avoit jamais été admise, & dans lesquelles les anciennes Maisons avoient été jusqu'alors. Ce mêlange rendit ces Tribus de la Ville si méprisables, que ces anciennes Maisons s'en tirérent, & aimérent mieux dès lors être censées dans les Tribus des Champs, où leurs principaux biens étoient situés. Il faut que ceux de la Maison des Emiliens fussent aux environs de Formies.

(1) *Tit. Liv. l.* 38. (2) *l.* 8.

III. *Arrius & Sebosus.*] Ces deux importuns devoient être d'autant plus à charge à Ciceron, qu'ils sont si obscurs, qu'on n'en sait rien davantage: & c'est une chose remarquable, qu'il eut

a

la patience de les souffrir jusqu'au point qu'il raconte, étant d'un rang à pouvoir avec bien-seance congédier des gens de leur sorte; mais un honnête homme n'use jamais de tout son droit.

LETTRE QUINZIEME.

Même Année DC. XCIV. peu de jours après la précédente, à la fin d'Avril, & toujours de Formies à Rome.

JE le vois comme vous le dîtes, que tout est aussi incertain dans la République, que vous me le faites dans vos Lettres. Cependant, cette diversité même de discours & d'opinions me fait plaisir à savoir; car il me semble être à Rome quand je lis ce que vous m'écrivez, & qu'on me dit tantôt une chose, tantôt une autre, comme il arrive dans les conjonctures de l'importance de celle-ci. Une chose seulement ne saurois-je imaginer, quel expédient on peut trouver pour exécuter sans opposition la Loi des Champs (*I*). Quant à la magnanimité que Bibulus a fait paroître, en remettant à un autre tems l'Assemblée de l'Election (*II*), elle ne fait que marquer son sentiment, sans remédier à rien dans la République. Est-ce que Clodius mettra ordre à tout (*III*)? Qu'on le fasse, je le veux, Tribun du Peuple; ne fut-ce que pour vous faire revenir plûtôt d'Epire (*IV*); car je ne voi pas comment vous pourriez plus vous passer alors de le voir; sur-tout, s'il entreprend quelque chose contre moi. En ce cas, je ne doute

doute pas que vous ne voliez auſſi-tôt ici. Mais quand il ne me feroit rien, qu'il ravage, ou relève la République, je m'attens à voir un beau ſpectacle, pourvû que vous y aſſiſtiez avec moi.

Dans le tems que j'écris ceci, ne voilà pas Seboſus qui entre? Je n'ai pas achevé d'en gémir, que j'entens Arrius qui me donne le bon jour. Eſt-ce avoir quitté Rome que cela? Y étois-je expoſé à de plus grands fâcheux que ceux que j'eſſuie ici? Je m'irai plûtôt cacher *dans les montagnes de ma Patrie, & dans le lieu ſauvage de ma naiſſance:* enfin, ſi je ne puis être ſeul, j'irai plûtôt me cacher parmi de francs païſans, que de demeurer davantage avec ces gens ſi polis. Je vous attendrai pourtant juſqu'au quatrième Mai, puis que vous ne m'écrivez rien de certain ſur votre venue.

Ma femme eſt charmée de votre application & de votre exactitude (*V*) dans ſon affaire contre Mulvius (*VI*). Elle ne ſait point du tout, qu'en défendant ſa Cauſe, vous ſoûtenez en même tems les intérêts de tous les poſſeſſeurs, comme vous, des Terres du Public. Cependant, elle ne veut rien payer pour les ſiennes (*VII*), quoi que vous payiez quelque choſe aux Publicains pour les vôtres (*VIII*). Elle vous ſalue donc bien fort, comme fait auſſi le petit Ciceron, qui ſe paſſionne déja pour le parti des gens de bien contre les Tyrans (*IX*).

REMARQUES.

I. *UNe choſe ne ſaurois je imaginer, quel expédient on peut trouver, pour exécuter ſans oppoſition la*

la Loi des Champs.] Ciceron dit cela sur ce qu'Atticus lui avoit écrit, ainsi qu'on verra par la suivante, qu'un Ami de César avoit dit, qu'il se faisoit fort de trouver dans cette affaire un expédient qui seroit approuvé de tout le monde.

II. *La magnanimité que Bibulus a fait paroître, en remettant à un autre tems l'Assemblée de l'Election.*] Il importoit beaucoup à César de faire élire pour l'année suivante des Consuls qui lui fussent dévoués, parce que personne ne pouvoit s'élever avec tant d'autorité qu'eux, contre tout ce qu'il avoit fait. C'est pourquoi, son Collègue, qui observoit attentivement toutes ses démarches, voyant qu'il avoit si bien fait sa brigue pour le tems ordinaire de l'Election, qu'il auroit fait infailliblement élire qui il auroit voulu, Bibulus, dis-je, fit tout ce qui se pouvoit pour le déconcerter, en renvoyant cette Election à trois mois de-là. Il est vrai que ce fut inutilement, & que César n'en fut pas moins maître en Octobre, qu'il l'auroit été en Juillet, comme Ciceron le prévoyoit dès cette Lettre; car c'est ce qu'il veut dire quand il ajoûte, *que la magnanimité de Bibulus ne remédioit à rien;* mais ce malheureux Consul n'en étoit pas moins louable pour cela.

III. *Est-ce que Clodius mettra ordre à tout?*] Ceci se rapporte à ce qu'on a vu dans la X. Lettre de ce Livre, où Curion assure Ciceron, que *Clodius étoit* devenu *le plus grand ennemi de César, & qu'il demandoit le Tribunat pour faire casser tout ce que César avoit fait.*

IV. *Qu'on le fasse Tribun du Peuple, ne fut-ce que pour vous faire revenir plûtôt d'Epire.*] Comme c'étoit l'année suivante que Clodius vouloit être Tribun, Atticus qui devoit partir de jour à autre pour la Grèce, y devoit être apparemment encore en ce tems-là; & c'est pourquoi, Ciceron, qui savoit que ce Tribunat le menaçoit plus que César, prevoyant bien que le crédit d'Atticus lui seroit alors nécessaire, le préparoit au retour même avant le départ. Car ce qui suit immédiatement après; *je ne voi pas comment vous pourriez plus vous passer alors de le voir*, n'est qu'une maniére de plaisanterie, pour dire qu'Atticus ne manqueroit pas de s'en revenir aussi-tôt.

V. *Ma*

V. *Ma Femme est charmée de votre application dans son affaire. Elle ne sait point qu'en défendant sa Cause, vous soûtenez en même tems les intérêts de tous ceux qui possédent, comme vous, des Terres du Public.*] Ceci fait voir que les plus honnêtes gens de ce tems-là ne disoient pas à leurs Femmes tout ce qu'elles auroient voulu savoir. Cela est d'autant plus remarquable que celle-ci étoit hautaine, & que son Mari la craignoit beaucoup; mais il étoit apparemment bien-aise, qu'elle tint compte à son Ami d'une obligation qu'elle ne lui avoit pas, & qu'elle crût qu'il ne faisoit que pour elle ce qu'il faisoit aussi pour lui-même.

VI. *Contre Mulvius.*] Il y a apparence que c'étoit l'Agent du Parti, ou le principal Traitant.

VII. *Elle ne veut rien payer pour les siennes, quoi que vous payiez pour les vôtres.*] Pour entendre cette affaire, il faut savoir, qu'il y avoit de trois sortes de Terres du Public; les unes, qu'on abandonnoit entiérement aux Colonies qu'on y envoyoit; d'autres, que les Censeurs donnoient à Ferme au nom de la République pour cinq ans seulement; & une troisième espèce qui est celle dont il s'agit ici, des Terres qui, étant entiérement désolées par la guerre, & hors d'état de rien rapporter de long-tems, avoient été affermées pour toujours à ceux qui avoient voulu se charger de les rétablir, moyennant une certaine quantité de bois, de fruit, & de bêtail qu'ils s'obligeoient d'en rendre, quand ils les auroient rétablies. Ce tribut avoit été aboli en 646. par un Tribun nommé Spurius Thorius; mais comme c'étoit sans raison, la Loi qu'il avoit fait passer pour cet effet s'étoit abolie d'elle-même par non-usage; & les possesseurs de ces Terres, qui avoient des mesures à garder, comme Atticus, ne prétendoient point s'en prévaloir, & ne laissoient pas de payer ainsi qu'auparavant. Térentia, au contraire, qui n'étoit pas si politique, vouloit en toute maniére jouir du bénéfice de la Loi; & Atticus n'étoit pas fâché d'essayer de soutenir cette Loi au nom de la Dame; ce qu'il n'auroit osé faire au sien propre. Car si cette tentative eût réussi par hasard, puis que son droit étoit le même que celui de Térentia,

rentia, il s'en feroit prévalu auffi-bien qu'elle fans s'être commis.

VIII. Aux Publicains.] *Il y a deux Leçons au Texte Latin en cet endroit*, Publicanus, *&* Publicanis, *non feulement différentes, mais contraires en quelque forte, puis que felon l'une Atticus payoit aux Publicains, & felon l'autre il étoit lui même Publicain. J'avois fuivi dans le petit Livre (*) que j'ai déja cité plufieurs fois, Gruterus & Bofius qui lifent* Publicanus; *mais il faut que ce fût par un trop grand empreffement d'y établir l'opinion que je crois encore très-véritable, mais qui, comme on a vu (†), ne manque pas d'autres preuves, qu'Atticus négocioit beaucoup en argent. Car, ayant mieux confidéré cet endroit, j'ai trouvé l'autre Leçon de* Publicanis *préférable à celle. de ces deux grands Critiques; peut-être parce que je n'ai plus befoin de la leur pour établir mon opinion.* Homo fum, humani nihil à me alienum puto.

IX. *Le petit Ciceron, qui fe paffionne déja pour le parti des gens de bien contre les Tyrans.*] Comme il n'avoit encore que cinq ans & quelques mois, puis qu'il n'étoit né, ainfi qu'on a vu, que le premier jour de l'année 689. il paroît ridicule, qu'on lui attribuât déja des fentimens, qui marquaffent affez pour mériter de les écrire. Quelle apparence, dira-t-on, qu'un enfant de cet âge foit déja Républicain, qu'il fache feulement ce que c'eft que de l'être? Mais quiconque examinera fans prévention la capacité des enfans, n'y trouvera rien d'incroyable. On trouvera, au contraire, qu'il étoit fort poffible qu'on eût déja fait remarquer à celui-ci, ce que c'étoit que la Tyrannie, & la Liberté, & il étoit plus poffible encore, qu'en ayant une fois conçu l'idée, quelque foible, & imparfaite que fût cette idée, il eût en même tems conçu de l'averfion pour la Tyrannie, & de l'inclinatiou pour la Liberté. S'il s'agiffoit d'une connoiffance abftraite qui demandât quelque raifonnement pour y parvenir, il y auroit de la vifion à croire un enfant de cinq ans, capable de cette idée; mais ne s'agiffant, pour la lui donner, que de développer dans fon efprit les

(*) *Cefariom III. Journée.* (†) *Lettre* I. *de ce Livre, Remarque derniere & ailleurs.*

les premiéres & les plus simples notions que la nature y avoit renfermées, la haine pour l'injustice, & l'amour pour l'indépendance, je ne voi pas que cela fût si difficile. Il n'est pas, dis-je, fort difficile de faire comprendre à un enfant, dès qu'il peut parler, & entendre ce qu'on lui dit, qu'il est plus agréable pour lui de ne dépendre que de ses Parens qui l'aiment, & qu'il voit tous les jours, que non pas de dépendre d'une autre personne inconnue, qui peut, quand la fantaisie lui en prendra, ôter le bien & la vie à lui & à ses parens, impunément & sans aucune raison: Que ni lui, ni eux, ne soient jamais sûrs de tout ce qu'ils possédent, & qui leur fait besoin: Qu'ils soient sans cesse exposés à le perdre, & incertain d'en jouïr le lendemain. La puissance arbitraire est quelque chose de si odieux en soi-même, pour ne pas dire de si horrible, que ceux même qui l'exercent n'oseroient trouver mauvais qu'on la déteste, parce que personne ne veut avouer qu'il l'exerce. Au contraire, le panchant à user de sa volonté, suivant ses propres lumiéres, imprimé en naissant dans le fond du cœur de tous les hommes, peut bien y demeurer inutile, par la force qui lie leurs bras & leurs jambes pour les empêcher de le suivre; mais il n'en sauroit être effacé. L'homme étant aussi essentiellement libre qu'il est homme, on n'a pas grand' peine à lui faire sentir le droit inviolable qu'il a d'agir par lui-même, si-tôt qu'il peut sentir quelque chose. Un enfant, à qui on ôte sa bouillie quand il a faim, s'élève aussi naturellement contre cette violence, qu'un Général d'Armée à qui on ôte le commandement. Il est si doux d'être assuré de n'en pas changer malgré soi, que la Raison est peu nécessaire pour le persuader. C'est une affaire toute de sentiment, c'est un mouvement aussi animal que spirituel, qui n'a besoin de distinction, ni de réflexion, & qui ne peut être matiére de doute. Cela étant, où est l'impossibilité qu'un enfant soit agité de ce mouvement comme un homme fait?

Mais, dira-t-on, quand cela feroit, n'étoit-il pas ridicule d'occuper l'esprit d'un enfant à des choses aussi-éloignées que celle-là des devoirs & des

besoins de son âge? Quelle nécessité, quelle utilité, de haït les Tyrans, à cinq ans & demi? La voici: Comme on ne sauroit donner trop de facilité à l'esprit pour comprendre les vérités importantes dans cet âge si tendre, où l'esprit n'est pas moins foible que le corps; il est certain, que si l'on pouvoit les renfermer toutes dans une seule, ce seroit par celle-là qu'il faudroit commencer. Je dis la même chose des sentimens. S'il y en avoit un qui comprît tout ce que les autres ont de meilleur, y auroit-il de voie plus abrégée pour enseigner la vertu à un enfant, que de lui imprimer ce sentiment-là dans le plus profond du cœur, si tôt qu'il en seroit capable? Or on ne peut nier, que l'aversion pour l'injustice, le mépris pour la rapine, l'éloignement de toute violence, l'horreur pour l'oppression, enfin, l'indignation contre toute autorité illégitime, ne soient les sentimens les plus importans, & qu'il presse le plus d'imprimer dans l'ame d'un enfant. Donc puis qu'il n'y a point de passion qui renferme si parfaitement tous ces sentimens si louables en un sens, que la haine pour les Tyrans, Ciceron n'avoit-il pas raison de croite qu'il ne pouvoit inspirer trop tôt cette haine à son Fils?

LETTRE SEIZIEME.

Même année DC. XCIV. & toujours de Formies à Rome.

COMME je venois de souper, le dernier jour d'Avril, & que je commençois déja à m'assoupir, on m'a apporté la Lettre, où vous me parlez de la distribution des Terres de la Campanie. Que voulez-vous que je vous dise? Cela m'a piqué d'abord si vivement, que mon assoupissement s'en est dissipé; plûtôt pourtant par application d'esprit, que

que par chagrin; & voici qui m'eſt venu en penſée là-deſſus.

Premiérement, ſur ce que vous me mandez par votre précédente, qu'un des Amis de Céſar avoit dit, qu'il feroit une propoſition que perſonne ne deſaprouveroit, j'apréhendois quelque choſe de pire, & je ne m'attendois pas qu'elle fût de cette nature. J'ai conſidéré enſuite pour me conſoler, que ſi toutes les promeſſes de donner des Terres, ſe terminent à celles de la Campanie, il n'y en a que pour cinq mille hommes des vingt mille à qui on en a promis (*I*), puis qu'il faut dix arpens à chacun; qu'ainſi cela détachera infailliblement les quinze mille reſtans des intérêts de Céſar.

D'ailleurs, s'il y a quelque choſe qui puiſſe achever d'animer contre lui les eſprits des gens de bien, qui me paroiſſent déja aſſez émus, c'eſt aſſurément cette affaire-là; D'autant plus, que les terres de la Campanie étant aliénées de cette ſorte, & les péages de l'Italie ſupprimés (*II*), il n'y reſte plus d'autre revenu à la République que le vingtième (*III*), & il ne faut que deux mots du premier Tribun qui s'en aviſera dans la moindre Aſſemblée du Peuple, pour le faire auſſi ſupprimer avec l'applaudiſſement de la canaille.

Pour notre Pompée, je ne ſai, je vous jure, à quoi il penſe. Il ne garde plus de meſures (*IV*), puis qu'il s'eſt laiſſé entraîner juſques-la. Car il diſoit auparavant pour s'excuſer, qu'à la vérité il aprouvoit les Loix de Céſar; mais que c'étoit à Céſar & non pas à lui d'en répondre. Que celle des Champs en particulier lui avoit paru bonne; mais que

ce n'étoit pas son affaire, si on avoit pu s'y opposer ou non (*V*); Qu'il avoit aussi trouvé à propos, qu'on terminât à la fin celle du Roi d'Egypte; mais qu'il n'étoit pas obligé de s'informer, si Bibulus avoit consulté les auspices en même tems (*VI*). Quant aux Publicains, qu'il avoit été d'avis de la rémise qu'on leur avoit faite; mais qu'il n'avoit pas pu deviner ce qui arriveroit alors au même Bibulus, s'il alloit à la Place (*VII*). Voilà ses excuses jusqu'à présent. Mais que dira-t-il à cette heure? Répondra-t-il, que s'il a ôté la Campanie à la République, il lui a rendu le Mont Liban tributaire (*VIII*)? Prétend-il nous payer de cette raison? Je la ferai bien trouver bonne par force, dira-t-il, avec l'Armée de César. Bien moins assurément, lui répondrois-je, avec cette Armée, qu'avec l'appui des ingrats, qui passent pour gens de bien; quoi qu'ils n'ayent jamais récompensé, ni seulement reconnu le mérite de mes actions, ni même de mes discours. Si je voulois me déclarer contr'eux, je trouverois bien, sur ma parole, le moyen de disputer le terrain. Mais mon parti est pris; & puis que votre Dicéarque s'accorde si mal avec mon Théophraste, que le vôtre est pour la vie active, & le mien pour la speculative; je veux qu'ils soient tous deux contens de moi. Je pense en avoir assez fait pour le vôtre; il est tems que je satisfasse cette autre Secte, à son tour, qui non seulement me permet de me reposer, mais qui me blâme de ne l'avoir pas toujours fait. Donnons-nous donc tout entiers, ô mon cher Titus! à nos chéres études, & revenons à une occupation qu'il ne faloit jamais quitter. Pour

Pour ce qui eſt de la Lettre de mon frere (*X*), elle m'a paru, comme à vous, compoſée de parties fort contraires (*XI*): il déplore au commencement ſon ſéjour en Aſie, d'une maniére à faire pitié à tout le monde; puis, il oublie tout d'un coup ſa douleur, pour me prier de corriger, & de publier la Relation qu'il fait de ſon Gouvernement. Vous remarquerez, s'il vous plaît, ce qu'il dit ſur le péage du ſimple tranſport des Marchandiſes (*XII*); qu'il a renvoyé l'affaire au Sénat, de l'avis de ſon Conſeil (*XIII*). Il faut qu'il n'eût pas reçu la Lettre où je lui mandois, après avoir bien conſulté & examiné cette affaire, que ce péage n'eſt pas dû aux Publicains. Informez-vous un peu s'il n'eſt point encore venu de Grecs d'Aſie à Rome pour la ſolliciter (*XIV*); & ſi vous le jugez à propos, faites-leur connoître ce que j'en penſe. Si je puis leur faire rendre juſtice par le Sénat (*XV*), je tâcherai de faire eutendre raiſon aux Publicains; mais s'ils ne veulent pas l'entendre, je ne ſaurois qu'y faire: car pour vous dire la vérité, j'aime mieux contenter toute l'Aſie en ceci, & en particulier les Négotians de cette Province, à qui la choſe importe extrêmement, que les Publicains; & je prétens qu'elle n'importe pas moins à la réputation de mon frere, & à la mienne. Mais pourtant je m'en remets à vous.

Dites-moi, je vous prie, ſi les Queſteurs héſitent encore ſur les monnoies d'Aſie. S'il n'y a pas d'autre moyen de les mettre à la raiſon, après avoir tout eſſayé en vain, j'en viendrai aux derniéres extrémités (*XVI*). Je compte de vous voir à Arpinum. Vous y

ferez reçu rustiquement, puis que vous ne l'avez pas voulu être ici avec toutes les douceurs que la mer peut fournir.

REMARQUES.

I. SI *les promesses de donner des Terres se terminent à celles de la Campanie, il n'y en a que pour cinq mille hommes des vingt mille à qui on en a promis.*] Il faut que César n'eût pas encore déclaré au tems de cette Lettre, qu'il joignoit dans sa Loi des Champs aux Terres de la Campanie un autre Païs adjacent, nommé *Stellas*, d'une fertilité encore plus grande, & par cette raison même, Païs encore plus sacré & plus inaliénable que ces Terres, par le moyen duquel il satisferoit aux quinze mille hommes restans, dont Ciceron parle en cet endroit. *Suet. c.* 20.

II. *Les péages de l'Italie supprimés.*] Ils l'avoient été l'année précédente, par une Loi que Metellus Népos avoit fait passer, en qualité de Preteur. (*) Il n'y a pas de plus grande marque de corruption du gouvernement de Rome au tems de ces Lettres, que cette Loi. Il faloit que l'amour de la République fût bien effacé des cœurs, pour la laisser ainsi ruïner afin de gratifier quelques Peuples particuliers à qui ces Péages étoient à charge. Puis que les revenus d'un Etat ne se tirent en diverses maniéres que des Particuliers qui le composent, sur-tout, dans un Empire aussi étendu que celui de Rome, où tous les Etrangers étoient barbares, & incapables de commerce, il étoit bien sûr, que si on vouloit supprimer de cette sorte tous les droits de la République qui étoient à charge à ses Sujets, il ne lui resteroit rien du tout; & c'est ce que Ciceron représente ici à Atticus.

III. *Il n'y reste plus à la République que le Vingtième.*] C'est ce qui a été expliqué au sujet du Trésor public, & qu'on appelloit *Aurum vicesimarium. Lettre* XVI. *du Livre* I. *Remarque* XXX.

IV. Il ne garde plus de mesures.] *C'est l'équivalent*

(*) *Dio. l.* 37.

valent de deux vers de Sophocle qui sont dans le Texte, à l'occasion desquels il y auroit lieu de débiter des éruditions fort curieuses, sur la maniere, dont ceux qui jouoient en ce tems-là des instrumens à vent se bandoient les joues, afin qu'elles enflassent moins, & qu'ils en fussent moins difformes. Mais, outre que cela me paroît fort mal imaginé, puis que ce bandage, de la maniére qu'il est décrit, devoit faire un aussi désagréable effet, pour le moins, à la vue, que l'enflure des joues, quelque grande qu'elle pût être; il m'a semblé que ce seroit trop m'écarter de mon sujet. Je comprendrois facilement, que ce bandage avoit été inventé plûtôt pour ménager le souffle, que pour empêcher la difformité, comme les Auteurs le disent. Le sens littéral des deux vers de Sophocle est, il ne ménage plus son haleine, il souffle à pleine bouche. *J'ai cru l'équivalent dont je me suis servi aussi expressif, & plus agréable.*

V. *Que la Loi des Champs lui avoit paru bonne, mais que ce n'étoit pas son affaire, si on avoit pu, ou non, s'y opposer.*] C'est que trois Tribuns du Peuple s'y étoient opposés, & César n'avoit pas laissé de passer outre, contre les règles. *In Vatin.*

VI. *Qu'il n'étoit pas obligé de s'informer si Bibulus avoit consulté les auspices.*] Ciceron avoit raison de traiter de prétexte cette excuse de Pompée; car elle étoit de mauvaise foi, puis que tout le monde savoit, que Bibulus consultoit les Auspices tous les jours, comme il s'en étoit déclaré, afin de rendre nul tout ce que César faisoit; car il n'étoit pas permis de rien faire de semblable les jours qu'on consultoit les Augures. *Dio. l.* 38.

VII. *Il n'avoit pas pu deviner ce qui arriveroit au même Bibulus, s'il alloit à la Place.*] Lors que Bibulus alloit s'opposer à la remise que César faisoit aux Publicains d'un tiers du prix de leurs baux à ferme (*), on lui avoit jetté sur la tête un panier d'ordures. Ce fut le commencement des affronts, & des violences qui lui firent prendre le parti de ne plus sortir de chez lui. *Plutarc. in Caton. Utic. c.* 9.

VIII. *Dira-t-il qu'il a rendu le Mont Liban tributai-*

(*) *Lettre* IX. *Remarq.* VI.

butaire à la République, avant de lui ôter la Campanie?] C'est une raillerie de la Conquête que Pompée avoit fait de la Judée, qui étoit tenue en ce tems-là à Rome pour le plus misérable Païs du monde en toute maniere. Ceci montre le peu de fond qu'on faisoit sur les tributs qu'on tiroit des conquêtes éloignées comme celle-là, en comparaison des revenus de la République en Italie, comme celui des Terres de la Campanie, le plus riche & le plus liquide de tous.

IX. *Si je voulois me déclarer contr'eux.*] Il entend parler des mêmes Grands, de qui il a censuré tant de fois le luxe, & la jalousie contre lui. Mais il n'étoit pas capable pour cela de se *déclarer contr'eux*, parce qu'ils ne laissoient pas d'être, dans le fond, du bon Parti aussi-bien que lui; quoi qu'il prétendit ici, que leur nonchalance à défendre la République, de concert avec lui, & selon ses lumiéres, etoit en effet le plus fort appui de ceux qui la bouleverseroient.

X *Dicéarque.*] Voyez Lettre II. Livre II. Remarque II. *Théophraste*, même Livre, Lettre III. Remarque derniere.

XI. La Lettre de mon frere m'a paru composée de parties fort contraires.] *C'est en peu de mots un portrait au naturel de l'étrange Caractère de ce frere. Les deux mots Grecs qui sont dans le Texte Latin sont le commencement d'un Vers d'Homére au* XIV. *Livre de l'Iliade, dont le sens entier est :* lion devant, dragon derriere, chimere au milieu. *J'ai encore cru cette fois, qu'il étoit plus agréable de me contenter de rendre le sens, que de traduire à la lettre.*

XII. *Sur le péage du simple transport des Marchandises.*] Les Publicains prétendoient, qu'on ne pouvoit transporter aucune marchandise sans payer un certain droit, quoi qu'elles ne sortissent pas de la Province ; & les Négocians d'Asie prétendoient le contraire.

XIII *De l'avis de son Conseil.*] C'est que tous les Magistrats qui commandoient dans les Provinces, comme Quintus Ciceron, étoient obligés de consulter leurs Officiers subalternes dont ils composoient leur Conseil, dans toutes les affaires importantes. *Verr.* 7.

XIV.

XIV. *Grecs d'Asie.*] Voyez Lettre XV. du II. Livre, Remarque II.

XV. Si je puis leur faire rendre justice par le Sénat,] *C'est-à-dire leur faire donner gain de cause, puis que Ciceron s'est déclaré qu'il trouve la leur bonne. Il y a dans le Latin,* si possum discedere, *ce qui surprendra sans doute ceux qui ne savent pas cette Langue parfaitement. C'est une expression fondée sur la manière dont on opinoit au Sénat, qui seroit fort longue, & peu agréable à expliquer, & qui revient au sens que j'ai rendu.*

XVI. *S'il n'y a pas moyen de mettre les Questeurs à la raison, j'en viendrai aux derniéres extrémités.*] Ciceron ne pouvoit entendre par-là, que de recourir aux Tribuns du Peuple, pour contraindre les Questeurs à faire raison à son frere, & à le payer à Rome en espèces Romaines, comme ils y étoient obligés, & non pas en Asie, de la monnoye que Pompée y avoit laissée. Or cela n'auroit pas plu au Sénat, qui n'aimoit pas qu'on recourût aux Tribuns pour des affaires comme celle-ci, qui n'étoient pas immédiatement de leur Jurisdiction.

LETTRE DIX-SEPTIEME.

Même Année DC. XCIV. peu de tems après la précédente, & toujours de Formies à Rome.

JE le croi comme vous le dites. Pompée commence à s'emporter (*I*); il n'est rien qu'on n'en doive craindre, & il vise sans doute à la Tyrannie. Que veut dire autre chose son mariage inopiné avec la Fille de César (*II*), la part qu'il a prise à l'affaire de la Campanie (*III*), & la profusion des deniers publics (*IV*)? Quand il n'y auroit rien à craindre de plus, ce seroit toujours trop. Mais la chose est de telle nature, qu'il

eſt impoſſible qu'elle en demeure là; car où eſt l'avantage pour eux en tout ceci, s'ils n'avoient point de vue plus éloignée? Ils n'en feroient pas venus ſi avant, s'il n'avoit pas été néceſſaire d'y venir pour acheminer de plus mauvais deſſeins. Grands Dieux! Mais, comme vous dites, environ le dixième Mai nous ne pleurerons pas, pour cela enſemble à Arpinum; ce ſeroit avoir bien mal employé tout le tems que nous avons mis vous & moi à l'étude: nous en parlerons tout à notre aiſe. Ce n'eſt pas tant quelque rayon d'eſpérance qui me conſole encore, que l'indifférence profonde à laquelle je ſuis parvenu; ſur-tout pour les affaires publiques. Il y a dans la partie de mon ame qui eſt capable de légéreté & de vanité, quelque ſorte de joie ambitieuſe & maligne ſur ce ſujet. Je ſouffrois avec peine que les ſervices de Pompée paruſſent à la poſtérité plus grands que les miens (*V*). Il m'a bien délivré de cette inquiétude-là; car il eſt tombé ſi bas, que les plus mépriſables Citoyens (*VI*) ſont à préſent élevés, en comparaiſon de lui. Mais nous cauſerons de cela à loiſir. Voyez ſi vous pouvez vous trouver à Rome quand j'y arriverai. Si votre commodité le permet, vous me ferez plaiſir; ſinon, & que vous veniez ici comme vous dites, ſachez de Théophanes (*VII*), comme je ſuis dans l'eſprit de ce Héros dégradé. C'en eſt aſſez pour vous obliger de vous en informer avec votre affection ordinaire; ce que vous m'en rapporterez me ſervira de règle; nous pourrons former nos conjectures ſur ce qu'il vous dira.

R E-

REMARQUES.

I. *Pompée commence à s'emporter*, &c.] Voyez la Remarque I. sur la XIV. Lettre de ce Livre.

II. *Que veut dire autre chose son mariage inopiné avec la Fille de César?*] César l'avoit eue de sa premiére Femme Cornélie. Ce mariage signifioit d'autant plus mal, qu'il paroissoit fort affecté; car pour donner cette Fille à Pompée, il falut qu'elle fit divorce avec Quintus Servilius Cœpio son Mari, quoi que Cœpio se fût signalé en toute rencontre en faveur de César contre Bibulus. Ce Cœpio étoit même un homme si fort à ménager pour eux, que pour le consoler de ce qu'on lui ôtoit Julie, Pompée lui donna sa propre Fille en mariage, qui étoit promise au Fils de Sylla. Cette alliance étoit donc en effet un coup d'Etat; mais ce n'étoit pas en faveur de Pompée; Car au lieu d'augmenter sa puissance, elle le rendit plus méprisable, en l'attachant nécessairement à César, par le moyen de cette Femme, qu'il aima passionnément tant qu'elle vécut; mais, par un coup du destin, elle mourut à point nommé lors qu'il étoit tems pour César de rompre avec Pompée.

III. *La part qu'il a pris à l'affaire de la Campanie.*] On a vu qu'il étoit l'un des vingt Preud'hommes commis à la distribution des Terres de ce Païs-là, *Lettre X. Remarque III.*

IV. *La profusion des deniers publics.*] Outre la distribution de ces Terres, & de cet autre Païs nommé *Stellas*, dont j'ai parlé, la Loi de César portoit encore, qu'on acheteroit, des deniers de l'Etat, ce que les Particuliers possédoient dans les mêmes Païs, afin de le distribuer de même au Peuple. Les autres points furent exécutés d'abord comme on a vu, mais celui-ci ne le fut jamais, parce que le fond destiné à cet achat fut employé ailleurs l'année suivante pendant le Tribunat de Clodius, & donné à l'un des Consuls pour les fraix de la guerre qu'il alloit faire en Syrie. *Pro Domo.*

V. *Je souffrois avec peine que les services de Pompée parussent à la postérité plus grands que les miens.*]

miens.] Je n'oserois prononcer s'il y avoit de la foiblesse dans ce sentiment de Ciceron; mais je sai bien que la franchise avec laquelle il l'avoue ici à Atticus, & la maniére dont il le tourne, a quelque chose de fort noble, & de fort élevé. Et pourquoi trouveroit-on ce sentiment mauvais, après que toute la Grèce a trouvé bon, que les trophées de Miltiade empêchassent Thémistocle de dormir?

VI. Les plus misérables Citoyens.] *J'ai trouvé à propos de rendre comme cela le* Phocis curiana *du Texte Latin, qui ne pouvoit vouloir dire autre chose, & que tous les Commentateurs, qui s'y sont épuisés en conjectures ridicules, auroient bien mieux fait de reconnoître, comme Manuce a fait, pour un endroit inintelligible.*

VII. *Théophanes.*] Lettre V. du second Livre, Remarque VII.

LETTRE DIX-HUITIEME.

Même Année DC. XCIV. de Rome où Ciceron étoit retourné vers la fin de Mai, en Epire où Atticus étoit allé.

J'AI reçu qnelques Lettres de vous, où je vois l'inquiétude & la curiosité où vous êtes de savoir ce qui se passe de nouveau. Nous sommes pris de tous côtés, & résolus à la servitude. La mort & l'exil, qui sont bien moins à craindre, nous le paroissent davantage. Cet étrange état cause un gémissement général, & cependant personne n'ose dire un seul mot pour y remédier. Le but de ceux qui gouvernent est, à ce que je juge, de ne laisser rien à donner. Le jeune Curion est le seul qui parle, & qui s'oppose ouvertement. On lui applaudit de toutes parts:

parts; on l'accable d'honneurs dans la Place publique, & les gens de bien lui témoignent toute l'affection imaginable, au lieu qu'au contraire ils accablent Fufius, de huées, de sifflemens, & d'injures, Tout cela ne donne aucune espérance, & augmente le mal; puis qu'il paroît clairement par ces démonstrations, que nos Citoyens ne manquent pas de bonnes intentions, mais seulement de liberté. N'attendez pas que je vous rende compte de tout en détail: qu'il vous suffise, que les choses sont amenées à tel point, qu'il n'y a plus d'espérance de voir jamais, non pas même les Magistrats libres (*I*), à plus forte raison les Particuliers. Cependant, parmi toute cette oppression, on parle plus hardiment que jamais; mais ce n'est que dans les conversations & à table. La douleur commence à devenir plus forte que la crainte: cependant le desespoir est encore plus grand, que, ni la crainte, ni la douleur.

Il est même ordonné par un Article de la Loi des Champs, que tous Prétendans promettront desormais avec serment en pleine Assemblée du Peuple, de ne proposer quoi que ce soit au contraire de cette Loi. Aucun ne s'en est défendu, excepté Latérensis (*II*), qu'on croit avoir fait sagement de se désister de sa prétension au Tribunat, plûtôt que de jurer. Mais je ne veux plus vous parler de la République. Je suis trop affligé, & je ne saurois vous en rien dire sans une extrême douleur. Je me soutiens assez noblement en comparaison des autres; mais non pas avec la hauteur convenable à mes actions passées. César me propose, le plus honorablement du monde, d'aller servir sous lui de

Lieutenant en Gaule; si je n'aime mieux me faire députer pour aller rendre quelque vœu (III). Mais cette cette derniére maniére de m'absenter ne me garantit pas assez contre Clodius, & elle m'empêcheroit de me trouver ici à l'arrivée de mon frere; l'autre au contraire est plus hors d'atteinte (IV), & me laisseroit en pleine liberté de revenir quand je voudrois. Je ne la refuse point; mais je ne croi pourtant pas que je m'en prévale; quoi que je ne le témoigne à personne. Je ne suis pas d'humeur à fuir; je brûle plûtôt de combattre. Tout est bien échauffé; mais je ne saurois qu'en juger; & vous ne parlerez de tout ceci à qui que ce soit.

Je vous avoue que je suis bien fâché que mon frere ait affranchi Statius (V), aussibien que de quelques autres choses: mais le calus est fait. Je voudrois bien, & je le souhaiterois même beaucoup, que vous fussiez ici; je ne manquerois, ni de conseil, ni de consolation; mais du moins, tenez-vous prêt à voler si je vous appelle.

REMARQUES.

I. [*L n'y a plus d'espérance de voir jamais, non pas même les Magistrats libres.*] Il dit cela à cause de ce qu'il dira plus bas, que César obligeoit par sa Loi tous les Prétendans aux Magistratures de s'engager par serment, à ne jamais rien proposer contre cette Loi. Il paroît par cette précaution si extraordinaire, avec quelle solidité ce grand homme établit tout ce qu'il innova. Tels furent les fondemens qu'il jette de sa domination, si sûrs & si durables, que dix ans d'éloignement de Rome ne purent les ébranler.

II. *Latérensis.*] Il s'appelloit *Marcus*, & étoit d'une Maison Plébéïenne nommée *Juventia*, fort noble

noble, puis qu'il y avoit eu des Consuls, & originaire de Tusculum. Il avoit été Questeur Provincial à Cyrène en 69.

III. *Si je n'aime mieux me faire députer pour aller rendre quelque vœu.*] Ciceron Pélerin est quelque chose de trop plaisant pour le laisser passer sans en rire. On a vu ce que c'étoit que les Députations volontaires (*) en général, c'en étoit ici une espèce particuliére, qui avoit pour prétexte d'aller à des Temples célèbres rendre quelque vœu, qu'on feignoit d'avoir fait. (†) On remarque agréablement comment la crédulité des Peuples servoit de jouet à l'imposture des Prêtres, & contraignoit les hommes les plus sages de donner dans des pratiques ridicules, comme auroient fait les plus petites femmelettes. Il y avoit cette différence entre ce pélerinage prétendu, & la Lieutenance que César offroit sous lui en Gaule à Ciceron, que la durée de ces Lieutenances dépendant tout-à-fait du Proconsul qui les donnoit, on les quittoit quand on vouloit; car les Proconsuls ne refusoient guère le congé à leurs Subalternes; sur-tout, quand ces Subalternes étoient du rang de Ciceron. Au lieu que quand on se faisoit donner par le Sénat de ces sortes de Députations volontaires, comme ces pélerinages, on les limitoit précisément à un certain tems, qu'il n'étoit bienséant, ni d'accourcir, ni de prolonger, parce que c'étoit une grace toute pure; & c'est pourquoi Ciceron dit ici, que cette Lieutenance étoit une maniére de s'absenter, non-seulement plus honorable pour lui, mais aussi plus commode que ce pélerinage, parce qu'il lui importoit de pouvoir revenir quand il voudroit.

IV. *Cette dernière maniére de m'absenter ne me garantit pas assez: l'autre est plus hors d'atteinte.*] Voici encore une autre différence bien plus importante entre ces deux sortes d'absences. C'étoit, qu'on ne pouvoit attaquer en Justice ceux qui étoient absens pour la République, comme les Officiers de ses Armées, qu'en leur donnant en cette considération tout le tems nécessaire pour venir

(*) *Lettre X. du I. Livre, Remarque XVI.* (†) 4. *Epist. l.* 4. *ad Attic.* 4. 15.

venir se défendre, & avec d'autres formalités fort avantageuses pour eux, qu'on n'étoit point obligé de garder contre ceux qui étoient absens pour leurs affaires particuliérés. Or Ciceron savoit de quoi il étoit menacé

V. *Statius.*] C'étoit un esclave de Quintus Ciceron, qui passoit pour le gouverner absolument, ainsi qu'on verra plus bas. Comme son affranchissement confirmoit l'opinion qu'on avoit de son pouvoir sur son Maître, Cicéron, à qui cette opinion ne plaisoit pas pour l'honneur de son frere, s'y étoit opposé de toute sa force, & étoit inconsolable que son frere n'eût pas laissé de l'affranchir.

LETTRE DIX-NEUVIEME.

Même Année DC. XCIV. vers le milieu de Juillet, de Rome en Grèce encore.

BEAUCOUP de choses m'inquietent; le trouble des affaires publiques; les dangers personnels que je cours; sans parler de mille autres chagrins: mais rien ne me touche si fort que cet affranchissement de Statius. Est-il possible que mon frere ait eu si peu d'égard à mes volontés? ou, s'il ne vouloit pas s'en abstenir par déférence pour moi, qu'il ne s'en soit pas abstenu par crainte de m'offenser? Je ne sai ce que je puis faire sur ce nouvel Affranchi, & il n'a pas tant fait de mal qu'on dit. Pour moi, je ne saurois pas seulement me mettre en colère contre les gens que j'aime beaucoup, quelque sujet qu'ils m'en donnent. Tout ce que je fais est de m'affliger, & je le fais étrangement. Ces autres chagrins qui viennent

nent des grandes affaires, comme les menaces de Clodius, & les assauts qu'il me prépare, me touchent médiocrement. Il me semble que je puis même y succomber avec dignité; à moins que je n'aime mieux les éviter sans peine, comme je le puis. *Ne devriez-vous pas*, me direz-vous, peut-être, *être rassasié de gloire* (*I*)? *Songez pour l'amour de moi à votre sûreté.* Malheureux que je suis, où êtes-vous? Rien ne vous échaperoit assurément; car pour moi, peut-être suis-je aveuglé, & trop passionné pour la probité (*II*). Apprenez qu'il n'y eut jamais rien de si honteux, de si vilain, de si détesté par les gens de toute sorte de conditions, de profession, & d'âges, que l'état présent des choses; je dis détesté, non-seulement à un point que je n'aurois jamais pensé; mais beaucoup plus que je ne souhaitois. Ceux qui se sont rendus maîtres du Peuple en le flattant, ont porté si loin leur insolence, que les plus retenus ne peuvent s'empêcher de les siffler. On élève Bibulus jusqu'au Ciel; je ne sai pourquoi (*III*): cependant on le loue, comme si *lui seul sauvoit la République en temporisant* (*IV*). Pompée, mon Idole, s'est ruïné lui-même; je ne saurois m'en consoler. Il n'a personne pour lui; j'apprehende bien qu'il ne soit forcé par la crainte de demeurer attaché à César & à Crassus, quand il ne s'y tiendroit pas par inclination. Pour moi, ni je n'attaque leur Parti, à cause de l'amitié qui me lie à César & à Pompée; ni aussi l'approuvai-je, parce que ce seroit desapprouver tout ce que j'ai jamais fait. Je me suis donc frayé un chemin tout particulier. Le Peuple témoigne hautement ce

ce qu'il penſe au Théatre, & dans les autres Spectacles. Aux derniers Gladiateurs, celui qui les donnoit, & ſes Amis qui l'aſſiſtoient, furent ſifflés de compagnie (*V*). Le Comédien Diphilus s'emporta juſqu'à l'inſolence contre notre Pompée (*VI*) aux Jeux Apollinaires (*VII*). Le Peuple lui fit redire vingt fois ce même Vers (*VIII*):

Tu n'ès devenu grand, que pour notre malheur (IX).

Cet autre fut applaudi de tout le monde,

Tu gémiras un jour d'avoir pu trop de choſes (X):

& ainſi du reſte du rôle; car les Vers en ſont conçus de ſorte, qu'on auroit dit qu'ils avoient été faits exprès pour Pompée par quelqu'un de ſes ennemis: comme encore la tirade qui commence par celui-ci,

Si l'on ne connoît plus de Loix, ni de Morale,

& qui fut reçue avec les mêmes applaudiſſemens pour l'Acteur, & la même indignation contre Pompée. Céſar étant ſurvenu quand tout cela fut paſſé, le jeune Curion vint enſuite, & on lui applaudit (*XI*), comme on faiſoit autrefois Pompée dans les meilleurs tems. Céſar en eſt outré. On dit qu'il écrit en diligence à Pompée, qui eſt retourné à Capoue. Il ne peut pardonner ſur-tout aux Chevaliers, qui ſe levérent même pour faire honneur à Curion, & il eſt généralement irrité

rité contre tout le monde. Il menace également d'abolir la Loi Roſcia (*XII*) & celle des Champs. Tout eſt en combuſtion, je vous aſſure. J'aurois bien mieux aimé qu'on eût laiſſé paſſer ſes entrepriſes, ſans en faire de bruit (*XIII*); mais je doute que cela ſe puiſſe; le monde ne peut ſouffrir en ſilence ce qu'il ne ſauroit empêcher, & tout conſpire dans un même ſentiment, qui n'eſt ſoûtenu que par la haine.

Cependant, Clodius me menace, & ſe déclare ouvertement contre moi; l'affaire pour laquelle j'ai toujours compté que vous voleriez ici va éclater. Il me ſemble que je ſuis aſſuré de tout ce qu'il y a de gens de bien qui me ſecondérent dans mon Conſulat, & même de pluſieurs autres de moindre vertu. Pompée me témoigne beaucoup d'affection. Il répond que Clodius ne propoſera rien au Peuple contre moi; en quoi il ne me trompe pas, mais il eſt trompé (*XIV*). Céſar m'a offert la place que Coſconius, qui eſt mort, avoit dans ſon Vigintivirat (*XV*). Ce ſeroit n'être choiſi qu'au défaut d'un autre; tout le monde s'en ſeroit moqué avec raiſon, & rien n'étoit moins propre à me garantir de Clodius: car cette Commiſſion eſt odieuſe aux gens de bien. Elle ne diminueroit pas la haine que les méchans ont pour moi; & me feroit participer à celle que les honnêtes gens ont pour eux. Céſar ſouhaite toujours de m'avoir pour Lieutenant (*XVI*); cette maniére d'éviter le peril eſt plus honnête: mais je m'en excuſe pour le préſent. Que veux-je donc? combattre? Je vous aſſure que je ne ſai ce que je veux. Encore une fois, plût à Dieu que vous fuſſiez ici; mais pourtant, atten-

attendez encore que je vous mande. Que vous dirai-je de plus? quoi? ce que je pense. Il est sûr que tout est perdu; car à quoi bon le dissimuler davantage? J'écris ceci à la hâte; &, dans la vérité, avec crainte. Une autre fois, ou je vous manderai toutes choses clairement, si j'ai quelque commodité fidelle, ou si je vous écris obscurément, vous ne laisserez pas de m'entendre. Je m'appellerai Lælius, & vous Furius; le reste sera énigmatique. Je fais ma Cour ici, à votre oncle, de toute ma force. J'apprens qu'on vous a envoyé les Edits de Bibulus: Pompée est outré de douleur & de colère de ces Edits.

REMARQUES.

I. *NE devriez-vous pas être rassasié de gloire?*] C'est le sens de deux mots Grecs qui sont dans le Texte, & qui veulent dire à la lettre; *assez de gland*. C'étoit une maniére de Proverbe (*) pour signifier, qu'il est tems d'être saoul d'une méchante viande, du moins quand on en a beaucoup mangé; & c'est une chose singuliére, que l'homme du monde le plus avide de la gloire du monde ne se soit pu empêcher d'en reconnoître le peu de prix, quoi qu'il n'en pût connoître d'autre, en la comparant à la nourriture du plus vil & du plus impur de tous les animaux. Quelle estime en doivent faire des Chrétiens?

II. *Pourquoi êtes-vous absent? rien ne vous échapperoit, car pour moi, peut-être suis-je trop passionné pour la probité.*] Ce défaut est trop rare pour n'être pas difficile à comprendre. Il n'y a que ceux qui l'ont, & à qui il a fait faire de grandes fautes, qui soient Juges compétens de cet endroit. Il n'y a pas de gens qui ayent plus besoin d'un ami éclairé & fidelle pour les régler, comme Cicéron le reconnoît ici, & pour leur marquer préci-

(*) *Manut.*

cisément jusqu'où ils peuvent porter l'honnêteté, sans quelque espèce de déréglement; cai il y en a à outrer l'honnêteté, comme à outrer les autres (*) choses. Mais malheureusement pour eux, ce sont aussi les gens du monde, à qui il est plus difficile d'avoir un véritable ami; non-seulemenr, parce que l'amitié suppose quelque conformité de mœurs, & que les leurs sont fort rares, comme je l'ai dit d'abord; mais beaucoup plus, parce que leur caractère est une censure vivante de la conduite des autres, & que l'admiration qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour eux, est une sorte de sentiment, généralement parlant, à charge à la nature, & excite plûtôt l'envie que l'amour.

III. *On élève Bibulus jusqu'au Ciel; je ne sai pourquoi.*] Il faut que Bibulus pût faire quelque chose de mieux que ce qu'il faisoit caché dans sa maison, puis que Ciceron même, son Ami particulier, ne trouvoit pas que cela méritât le cas qu'on en faisoit; ou peut-être, que Ciceron eût quelque jalousie de la gloire extraordinaire, où Bibulus étoit par cette voie, encore plus extraordinaire.

IV. *On le loue, comme si lui seul sauvoit la République, en temporisant.*] C'est un Vers célèbre du Poëte Ennius à l'honneur du Dictateur Fabius, que Cicéron fait entendre ici qu'on appliquoit en quelque sorte à Bibulus, sur ce qu'il faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour retarder les entreprises de César, jusqu'à-ce que son Consulat fût expiré, comme Fabius remit Rome de la consternation où la bataille de Cannes l'avoit jetté, en différant de combattre Annibal. Tout le monde sait qu'Ennius est un ancien Poëte Latin, des ordures duquel Virgile se vanta depuis de savoir tirer de l'or. Cet éloge de Fabius étoit d'autant plus fort dans sa bouche, que ce Dictateur s'étoit toujours opposé aux grandes & heureuses entreprises du premier Africain, à qui ce Poëte étoit si attaché, que leurs Statues furent depuis mises ensemble en mat-

(*) *Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,*
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam. Horat. Lib. I. Ep. VI, 15.

marbre sur le tombeau des Scipions (*). Les grands génies n'épousent point les inimitiés ; ils n'ont point d'attachement plus fort que celui qu'ils ont pour le mérite en quelque sujet qu'ils le trouvent.

V. *Aux derniers Gladiateurs, celui qui les donnoit, & ses Amis qui l'assistoient, furent sifflés de compagnie.*] Il faloit que ce fût quelqu'un de la faction de César, mais je n'ai pu découvrir qui c'étoit, à moins que ce ne fût Gabinius.

VI. *Le Comédien Diphilus s'emporta jusqu'à l'insolence contre Pompée.*] Quoi que les plus habiles Commentateurs prétendent que Pompée étoit absent, parce qu'il paroît par la suite de ces Lettres, qu'il fut pendant tout ce tems-là à Capoue, à l'exécution de la Loi de César; néanmoins, il est si peu concevable, comment ce Comedien auroit pu lui appliquer si clairement les Vers de la Pièce, s'il n'avoit pas été présent, qu'on ne sauroit douter qu'il ne le fût. Ne pouvoit-il pas être venu à Rome dans le tems de ces Jeux, peut être pour les voir? puis que Valere Maxime dit positivement, que le Comédien le montra de la main (†). C'étoient les derniers soûpirs de la Liberté mourante qu'elle osoit pousser en public. On ne sait de quelle Tragédie étoient ces vers.

VII. *Jeux Apollinaires.*] Peu de tems après la bataille de Cannes, la superstition causée par la crainte s'étant emparée de tous les esprits, il courut à Rome force prédictions sur les affaires du tems, qui donnérent lieu à mille opinions ridicules, & à autant de nouvelles dévotions. Le Sénat ayant appliqué inutilement à ce désordre les remèdes ordinaires, chargea à la fin le Préteur de la Ville de faire une recherche exacte & rigoureuse de toutes ces prophéties, pour les supprimer. Il s'en trouva une entr'autres d'un Devin nommé Caïus Martius qui avoit, à ce qu'il sembloit, prédit formellement la défaite de Cannes, & y avoit joint un avertissement de faire des Jeux à l'honneur d'Apollon, pour être délivré des Barbares qui ravageoient l'Italie. Il ordonnoit qu'on eût à célébrer ces Jeux tous les ans ;

(*) *Pro Archia.*
(†) *l. 6. c. 2.*

ans; que le Préteur de la Ville y présidât; que tout le monde contribuât aux frais, chacun selon son pouvoir, par forme d'aumône; & que les Décemvirs, qui étoient chargés des Livres des Sibylles, y sacrifiassent à la Grecque. Tout fut exécuté de point en point : On assigna douze mille livres au Préteur pour cette cérémonie : Il fut réglé, que la victime d'Apollon seroit un bœuf doré, & deux chévres blanches dorées aussi, outre une vache, aussi dorée, qu'on sacrifieroit à Latone. Les Jeux se célébrérent dans le grand Cirque ; le Peuple y assista couronné de laurier ; les femmes les plus qualifiées y firent des Processions, & tout le monde mangea ce jour-là en public ; c'est-à-dire, à portes ouvertes. Il dépendit long-tems du même Préteur d'indiquer ces Jeux pour le tems de l'année qu'il lui plaisoit ; mais on les fixa dans la suite au cinquième Juillet, pour plus grande dévotion, à cause d'une peste qui survint une fois en cette saison-là. *Tit. Liv. l. 25. & 27. Festus, &c.*

VIII. *Le Peuple lui fit redire vingt fois ce même Vers.*] Il est constant par d'autres passages, (*) qu'on faisoit souvent répéter comme cela aux Acteurs les endroits qui plaisoient le plus. Cette coûtume n'est pas propre à donner une bonne idée des représentations de ce tems-là. Il étoit difficile qu'on les prît pour des vérités, quand on faisoit faire ces répétitions; &, sans être trop prévenu pour notre siècle, j'ose dire, qu'on a vu jouer des Tragédies à Paris, il y a quinze ou vingt ans, où l'on étoit si entiérement transporté en esprit dans le tems & le lieu où l'action sembloit se passer, par la perfection de la représentation & la force admirable du Jeu des Acteurs, qu'an n'avoit garde de songer à faire des applications des Vers de la Pièce. Il auroit falu pour cela qu'on les eût regardés comme des rôles qui se jouoient, & non pas, ainsi qu'on les regardoit, comme des sentimens originaux & véri-

(*) *Summi poetæ ingenium non solum arte sua, sed etiam dolore exprimebat. Revocabatur ab universis.* Pro Sexto. *Magnoque risu canticum repeti jubet, iteratur illud.* Phædrus *l. 5.* Fab. VII. 31.

ritables. On s'intéressoit trop au sujet, & on avoit trop d'impatience d'en voir le dénoûment, pour le retarder par des répétitions. Ces sortes d'interruptions paroîtroient moins étranges dans une Comédie : mais dans une Tragédie, comme ici, il est difficile de concevoir le Jeu des passions qu'elle devoit exciter, si leur cours n'étoit pas troublé par des redites de cette nature, & toute leur force dissipée. Que les Ecrivains austeres qui ont censuré les Spectacles de nos Jours avec tant d'aigreur & d'affectation, contre la révérence due aux usages publics, me pardonnent de ne pouvoir parler sans quelque sorte d'estime, du plus noble de tous les divertissemens.

IX. Tu n'ès devenu grand, que pour notre malheur.] *Il y a dans le Latin*, nostra miseria, *ce qui devoit réguliérement se traduire* par, *& non pas*, pour notre malheur, *comme je l'ai traduit ; mais c'est afin de faire convenir ce Vers à Pompée à qui il ne conviendroit pas en traduisant* par notre malheur. *Car bien que les moyens par où Pompée étoit devenu grand fussent des malheurs pour le Peuple Romain, c'étoient des exploits fort heureux, qui avoient été faits sous sa conduite, puis que l'Empire de ce Peuple en avoit été augmenté de plusieurs Royaumes, aussi-bien que ses revenus.*

X. *Tu gémiras un jour d'avoir pu trop de choses.*] L'application qu'on faisoit de ce Vers dans le tems de cette Lettre est tout à fait remarquable, en ce qu'elle fait voir, que tout le monde jugea dès lors, c'est-à-dire, dès le commencement de la liaison de Pompée avec César, qu'à la fin, Pompée en feroit la duppe, comme il le fut.

XI. *Le jeune Curion vint ensuite, & on lui applaudit. César en est outré, &c.*] Si l'on considére tous les chagrins que ce jeune homme donna à César dans cette importante conjoncture, on ne sera pas surpris dans la suite, que César entreprît si fortement de le débaucher, qu'à la fin il en vint à bout, & le rendit autant de ses amis qu'il avoit été de ses ennemis. Qui pouvoit résister à la force d'un Génie, capable de produire de pareils changemens dans les cœurs les plus résolus, & dans les meilleurs esprits?

XII. *Il menace d'abolir également la Loi Roscia.*]

Faite

faite huit ans devant, en faveur des Chevaliers, (*) *& celle des Champs* que lui-même venoit de faire en faveur du Peuple, & dont il a tant été parlé : Tout cela en vengeance de ces démonstrations d'affection pour Pompée, que ce peuple, & ces Chevaliers avoient faites à l'envi l'un de l'autre dans les Jeux que Ciceron vient de raconter. Il y avoit moins à s'étonner du Peuple, à qui l'inconstance est naturelle : mais que les Chevaliers, qui étoient d'honnêtes gens, voulussent lui donner un chagrin si public, après la grace si long-tems refusée, qu'il leur avoit d'abord accordée pour les Publicains, (†) cela montre, comme plusieurs autres choses que j'ai déja remarquées, que c'est une grande entreprise que d'assujettir les esprits. Il ne fit pourtant rien de tout ce dont il menaçoit ici, parce qu'il étoit également à propos de menacer là-dessus, & de ne point exécuter les menaces. S'il n'avoit marqué aucun ressentiment, il se seroit rendu méprisable ; & s'il s'étoit vengé en effet, il se seroit rendu odieux : il ne renonça pas à l'espérance de regagner tous ces gens-là, pour le stérile plaisir de les punir. C'étoit le plus admirable, comme le plus utile des divers talens de son esprit, que de trouver ces sortes de tempéramens ; & de sentir précisément dans les plus justes sujets de passion, jusqu'où il devoit s'y laisser aller. Il faloit être bien fort pour se tenir sur un panchant si glissant & si roide.

XIII. *J'aurois bien mieux aimé qu'on eût laissé passer ses entreprises sans en faire de bruit, &c.*] Comme le commun du monde ne distingue point entre les conjonctures, & ne connoît pas la force de leur différence, on ne comprend point, que les mêmes oppositions qui ruineroient des attentats dans un tems, ne font que les affermir dans un autre. On s'y oppose dans la première chaleur, & à la plus grande puissance de ceux qui les font, & qui avant que de se déclarer, ont pourvu de longue main à tout ce qu'on pouvoit leur opposer. On se laisse emporter

(*) *Livre II. Lettre I. Remarque VII.* (†) *Même Livre, Lettre IX. Remarque VI.*

porter à la confiance qu'on prend naturellement en la justice qu'il y a à les combattre, sans considérer, s'il y a autant d'apparence d'y réussir; & c'est ainsi que Ciceron se plaint ici qu'on en usa contre ceux de César. Le pis est, que comme on ne réussit pas, au lieu d'en accuser la conjoncture qui n'est pas favorable, on croit que les mêmes oppositions seroient vaines en tout autre tems; & cette opinion ôte jusqu'à la pensée de les renouveller, & les rend souvent inutiles si l'on les renouvelle, par la prévention où l'on est qu'elles doivent l'être toujours, parce qu'elles l'ont été une fois. *Possunt quia posse videntur.*

XIV. *Pompée ne me trompe pas, mais il est trompé.*] Quoi que j'évite tant que je puis d'anticiper les événemens dans ces Remarques, je ne puis me dispenser de dire par avance sur cet endroit, que Pompée abandonna si lâchement Ciceron dans la persécution que Clodius lui fit peu de tems après, que Ciceron ne douta pas qu'il n'en eût été trahi. Cependant, il ne pouvoit l'en croire capable dans cette Lettre. *Pompée m'aime*, dit-il encore dans la suivante, *& je lui suis très-cher. Vous le croyez? me direz-vous. Oui, je le crois. Je fais ce que je puis, qui est de me précautionner; mais je ne saurois faire ce qui ne dépend pas de moi, qui est de ne pas croire.* D'où pouvoit venir une erreur si obstinée, & si grossiére, malgré toutes les mauvaises qualités d'esprit & d'ame, qu'il attribue à Pompée dans les Lettres précédentes, si ce n'est du panchant naturel que les plus excellens hommes ont, comme les plus communs, à croire ce qu'ils desirent, & du foible prodigieux que Ciceron avoit de tout tems pour Pompée, & qui survivoit encore dans le fond de son cœur à l'estime qu'il en avoit faite autrefois, & qu'il n'en faisoit plus?

XV. *César m'a offert la place que Cosconius avoit dans son Vigintivirat.*] Puis que Pompée y en avoit une, César pouvoit bien croire, que Ciceron n'en réfuseroit pas une autre. Mais Ciceron savoit mieux garder son rang; & cette tentative, pour le gagner, fut aussi inutile que les précédentes. On verra dans la suite, qu'il crut toujours

jours que César avoit été offensé de ses refus; mais puisque ce grand homme n'en eut jamais de ressentiment, & qu'il traita toujours Ciceron comme il devoit, il est plus naturel de croire qu'il se fit justice, & que de même qu'il avoit ses raisons pour offrir tout ce qui dépendoit de lui à Ciceron, il comprit que Ciceron avoit aussi les siennes pour ne rien accepter de ce qu'il lui offroit.

XVI. *César veut toujours m'avoir pour Lieutenant.*] Comme Ciceron n'étoit pas un grand guerrier, on sera peut-être surpris de l'obstination de César à vouloir l'emmener en Gaule. Mais il est facile de juger par ces Lettres, qu'il étoit suspect à ce grand homme, & que c'étoit moins pour l'avoir avec lui, quoi qu'il fût de la meilleure compagnie du monde, que pour le tirer de Rome. César le connoissoit pour le plus fort appui de la cabale qui lui étoit opposée dans le Sénat, & le plus capable de traverser tout ce que la sienne entreprendroit en sa faveur pendant son absence pour acheminer ses grands desseins.

LETTRE VINGTIEME.

Même Année DC. XCIV. & peu de jours après la précédente, toujours de Rome en Grèce.

J'AI rendu tous les services que j'ai pu à ce Nicatus que vous m'avez recommandé. J'ai fait amitié de bon cœur avec Numestius sur ce que vous m'en écrivez avec tant d'affection. Je soûtiens vivement votre oncle & de tout mon pouvoir. Je suis content de Varron (*I*). Pompée m'aime, & je lui suis très-cher. Vous le croyez?

me direz-vous. Oui, je le crois; il me l'a entiérement persuadé. Mais puis que les Sages enseignent dans toutes les Histoires, & les Poësies même, qu'il faut se précautionner & ne pas croire de leger; je fais ce que je puis, qui est de me précautionner; mais je ne saurois faire ce qui dépend pas de moi, qui est de ne pas croire. Clodius n'entreprend encore rien contre moi. Pompée assure toujours que je n'ai rien à en craindre, & me conjure d'en être bien persuadé, jusqu'à dire qu'il se fera plutôt tuer par Clodius, que de souffrir qu'il me fasse la moindre violence. Cette affaire est donc sur le tapis: si tôt qu'il y aura quelque chose de résolu, je vous l'écrirai; s'il faut combattre, je vous appellerai pour me seconder; sinon, je ne vous tirerai pas de votre Amalthée.

Je ne vous dirai pas grand' chose sur les affaires d'Etat. Je commence à craindre que le papier ne me trahisse. Ainsi, si j'ai dorenavant beaucoup à vous écrire, ce sera en paroles couvertes. Rome se meurt vraiment d'une maladie bien nouvelle Tout le monde desapprouve ce qui s'y fait, s'en plaint, & s'en lamente; il n'y a aucune variété de sentimens; on les déclare hautement, & personne ne se cache pour gémir; & avec tout cela, on ne se met en aucun devoir d'y remédier. Aussi ne crois-je pas qu'on le pût entreprendre sans causer un massacre général (*II*); car la tuerie ne sauroit finir, si elle commence une fois, que par une entiére défaite. L'admiration, & la bien-veillance publique, élévent toujours Bibulus jusqu'au Ciel; on ne fait que copier,

& réciter ſes Edits, & ſes Harangues: Il eſt parvenu par un chemin tout nouveau au comble de la gloire; & il n'y a pas de meilleur ſecret aujourd'hui pour plaire au Peuple, que de témoigner de la haine à ceux qui ont tout fait pour lui plaire. Je ſuis bien en peine à quoi tout cela aboutira; ſi tôt que j'en démêlerai quelque choſe, je vous l'écrirai plus clairement. Pour vous, ſi vous m'aimez autant que vous m'aimez en effet, tenez-vous prêt à accourir ici ſi je vous appelle; mais je fais & ferai mon poſſible pour vous en épargner la peine. Pour ce que je vous avois averti, que je vous nommerois Furius dans mes Lettres (*III*), il n'eſt pas néceſſaire de changer votre nom; je m'appellerai bien Lælius (*IV*), comme je vous avois dit; mais vous ſerez toujours Atticus. Je ne ſignerai pas, & ne me ſervirai pas de mon cachet; du moins, ſi ce que je vous écrirai eſt de telle nature, que je craigne qu'il ſoit vu. Diodotus eſt mort; il m'a laiſſé environ huit à neuf mille (*V*) francs. Bibulus a renvoyé l'élection des Conſuls au dix-huitième Octobre (*VI*), par un Edit plus piquant que les Vers d'Archilochus (*VII*). J'ai reçu les Ouvrages que Vibius m'a envoyés; c'eſt un mauvais Poëte, mais il fait quelque choſe, & n'eſt pas tout à fait inutile. Je les copie & les renvoirai auſſi tôt.

Remarques.

I. V*Arron.*] C'étoit le plus ſavant homme de l'Empire & le fils de ce célèbre malheureux qui étant Conſul fut cauſe de la défaite de Cannes. Tous deux s'appelloient *Marcus Térentius*, & leur Maiſon étoit auparavant fort obſcu-

re. Il nous reste quelques Ouvrages de celui-ci; mais ce n'est que la moindre partie de ceux qu'il avoit faits. *Quintil. l. 10. c. 1. S. Augustin. de Civit. Dei l. 6. c. 2.*

II. *Rome se meurt, & on ne se met en aucun devoir d'y remédier. Aussi ne crois-je pas qu'on le puisse entreprendre sans causer un massacre général.*] Il faut avoir les Guerres Civiles de Sylla & de Marius, aussi présentes à l'esprit que Ciceron, qui les avoit vues, pour bien comprendre la raison de ce qu'il dit ici. Il est certain, qu'on y avoit exercé des cruautés, qui feront une honte éternelle au Genre humain, pour de moindres sujets, que ceux qu'il y avoit à Rome au tems de cette Lettre, d'en venir aux mêmes extrêmités. Car ç'avoit plutôt été pour des animosités personnelles, que pour l'Empire; qu'on peut presque assurer, qu'aucun des Chefs n'eut d'abord dessein d'usurper. Ils y prétendoient si peu, que Sylla, qui y parvint contre son espérance, en fut si étonné qu'il ne put s'y accoûtumer; il se fit un mérite de le quitter, desespérant de le pouvoir garder; & c'est de quoi César se moqua ouvertement depuis.

Il en alloit tout autrement dans le tems de ces Lettres, où son heureux exemple donnoit des pensées plus élevées. Comme il avoit fait voir que Rome pouvoir souffrir un Maître, César, qui se croyoit aussi digne de l'être que lui, ne désespéroit pas de le devenir aussi-bien que lui; mais parce qu'il ne vouloit pas imiter Sylla dans la retraite, s'il pouvoit parvenir un jour à son élévation; il vouloit bâtir sur des fondemens plus solides, afin de pouvoir s'y maintenir. Dans cette vue, sa principale maxime fut de ne rien faire par animosité; persuadé, que tout ce qu'on fait dans les affaires pour le plaisir de se satisfaire nuit toujours, & qu'on n'y peut réussir, qu'en sacrifiant tous les autres plaisirs à celui de réussir. Au lieu donc d'être implacable, comme Sylla & Marius l'avoient été l'un pour l'autre, & de s'attirer l'horreur publique par les vengeances inhumaines où ils s'emportérent avec tant de fureur, il se réconcilia avec ses ennemis, autant de fois qu'il étoit de son intérêt de le faire; mais

mais sur-tout, il s'abstint religieusement des violences que Ciceron appréhende dans cet endroit & en plusieurs autres de ces Lettres, afin de faire espérer une domination aussi douce, que la sienne le fut en effet le peu de tems qu'elle dura. Autant que je connois Pompée par ces Lettres, je ne voudrois pas jurer qu'il en eût usé tout à fait de même s'il avoit été le Maître; car il n'y paroît, ni si habile, ni si humain. Mais pour peu qu'on suive la trace de César, depuis son Consulat jusqu'à sa Dictature, on ne sauroit douter, qu'il ne se conduisit de dessein formé par le principe que je viens d'expliquer; & cela étant, il faut reconnoître que jamais grandeur, purement usurpée, ne fut acquise par des voies si douces & si modérées que la sienne. Il étoit trop habile, pour ne pas laisser quelque essor aux sentimens de liberté & d'indépendance, qui étoient si naturels dans Rome,

Cette haine des Rois que depuis cinq cens ans
Avec le premier lait suçoient tous ses enfans,

& pour ne pas juger, que tous les murmures & les autres marques de douleur & d'indignation, dont ces Lettres sont pleines contre les attentats de son Consulat, s'évanouïroient infailliblement, comme ils firent durant son absence, pourvu qu'il n'aigrît rien, & qu'il ne répandit point de sang, pendant que ses établissemens demeureroient fermes & stables, jusqu'à-ce qu'il fût en état d'en recueillir le fruit, comme il fit dix ans après. *Suet. in Cæs. c. 77. Syllam nescisse litteras qui Dictaturam deposuerit.*

III. *Il n'y a pas de meilleur secret aujourd'hui pour plaire au Peuple, que de témoigner de la haine à ceux qui ont tout fait pour lui plaire.*] C'est que le Peuple ne veut pas être caressé si ouvertement, pour se laisser gagner; cela s'entend dans les Républiques, où il y a toujours à se défier des faveurs que lui font les Particuliers trop puissans. Car dans une Monarchie, comme celles qu'on lui fait ne peuvent être suspectes d'intérêt, parce qu'il ne peut rien; il n'y a aucun mauvais effet à en craindre, & l'on ne sauroit trop lui

en faire ; & c'est aussi peut-être pourquoi l'on ne lui en fait guère. Rien ne montre mieux la force du génie de César, que d'avoir su étouffer à la fin cette défiance, par ses maniéres. Car s'il lutta quelque tems contr'elle ; comme il paroit par cet endroit & quelques autres de ces Lettres, ce ne fut, encore une fois, comme je viens de l'expliquer dans la Remarqne précédente, qu'un mouvement passager, que quelques actions de hauteur, qu'il avoit été obligé de faire pour assurer ses établissemens, excitérent nécessairement dans les esprits. Mais ces petites violences ayant cessé avec son Consulat, & le bien qu'il avoit fait au Peuple, & à l'Ordre des Chevaliers, ne laissant pas de subsister, il emporta avec lui en Gaule tous les cœurs, à la faction près qui lui étoit contraire dans le Sénat ; & les grandes choses qu'il fit en cette Province lui conservérent facilement cet amour du Public ; car rien n'est si propre à l'entretenir, que l'admiration.

IV. *Il n'est pas nécessaire de changer votre nom. Je m'appellerai bien Lælius, comme je vous avois dit, mais vous serez toujours Atticus.*] Je ne saurois m'empêcher de soupçonner, que Ciceron prenoit quelque plaisir secret, à emprunter le nom de cet illustre Romain, avec lequel on a vu, dans sa Réponse à Pompée, qu'il cherchoit à se comparer, & qu'il se proposoit, si je ne me trompe, pour modèle. Tout ce que nous en savons, forme une idée trop singuliére, & trop exquise de son mérite, pour n'avoir pas fait envie de lui ressembler à un connoisseur d'un discernement aussi fin que Ciceron ; & quand on a bien envie de ressembler à quelqu'un, il faudroit en être bien différent, pour ne pas trouver qu'on lui ressemble en quelque chose. Cependant, il faut avouer, que jamais deux bons caractères ne se ressemblérent moins que ces deux-là, sans être contraires, & que la douceur & la tranquilité naturelle de Lælius, sont fort différentes de la vivacité, & de la sensibilité extrême de Ciceron. Mais peut-être que ce fut la différence des tems où ils vécurent, & des affaires qu'ils eurent à manier, qui donna un tour différent à leurs esprits, & que Lælius auroit

auroit été aussi vif que Cicéron, & Cicéron aussi tranquile que Lælius, s'ils avoient été en la place l'un de l'autre. Car il n'y a rien de louable, qui ne soit à présumer de deux hommes aussi remplis que ces deux-là, d'honnêteté & de lumiére.

V. Huit à neuf mille francs.] *Il y a dans le Texte* centies sestertium, *mais cela produit une somme si exorbitante pour un Philosophe domestique d'un Particulier, que j'ai cru devoir suivre la conjecture de Manuce, qui croit* qu'il *y devoit avoir* centum *au lieu de* centies.

VI. *Bibulus a renvoyé l'élection des Consuls au dix-huitième d'Octobre.*] Elle se devoit faire réguliérement les derniers jours de Juillet, ou les premiers d'Août. Il faut que Bibulus se flattât de quelque révolution avant le tems auquel il la remettoit, ou qu'il crût seulement qu'on ne pouvoit trop différer une mauvaise affaire.

VII. *Archilochus.*] Fameux Poëte Satyrique Grec, natif de l'Isle de Paros. Il fit des Vers si piquans contre un nommé Lycambe, qui lui manqua de parole, après lui avoir promis sa fille en mariage, que ce beau-pere manqué (1) s'en pendit de desespoir. Cela paroît incroyable dans nos mœurs; mais il y a encore aujourd'hui des Païs fort civilisés, où l'on se pend tous les jours pour de moindres sujets. Ce terrible Ecrivain florissoit du tems de Romulus, & fut tué à la guerre, après avoir été chassé de Lacédémone, (2) & après la défense de ses Ouvrages, pour leur pétulance & pour leur saleté. Cela n'empêcha pas l'Oracle de Delphes de se déclarer contre ses meurtriers, après sa mort, (3) en considération de la beauté de sa Poësie. Mais les Dieux de ce tems-là, étoient fort partiaux, & il n'auroit pas été bienseant à Apollon de ne pas venger la mort d'un excellent Poëte, quelque malin & débordé qu'il pût être.

(1) *Horat. l. 5. Od 6.* (2) *Valer. Max. l. 6. c. 3. & Plutarc. Apophthegm. Lacon.* (3) *Plutarc. de his qui sero à numine, &c.*

LETTRE VINGT-ET-UNIEME.

Même Année DC. XCIV. & toujours de Rome en Grèce.

POURQUOI feindrois-je à vous parler de la République? Elle eſt perdue, & bien plus malheureuſe que vous ne la laiſſâtes; en ce qu'elle ſembloit alors tomber ſous une domination agréable au Peuple, & peu nuiſible aux gens de bien à qui elle ne pouvoit pas agréer; au lieu que cette domination eſt devenue tout à coup ſi généralement odieuſe à tout le monde, qu'on ne ſauroit ſonger, ſans frémir, à ce qui en doit arriver (*I*). On a éprouvé la colère & l'emportement de ceux qui ont bouleverſé l'Etat par reſſentiment contre Caton. Ils paroiſſoient, à la vérité, employer des poiſons ſi doux pour nous tuer, qu'il ſembloit que nous pourrions du moins en mourir ſans douleur; mais je crains bien à préſent que les ſifflemens du Peuple, les plaintes des honnêtes gens, & le murmure de toute l'Italie, ne les ayent aigris plus qu'ils n'étoient. J'eſpérois en effet, comme je vous l'ai dit pluſieurs fois, que la révolution dont la République étoit ménacée ſe feroit ſi doucement, qu'à peine en entendroit-on le bruit, & en reſteroit-il quelque trace; & la choſe auroit tourné ainſi, ſi on avoit pu attendre la fin de l'orage, & le laiſſer paſſer. Mais après avoir ſoûpiré long-tems en ſecret, on a commencé à gémir, puis à parler

parler tout haut, & à se plaindre. Ainsi donc, notre Ami, qui ne savoit encore ce que c'étoit que de blâme, n'ayant jamais reçu jusqu'alors que des louanges, d'environné qu'il étoit de gloire de toutes parts, se trouve tombé dans un accablement d'esprit, qui paroît jusques sur son visage, & ne sait de quel côté se tourner. Il ne voit que des précipices dans le chemin qu'il a choisi; il craint, avec raison, d'être taxé de légéreté, s'il retourne en arriére; il a les bons pour ennemis, & il n'est pas même aimé des méchans. Admirez ma foiblesse; je ne pus retenir mes larmes en le voyant (*II*), le vingt-troisième de Juin, haranguer contre les Edits de Bibulus; lui, qui n'avoit jamais paru jusqu'alors dans cette place (*III*), que pour y parler de lui-même en termes magnifiques, adoré du Peuple, & applaudi de tout le monde. Comme il paroissoit rabaissé, abattu; ensorte que toute l'Assemblée n'avoit pas plus de honte pour lui, qu'il en avoit pour lui-même; quel triste spectacle pour tous autres yeux que pour ceux de Crassus (*IV*)! Car le reste du monde, se souvenant de quelle hauteur de gloire il étoit tombé, ne pouvoit croire, que ce fût par malice, & non pas par fragilité (*V*).

En mon particulier, comme Apelles, ou Protogène auroient été (*VI*), ce me semble, sensiblement touchés, s'ils avoient vu, l'un sa Vénus, & l'autre son Jalyse, couverts de boue par quelque accident; aussi ne pus-je voir sans une extrême douleur, défiguré tout d'un coup jusqu'à n'être pas reconnoissable, un homme que j'avois pris tant de peine & de plaisir à peindre de mes plus belles couleurs,

Ce n'est pas, qu'après le support qu'il a prêté à Clodius, personne ne pouvoit croire, que je fusse encore de ses Amis; mais la vérité est, que mon attachement pour lui est si grand, que toutes ses actions n'ont pu entiérement m'en détacher. Cependant, les sanglans Edits de Bibulus contre lui plaisent si fort au Peuple, que l'on ne sauroit passer dans l'endroit où ils sont exposés, tant la foule y est grande à les lire. Il en séche de douleur, & j'en suis vivement touché; tant parce qu'ils traitent trop cruellement un homme que j'ai toujours aimé, que pour la crainte que j'ai, qu'un guerrier aussi violent que lui, si accoûtumé au carnage & si peu fait à souffrir des injures, ne se laisse emporter, avec toute son impétuosité naturelle, à sa douleur & à son ressentiment. J'ignore ce qui arrivera de Bibulus: dans l'état où sont les affaires, il est tout brillant de gloire; jusques-là que César, qui croyoit, avec raison, pouvoir inciter contre lui le Peuple, à qui tout délai d'élection n'est pas agréable *(VII)*, sur ce qu'il a différé celle des Consuls au mois d'Octobre, César, dis-je, ayant harangué très-séditieusement l'Assemblée dans cette vue, n'en a pu tirer une seule parole. Que voulez-vous que je vous dise? Ils voient clairement, que tous les esprits sont également aliénés pour eux; & c'est cela même qui fait craindre qu'ils n'en viennent à des violences.

Clodius paroît toujours mon ennemi, au lieu que Pompée m'assure toujours qu'il ne se fera rien contre moi. Il y auroit du danger à se reposer sur cette assurance, & je me prépare à me défendre. J'espére avoir pour moi tous

tous les Ordres de l'Etat. Je vous souhaite beaucoup pour ce tems-là, & mon affaire ne demande pas moins votre présence. Je me trouverai bien fortifié de conseil & de courage, si je puis vous avoir alors. Je suis content de Varron; Pompée fait merveille en paroles. Je me flatte que je me tirerai du moins d'intrigue sans chagrin, si ce n'est pas avec beaucoup de gloire. Faites-moi savoir ce que vous faites, comment vous vous divertissez, & où vous en êtes avec vos Sicyoniens.

REMARQUES.

I. ON *ne sauroit penser sans frémir à ce qui en doit arriver.*] Voilà toujours la même terreur panique de Ciceron; ou, pour mieux dire, l'éloge réitéré de l'habile modération de César, qui garantit Rome de tous les désordres que Ciceron avoit raison de craindre.

II. *Je ne pus retenir mes larmes en le voyant.*] Quoi que cette malheureuse situation où Pompée s'étoit mis, & qui est décrite ici d'une maniére si vive, & si touchante, fût le juste fruit de sa mauvaise conduite; la pitié que Ciceron en avoit ne laissoit pas d'être fort naturelle. Une haute réputation anéantie est une sorte d'événement, qui met dans un trop grand jour la foiblesse du jugement des hommes, & le ridicule de la gloire, pour ne pas attrister tout cœur ambitieux.

III. *Dans cette place.*] C'est la Tribune aux Harangues qu'il faut entendre par-là, d'où l'on parloit ordinairement au Peuple.

IV. *Quel triste spectacle pour tous autres yeux que pour ceux de Crassus!*] Cet endroit fait voir que les réconciliations les plus éclatantes n'en étoient pas pour cela plus sincéres. Ce n'étoit proprement que des espèces de trèves marchandes, que l'intérêt commun obligeoit quelquefois les plus grands ennemis à faire, pour les rompre si-tôt que cet intérêt ne subsisteroit plus. Il étoit diffi-

cile qu'il en allât autrement, après que les inimitiés étoient venues à un certain point, sur-tout quand les réconciliations s'étoient faites d'aussi bonne grace d'un côté ; & d'aussi mauvaise de l'autre, que s'étoit faite celle de Pompée & de Crassus. Car quoi que Crassus fût constamment le plus offensé, puis que Pompée lui avoit voulu ôter l'honneur qui lui étoit du de la défaite des Esclaves ; cependant, quand un Particulier, inconnu jusqu'alors, les exhorta devant tout le Peuple à se racommoder ensemble au sortir de leur Consulat, sur l'assurance qu'il donnoit d'avoir fait un songe, où Jupiter le lui avoit ordonné ; Pompée demeura immobile, jusqu'à-ce que Crassus se leva le premier pour lui tendre la main. Il n'y a donc pas sujet de s'étonner, que Ciceron crût Crassus bien aise de voir Pompée aussi humilié qu'il est représenté dans cette Lettre, nonobstant la liaison étroite, qui s'étoit faite depuis peu entr'eux par l'entremise de César. *Plutarc. in Pomp. c. 6.*

V. *Le reste du monde se souvenant de quelle hauteur de gloire il étoit tombé, ne pouvoit croire que ce fût par malice, & non pas par fragilité.*] C'est ici une peinture bien naïve de l'obstination naturelle du Vulgaire pour une réputation établie, quelque fausse & injuste qu'elle soit. On ne peut pas être moins excusable, que Pompée l'étoit, en prenant un mauvais parti. Il avoit apporté de si grands avantages pour sa part dans celui où il s'étoit engagé, qu'il ne pouvoit jamais y gagner autant qu'il y pouvoit perdre, & qu'il y perdit en effet. César, au contraire, qui n'étoit encore qu'au commencement de sa fortune & de sa réputation, ne pouvoit que profiter d'une liaison aussi étroite, & aussi publique qu'étoit celle de Pompée avec lui. Cette liaison étoit donc un coup aussi important pour César, qu'une bévue grossiére pour Pompée. Cependant, parce qu'on étoit prévenu communément en faveur de Pompée, on attribuoit sa faute à la foiblesse plûtôt qu'à une ambition déréglée & mal entendue d'augmenter son autorité, & de se distinguer par des honneurs toujours nouveaux ; car ce fut son véritable motif. Mais il ne considéroit pas, qu'il étoit difficile de trou-

ver

ver des honneurs qui fussent au-dessus de ceux qu'il avoit déja reçus, & que de moindres terniroient plûtôt les précédens, qu'ils n'en releveroient l'éclat. On ne peut représenter d'un air plus douloureux, ni plus tendre, la chute d'un Ami cher & illustre, que Ciceron représente dans cette Lettre, la chute de Pompée, quoi qu'il eût de si grands sujets de s'en plaindre. Que la vie seroit douce, si tous les Amis étoient formés sur ce modele!

VI. *Apelles, ou Protogène.*] Tout le monde sait qu'Apelles étoit de l'Isle de Co, & Protogène, de celle de Rhodes. La *Vénus* dont il est parlé ici, étoit le chef-d'œuvre d'Apelles. Elle étoit peinte sortant toute nue de la Mer, sur le modèle de cette belle Concubine d'Alexandre, dont ce Peintre admirable devint si amoureux en la peignant dans cet état, qu'Alexandre, *par une générosité aussi estimable qu'aucune de ses victoires* (1) ne pût s'empêcher de la lui donner. Le *Jalyse*, dont il est parlé ici, étoit de même le chef-d'œuvre de Protogène; mais c'est une chose bizarre, que ce tableau ayant été si vanté par tant d'Ecrivains différens, tous ayent exprimé si peu distinctement ce que ce tableau représentoit, qu'on ne sache, si c'étoit une Ville, un Satire, ou un Bacchus. Il auroit été bien plus naturel & plus nécessaire de le dire, que de nous apprendre, comme ils ont fait, qu'il y avoit un chien, que l'Ouvrier y avoit passé quatre couches pour le défendre mieux de l'injure des tems, & que Démétrius le preneur de Villes, en assiégeant une où ce tableau étoit, prit des soins (2) tout particuliers qu'il ne fût point endommagé. Mais la plûpart des Ecrivains, tout amoureux qu'ils sont de la Postérité, n'oublient point assez le tems où ils vivent pour penser, que quelque connues qu'y soient plusieurs choses dont ils parlent, elles n'en seront pas pour cela moins inconnues dans les tems à venir, s'ils n'en parlent aussi distinctement, que si elles ne l'étoient point dans le leur.

(1) *Ælian. l.* 12. *c.* 34. Magnus animo, major imperio sui, nec minor hoc facto quam victoriâ aliquâ. *Pline l.* 35. *c.* 10. (2) *Plutarc. in Demetr. & Plin. ibid.*

VII. *Le Peuple à qui tout delai d'élection n'est pas agréable.*] Parce que cela retardoit d'autant les largesses, que les Prétendans avoient coûtume de faire au Peuple dans ces sortes d'Assemblées.

LETTRE VINGT-DEUXIEME.

Même Année DC. XCIV. peu de tems après la précédente, & toujours de Rome en Grèce.

QUE n'êtes-vous demeuré à Rome, comme vous y feriez demeuré sans doute, si nous avions cru que tout ceci dût arriver ? Nous gouvernerions facilement Clodius; ou, du moins, nous pourrions savoir ce qu'il fera. Voici où nous en sommes: Il court, il s'emporte, il ne sait ce qu'il veut; il menace beaucoup de gens, & il ne frappera apparemment que ce qui se trouvera sous sa main. Quand il considére à quel point l'état présent des affaires est odieux à tout le monde, on diroit, qu'il se va jetter sur ceux qui les y ont mises; mais quand il se souvient de leurs Armées & de leur puissance, il se rabat sur nous, & me menace en particulier de voies de fait, & de justice. Pompée l'a poussé là-dessus, & poussé fortement, à ce que le même Pompée m'a rapporté, car je n'en ai point d'autre témoin. Je lui ai représenté, m'a-t-il dit (*I*), que je passerois pour le plus grand scélérat du monde, si vous étiez persécuté par un homme comme lui, à qui j'ai mis proprement les armes à la main, en le laissant faire Plébéïen! Que j'avois sa parole, & celle d'Appius son frere

frere (*II*) pour gage de votre fûreté ; & que s'ils ne me la tenoient pas, je m'en reffentirois de forte, qu'il paroîtroit à tout le monde, que je n'ai rien de plus cher que votre amitié. Sur ce difcours, & plufieurs autres qu'il a ajoûtés dans le même tems, il dit, que Clodius lui a d'abord répondu beaucoup de chofes contre moi; mais qu'à la fin, il a donné les mains, & promis de nouveau de ne rien faire qui pût lui déplaire. Il ne laiffe pourtant pas de parler toujours de moi fort injurieufement; mais, quand il ne le feroit pas, je ne m'en fierois pas davantage à lui; & je n'en difpoferois pas moins tout, comme je fais, pour me défendre. Je me conduis donc d'une maniére, que mes forces augmentent tous les jours avec l'affection que tout le monde me témoigne. Je ne me mêle, ni peu ni beaucoup, des affaires d'Etat, & je m'applique tout entier à celles du Barreau; ce qui ne me rend pas moins agréable au Peuple en général, qu'à ceux en particulier de qui je foûtiens les intérêts. Ma maifon ne defemplit point ; tout vient à ma rencontre quand j'en fors : & la mémoire de mon Confulat fe renouvelle vivement; on me témoigne beaucoup d'attachement; enfin, j'ai fi bonne efpérance, qu'il me femble quelquefois, que je ne devrois pas éviter le combat qu'on me prépare, quand même je le pourrois. C'eft à ce coup que j'ai befoin de vos confeils, de votre amitié, & de votre fidélité. Volez donc, tout me fera facile quand je vous aurai. Notre ami Varron peut beaucoup me fervir, & le fera bien plus fortement quand vous le prefferez. On peut tirer, & découvrir auffi beaucoup de chofes de Clodius mê-

me,

me, qui ne pourront vous échaper, comme à beaucoup d'autres. Mais il eſt ridicule de particulariſer rien davantage, puis que vous m'êtes généralement néceſſaire pour tout. En un mot, ſoyez ſeulement bien perſuadé, que je verrai clair à tout en vous voyant; mais tout le point eſt, que vous arriviez avant qu'il entre en exercice *(III)*. Si vous pouvez par le moyen de Clodia, quand vous ſerez ici, faire pouſſer Pompée par Craſſus, & tirer de lui s'ils ſont de bonne foi à mon égard; je compte, que je ſortirai d'affaire, ou à tout le moins, d'erreur. Il n'eſt pas néceſſaire que je vous prie, ou que je vous preſſe. Vous voyez ce que je deſire, & ce que la conjoncture, & l'importance de la choſe exigent de vous. Je n'ai rien à vous mander de la République, ſinon la haine extrême & générale pour ceux qui en ſont les maîtres, & pourtant, nulle eſpérance d'amendement. Vous n'aurez pas peine à croire, que Pompée eſt fort ennuyé de lui-même, & bourrelé de remords bien violens. Je ne ſaurois bonnement juger par où tout ceci finira; mais il faut pourtant que cela faſſe quelque éclat. Je vous ai renvoyé les Livres d'Alexandre *(IV)*: il écrit négligemment, & n'eſt pas bon Poëte; mais il y a pourtant quelque choſe d'utile. J'ai fait volontiers amitié avec Numérius Numeſtius; je le trouve homme de poids, ſage, & digne en un mot du temoignage que vous m'en avez rendu en me le recommandant.

REMARQUES.

I. JE lui ai représenté, m'a-t-il dit, &c.] *Tout ce Discours de Pompée à Clodius est rapporté indirectement par Ciceron dans le Texte Latin;* cum diceret in summa se infamia fore, &c. *Mais si j'avois voulu le traduire de la même manière, je serois tombé nécessairement dans l'un de ces deux inconvéniens; ou de laisser plusieurs* il & lui *équivoques; ou de répéter dix fois en six lignes les noms de* Pompée, & *de* Clodius, *si je ne voulois pas laisser ces équivoques. J'ai évité également l'un & l'autre de ces inconvéniens en traduisant par le direct, ce qui ne change rien au sens; & j'ose dire, que cette adresse, dont je ne sai si d'autres Traducteurs se sont servis, toute facile qu'elle est à trouver, est une des plus nécessaires, & des plus heureuses que je sache pour traduire des recits de conversations, puis qu'elle répand une clarté & une netteté entière dans ces sortes d'endroits, qui ne sont pas les moins embarrassans pour un Traducteur.*

II. *Appius son frere.*] C'étoit l'aîné de Clodius qui fut Préteur deux ans après, & de qui la Fille épousa depuis le Fils aîné de Pompée.

III. *Tout le point est que vous arriviez avant qu'il entre en exercice.*] C'étoit du Tribunat du Peuple que Ciceron entendoit parler. Il faloit qu'il restât encore assez de tems jusqu'au dixième Décembre, que la fonction en commençoit, pour qu'Atticus pût revenir de Grèce à Rome avant ce jour-là; & il faloit aussi que Ciceron se tint bien assuré qu'aussi-tôt que Clodius seroit instalé, il ne perdroit point de tems pour l'entreprendre & pour le pousser à bout, comme il fit.

IV. *Alexandre.*] C'étoit un Poëte d'Ephèse, (*) qui avoit écrit en Vers sur la Cosmographie, & que Ciceron avoit apparemment été bien-aise de voir, à cause de l'Ouvrage de Géographie, qu'on a vu plus haut que notre Auteur composoit. Il faut que la passion d'écrire soit une distraction bien puissante, ou une maladie bien incurable, puis qu'elle ne lui donnoit pas même de relâche parmi

(*) *Strab. l.* 13.

parmi d'aussi grands chagrins, que ceux dont il étoit agité au tems de cette Lettre. Cela fait voir du moins, que des gens font quelquefois des Livres, qui pourroient faire quelque chose de meilleur.

LETTRE VINGT-TROISIEME.

Même Année DC. XCIV. & toujours de Rome en Grèce.

JE ne croi pas vous avoir jamais écrit que cette fois-ci d'une autre main que de la mienne. Vous pouvez juger par-là à quel point je suis occupé; car n'ayant aucun tems libre, & étant obligé de faire de l'exercice pour remettre ma voix qui en a besoin, je dicte ceci en me promenant (*I*). Premiérement, vous saurez que notre Ami Pompée est fort touché de l'état où il se trouve; il voudroit bien pouvoir revenir à celui d'où il est tombé: il m'a fait confidence de sa douleur, & quelquefois même il y cherche ouvertement du remède; mais je n'y en vois aucun. Je vous dirai ensuite, que tous les auteurs, & les fauteurs du mauvais Parti s'affoiblissent d'eux-mêmes, faute d'opposition (*II*); quoi que tout le monde n'ait jamais été plus conforme en sentimens, & en paroles, sur leur sujet, qu'on l'est aujourd'hui. Pour moi, (car je suis sûr que vous êtes curieux de le savoir,) je n'assiste à aucune délibération publique (*III*), & je suis entiérement attaché à mes occupations du Barreau. Il est facile de juger, que cette conduite,

duite, dans une conjoncture comme celle-ci, renouvelle fortement la mémoire de mes actions passées, & fait souhaiter, que je me mêle, comme autrefois, des affaires de l'Etat. Mais le frere de notre Junon (*IV*) ne me fait pas de petites menaces, & dans le même tems qu'il le nie à Pompée, il s'en déclare, & il en fait gloire avec tous les autres (*V*). C'est pourquoi, si vous m'aimez autant que vous m'aimez en effet, éveillez vous, si vous dormez; marchez, si vous êtes éveillé, courez, si vous marchez; volez, si vous courez. Il n'est pas croyable quel fondement je fais sur vos conseils, & sur votre sagesse; & plus encore, sur votre amitié & votre fidélité. L'importance du sujet demanderoit peut-être un plus long discours; mais l'union de nos esprits y supplée. Il m'importe, dis-je, extrêmement, que vous soyiez ici aussi-tôt que Clodius sera instalé Tribun, si vous ne pouvez pas y être pour l'Assemblée des Elections (*VI*).

REMARQUES.

I. *ETant obligé de faire de l'exercice pour remettre ma voix qui en a besoin, je dicte ceci en me promenant.*] Cette incommodité étoit apparemment causée par l'application dont Ciceron se vante dans cette Lettre, & dans la précédente, à ses fonctions du Barreau. Il croit, avec raison, que l'exercice de la promenade étoit propre à fortifier & éclaircir la voix, en facilitant la respiration par l'agitation modérée qu'il donne au poulmon. *Quintil. l. 4. c. 3. Martian. Capell. de Nuptiis Philologiæ l. 5. de Pronunciat.*

II. *Les auteurs & les fauteurs du mauvais Parti s'affoiblissent d'eux-mêmes, faute d'opposition.*] Ciceron prenoit pour affoiblissement la modération qui com-

commençoit à paroître dans la conduite de César; mais ce n'étoit autre chose, sinon, qu'il n'avoit pas besoin de faire alors de violence, & qu'il n'en faisoit point sans besoin. Une marque certaine, que ce changement de conduite venoit de sagesse, & non pas de foiblesse, c'est que tout ne lui réussit pas moins dans la suite. Il auroit donc été bien plus raisonnable, & plus vrai, d'attribuer le peu d'opposition que César commençoit à trouver, à ce qu'il commençoit aussi à se modérer, & qu'il n'aigrissoit point les affaires; que non pas, de prendre la moderation pour foiblesse, comme Ciceron la prenoit, & de l'attribuer à faute d'opposition. Il étoit bien facile de remarquer, qu'on ne s'opposoit à lui, que quand l'évidence de ses attentats révoltoit tous les esprits; parce qu'il étoit fort aimé. Mais Ciceron suivoit son principe qu'il a déclaré plus haut, (*) *qu'il auroit bien mieux valu qu'on eût laissé passer les entreprises de César sans en faire de bruit.* Il ne considéroit pas, que ce principe, qui étoit bon à suivre d'abord, & qui consistoit à dissimuler généralement toutes ces entreprises, ne valoit plus rien depuis qu'on s'étoit une fois déclaré contre; car au lieu qu'une dissimulation continuelle auroit laissé toutes choses dans leur entier jusqu'à un meilleur tems, comme Ciceron le souhaitoit avec raison, la cessation des oppositions, après tant de vains efforts qu'on avoit faits, ne pouvoit que prouver, & augmenter la force du parti de César, bien loin de l'affoiblir.

III. *Je n'assiste à aucune délibération publique. Cette conduite, dans une conjoncture comme celle-ci, renouvelle fortement la mémoire de mes actions passées, & fait souhaiter que je me mêle comme autrefois, des affaires de l'Etat.*] Il étoit bien naturel, que plus Ciceron s'éloignoit des affaires publiques, plus on sentit le besoin qu'il y avoit qu'il s'en mêlât, qu'on en souhaitât davantage qu'il s'y entremît, comme autrefois, & qu'on rappellât avec plaisir le tems où il les avoit gouvernées avec tant de gloire & de bonheur.

IV. *Le frere de notre Junon.*] Il n'est pas nécessaire d'avertir que c'est Clodius, après ce qui a été

(*) *Lettre XIX. Remarque XIII.*

a été dit plus haut de l'épithéte de cette Déesse, prise d'Homére, que Ciceron attribue ici, & là à sa Sœur Clodia. *Lettre IX. Remarque I.*

V. *Ne me fait pas de petites menaces, & dans le même tems qu'il le nie à Pompée, il s'en déclare, & en fait gloire avec tout le monde.*] Il n'est pas étrange, que Clodius se dementît lui-même de cette sorte; il ne vouloit tromper que Pompée, & il vouloit bien que tout le reste du monde sût ses mauvais desseins contre Ciceron: Peut-être même étoit-il à propos de les publier pour y préparer les esprits & pour réussir plus facilement. Mais il est étrange que cette duplicité ne pouvant pas être ignorée de Pompée, puis qu'elle ne l'étoit pas de Ciceron, il n'arrivât pas de deux choses l'une; ou que Pompée, connoissant que Clodius le jouoit, rompît avec lui & se donnât entiérement à Ciceron pour le défendre, s'il étoit de bonne foi à l'égard de cet Orateur; ou, si Pompée ne prenoit pas ce parti-là, que Ciceron ne connût pas, que c'étoit Pompée qui le jouoit, & non pas Clodius qui jouoit Pompée.

VI. *Pour l'Assemblée des Elections.*] Ce ne devoit pas être celle où Clodius fut fait Tribun; car cette élection précédoit celle des Consuls, qui se faisoit réguliérement vers la fin de Juillet, & il ne paroît pas qu'elle fut différée comme celle des Consuls le fut cette année. (*) Or on a vu que Bibulus renvoya celle des Consuls au mois d'Octobre; &, par conséquent, cette Lettre étant postérieure à ce renvoi, si celle des Tribuns n'avoit pas été remise de même, il faloit qu'elle fût faite long-tems avant cette Lettre. Mais l'ordre de toutes les affaires fut si fort troublé cette année, qu'on n'en sauroit rien assurer.

(*) *Lettre X. Remarque VI.*



LETTRE VINGT-QUATRIEME.

Même Année DC. XCIV. & toujours de Rome en Grèce.

JE vous appellois avec tant d'inſtance, par la Lettre que Numeſtius vous a portée, qu'il ne ſe pouvoit rien de plus preſſant. Venez encore plus vîte, s'il ſe peut, que je ne vous en priois; mais ne vous effrayez pas pour cela (*I*): car je vous connois, & je ſai combien la vraie amitié eſt inquiette, & craintive. J'eſpére que tout ceci ne tournera pas ſi mal, qu'on le croiroit à en entendre parler. On a reconnu que ce Vettius que vous connoiſſez, mon donneur d'avis (*II*) du tems de la Conjuration, avoit promis à Céſar de faire quelque ſorte d'affaire criminelle au jeune Curion. (*III*). S'étant donc inſinué dans ſa familiarité, après avoir eu pluſieurs entretiens enſemble, à ce qu'il parut dans la ſuite, cet homme en vint au point de lui faire confidence, qu'il avoit réſolu de ſe jetter avec ſes eſclaves ſur Pompée, & de le tuer (*IV*). Curion le rapporta à ſon pere, & ſon pere à Pompée; l'affaire fut portée au Sénat, & Vettius y fut cité. Il nia d'abord d'avoir aucun commerce avec le jeune Curion; mais cela ne dura pas longtems; car auſſi-tôt après il offrit de dire tout, ſi on lui promettoit impunité; on la lui promit, & alors il déclara : Qu'il y avoit un complot formé entre pluſieurs jeunes gens, deſquels Curion le Fils étoit Chef, dont Paulus

lus (*V*) avoit été d'abord, & dont Brutus (*VI*) & Lentulus (*VII*), le Fils du Flamine (*VIII*), étoient encore; ce dernier, de la participation de son pére; à quoi il ajoûtoit qu'un Officier de Bibulus (*IX*) lui avoit apporté un poignard de la part de ce Consul. On se moqua de tout cela; comme si cet homme n'eût pu trouver de poignard, à moins que Bibulus lui en fournît un; d'autant plus que le même Bibulus avoit averti Pompée le treizième Mai, de prendre garde à lui (*X*), de quoi Pompée l'avoit remercié. On fit entrer là-dessus le jeune Curion, qui répondit à cette accusation, & confondit particuliérement Vettius, sur ce qu'il disoit, que ces jeunes gens avoient choisi le tems que Gabinius donnoit des Gladiateurs au Peuple (*XI*), pour attaquer Pompée dans la Place publique sous la conduite de Paulus; car tout le monde sait que Paulus étoit déja alors en Macédoine (*XII*). On fit donc un Sénatus-consulte, par lequel Vettius fut condamné à être mis aux fers, comme avouant d'avoir porté des armes défendues, & l'Arrêt portoit que quiconque l'en tireroit, seroit déclaré ennemi de l'Etat. L'opinion qu'on a de cette affaire est, qu'on vouloit faire surprendre cet homme en pleine place avec ses esclaves, eux & lui armés en gens qui veulent faire quelque mauvais coup (*XIII*); que là-dessus, il auroit promis de découvrir tout: & la chose auroit été exécutée de la sorte, si les Curions ne l'eussent pas rapportée auparavant à Pompée. Le Sénatus-consulte fut publié ensuite dans l'Assemblée du Peuple.

Le lendemain, ce même César qui, étant

Préteur, avoit obligé un homme de la conséquence de Quintus Catulus de répondre parmi la foule du Peuple à ses interrogats (*XIV*), n'eut point de honte de faire monter Vettius sur la Tribune aux Harangues, où l'autre Consul n'osoit se montrer. Là cet homme dit tout ce qu'il voulut sur les affaires de l'Etat, comme ayant été bien embouché (*XV*). Premiérement, il ôta Brutus de sa Déclaration, quoi qu'il l'eût chargé fortement le jour précédent, ce qui faisoit voir que la nuit lui avoit donné conseil (*XVI*). Ensuite, il accusa de nouvelles gens, dont il n'avoit fait aucune mention au Sénat; comme Lucullus (*XVII*), qui, à ce qu'il disoit, lui envoyoit ordinairement ce Cajus Fannius (*XVIII*) qui fut des Accusateurs de Clodius. Il accusa aussi Lucius Domitius, disant, que c'étoit de sa maison qu'on devoit sortir pour se jetter sur Pompée. Pour moi, il ne me nomma pas; mais il dit seulement, qu'un Consulaire bien disant, voisin de César (*XIX*), lui avoit dit, que la République avoit besoin d'un Servilius Ahala (*XX*), ou d'un Brutus; & il ajoûta à la fin, étant rappellé par Vatinius (*XXI*), quoi que le Peuple fût déja congédié, qu'il avoit encore ouï dire à Curion, que Pison mon Gendre, & Marcus Latérensis en étoient aussi.

Ce Fripon en est présentement au Tribunal de Crassus, qui est Préteur des voies de fait cette année; & s'il est condamné, il doit encore demander grace, en découvrant de nouveaux complices. S'il l'obtient, il fera des affaires à bien des gens. Pour moi, quoi que j'aie coûtume de ne rien négliger, je ne crain rien. On me témoigne beaucoup d'attache-

ment;

ment ; mais je suis tout-à-fait ennuyé de la vie, tant tout y est plein de toute sorte de miséres. Il y a fort peu de tems que nous étions ménacés d'un massacre (*XXII*); & ce malheur seroit arrivé, si la repartie vigoureuse du résolu vieillard Quintus Considius (*XXIII*) ne nous en eût garantis: & voici une nouvelle sorte de danger où tout le monde est exposé toutes & quantes fois qu'il plaira à quelqu'autre scélérat d'inventer quelque chose de semblable. Que vous dirai-je? Je me trouve aussi malheureux que Catulus est heureux d'avoir achevé sa glorieuse vie avant ce misérable tems. Cependant, je ne laisse pas de conserver un esprit élevé, & pleinement tranquile, parmi tant de malheurs, & je soûtiens ma dignité avec tout le soin que je dois, & aussi honorablement qu'il est possible. Pompée veut toujours que je ne me mette pas en peine de Clodius, & marque pour moi en tous ses discours une affection extrême. Je vous souhaite pour me régler par vos conseils, afin de partager avec vous tous mes chagrins, & de vous communiquer mes plus secretes pensées. C'est pourquoi, je vous prie, comme j'ai chargé Numestius de vous en presser, & comme je vous en presse encore plus fortement, s'il est possible, de voler ici sans remise. Je respirerai quand je vous verrai.

REMARQUES.

I. *VEnez encore plus vite, s'il se peut; mais ne vous effrayez pas pour cela; car je vous connois, & je sai combien la vraie amitié est inquiète & craintive.*] Je ne sai point encore comment Atti-

cus répondit aux empressemens, & à la tendre confiance, qui paroît dans ces derniéres Lettres. Nous le verrons au Livre suivant. Mais il faut convenir par avance sur cet endroit, que si par hasard Ciceron avoit été trompé dans cette confiance, la chose n'est pas impossible, jamais homme ne l'auroit été si cruellement.

II. *Vettius mon donneur d'avis.*] C'étoit un homme obscur nommé *Lucius*, qui, du tems de la Conjuration, avoit accusé César, entr'autres gens, d'en être. Ce fut par devant le Commissaire qui avoit charge d'en informer, & en même tems que le même César en fut aussi accusé dans le Sénat, par un Quintus Curius, qui avoit eu une récompense publique, pour avoir donné le premier avis de l'entreprise. Ce Vettius soûtenoit alors, que César s'étoit engagé à Catilina par un écrit signé de sa main; mais César s'en justifia, en interpellant Ciceron de déclarer, s'il n'étoit pas vrai, qu'il avoit donné de grandes lumiéres à cet Orateur, pour approfondir cette importante affaire? Ainsi le Délateur fut mis en prison, après avoir failli à être mis en pièces par le Peuple, devant la Tribune aux Harangues, & sa maison fut pillée, pour satisfaire à l'amende à laquelle il fut condamné. *In Vatin. Dio. l.* 38. *Sueton. in Cæsar. c.* 20,

III. *Avoit promis de faire quelque sorte d'affaire criminelle au jeune Curion.*] Il paroit par la Remarque précédente, que César ayant besoin d'un Fripon pour cet effet, ne pouvoit pas en choisir un plus hardi que ce Vettius, ni qui fût moins suspect de s'entendre avec lui.

IV. *Cet homme en vint au point de faire confidence à Curion, qu'il avoit résolu de se jetter avec ses esclaves sur Pompée, & de le tuer.*] César trouva à propos de faire imputer à Curion le dessein de tuer Pompée, plûtôt que Crassus, ni que luimême, afin que l'éclat en fût plus grand; parce que Pompée étoit sujet à donner facilement dans ces sortes d'avis, jusques-là, qu'il en faisoit gloire. Car il dit une fois publiquement dans une rencontre semblable; *qu'il prendroit plus de soin que le dernier Africain pour garantir sa vie des embûches de ses ennemis*, parce que ce grand homme

me avoit été tué par les siens avec tant de facilité, *qu'il n'y eut pas seulement lieu d'en informer.* Pompeius dixit aperte, se munitiorem ad custodiendam vitam suam fore, quam Africanus fuisset. *l.* 2. *ad Q. F. ep.* 3. de tanti viri morte nulla quæstio habita.

V. *Paulus.*] Il s'appelloit *Lucius*, & étoit de l'illustre & ancienne Maison Patricienne des Emiliens. Quoi qu'il ne fût encore que Questeur, il étoit déja dans une estime extraordinaire pour avoir mis en Justice, & fait condamner deux scélérats, dont le nom est inconnu; mais si importans, que Ciceron le qualifia depuis pour ce sujer de *personne née pour sauver la République. In Vatin.*

VI. *Brutus.*] C'est le fameux meurtrier de César, Fils de Servilie, sa bonne Amie, Sœur utérine de Caton, & germaine de Quintus Servilius Cæpio, à qui on a vu, que le même César ôta sa Fille Julie pour la donner à Pompée. Il s'appelloit *Marcus*, & étoit d'une illustre Maison Plébéïenne nommée *Junia*, qui se prétendoit descendue de la Patricienne du même nom, dont étoit le Brutus qui chassa les Rois. Mais il ne paroît par aucune Histoire, que cet homme admirable ait eu d'autres enfans que les deux qu'il fit mourir tout jeunes, pour avoir conspiré en faveur de ces mêmes Rois. Celui-ci fut adopté par ce frere de sa mére, nommé Servilius, de qui je viens de parler, lequel se prétendoit aussi descendu du Servilius Ahala, qui tua Spurius Mélius par ordre du Sénat, pour avoir aspiré à la Tyrannie. Il auroit donc dû réguliérement s'appeller *Quintus Servilius Cæpio Junianus*, puis que la coûtume vouloit qu'on prît tous les noms du Pére adoptif, en y ajoûtant seulement, par forme de second surnom, le nom de Maison du véritable Pére. Mais la prétention qu'il avoit de descendre de l'ancien Brutus, & l'ambition de soûtenir quelque jour, comme il fit, l'honneur d'un nom si illustre, le lui fit garder malgré la coûtume, & malgré son adoption: jusques-là, que dans les occasions de cérémonie, où il ne pouvoit pas se dispenser de porter son nom adoptif; au lieu d'y joindre, comme il devoit, le surnom de *Junianus*, il y joignoit

 celui

celui de *Brutus*, qui étoit un surnom dont tout le monde sait l'origine, & non pas son nom de Maison, & se faisoit appeller, *Quintus Cæpio Brutus*, comme dans le Texte de cette Lettre; tant ce nom fatal à la Tyrannie lui étoit cher. *Plutarc. in Brut.*

VII. *Lentulus.*] Il s'appelloit *Lucius*, & il étoit d'une branche surnommée *Crus*, de l'illustre Maison Patricienne des Cornéliens. Ce Flamine son Pére, par qui il est désigné ici, briguoit cette année le Consulat; mais il ne l'obtint pas.

VIII. *Flamine.*] Il y en avoit quinze destinés au service de différentes Divinités; mais ils ne faisoient pas Collège, comme les autres Prêtres, & ils n'avoient rien à faire ensemble, excepté les trois (1) premiers. Ces trois étoient de toute autre conséquence que le reste, parce qu'ils étoient dédiés; le premier à Jupiter; le second, qui étoit celui de qui il s'agit ici, (2) à Mars; & l'autre à Romulus, sous le nom de Quirinus, qui étoit le nom de Divinité de ce fameux Fondateur de Rome. Ils devoient être Patriciens, (3) & ils prenoient séance quand ils vouloient au Collège des Pontifes, sans en être. Ce que j'en trouve de plus singulier est, que leurs Femmes s'appelloient aussi Flaminices, comme participant à leur Sacerdoce, & que le divorce leur étoit défendu (4) par cette raison-là. Marque certaine que cette liberté étoit regardée originairement & dans le fond comme un abus, tout autorisé qu'il étoit par l'usage; puis qu'elle étoit interdite à ceux qui étoient obligés à une plus grande perfection que le Vulgaire. Aussi la Sagesse même reprochoit aux Juifs, que Moïse ne leur avoit permis le divorce, qu'à cause de la dureté de leur cœur.

(1) *De legib. l. 2.* (2) *de haruspic. respons. & in Vatin.* (3) *pro Domo.* (4) *Festus.*

IX. *Un Officier de Bibulus.*] Chaque Consul avoit ses Officiers particuliers qui ne dépendoient que de lui seul, & point du tout de son Collègue. Il y a dans le Latin *scriba;* mais ce terme semble consacré en quelque sorte dans notre Langue à l'Histoire de l'Evangile, & celui de *Greffier*,

fier, qui y répond ; ne me plait pas dans des Lettres de Ciceron.

X. *Bibulus avoit averti Pompée de prendre garde à lui.*] De toutes les choses en quoi les Anciens nous surpassent, je n'en connois point de plus estimable à mon gré que la modération & les bornes qu'ils gardoient dans leurs inimitiés. Qui diroit, que ce fut le même Bibulus, qui avoit fait peu de tems auparavant *des Edits si sanglans contre Pompée* (*)? Car ce n'étoit pas qu'il y eût rien de changé entr'eux depuis ce tems-là : Pompée n'étoit pas moins uni avec César qu'il l'avoit été lors de ces Edits; ni Bibulus moins confiné dans sa maison de crainte du même César. C'est que toutes les passions qui sont fondées en raison, soit amitiés, soit inimitiés, ont un certain point qu'elles ne passent jamais : & c'est à cette seule marque qu'on peut distinguer les passions raisonnables d'avec les autres; car il est naturel à celles qui ne le sont pas de n'avoir point de bornes.

XI. *Gabinius donnoit des Gladiateurs au Peuple.*] C'étoit pour se le rendre favorable dans la poursuite du Consulat qu'il demandoit, & qu'il obtint pour l'année suivante. *In Vatin.*

XII. *Curion confondit Vettius sur ce qu'il disoit, que ces jeunes gens avoient choisi le tems pour attaquer Pompée sous la conduite de Paulus; car tout le monde sait que Paulus étoit déja alors en Macédoine.*] Cette contradiction grossiére de cet imposteur avec une autre bévue, que je remarquerai plus bas, font bien voir que César ne l'avoit pas aposté par lui-même ; car il ne lui auroit pas laissé faire une faute si visible ; mais par Vatinius, qui étoit aussi étourdi que Vettius, & à qui Ciceron le reprocha depuis. *In Vatin.*

XIII. *On vouloit faire surprendre cet homme-là avec ses esclaves, armés en gens qui veulent faire quelque mauvais coup.*] Il auroit apparemment dit, que c'étoient ces jeunes gens qu'il nomma, qui l'auroient aposté pour tuer Pompée ; & son témoignage auroit eu plus de poids, étant surpris de cette sorte. Il y a apparence, qu'il s'ouvrit à Curion

(*) *Archilochia in illum edicta Bibuli. L.* 2. *ep.* 21.

Curion dans le dessein de le trahir, si ce jeune homme lui eût prêté l'oreille; & qu'il crut, qu'au pis aller si Curion ne l'écoutoit pas, il garderoit du moins le sécret, étant aussi ennemi de Pompée & de César qu'il l'étoit.

XIV. *César, étant Préteur, avoit obligé un homme de la conséquence de Catulus à répondre parmi la foule du Peuple.*] Ce fut quand César avoit essayé de lui ôter la commission de rebâtir le Capitole, comme je l'ai dit plus haut, (*) pour la donner à Pompée. Il fit venir Catulus devant la Tribune aux Harangues, d'où il l'interrogea en présence de tout le Peuple sans l'y faire monter, comme la bien-séance l'y obligeoit.

XV. *Cet homme ayant été bien embouché.*] Il paroît que César crut devoir essayer de tirer quelque fruit de cette imposture, puis qu'aussi-bien il étoit suspect d'y avoir part, & qu'il voulut redresser ce misérable avant que de l'abandonner. De là vinrent les changemens qu'il fit dans cette seconde déposition.

XVI. *Il ôta Brutus de sa déclaration, ce qui faisoit voir, que la nuit lui avoit donné conseil.*] Ceci fait allusion sans doute au commerce de galanterie qu'il y avoit entre César & Servilie Mére de Brutus. Il est bien étrange que Vettius eût ignoré ce commerce, qui étoit tout public; ou s'il le savoit, qu'il voulût commettre si desagréablement un jeune homme, de qui César passoit pour être le véritable Pére. Je pancherois à croire, que Brutus auroit donné lieu à cette imposture, en laissant échaper quelque parole d'indignation contre la conduite de Pompée. La chose est d'autant plus probable, que Pompée avoit fait mourir son Pére dans les guerres Civiles, pour avoir suivi le parti de Marius (†) contre Sylla: & c'étoit ce qui rendoit cette accusation plus vrai-semblable, & par la même raison plus fâcheuse.

XVII. *Il accusa Lucullus.*] C'étoit apparemment à cause de l'inimitié, ou jalousie de gloire qu'on a vu qu'il y avoit entre Pompée & lui. *Lettre X. Remarque XXI.*

XVIII.

(*) *Lettre à Pompée Remarque III.*
(†) *Tit. Liv. l. 90.*

XVIII. *Ce Caïus Fannius.*] C'est pour distinguer cet homme d'un illustre de même nom, qui étoit Tribun cette même année, & qui se signala contre son Collegue Vatinius.

XIX. *Un Consulaire bien disant voisin de César.*] C'est que la rue sacrée, où étoit la maison du grand Pontife, que César occupoit en cette qualité, aboutissoit par le haut au mont Palatin, où étoit celle de Ciceron.

XX. *Servilius Ahala.*] Général de la Cavalerie, au premier siècle de la République, qui tua par ordre du Dictateur Cincinnatus un Chevalier Romain forr riche, nommé Spurius Mélius, lequel, sous prétexte de faire largesse de bled au Peuple dans une famine, aspiroit, à ce qu'on crut, à la Tyrannie. Cet Ahala est le même de qui j'ai dit, que Servilius Cæpio & Servilie se prétendoient descendus. *Tit. Liv. l.* 4.

XXI. *Etant rappellé par Vatinius.*] On a déja vu en d'autres endroits, que c'étoit un droit de la Charge de Tribun, d'interroger qui on vouloit devant le Peuple, aussi long-tems, & sur quelque sujet qu'on voulût.

XXII. *Nous étions menacés d'un massacre.*] Ciceron dit cela, parce que César & Pompée avoient rempli la Place de Rome de gens de guerre pour intimider le Peuple, quand ils avoient fait passer plusieurs Loix favorables à César, entr'autres, celle du Gouvernement des Gaules.

XXIII. *La repartie vigoureuse du résolu vieillard Quintus Considius.*] Le Gouvernement que je viens de dire que César se fit donner par force, pour cinq ans, comprenoit l'Illyrie, avec les deux Gaules Cisalpine & Transalpine, & quatre Légions. Caton, qui craignoit avec raison les suites d'une si grande puissance, s'opposa en plein Sénat en qualité de Tribun, à la proposition que Vatinius Collègue de Caton en faisoit: mais César, pour qui il s'agissoit de tout, crut devoir, dans cette conjoncture-là, renoncer à sa modération ordinaire; & il le fit arrêter par ses Officiers, pour le conduire en prison. Il croyoit que Caton appelleroit aussi-tôt à son secours les autres Tribuns ses Collègues, qui le feroient relâcher; mais Caton se laissa au contraire mener sans résistance,

& tout le Peuple le suivit avec tristesse & avec empressement. Alors César voyant qu'il s'étoit trompé, au lieu de se piquer mal-à-propos de soûtenir jusqu'au bout ce qu'il avoit commencé, comme auroit fait tout autre qui auroit agi par passion, fit pour Caton ce que Caton ne vouloit pas faire pour lui-même. Il envoya sous main un des Tribuns de sa faction, tirer le prisonnier, comme d'office, d'entre les mains de ceux qui l'emmenoient. Cette violence intimida beaucoup les Péres, & en obligea un grand nombre de se retirer à la campagne; &, comme César marquoit un jour de l'étonnement de ce qu'il en venoit si peu au Sénat, ce Considius, de qui il est parlé ici, lui en dit ouvertement la raison. César, irrité de sa franchise, lui demanda, pourquoi il ne s'absentoit pas comme les autres, puis qu'il trouvoit qu'ils avoient raison de le faire? & Considius lui répondit avec la même intrépidité, que c'étoit parce qu'il étoit beaucoup plus vieux que la plûpart des autres, & qu'ainsi il avoit beaucoup moins de mesures à garder. Ciceron veut croire en cet endroit, que ce fut cette bravade qui empêcha César d'en venir à de plus grandes violences; mais pourquoi auroit-il répandu du sang, puis que tout réussissoit sans en répandre? *Plutarc. in Cæs. c. 4.*



LET-

LETTRE VINGT-CINQUIEME ET DERNIERE

du II. Livre de Ciceron a Atticus.

Même Année DC. XCIV. & encore de Rome en Grèce.

Quand je me loue à vous de quelqu'un de vos Amis, je voudrois bien qu'il en fût informé par vous-même, comme quand je vous écrivis l'autre jour, que j'étois content de Varron : au lieu de me répondre, comme vous fites, que vous en étiez ravi, j'aurois bien mieux aimé que vous le lui euffiez écrit (*I*). Car ce n'eft pas tant pour en être content, qu'afin qu'il me donne plus de fujet de l'être. Il ne tient qu'à lui de le faire, & il a admirablement démêlé ce qu'il y a de plus *impénétrable*, comme dit Euripide (*II*), & de plus *vicieux*; vous favez le refte du Vers ; mais je m'en tiens à ce précepte du même Poëte: *Il faut fouffrir les Folies des Maîtres.*

Pour votre Ami Hortenfius, (*III*) avec quelle bonne foi a-t-il répandu les ornemens de fon éloquence fur mes actions, au fujet de la Préture de Flaccus & de l'Ambaffade des Allobroges? Comptez bien, qu'il ne fe pouvoit, ni plus honorablement, ni plus au long, qu'il l'a fait. Mon intention eft que vous le lui écriviez. Mais à quoi bon écriviez-vous ici, fi vous êtes en chemin, com-

me je le crois, & prêt à arriver? J'ai sujet de le croire, sur ce que je vous ai mandé en dernier lieu. Je vous attens avec impatience, je vous souhaite de même, & la conjoncture du tems ne vous invite pas moins à venir que je vous y invite. Je ne saurois plus vous dire là-dessus, que ce que je vous ai dit tant de fois. Les affaires de la République ne sauroient être plus desespérées qu'elles le sont, ni la haine plus grande contre ceux qui l'ont bouleversée. Pour moi, je croi, j'espére, & même il me paroît que j'ai un fort apui dans l'affection que tout le monde me témoigne. Volez donc; ou vous me tirerez d'affaire; ou vous aurez votre part de ce qui m'arrivera. Je coupe court dans l'espérance de nous entretenir au plûtôt de tout ce que nous avons à nous dire. Prenez soin de votre santé.

REMARQUES.

I. *QUand je vous écrivis l'autre jour que j'étoit content de Varron, au lieu de me répondre, comme vous fites, que vous en étiez ravi, j'aurois bien mieux aimé, que vous le lui eussiez écrit.*] Quelque succincte que soit la maniére dont on a vu que Ciceron avoit mandé cela à Atticus, il faloit bien qu'elle suffit entre eux pour faire connoître l'intention de Ciceron, puis qu'il reproche si fortement à Atticus de ne l'avoir pas suivie. Mais quand même cette maniére n'auroit pas été assez positive, je ne sai si un Ami aussi éclairé qu'Atticus avoit besoin d'être averti, pour s'aviser, que puis que Varron pouvoit être aussi utile à Ciceron qu'on a vu qu'il le pouvoit être, il ne pouvoit aussi être qu'utile à Ciceron dans la conjoncture, que Varron sût que Ciceron se louoit de lui. On peut manquer à rendre ces sortes d'offices,

ces, dans des rencontres ordinaires, où rien n'excite l'attention: mais dans une occasion aussi périlleuse que celle de ces Lettres, étoit-il naturel à un véritable Ami, qui les devoit attendre avec tant d'inquiétude, de les lire sans y remarquer tout ce qu'il pouvoit faire d'où il étoit, pour servir un autre lui-même; & s'il en échapoit quelque chose à son esprit, n'étoit-ce point la faute de son cœur?

II. *Comme dit Euripide.*] La premiére des deux citations Grecques de cet endroit du Texte est le commencement d'un long reproche qu'Andromaque fait aux Lacédémoniens, en haine du Ménelas, dans la Tragedie que le grand Poëte cité par Ciceron a appellée du nom de cette Princesse infortunée. L'autre citation est aussi le commencement d'un Vers fameux, que le même Poëte fait dire à Polinice dans celle des Phœnisses J'ai trouvé à propos d'exprimer le sens entier de ce Vers, quoi que Ciceron n'en dise que les premiers mots, à cause de l'importance, & de l'utilité de ce sens, & que ce Vers n'est pas connu de tous les Lecteurs, comme il l'étoit d'Atticus.

III. *Hortensius.*] Il y a *Hortalus* dans le Texte; mais c'est la même chose Il a été parlé de cet excellent homme, sur la XIII. Lettre du Livre I; & il ne paroît point par l'Histoire, quelle occasion il eut au tems de celle-ci de parler sur le Consulat de Ciceron, sous lequel le Préteur, & les Ambassadeurs, dont il s'agit ici, se signalérent contre Catilina.

VOILA la derniére Lettre qu'il paroît que Ciceron ait écrite avant son Exil, à Atticus. Outre les trois adressées à d'autres Personnes, que j'ai déja inférées dans ce Recueil, il en écrivit encore deux autres à son Frere Quintus, avant ce même Exil, qui valent bien la peine d'être lues. Mais, comme la premiére de ces deux est plûtôt un Traité de Morale, qu'une Lettre, & qu'elle a été traduite fort agréablement, à ce qu'on m'assure, je me suis contenté de traduire la seconde, qui ne l'a jamais été, que je sache; parce qu'elle est toute d'affaire, qu'elle a beaucoup de rapport avec les précédentes, & qu'elle fait parfaitement

connoître Quintus Ciceron, qui eut si grande part à l'Histoire de son frere.

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

LETTRE DE CICERON A SON FRERE QUINTUS.

C'est la seconde du premier Livre, écrite de Rome en Asie, où Quintus commandoit depuis près de trois ans, la même année DCXCIV. & peu de jours avant ou après les dernières qui précédent.

STATIUS (*I*) est arrivé près de moi le 25. d'Octobre, dont je suis très-fâché; puis que vous dites, que vous serez pillé par vos gens tant qu'il sera absent. Il étoit pourtant fort à propos qu'il arrivât ici avant vous, pour détourner la curiosité que tout le monde avoit de vous revoir ensemble, & d'éloigner la foule que sa présence auroit attirée à votre arrivée, si l'on ne l'avoit pas vu auparavant (*II*). Car on s'est épuisé sur son sujet, & on s'est récrié à pleine gorge,

Voilà donc le Héros que l'on m'avoit prédit (*III*)!

& je suis ravi que cela se soit passé en votre absence.

Pour ce qui est de me l'avoir envoyé, afin qu'il se justifiât à moi, rien n'étoit moins nécessaire; car premiérement, je ne l'ai jamais soupçonné de rien, & ce n'est pas mon sentiment que ce que je vous en ai écrit. Mais puis que l'intérêt & la sûreté de tous tant que

que nous sommes, qui gouvernons la République, dépend autant de la réputation, que de la vérité; j'ai cru devoir vous mander ce qui s'en disoit, & non pas ce que j'en pensois. Il voit lui-même depuis son arrivée, combien, & de quelle maniére, on parloit de lui; ne fut-ce que par quelques plaintes qu'on m'est venu faire sur son compte en sa présence: & il ne tient qu'à lui de reconnoître, que c'est principalement à son occasion, que les médisans se sont déchaînés contre vous.

Il est vrai que je n'ai pas trouvé bon, & que je n'ai pu entendre dire sans émotion, qu'il eût plus de pouvoir sur vous, qu'il ne convenoit à la maturité de votre age, & aux obligations de votre Charge. Combien de gens croyez-vous, qui me soient venus prier de les lui recommander? Combien lui est-il échappé de choses à lui-même dans ce sens, en s'entretenant avec moi (*IV*)? Je vous en ai donc donné avis, & je vous ai exhorté à changer de conduite; car quand même sa fidélité seroit extrême, comme je n'en doute pas, puis que vous le croyez; la seule apparence d'un si grand crédit dans un Esclave, ou dans un Affranchi, ne sauroit être honorable à un Maître. Comptez enfin, pour ne rien avancer légérement, ni aussi vous faire finesse de rien, que c'est lui qui a fourni matiére à tous ceux qui veulent parler mal de vous; & qu'au lieu qu'il paroissoit seulement auparavant, que votre sévérité avoit irrité quelques gens, depuis que vous l'avez affranchi, ces mêmes gens ont eu beau champ pour s'étendre.

Je répondrai maintenant aux Lettres que

j'ai

j'ai reçues par Lucius Cœsius, auquel je rendrai tous les services qu'il me sera possible, puis que je voi que vous le souhaitez.

Sur celle qui regarde Zeuxis le Blaudenien (V), que vous dites que je vous recommande instamment, tout convaincu qu'il est d'avoir tué sa Mére; sachez en peu de mots, pour vous tirer d'étonnement, tant sur cette recommandation, que sur toutes les autres semblables, ce qui me rend si favorable aux Grecs.

Ayant reconnu, que leurs plaintes sont ordinairement mieux reçues qu'elles ne méritent, à cause du talent particulier qu'ils ont de les faire valoir, j'ai appaisé par toute sorte de moyens tous ceux que j'ai su qui se plaignoient de vous. Premiérement, j'ai adouci ceux de Dionysium, qui étoient mes plus grands ennemis, & j'ai gagné leur chef Hermippus, non-seulement par mes persuasions, mais encore par l'amitié que j'ai faite avec lui.

J'ai aussi fait toutes les honnêtetés possibles à Hephestus d'Apamée, à cet étourdi de Mégariste d'Antandros, à un Nicias de Smyrne, à un Nymphon de Colophon, & à plusieurs semblables brouillons; ce que je n'ai pas fait assurément par inclination pour de telles gens, ni même pour leur Nation. Je suis trop rebuté de la légéreté, & du caractère flateur des Grecs, qui s'accommode toujours au tems, sans aucun égard au devoir.

Mais pour revenir à Zeuxis, voyant qu'il contoit comme vous la conversation que Marcus Casélius & lui avoient eue ensemble, je me rendis à ce qu'il disoit, & je lui accordai mon

mon amitié. Mais pour vous, je ne faurois comprendre quelle fantaifie vous a pris, parce que vous avez fait coudre à Smyrne dans un fac de cuir deux Myfiens (*VI*) coupables de parricide (*VII*), de vouloir, à ce que vous écrivez vous-même, donner dans la haute Afie de votre Gouvernement quelque exemple femblable de votre févérité, & d'avoir tout mis en œuvre dans cette vue pour attraper ce Zeuxis. Peut-être n'auriez-vous pas dû le renvoyer abfous, fi on l'avoit mis en Juftice par devant vous: mais de le faire chercher par-tout, l'y attirer par de beaux femblans, comme vous dites, cela n'étoit pas néceffaire (*VIII*); fur-tout, fi vous confidérez, que la Famille de cet homme, à ce que j'apprens tous les jours de nouveau, foit par fes Concitoyens, foit d'ailleurs, eft prefque plus illuftre que la Ville de fa naiffance.

Mais peut-être que je n'ai tant d'indulgence que pour les Grecs. Comment cela? N'ai-je pas mis tout en œuvre pour appaifer Lucius Cæcilius, tout étrange, tout irrité, & tout infolent qu'il eft? Y a-t-il, en un mot, quelqu'un que je n'aye pas adouci, excepté Tufcénius, de qui l'Affaire eft fans remède? Voici, d'un autre côté, un vilain brouillon, mais pourtant Chevalier Romain, Catiénus: je l'appaiferai encore. Je ne trouve pas à redire que vous ayiez traité fon pere fi rudement: car je fuis convaincu que vous aviez raifon; mais qu'étoit-il néceffaire de lui écrire, comme vous avez fait, qu'il fe mettoit à la potence d'où vous l'aviez tiré; mais que vous le feriez brûler vif, au grand contentement de toute la Province?

Pour-

Pourquoi écrire encore à un certain Caius Fabius, (car Titus Catiénus fait encore courir cette Lettre comme les autres,) qu'on vous a raporté, qu'un Licinius, qui fait métier de débaucher des Esclaves, assisté de son fripon de fils, pilloit d'autorité, le païs; ensuite de quoi vous priez ce Fabius de faire, s'il peut, brûler vifs, tant le pere que le fils, ou s'il ne le veut pas faire, qu'il vous les envoye, & que vous le ferez? Cette Lettre, quoi qu'écrite pour plaisanter, supposé qu'elle soit de vous, ne laisse pas de sonner mal, à cause de l'atrocité du premier sens qu'elle présente à l'esprit. Que si vous repassez tous les avis que je vous ai donnés dans mes Lettres, vous trouverez, que je n'y blâme autre chose, que l'emportement, & la dureté ordinaire de vos discours; & que si je vous ai reproché votre trop de clémence, cela m'est arrivé bien rarement. Nous n'aurions point tous ces chagrins-là, si mes conseils avoient eu plus de force sur vous que votre naturel un peu aigre, ou le plaisir de vous abandonner à la colère, ou la demangeaison de plaisanter, & de dire de bons-mots.

Quelle douleur croyez-vous que ce soit pour moi, quand j'entends dire dans quelle estime sont Virgilius (*IX*), & votre voisin Octavius? Car si vous vous contentez d'être moins décrié que vos autres plus proches voisins, qui gouvernent la Syrie, & la Cilicie, vous ne couchez pas gros. Ce qui me touche le plus est, que ceux que j'ai nommés ne sont pas plus gens de bien que vous; mais ils savent se faire aimer, & vous ne le savez pas. Cependant ils ne connoissent, ni le

le Cyrus ni l'Agésilaüs de Xénophon (*X*), deux Princes, de la bouche desquels, dans tout le tems de leur Règne, on n'entendit jamais sortir une parole plus rude que l'autre.

Je sai pourtant bien que les remontrances de cette nature, que je vous ai faites dès le commencement de votre Gouvernement, n'ont pas été inutiles. Maintenant que vous êtes, ce me semble, à la veille de votre départ, laissez, je vous conjure, la plus agréable mémoire de vous, que vous pourrez. Vous avez un Successeur fort caressant; mais à cette qualité près, on regrettera beaucoup toutes vos autres qualités quand vous serez parti. Vous avez été trop facile, comme je vous l'ai reproché plusieurs fois, à accorder des Lettres (*XI*). Retirez, si vous pouvez, toutes celles qui ne sont pas justes, ou qui sont contre l'usage, ou même qui se contredisent. Statius dit, qu'on a coutume de vous les apporter toutes dressées, & que c'est lui qui les lit pour vous dire si elles sont justes; mais qu'avant qu'il fût à votre service, on n'en rebutoit aucune; qu'ainsi, il y en avoit des volumes d'un tour à être blâmées de tout le monde. Je ne vous dis plus rien là-dessus, il est trop tard. Vous savez avec quel soin, & de combien de maniéres, je vous en ai écrit. Voyez donc encore une fois, ainsi que j'en ai chargé Théopompus sur ses remontrances, de faire en sorte par les gens qui sont attachés à vous, ce qui est facile, qu'on supprime toutes celles de cette nature; les injustes, premiérement; puis celles qui se contredisent; ensuite, les ridicules, & qui choquent les usages établis; & enfin, celles qui sont injurieuses.

Ce

Ce n'eſt pas que je croye qu'il y en ait tant qu'on dit; mais ſi l'accablement des affaires ne vous à pas permis quelquefois d'y regarder d'aſſez près, regardez-y à préſent, & tâchez qu'il n'en reſte plus. J'en ai lu une, qu'on dit être de Sylla, celui qui vous indique les gens (*XII*): elle ne ſe peut défendre. J'en ai vu quelques autres fort emportées. Mais rien ne pouvoit venir plus à propos. Comme j'écrivois ceci, voici venir Lucius Flavius (*XIII*) qui eſt déſigné Préteur, & tout à-fait de mes Amis. Il dit, que vous en avez écrit à ſes Agens, qui me paroiſſent les plus injuſtes du monde, pour leur défendre de détourner quoi que ce ſoit de la ſucceſſion de Lucius Octavius Naſo, dont il eſt héritier, qu'ils n'ayent payé auparavant Caius Fundanius; en conformité de quoi vous avez auſſi écrit à ceux d'Apollonie, qu'ils ne ſouffrent pas, qu'on détourne non plus aucun des effets qui ſont dans leur Ville, de la même ſucceſſion, que ce Fundanius ne ſoit ſatisfait. Je ne le ſaurois croire: vous êtes trop ſage pour cela. Qu'un héritier ne puiſſe pas diſpoſer de ce qui lui eſt laiſſé? Et s'il nie de rien devoir? Si en effet il ne doit rien? Depuis quand un Préteur, comme vous êtes, prononce-t-il ſur la validité des dettes (*XIV*)? Que repondrez-vous à cela? Direz-vous que je ne me ſoucie guères de Fundanius; que je ne ſuis pas de ſes Amis; que je n'ai point de pitié de lui? On ne peut en avoir davantage; mais il y a des formes de Juſtice établies pour de certaines choſes, qui ne laiſſent aucun lieu à la faveur. Flavius dit encore, qu'il y a dans ces Lettres qu'il dit être de vous, que vous remercieriez ces gens là, s'ils vous fai-

faisoient cette amitié, ou que vous vous en ressentiriez, s'ils vous la refusoient. Pour vous dire tout, cela lui tient fort au cœur : il m'en a fait de grandes plaintes, & m'a prié de vous en écrire de la bonne sorte, comme je fais, en vous priant, & repriant le plus fortement que je puis, de laisser ses Agens disposer de son bien, & de n'ordonner rien à ceux d'Apollonie qui lui porte préjudice; enfin, de faire tout pour lui, en sa considération, & en celle de Pompée.

Je serois au desespoir que vous crussiez, que ce que j'en fais, soit pour me faire honneur de réparer l'outrage qu'il a reçu de vous: au contraire, je vous conjure de laisser, comme de vous-même, quelque témoignage de votre autorité, soit en Lettres, soit en Edit, qui favorise ses intérêts. Comme il est fort attaché à moi, qu'il connoît son bon droit, & qu'il sait les égards dûs à sa dignité, il lui est fort sensible, que vous l'ayiez traité sans amitié, ni raison; outre que Pompée & César vous avoient, ce me semble, recommandé tous deux son affaire, sans compter que lui-même vous en avoit écrit, aussi-bien que moi. C'est pourquoi, si vous croyez devoir jamais m'accorder quelque chose, que ce soit celle-ci. Pensez-y si vous m'aimez; & faites en sorte, qu'il ait de grands remercimens à nous faire à tous deux. Je vous en prie le plus affectueusement que je vous puisse prier.

Ce que vous m'écrivez d'Hermias, m'a en vérité fort affligé. Je vous avois écrit avec un peu plus d'emportement qu'il n'est bien-séant entre freres, sur le premier raport qui me fut fait par Diodotus, l'Affranchi

chi de Lucullus, du Traité que vous favez, & qui me toucha beaucoup. Je voulois retirer cette Lettre; mais puis que je n'ai pu, il faut que vous me pardonniez en frere, de ne vous avoir pas écrit en frere (*XV*). Je fuis ravi que Cenforinus, Antoine, Caffius, & Scévole vous aiment autant que vous dites: je vous écrirois trop fortement fur tout le refte; mais enfin, comme dit un Poëte Grec,

Vivons en gens de bien; on ne meurt qu'une fois:

cela eft encore plus fort.

Mes remontrances, car je vous en ai fait quelques-unes, ont été pleines de tendreffe, modérées, & petites à tout prendre. Je ne me ferois jamais cru obligé de vous en faire la moindre, étant auffi irrépréhenfible que vous êtes, fi nous avions moins d'ennemis. Quand donc je vous ai donné quelque avis, ou que je vous ai repris de quelque chofe, ç'a été par empreffement de vous garantir de tout reproche; en quoi je perfifte, & je perfifterai, & je ne cefferai jamais de vous prier d'en ufer de même avec moi. Attalus Iphéménus m'a prié, que vous ne l'empêchaffiez pas de faire fournir ce qui a été ordonné pour la Statue de Quintus Publicenus: je vous en prie donc; vous avertiffant en même tems de ne vous oppofer, en tout, ni en partie, aux honneurs d'un homme, comme celui-là, qui eft fi fort de nos Amis. Vous faurez de plus, que Lucinius, cet Efclave que vous connoiffez du Comédien Æfopus (*XVI*) notre Ami, s'en eft fui. Il a demeuré depuis à Athè-

à Athènes chez Patron l'Epicurien, en qualité d'homme libre, d'où il eſt allé en Aſie. Là, un certain Platon de Sardis, autre Epicurien qui s'étoit trouvé à Athènes, où il va ſouvent, lors que cet eſclave y fut, ayant appris par des Lettres d'Æſopus qui il eſt, l'a fait prendre, & empriſonner à Ephèſe; mais les ſiennes ne diſent pas aſſez clairement ſi c'eſt dans les priſons publiques, ou ailleurs (*XVII*). Où qu'il ſoit, puis qu'il eſt à Ephèſe, je vous prie de le déterrer en toute maniére, & de le faire conduire ici ſoigneuſement, duſſiez-vous l'amener avec vous. Ne conſidérez pas qu'il n'en mérite pas la peine; car en effet on ne peut pas valoir moins, puis qu'il ne vaut rien du tout: conſidérez ſeulement qu'Æſopus eſt outré de ſon audace, & de ſa perfidie, à tel point, que vous ne ſauriez lui faire un plus ſenſible plaiſir, que de lui faire ratrapper ce pendart-là.

Je viens maintenant à ce que vous ſouhaitez le plus de ſavoir. La République eſt perdue de fond en comble; à telles enſeignes, que le jeune Caton (*XVIII*) homme ſans conduite à la vérité, mais toujours Citoyen Romain, & toujours Caton, a eu peine à ſauver ſa vie. L'occaſion eſt, que voulant accuſer Gabinius (*XIX*) du crime de brigue, & les Préteurs ne pouvant de quelques jours donner Audience, ni publique, ni domeſtique, il s'eſt mis à haranguer le Peuple; & tout ſimple Particulier qu'il eſt, il s'eſt ingéré de proclamer Pompée Dictateur. Il ne s'en eſt rien manqué qu'il n'ait été tué. Vous pouvez juger par cette particularité, quel eſt l'état général de la République. Il ſemble pourtant, qu'on ne veuille pas m'abandonner.

On

On s'en déclare même d'une maniére surprenante, on s'y offre, & on le promet. Mais quelqu'espérance que cela me donne, j'ai encore meilleur courage. J'espére que je serai le plus fort ; & j'ai une confiance secréte, que quelque grande que soit la corruption, je n'ai rien de fâcheux à craindre. Cependant, voici où va la chose. Si Clodius m'accuse dans les formes, toute l'Italie accourra, & jamais Exil ne fut plus glorieux que celui dont je suis menacé. S'il m'attaque de vive force, je me flatte de pouvoir lui resister de même, non seulement avec l'aide de mes Amis, mais encore avec celle des indifférens. Il n'y a personne qui ne promette d'y employer, soi, ses Enfans, ses Amis, ses Cliens, ses Affranchis, ses Esclaves, & tous ses biens. La cabale, que vous savez, des gens de bien nos anciens Amis est animée d'une tendresse pour moi, & d'un zéle tout particulier. S'il y en avoit auparavant quelques-uns moins affectionnés, ou aliénés de moi, ils se rallient présentement avec les gens de bien en haine des Tyrans. Pompée me promet toutes choses, & César aussi. Je m'y fie sans rien diminuer de mes précautions. Les Tribuns désignés sont de mes Amis, & les Consuls aussi désignés, paroissent bien disposés. Mais pour les Préteurs, ce sont mes meilleurs amis, & d'excellens Citoyens, Domitius, Nigidius, Memmius, Lentulus: les autres sont gens de bien aussi, mais ces quatre (*XX*) l'emportent. C'est pourquoi, ayez bon courage, & grande espérance. Je ne laisserai pas de vous donner avis de tout ce qui arrivera de jour à autre.

REMARQUES.

I. *Statius.*] C'est l'Esclave de Quintus Ciceron qu'on a vu dans les Lettres à Atticus, que son frere étoit si fâché qu'il eût affranchi, & qui gouvernoit absolument son Maître.

II. *Il étoit fort à propos, qu'il arrivât ici avant vous, pour détourner la curiosité que tout le monde avoit de vous revoir ensemble, & éloigner la foule que sa présence auroit attirée à votre arrivée si l'on ne l'avoit pas vu auparavant.*] Il paroit par-là, de quelle maniére la conduite des Gouverneurs de Province étoit éclairée à Rome, & le jugement qu'on en faisoit. Elle n'en étoit guère plus réguliére au tems de ces Lettres; & ceux qui s'y conduisoient le plus mal, en étoient quittes assez souvent, comme Quintus Ciceron le fut, pour faire parler le monde. Toute l'habileté alloit donc à le faire parler le moins qu'il se pouvoit. Après tout ce qu'on avoit publié à Rome sur le sujet de cet Affranchi, il étoit inévitable qu'on parlât beaucoup de lui & de son Maître, quand ils y reviendroient, soit qu'ils y arrivassent séparément, ou qu'ils y arrivassent ensemble. Mais Ciceron remarque fort bien, que s'ils y fussent arrivés ensemble, cela auroit fait parler beaucoup plus. En effet, si on veut y prendre garde, on avouera, qu'on s'arrête tout autrement à considérer deux personnes qui ont quelque rélation honteuse entr'elles, quand on les voit ensemble, que si on les voyoit séparément.

III. *Voilà donc le Héros que l'on m'avoit prédit.*] C'est un Vers qu'Homére fait dire à Polyphème, au premier Livre de l'Odyssée, sur ce qu'il trouvoit Ulysse bien au dessous de ce qu'on le lui avoit représenté.

IV. *Combien lui est-il échappé de choses à lui-même dans ce sens en s'entretenant avec moi?*] Il paroit étrange, que cet Affranchi, qui ne manquoit pas d'esprit, & qui étoit venu exprès d'Asie à Rome pour persuader, qu'on attribuoit faussement à son Maître de se laisser gouverner par lui, se laissât échapper, en parlant à un aussi habile homme que Ciceron, des choses qui prouvoient tout le contraire. Mais ceux qui connoissent ces sortes

de Maîtres-valets n'en feront pas furpris. Il n'eft rien à quoi cette efpèce de gens ne s'expofe, plutôt que de cacher leur crédit ; & je ne doute pas, que ce ne fût moins imprudence que vanité, qui faifoit parler celui-ci. Son Maître l'avoit bien envoié pour perfuader le contraire de ce qu'on difoit ; mais cette Lettre fait juger, qu'il auroit été bien faché d'y réuffir.

V. *Blaudénien.*] De Blaudum, Ville de Phrygie, qui n'eft pas fi connue que toutes les autres d'Afie, par lefquelles plufieurs autres Particuliers obfcurs font défignés dans la fuite de cette Lettre, fuivant l'ufage de ce tems-là. Je croirois abufer du loifir de mes Lecteurs, fi je m'amufois pour une occafion fi légére, à expliquer ce que c'étoit que ces Villes célèbres, comme Smyrne, Colophon, & plufieurs autres ; & fi j'ai expliqué des chofes auffi connues dans les Remarques précédentes, je déclare que ç'a été contre mon gré, & par pure déférence pour ceux qui m'ont obligé d'en faire.

VI. *Myfiens.*] La Myfie étoit un Païs de l'Afie Mineure près de l'Hellefpont, dont les habitans étoient en fi grand mépris, qu'il étoit paffé en proverbe de dire *le dernier des Myfiens*, pour dire le dernier des hommes. *Pro Flacco.*

VII. *Coupables de parricide*] Il n'y avoit point de Loi contre ce crime à Athènes, Solon n'aiant pu croire, que perfonne fût capable de le commettre. (1) Il n'y en avoit point encore à Rome non plus, environ quarante ans avant cette Lettre, quoi qu'on trouve, qu'un Lucius Oftius le commît, peu de tems après la feconde Guerre Punique, fans que Plutarque qui le raporte, (2) dife comment il fut puni. Mais en 652. un Poblicius Malleolus (3) aiant tué fa mere, donna occafion d'en régler la peine. Ce fut d'abord d'être noyé, coufu fimplement tout en vie dans un fac de cuir de bœuf, (4) comme Quintus Ciceron punit les deux Myfiens de qui il eft parlé ici. Ce genre de fupplice avoit été inventé par Tarquin le Superbe, pour un Prêtre qui avoit révélé le fecret des Myftères (5) ; & il y a apparence, qu'on l'appliqua aux Parricides, pour les diftinguer des autres Criminels autant qu'ils doivent l'être, en les châtiant

comme

comme des impies. Mais quatre ans après cette Lettre, Pompée, Consul pour la seconde fois, confirmant la Loi, qui avoit réglé cette peine, y ajoûta, (6) qu'on enfermeroit avec le Criminel, un chien, un cocq, un singe, & des serpens, le tout en vie dans le même sac, avant que de le noyer.

(1) *Plutarc. in Solon. pro Amerin.* (2) *Plutarc. in Romul c.* 11. (3) *Oros. l.* 5. *c.* 16. *Tit. Liv. l.* 68. (4) *ad Herenn. l* 1. (5) *Valer. Max. l.* 1. *c.* 1. (6) *Modestinus ad Legem Pompeiam de Parricidiis.*

VIII. *Peut-être n'auriez-vous pas dû le renvoyer absous, si on l'avoit mis en justice par devant vous; mais de le faire chercher par-tout pour l'y attirer par de beaux semblans, comme vous dites, cela n'étoit pas nécessaire.*] Quand on a autant d'humanité & de droiture naturelle que Ciceron en avoit, il faut aimer un homme capable d'un pareil procédé, aussi tendrement qu'il aimoit son frere, pour ne pas lui écrire, *cela est horrible*, au lieu de lui écrire, *cela n'étoit pas nécessaire.* Mais lors qu'on veut véritablement persuader, il faut prendre sur soi tout ce qu'il faut pour tirer ce qu'on veut des autres. Quintus avoit peut-être appris cette adresse de Platon, à qui Montagne la reproche si agréablement; mais elle n'en valoit pas mieux. *Il lui siéroit bien*, dit Montagne, *de me fournir d'autres moyens plus selon moi; c'est une justice malicieuse, & ne l'estime pas moins blessée par soi-même que par autrui. Liv.* 3. *c.* 1.

IX. *Virgilius.*] Il s'appelloit *Cajus*, & gouvernoit alors la Sicile en qualité de Préteur, avec autant de réputation, qu'*Octavius*, de qui j'ai parlé (*), gouvernoit la Macédoine, quoi que ni l'un, ni l'autre, ne fussent pas si habiles, que Quintus Ciceron.

X. *Ils savent se faire aimer, & vous ne le savez pas. Cependant ils ne connoissent ni le Cyrus, ni l'Agesilaüs de Xenophon.*] Le reproche que Ciceron fait ici à son frere, d'avoir si mal profité de ses études, fait voir que cet Orateur ne les estimoit, qu'autant qu'elles rendent justes & moderés ceux qui s'y adonnent. On peut juger de là, qu'il auroit mieux aimé pour frere un ignorant, qui auroit eu ces vertus, qu'un Savant qui ne les avoit pas:

(*) *Lett. I. Liv. II. Rem. XXIII.*

pas: ſentiment bien remarquable dans un auſſi grand Savant que lui.

XI. *Vous avez été trop facile à accorder des Lettres.*] Autant qu'on en peut juger par ce qui ſuit, ces Lettres étoient des eſpèces de Lettres de Cachet, ou d'Arrêts ſur Requête, & tenoient apparemment de tous les deux. Je ne ſaurois mieux les définir. On voit par tout ceci, combien Ciceron avoit ſujet de ſe plaindre du refus qu'Atticus avoit fait d'aller ſervir de Lieutenant à Quintus, & combien de fautes Atticus l'auroit empêché de commettre.

XII. *Celui qui vous indique les gens.*] Cette ſorte d'Office entiérement inconnu parmi nous, fait voir, que la véritable honnêteté, qui conſiſte à éviter tout ce qui peut faire de la peine aux autres, étoit mieux connue en ce tems-là, qu'elle n'eſt à préſent. Il n'eſt perſonne qui ne ſente la répugnance qu'on a à décliner ſon nom, il n'en faut pas d'autre preuve, que le terme même de *décliner*, que l'uſage y a attachépour la marquer, & qui eſt pris, comme tout le monde ſait, d'une occupation peu agréable. Quoi que cette répugnance ſoit un effet d'amour propre, & d'une vanité très-ridicule dans le fond, puis que cela ne vient, que de ce qu'il nous ſemble naturellement, que tout le monde à qui nous avons affaire doit nous connoître, cette foibleſſe eſt ſi générale, qu'étant d'ailleurs fort innocente, elle mérite quelque condeſcendance. *Communis error facit jus.* C'étoit porter bien loin cette foibleſſe, que de l'avoir pour tous les Sujets d'un Gouvernement auſſi éloigné de Rome que l'Aſie l'étoit, qui ne pouvoient pas prétendre, qu'un Magiſtrat venu d'une autre partie du Monde devinât comment ils s'appelloient. Mais comme il ne laiſſoit pas d'être agreable pour eux, qu'il apprît leur nom par un autre, il y avoit toujours de l'honnêteté à la pratiquer ainſi, & elle étoit d'autant plus grande, qu'ils auroient eu moins de raiſon de ſe plaindre, ſi on ne l'avoit pas eue. Un égard ſi extraordinaire & ſi exceſſif étoit bien contraire à la négligence déſobligeante, ſi commune parmi nous, de prononcer, ou écrire mal les noms des autres, quoi que tout le monde ſouffre peu, ou beaucoup à entendre prononcer mal le ſien,

fien, ou à le voir mal écrit; & certes, avec juste raison, puis que c'est une des plus certaines marques de mépris, toute petite qu'elle paroisse, qu'on puisse donner & recevoir.

Ce n'étoit pas dans les Païs étrangers seulement, qu'il y avoit des gens, qui faisoient métier de savoir le nom des autres. Il y en avoit aussi beaucoup à Rome, & c'étoit une chose si ordinaire de s'en servir, sur-tout quand on briguoit des Magistratures, qu'il y avoit une espèce de gloire à s'en pouvoir passer, comme on dit que Cyrus connoissoit par leur nom tous les Soldats de son Armée. Ce fut ce qui donna occasion à cette belle réponse du dernier Africain à son Collègue dans la Censure, Appius Claudius, qui se vantoit à lui de n'avoir que faire de ce secours pour appeller tous les Citoyens: *J'ai pris*, lui dit Scipion, *plus de soin de faire connoître mon nom, que de savoir celui des autres.*

XIII. *Flavius.*] C'étoit une créature de Pompée, à qui ce grand homme avoit tant de confiance, qu'il lui avoit donné à garder chez lui le jeune Tigrane, fils du Roi d'Arménie, que j'ai dit (*) que Pompée avoit mené en triomphe à Rome. *Dio. l.* 38. *Ascon. in Milonian.*

XIV. *Depuis quand un Préteur, comme vous êtes, prononce-t-il sur la validité des dettes?*] C'est que le Préteur ne faisoit proprement que décider la question de droit qui regardoit l'espèce de la Cause; mais ce n'étoit pas à lui à examiner cette espèce, pour voir comment il faloit y appliquer sa décision, & si cette Cause étoit, ou n'étoit pas, dans le cas de la Loi: c'étoit l'affaire des Juges qu'il nommoit pour cet effet. Il se pratique encore aujourd'hui quelque chose de semblable en Angleterre.

XV. *Il faut que vous me pardonniez en frere, de ne vous avoir pas écrit en frere.*] La bonne foi de Ciceron à reconnoitre le tort qu'il avoit dans cette seule rencontre, avec un homme contre qui il avoit raison en tant d'autres, est d'aussi bon exemple, qu'elle est rare. Cependant, rien n'est plus nécessaire, si on veut que les réprimandes réussissent,

(*) *Lettre VIII. Remarque I.*

sent, puis que rien n'est plus propre à persuader ceux qu'on reprend, qu'ils ont tort, quand ils l'ont, que de voir, qu'on leur donne raison quand ils l'ont. C'est à quoi on ne manque jamais, quand on reprend par principe d'amitié, ou de charité; mais il n'arrive guère qu'on reprenne les autres par ce seul principe, & la vanité, & la malignité, y ont ordinairement bien plus de part. Que si l'on doute, par lequel c'est de ces divers motifs que l'on reprend, on n'a pour le savoir, qu'à examiner sincérement dans le fond de son cœur, si l'on est fâché d'avoir sujet de reprendre.

XVI. *Æsopus.*] C'est le fameux Joueur de Tragédies, de qui on raconte, qu'il étoit si véhément Acteur, qu'un Esclave étant venu par malheur à passer sur le Théatre, dans le tems qu'il représentoit Atrée en fureur, il le frappa si rudement du Sceptre qu'il tenoit à la main, qu'il le jetta roide mort sur la place *Lo credere è di cortesia.* Il s'appelloit *Claudius*, & je l'ai appellé *Comédien*, suivant notre usage, quoi qu'il ne jouât qu'en Tragédie, parce que le mot de *Tragédien* n'a pu trouver place dans notre Langue. Rien ne fait mieux voir, à quel point il devoit exceller dans sa profession, que les richesses prodigieuses qu'il y gagna, & l'abus qu'il en fit impunément, par le luxe effroyable dont les Auteurs l'accusent. La répugnance naturelle qu'on doit avoir à croire les gens excellens capables de défauts extravagans, jointe à l'amitié particuliére que Ciceron avoit pour celui-ci, me fait soupçonner, que (1) Pline (2) l'a confondu mal-à-propos avec Æsope le fils, dans les prodigalités extraordinaires qu'il leur attribue à tous deux, & que Valére Maxime (3) n'attribue qu'au fils. Ces excès ridicules convenoient bien mieux à ce fils, qui n'est connu que par des intrigues galantes (4), qu'à un aussi excellent homme que son pere; rien n'étant plus ordinaire que des enfans de ces sortes d'illustres, qui abusent du bien que leurs peres leur ont laissé. (5) Ceux qui ont eu la peine de l'aquérir, ne le prodiguent pas si follement. Quelle apparence, que Ciceron eût souffert dans un homme de cette condition, autant de ses Amis qu'il le paroit dans

cette Lettre, des excès de dépenses, au dessus de tous ceux qu'on reprochoit en ce tems-là à Lucullus, l'un des plus riches & des plus grands Personnages de Rome? Quoi qu'il en soit, il paroit par la comparaison qu'Horace fait entre cet Æsopus, & l'autre Héros de la même profession Roscius, Ami intime aussi de Ciceron, que Roscius jouoit plus de tête, & avoit plus de grace, & que le jeu de celui-ci avoit plus de dignité; mais qu'il n'étoit pas propre aux rôles violens; ce qui ne s'accorde guère avec cet Esclave tué, dont j'ai parlé. Cependant, il n'y a pas lieu de douter de cette incapacité pour les rôles violens, puis que Ciceron, qui est l'exactitude même dans tous les faits qu'il rapporte, dit qu'Æsopus lui-même en étoit si persuadé, qu'il évitoit de jouer ces sortes de rôles le plus qu'il pouvoit, comme par exemple celui d'Ajax; en quoi il se rendoit une justice, que peu de Comédiens modernes se rendroient. Et c'est pourquoi, Ciceron le propose pour exemple; (7) de ne forcer jamais son génie dans les choses qu'on entreprend à son choix. Il y a apparence que ce grand Acteur avoit déjà quitté la Comédie au tems de cette Lettre, puis qu'on raporte, que Pompée l'engagea quatre ans après, comme par curiosité, à paroitre encore une fois sur la Scène pour honorer les Jeux que ce grand homme donna à la Dédicace de son Théatre Mais bien loin que ce fût un régal pour le Public, on trouva qu'Æsopus avoit grande raison de ne plus jouer; car aiant besoin de forcer un peu sa voix pour prononcer un serment fort solemnel, elle lui manqua tout d'un coup. Comment les talens, où le corps a autant de part qu'à celui de reciter, ne s'useroient-ils pas, puis que ceux même de l'esprit ne sont pas exempts de caducité?

(1) *Plutarc. in Ciceron. c. 2.* (2) *l. 10. c. 51.* (3) *l. 10. c. 1.* (4) *ad Attic. l. 11. ep. 15.* (5) *Macrob Saturnal. l 3.* (6) *Quæ gravis Æsopus quæ doctus Roscius egit. Horat. l. 2. epist 1. & Cic. de Orat. l 1 & 2.* (7) *Ne scenici plusquam nos videantur habere prudentiæ, illi enim non optimas sed sibi accommodatissimas fabulas eligunt, semper Rutilius quem ego memini Antiopam, non sæpe Æsopus Ajacem Cic. . 1. de Offic. 8. l. ep. 1.*

XVII. *Dans les prisons publiques, ou ailleurs.*] Il y a au Latin *aut in pistrinum*, ce qui veut dire au pied de la lettre, *un piloir*. C'étoit proprement un moulin domestique, comme nos moulins à bras, qu'on appelloit de cette sorte, parce qu'avant qu'on eût trouvé l'invention de moudre le bled, on le piloit. Or au lieu de se servir de bêtes pour le faire aller, on mettoit des esclaves à la place quand on vouloit les châtier; ce qui faisoit regarder cet endroit de la maison, comme une espèce de prison.

XVIII. *Le jeune Caton.*] Il s'appelloit *Caius*, & venoit apparemment du fils aîné du Censeur de qui j'ai parlé au sujet de l'autre, (*) qui est si fameux, & qui venoit du Cadet; car il ne paroît point qu'ils fussent plus proches. Quoi que celui-ci n'eût point de conduite, & qu'il passât pour fort turbulent, il ne manquoit pas d'éloquence, & ne deshonoroit pas son nom par ses sentimens, puis qu'il osoit entreprendre Gabinius, qui étoit élû Consul pour l'année suivante, & l'un des plus redoutables partisans de César & de Pompée. Il en est parlé assez au long dans la II Journée de *Cesarion*. *Turbulentus adolescens, nec imparatus ad dicendum. Fenestel. apud Nonium. Dio. l. 39. ad Famil. l. 1.*

XIX *Gabinius.*] Voyez Lettre V. du II. Livre, Remarque IX. & la même Journée de *Cesarion*. Caton l'accusoit, apparemment, d'avoir brigué, par des voies défendues, le Consulat qu'il avoit obtenu.

XX. *Domitius.*] C'est le même dont j'ai parlé (1), surnommé *Ænobarbus*; ainsi que de *Memmius* (2) *Lentulus* (3) & *Nigidius*. (4) Il parut par l'événement, que Ciceron ne se trompoit pas dans la confiance qu'il avoit en l'amitié de ces quatre Préteurs; mais cela parut encore mieux par la reconnoissance qu'il eut toute sa vie pour eux.

(1) *Lettre X. Remarque XXIII. du I. Livre.* (2) *Lettre XVIII. Rem. III.* (3) *Lettre XIX. Remarque VI. Lettre II. de ce Livre, Rem. V.*

(*) *Lettre XIII. Remarque XVII.*

FIN DES LETTRES DE CICERON ET DU TOME V.

